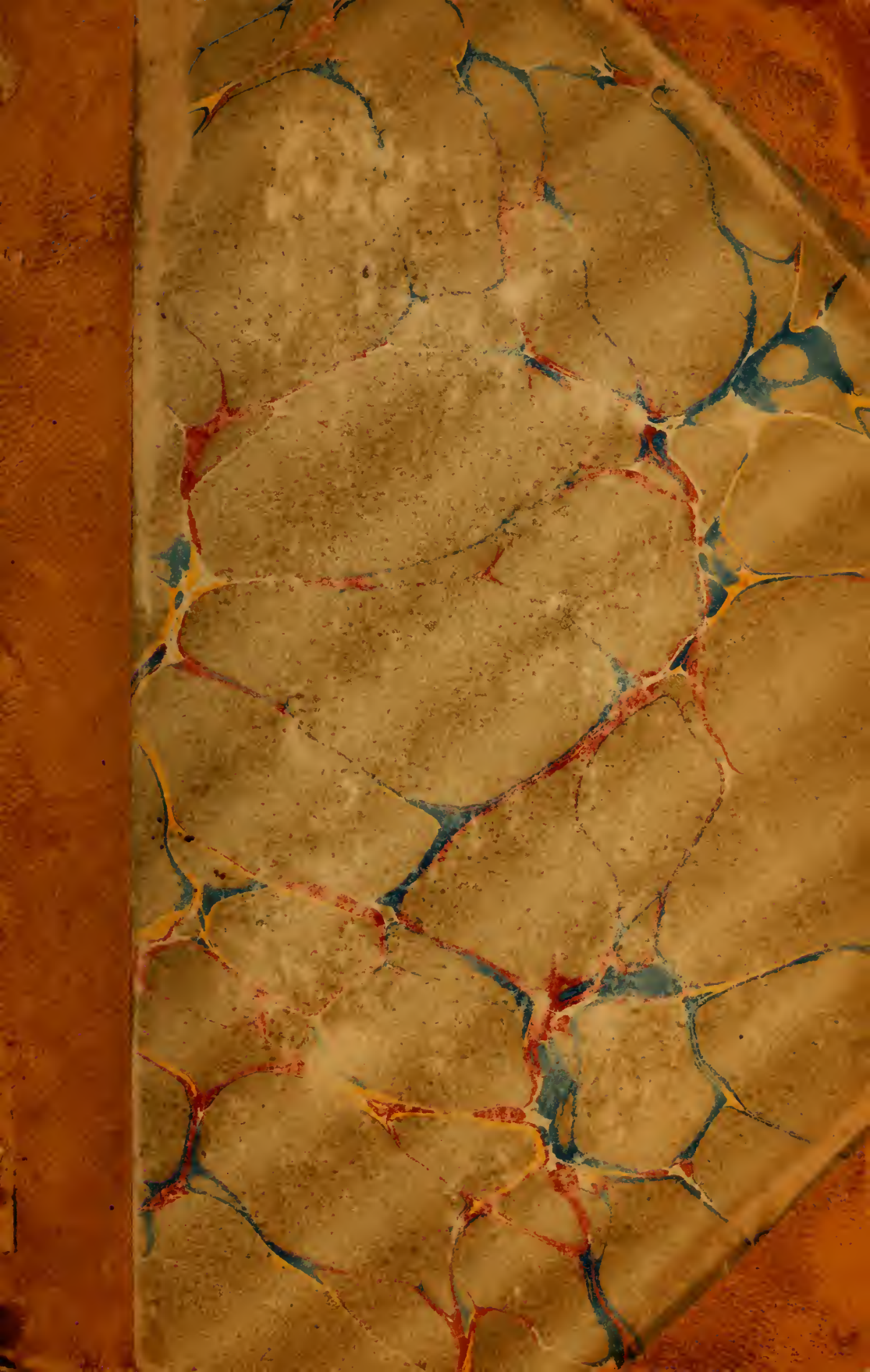


Medical Department

YALE COLLEGE LIBRARY

SIGILL : COL : YALEN : NOV : PORT : NOV : ANGL :

LUX ET VERITAS

אורים ותמים

Presented by

Mrs. J. W. Metcalf

1873

TRANSFERRED TO
YALE MEDICAL LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
Open Knowledge Commons and Yale University, Cushing/Whitney Medical Library

http://www.archive.org/details/doctrinedelecole00mure

DOCTRINE

DE L'ÉCOLE

DE RIO DE JANEIRO

ET

PATHOGÉNÉSIE

BRÉSILIENNE.

Et orietur vobis sol meæ justitiæ...
... Et sanitas, unus ex radiis ejus.
MALACH., C. IV, V. 2.

Imprimerie de HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

Publication de l'Institut Homéopathique du Brésil.

DOCTRINE
DE L'ÉCOLE DE RIO DE JANEIRO
ET
PATHOGÉNÉSIE BRÉSILIENNE

CONTENANT

UNE EXPOSITION MÉTHODIQUE DE L'HOMÉOPATHIE,
LA LOI FONDAMENTALE DU DYNAMISME VITAL,
LA THÉORIE DES DOSES ET DES MALADIES CHRONIQUES,
LES MACHINES PHARMACEUTIQUES, L'ALGEBRE SYMPTOMATOLOGIQUE,
LA CLASSIFICATION PHILOSOPHIQUE DES ESPÈCES MÉDICINALES,
ET TRENTE-SIX EXPÉRIENCES PURES.

PARIS,

A l'Institut Homéopathique, rue de La Harpe, n° 93.

RIO DE JANEIRO,

Rue de S.-Josè, n° 59.

1849

RX101
R4
849M

A Monsieur E.-Y. Martins.

Les méchants s'enhardissent par une longue impunité. Ils sont tellement incapables de sentiments généreux, qu'ils n'en conçoivent même pas l'existence, et confiants dans l'apathie proverbiale de l'humanité, ils s'approprient sans pudeur l'exploitation des divines pensées que le génie révèle à la terre pour le bonheur des hommes. Entre leurs mains, tout dégénère, tout se flétrit, tout se dénature. L'esprit du mal proclame de nouveau la légitimité et l'éternité de son empire; mais c'est alors que Dieu se plaît aussi à susciter à la vérité un vengeur qu'on n'attendait plus. Le champion de la cause sacrée s'avance calme et impassible au milieu de toutes les insultes, de toutes les fureurs; il est indifférent aux menaces, inaccessible à la corruption; ses ennemis eux-mêmes n'osent le frapper, quand le pouvoir leur en est donné. On sent instinctivement qu'une puissance mystérieuse l'environne et le protége jusqu'à l'accomplissement de sa mission providentielle.

Tel est, ô mon ami! le rôle qui vous a été dévolu dans le grand drame de l'introduction de l'homéopathie au Brésil. Toujours sur la brèche, toujours prêt à combattre quand un principe était en jeu, nul plus que vous ne mériterait l'application de cette noble devise : *Vitam impendere vero.* Votre plume, cette flamboyante épée de la pensée, qui jamais n'a connu de défaite ni même de résistance dans le champ clos de polémique ardente où cinq ans nous avons lutté ensemble contre toute une armée d'ennemis; votre plume sera consacrée par l'homéopathie future comme l'arme d'un *Cid* intellectuel, qu'une main bénie du Ciel pouvait seule manier avec tant de valeur et de succès.

Vingt fois, lorsque fatigué par la lutte je sentais mon bras s'appesantir, lorsque ma vue troublée ne voyait qu'ennemis autour

de moi, j'ai senti ce glaive invincible rétablir les chances du combat. Dans les questions de doctrine, dans la pression des intérêts privés, sur la sellette de l'accusé, je voyais briller un rapide éclair, et je sentais que le bras de J.-V. Martins terrassait mes adversaires.

Notre vie commune n'a été qu'un long combat. Ai-je eu le temps de vous dire merci? Je l'ignore. Mais sachez bien que vous n'avez pas obligé un cœur oublieux ou ingrat. Ce livre, que je vous dédie à si juste titre, n'est que l'hommage d'une œuvre qui elle aussi nous est commune. Cette École de Rio, dont je résume ici les travaux, ne vous doit-elle pas autant qu'à moi-même? N'avez-vous pas votre part de ces pathogénésies, votre part dans ces dévouements publics où l'expérience pure était poussée jusqu'à l'empoisonnement, afin de montrer aux hommes étonnés qu'une flamme divine animait l'homéopathie, et, par le sentiment religieux, lui communiquait quelque chose de plus élevé que les inspirations de la science humaine? N'êtes-vous pas de moitié dans cette propagande dévorante qui en peu d'années a embrassé le vaste empire du Brésil, la plus grande partie de l'Amérique du Sud, et des possessions portugaises d'Afrique? La province de Bahia régénérée, et la fondation de huit dispensaires en cinq mois, la création d'une confrérie de Saint-Vincent-de-Paul, l'appel des sœurs de charité à Bahia et à Minas, et tant d'autres travaux que je ne puis énumérer ici en sont la preuve.

Courage donc, cœur invincible, âme d'élite, brillante intelligence! le mouvement commencé au Brésil ne s'arrêtera pas. Ce n'est point seulement une nation que nous avons servie, c'est l'humanité entière. De cette École de Rio, faible encore, sortira une génération d'homéopathistes purs, d'apôtres dignes de vous, qui répandront sur le globe entier l'évangile de la rédemption physique, dont nous lui avons confié le dépôt sacré. Travaillons, quoique séparés en ce moment par l'Océan, travaillons de concert à notre tâche inachevée. L'humanité qui souffre et Dieu qui aime la vérité, nous regardent et nous attendent.

B. MURE.

Paris, 10 avril 1849.

INTRODUCTION.

Il y a quinze ans que nous avons voué à la propagation de l'homéopathie une vie qu'elle avait sauvée. Nous l'avons répandue par la pratique, par les écrits, par l'exemple, par l'enseignement, à Malte, à Palerme, à Paris, dans l'Amérique du Sud.

Après l'action la parole, après les faits la pensée. Nous apportons aujourd'hui notre tribut de généralités et de théories ; car si l'entraînement d'une propagande dévorante nous a longtemps absorbé, nous n'avons cependant cessé un instant d'élaborer les idées que nous publions aujourd'hui, et qui sont incarnées dans les écoles homéopathiques de Sicile et du Brésil.

Cet ouvrage contient dans leur ensemble ces idées, qui n'avaient été émises que partiellement dans les chaires de l'école ou dans des articles de journaux, et qui, à notre avis, comblent les lacunes importantes que Hahnemann avait laissées dans l'*Organon*.

La nécessité d'un enseignement complet de l'homéopathie et des sciences qui s'y rattachent en forme elle-même partie, et nous lui avons consacré quelques pages.

Nous passons ensuite à une exposition méthodique de l'homéopathie, qui nous a paru plus claire et plus à la portée des élèves que celles que nous connaissions. Nous y joignons un chapitre sur la nouvelle loi physiologique, et une nouvelle

théorie des maladies chroniques, qui, dans notre esprit, forment une partie indissoluble de la nouvelle science.

Nous ne doutons pas que la théorie de la nutrition n'excite un sentiment de répulsion et d'incrédulité. Jeter une notion purement spiritualiste dans une époque et une science toutes matérielles est une tentative téméraire; aussi notre seule ressource est de dire comme Joseph Jacotot : « Nous n'écrivons pas pour qu'on le croie, mais pour qu'on le sache. » Il nous est impossible de montrer à nos adversaires une molécule de matière créée par la force vitale; mais, de leur côté, ils ne nous montreront jamais une parcelle de pain effectivement transformée en chair vivante et sensible. De ces deux impuissances naît, pour chacun, la liberté de choisir une hypothèse qui explique le mieux tous les faits connus. Or, nous le déclarons, jamais nous n'avons véritablement compris l'action des petites doses et le dynamisme, que le jour où, rejetant tous les préjugés contraires, nous nous sommes élevé, en physiologie, à l'idée de la spiritualité pure. Jamais nous n'avons pu démontrer aussi facilement à nos élèves toute la grandeur de l'homéopathie, que le jour où ils ont accepté avec nous cette opinion, qui jette une lumière inattendue sur tous les problèmes de notre art.

Il nous a paru urgent d'acquérir à l'homéopathie une notion déjà évidente pour les métaphysiciens, les théologiens et les magnétiseurs. Si le temps et l'espace ne sont que des formes de notre esprit, l'étendue, l'attraction et tous les autres attributs de la matière ne sont également que des formes purement idéales; si l'homme est l'image de Dieu, il doit participer au don créateur, au moins dans les limites de son organisme. Enfin, le disciple de Mesmer et de Puységur va plus loin que cela : un verre d'eau magnétisée peut devenir, à son choix, purgatif, émétique ou sudorifique pour sa somnambule. On a même retrouvé des gouttes d'huile de ricin dans les déjections provoquées par de l'eau transformée ainsi par un pur acte de la volonté; et cela ne nous paraît pas plus extraordinaire que l'odeur du soufre développée dans les mains d'un malade par

une trentième dynamisation de Sulfur. Le pouvoir magnétique va plus loin encore : de l'eau, ou tout autre liquide, peut se changer en vin, en lait, en crème, en bouillon, en gelée, etc.; un morceau de terre glaise sera pris par une somnambule pour des viandes, des pâtisseries, des aliments de toute espèce, et le sentiment de la faim sera complétement apaisé chez elle par ces substances si peu nutritives. Ici double fait créateur, 1° par l'action du magnétisme; 2° par l'organisme de la somnambule, qui développe la masse de ses tissus vivants en réagissant contre des substances non assimilables au dire des physiologistes. Disciples de Hahnemann, ayons donc un peu de courage! au lieu de rapetisser la pensée du maître, jetons les yeux sur toutes les conceptions puissantes qui grandissent autour de nous, et tenons l'homéopathie à leur niveau, afin qu'unie avec elles dans une synthèse féconde, elle prépare l'avénement de la science universelle.

La théorie des maladies chroniques était une des conséquences de notre théorie des doses, publiée depuis bien des années. Il était important de ramener l'homéopathie à une seule loi, à son principe réel, à la similitude. C'est ce que nous avons tâché de faire en écartant toute abstraction métaphysique. Pour les doses, nous avons dit : Cherchez des nuances dans l'intensité des maladies et dans les dilutions médicinales. Quand vous aurez trouvé une nuance égale, la dilution appropriée sera trouvée. A l'énoncé de ce principe nous avons joint des applications qui ont été le sujet de plusieurs attaques. Nous ne nous en étonnons pas, nous ne nous en inquiétons pas. Nous avons pu nous tromper en descendant aux détails; mais le principe que nous avons posé il y a douze ans, celui-là ne sera jamais ébranlé, il fait corps avec l'homéopathie elle-même. Il est et sera éternellement la clef de voûte de la posologie.

De même, pour les maladies chroniques, ne pouvant concilier leur théorie ancienne avec celle des doses, nous avons dû remonter à leur notion primitive, et la substituer à la conception de la psore, formulée par Hahnemann. Les travaux du maître ne perdent à cela rien de leur importance pratique.

D'ailleurs, quand nous touchons à l'œuvre de Hahnemann, nous n'avons pas besoin de nous justifier. Notre respect, notre dévouement pour l'homéopathie et pour son auteur suffisent pour prouver que nous avons cru devoir le faire en conscience.

Nous réalisons le projet conçu depuis longtemps de formuler les symptômes en signes algébriques. L'homéopathie est-elle assez avancée pour devenir une science exacte? Nous le croyons fermement, et nous agissons en conséquence. Il est infiniment plus facile d'ouvrir aujourd'hui de nouvelle routes, que de tenter encore d'allier le vieil art au nouveau. Monstrueux accouplement, entreprise sacrilége ! Puisse se dessécher la main qui en tentera la réalisation !

Une des premières conséquences de l'invention de nos formules a été de chercher à classer les médicaments. Nous croyons avoir été heureux pour un premier essai, que nous étendrons un jour à toute la matière médicale, si le public est de notre avis.

Nous donnons la pathogénésie de trente-six nouveaux médicaments expérimentés par nos collègues et par nous. Nous publions les procès-verbaux originaux toutes les fois que nous le pouvons. Nous avons joint une description et un dessin, fait aussi, à quelques exceptions près, sur la substance elle-même ou sur notre herbier, que nous tenons aussi complet que possible.

Les expériences, faites sous notre direction, ont été faites avec une seule goutte de la cinquième dynamisation, excepté celles du Mancenillier et du Manihot, ces deux redoutables poisons que MM. Martins, Alkerman, et plusieurs élèves de l'école ont pris en forte dose de teinture, dans les séances publiques de l'Institut. L'homéopathie n'est pas seulement une science, elle est aussi, pour ceux qui la comprennent, un sublime dévouement, une forme de la religion, l'arc-en-ciel de la divine alliance, qui promet à l'humanité sa réhabilitation prochaine. Il importait donc de la glorifier, non-seulement par le savoir, mais par l'entraînement contagieux du sacrifice volontaire, et

de défier d'avance la rage de ses ennemis par l'enthousiasme et le fanatisme du martyre.

Notre travail sera précédé d'une notice sur l'École de Rio. Elle en est la base matérielle et le point de départ. A nos yeux, l'enseignement de l'homéopathie est un devoir aussi obligatoire que sa pratique même, et où peut-elle être enseignée dans toute sa grandeur, dans toute sa pureté, sinon dans une École d'où les doctrines matérialistes de l'allopathie sont à jamais exclues?

Certes, nous avons couru bien des dangers, souffert bien des persécutions, supporté bien des travaux; mais en somme les résultats ont dépassé notre attente et démenti les prédictions de mauvais augure qui ont toujours retenti autour de nous. Que l'on essaye, et l'on verra que la propagation de l'homéopathie est plus facile que l'on ne croit.

NOTICE

SUR

L'ÉCOLE HOMÉOPATHIQUE DE RIO DE JANEIRO.

On dit qu'en 1821 Hahnemann avait réuni à Leipsick des disciples nombreux et zélés, qui recueillaient pieusement les émanations de sa pensée inspirée, qui l'aidaient dans ses expériences pures et préparaient le premier mouvement propagateur, qui a sauvé de l'oubli la doctrine des semblables. Franz, Hornburg, Gross, Hartmann, Caspary, Hartlaub faisaient partie de ce nouveau cénacle, que les persécutions ne faisaient que rendre plus uni et plus fervent. Chaque jour de nouveaux adeptes, sans autre titre que leur amour pour la vérité, venaient se joindre à eux, et nul doute que dans peu de mois ce noyau déjà puissant n'eût pris, sous les yeux du maître, les proportions d'une véritable école, qui eût avancé de trente ans le triomphe de l'homéopathie.

Malheureusement Hahnemann, fatigué par les tracasseries des médecins et des apothicaires, fut obligé de quitter Leipsick. Il préférait un nouvel exil à l'obligation de faire préparer ses médicaments par les pharmaciens autorisés, et il trouvait à Cœthen un asile qu'il devait illustrer par de si grands travaux. On dit cependant qu'au moment de son départ il reçut du roi de Prusse une permission spéciale et personnelle de distribuer lui-même ses préparations, et que son âme hésita entre les attraits de sa nouvelle retraite et les liens qui l'attachaient à ses disciples improvisés. Plein des grandes pensées qui bouillonnaient encore confuses dans son cerveau, Hahnemann sacrifia

à leur élaboration la propagation active, quitta Leipsick, et ne communiqua plus avec ses élèves que dans de rares conférences ou par écrit.

Depuis lors l'enseignement du nouvel art fut abandonné au hasard. Des études faites sans aucun contrôle amenèrent à leur suite l'incapacité, la négligence, l'adultération des principes et LA TRAHISON. Comment l'homéopathie, abandonnée à toutes les prétentions d'un individualisme effréné, peut-elle subsister encore, c'est ce que la postérité ne pourra comprendre que si, plus religieuse que notre époque, elle voit la main de Dieu sans cesse occupée de préserver d'une ruine complète le don précieux fait à l'humanité indigne de le comprendre.

Un pareil état de choses ne pouvait cependant être que transitoire. Une science aussi vaste, aussi complexe ne pouvait rester plus longtemps livrée à tous les caprices des individus, pratiquée par des hommes qui ne recevaient de mission que d'eux-mêmes et qui, du vivant même de Hahnemann, lui contestaient ses titres de gloire et sa supériorité. Il fallait créer un centre d'enseignement qui reçût le dépôt des théories pures, qui rendît impossible à l'avenir l'apparition des RAU, des GRIESSELICH et des FICKELS, et qui pût avec autorité recommander aux malades les hommes vraiment capables de les traiter.

Nous poursuivîmes, pour notre part, la réalisation de cette idée pendant les longues pérégrinations que nous imposait la propagation de l'homéopathie à Malte, à Palerme et à Paris ; mais convaincu de la difficulté de fonder une institution puissante sur le vieux continent, nous nous décidâmes à passer en 1840 au Brésil, où nous avons eu le bonheur de réussir.

Ce ne fut que le 2 juillet 1844 que les bases de l'École de Rio furent enfin posées. La propagation de l'homéopathie dans le Sud, la fondation de l'Institut homéopathique du Brésil et d'autres travaux que nous ne devons point énumérer ici, nous avaient absorbé jusque-là. M. João Vincente Martins rédigea le plan d'études dont nous donnons ici le tableau synoptique. Ce plan accepté par l'Institut, fut mis à exécution six mois plus tard, à l'ouverture des Cours, qui eut lieu le 12 janvier 1845.

PLAN D'ÉTUDES.

Études préparatoires.

Langues. { Portugais, Français.
Allemand, Latin.

Sciences. { Géométrie, Géographie, Histoire naturelle.
Chimie, Physique, Astronomie.

Études effectives.

Anatomie, Physiologie.
Doctrine homéopathique, Pharmacologie.
Pathogénésie, Pathologie.
Hygiène et prophylaxie.
Chirurgie, Appareils.
Opérations, Accouchements.
Clinique homéopathique.
Toxicologie, Histoire de la médecine.

La méthode Jacotot est adoptée comme le seul mode d'enseignement. Chaque professeur expose successivement les différents cours.

La durée complète des études est de trois ans.

Les élèves de première année étudient l'anatomie, la physiologie, la doctrine homéopathique, la pharmacologie. Ceux de deuxième année font conjointement avec les professeurs des répétitions de ces mêmes matières à leurs condisciples de l'année précédente. Ils étudient en outre la pathogénésie, la pathologie, l'hygiène conservatrice et prophylactique. Ils sont admis à faire des histoires de malades dans les dispensaires de l'Institut. Ceux de troisième année répètent à leurs condisciples les matières des années précédentes, et suivent un cours d'accouchements, d'opérations chirurgicales, d'histoire de la médecine et de toxicologie. Les nombreux procès d'empoisonnement qui nous ont été intentés et les accusations plus nombreuses encore qui attendent les homéopathistes les obligent à une étude sérieuse de cette dernière science. Les élèves de troisième année commencent à traiter des malades, et souvent nous avons fait un appel à leur zèle pour diriger quelques-uns des vingt-cinq dispensaires que nous avons fondés dans la province de Rio. Les études anatomiques sont faites sur des ca-

davres embaumés par la méthode Tranchina, que nous avons importée au Brésil et qui nous donne, dans un climat aussi ardent, des facilités sans lesquelles tout travail sérieux serait impossible.

L'existence de l'École n'a été qu'un long combat. Tout n'est pas rose, comme le croient quelques homéopathistes européens, dans le métier de propagateur au Brésil. Les menaces, les promesses, les persécutions ont tour à tour été employées contre les élèves de l'école. Deux d'entre eux ont été mis en prison à la suite d'accusation d'empoisonnement. Le dernier, J. H. de Proença est resté quatorze jours au secret, dans un cachot où ses pieds baignaient dans l'eau, sans que rien pût altérer sa fermeté et sa constance. De guerre lasse, on le relâcha comme on l'avait arrêté, sans explications et sans conditions.

Les questions légales les plus complexes se rattachent à la pratique de notre enseignement. La majorité du public regarde l'homéopathie comme une science complétement nouvelle, non réglementée par les lois et dont l'exercice est facultatif à tout le monde. Chacun, dit-on, peut préparer des globules et des teintures hahnemannienes, puisque les pharmaciens n'en tiennent pas en vente et n'ont pas appris à les manipuler. Également tout le monde peut les appliquer, puisque les médecins n'ont point étudié leur emploi dans les Facultés et ne croient pas même à leur action. Si l'homéopathie ainsi comprise offre quelque inconvénient, que l'on régularise son étude et son exercice; mais qu'on mette fin à l'anarchie par une bonne loi et non par l'arbitraire.

Les médecins, au contraire, prétendent établir une confusion entre l'ancien et le nouvel art. Ils veulent interdire l'exercice de l'homéopathie non-seulement au public, mais même aux élèves de notre École, qui seuls au Brésil ont étudié régulièrement l'homéopathie. Ils prétendent que leur diplôme leur donne un droit absolu d'exercer tout art de guérir, passé, présent et futur, même sans l'avoir étudié. En un mot, ils font de la santé publique un fief inaliénable et transmissible seulement par ordre de la Faculté.

Heureusement que les tribunaux ont en général fait justice de ces prétentions gothiques, et que nos élèves ont presque tous été acquittés. M. Alexandre Rouen, l'un d'eux, chargé par l'Institut homéopathique d'une mission à Bahia, s'étant présenté pour passer ses examens devant la Faculté de cette ville, ne fut pas admis à le faire, quoiqu'il remplît les conditions exigées habituellement pour subir cette formalité. Sans tenir compte de cet incident, il continua de traiter une clientèle nombreuse. Ponrsuivi pour ce fait par le Conseil municipal, il fut condamné en première instance, mais en appel il fut acquitté, le 17 décembre 1847, par le juge de droit, M. Araujo Goes, et le Conseil municipal fut condamné aux frais du procès. Puisse le nom de ce juge intègre et intelligent être consacré par la reconnaissance des amis de l'homéopathie, et être transmis à la postérité comme celui d'un des rares bienfaiteurs de cette belle doctrine de Hahnemann, qui plus tard sera reine du monde, mais qui a bien des mauvais jours encore à passer avant qu'un peuple ingrat s'incline devant la majesté suprême de sa royauté méconnue !

Le 27 mars 1846, après une enquête consciencieuse, M. Paulino Limpo de Abreu, ministre secrétaire d'Etat de la justice, nous adressa un avis autorisant l'Ecole à délivrer des certificats d'étude constatant la capacité de nos élèves, et destinés à être soumis au visa de la Faculté allopathique. Cette dernière clause fut modifiée plus tard par un autre avis du 30 juillet de la même année et fort heureusement, car nos élèves ne se seraient pas soumis à comparaître devant une autorité totalement incompétente en fait d'homéopathie.

Enfin, après mille péripéties dont le détail serait peu intéressant pour ceux qui écoutent à distance l'histoire de ces luttes où, chaque jour, nous arrosions l'arène du combat de la sueur de nos angoisses et du sang brûlant de nos fiévreuses ardeurs ; enfin le 2 juillet 1847, quatre ans, jour pour jour, après la mort de notre maître, nous célébrâmes ce grave anniversaire en conférant nos premiers certificats d'étude. L'ombre de Samuel Hahnemann dut se réjouir et s'émouvoir au feu de notre enthousiasme. Ah ! ce jour-là, celui que tant d'autres

pleuraient revivait pour nous. Vivre pour le génie, n'est-ce pas s'incarner et vaincre ?

Voici le procès-verbal de cette séance solennelle. Qu'on nous permette de le reproduire textuellement, tel qu'il fut écrit le lendemain, par la main émue de J. V. Martins, le héros et l'historien de cette journée bénie.

IXe procès-verbal de la réunion solennelle de l'Institut homéopathique, tenue le 4e anniversaire de la mort de Hahnemann.

Le 2 juillet 1847, à cinq heures de l'après-midi, se sont réunis à Rio de Janeiro, rue de Saint-Joseph, n° 59, cinquante-quatre membres de l'Institut homéopathique du Brésil, dans une salle tendue de damas ponceau relevé de galons et ornements d'or et d'argent et parsemé de festons de fleurs naturelles et artificielles, et resplendissante de lumières. Au-dessus de la place d'honneur se trouvait placé le portrait de S. M. Impériale Don Pedro second, ayant à sa droite le portrait de Hahnemann et à sa gauche celui de Jacotot ; dans un panneau à droite, le portrait de son Altesse Impériale don Alphonse, enlevé récemment, par un crime de l'allopathie, à l'amour des Brésiliens ; en face duquel se trouvait placé celui de Son Excellence M. A. P. Limpo de Abreu, ex-ministre et secrétaire d'Etat du département de la justice. Sur les fauteuils qui occupaient une estrade élevée, au-dessous du portrait de S. M. I., prirent place MM. le docteur Mure, président de l'Institut ; le chirurgien M. Duarte Moreira, vice-président et directeur de l'École homéopathique ; J. V. Martins, premier secrétaire ; F. Alves de Moura, second secrétaire ; le docteur B. J. Pereira de Figueiredo ; le docteur M. A. de Lemos, et les chirurgiens J. Alves Pinto Guedes, et L. A. Vieira. Après que ces messieurs eurent salué les sociétaires qui avaient pris place sur les gradins et banquettes placés devant l'estrade et sur les côtés de la salle, le président (le docteur Mure) déclara la session ouverte, et le second secrétaire (F. A. Moura) lut le procès-verbal de la dernière séance, qui fut approuvé. Et le docteur Mure, prenant la parole, prononça un discours dans lequel il disait que le temps était venu de former des professeurs d'homéopathie pure ; que la

législation brésilienne ne contenant aucune disposition relative à l'homéopathie ; que la loi qui a créé les facultés de médecine étant au contraire très-formelle et défendant qu'on mît obstacle à l'enseignement professé par quelque individu que ce soit, ou national ou étranger, de n'importe quelle branche de l'art de guérir, l'exercice du nouvel art se trouvait parfaitement libre, et que les médecins allopathes n'avaient aucun droit de faire subir des examens aux élèves de l'École homéopathique ni de s'arroger le monopole d'un art qu'ils ignorent, qu'ils n'admettent pas, qu'ils rejettent.

Le premier secrétaire (J. V. Martins) fit ensuite une brève allocution dans laquelle il exprimait sa satisfaction de voir que les travaux de l'Ecole homéopathique, qui avait été ouverte par lui il y a trois ans, en session de l'Institut, fussent arrivés à leur terme, et déclara que plus que jamais il allait reporter toute sa sollicitude sur la création de la confrérie de Saint-Vincent-de-Paul, afin de former la congrégation des sœurs de la Charité au Brésil.

A la suite de cette allocution, le président demanda si quelqu'un avait à faire quelque proposition ou à réciter quelque discours. Et personne n'ayant demandé la parole sur aucun objet relatif à l'Institut, le directeur de l'Ecole homéopathique, M. D. Moreira, annonça qu'il avait été procédé aux examens de quelques élèves qui avaient reçu une approbation complète et avaient, en conséquence, réclamé les certificats d'études auxquels ils avaient droit ; il déclara que, attendu que lesdits élèves avaient été approuvés, et en vertu de l'ordonnance du 27 mars 1846, contre-signée par Son Excellence le ministre et secrétaire d'Etat du département de la justice, A. P. Limpo de Abreu, l'Ecole homéopathique allait conférer les certificats qui lui étaient demandés. Et à cet instant les susnommés docteur Mure, docteur Figueiredo, docteur Lemos, les chirurgiens Moreira, Martins, Moura, Guedes et Vieira, prirent chacun sur le bureau un ruban blanc avec deux nœuds d'alliance et se les passèrent autour du cou, adoptant cet insigne, quant à la couleur, comme symbole de la pureté de leurs intentions ; quant à la forme, comme l'orbite des connaissan-

ces humaines; quant aux nœuds d'alliance, comme les deux seuls lacs de l'amour qui relie entre eux les hommes sur la terre et avec Dieu, et qu'ils pensent et croient être la science et la religion. Et ils regardèrent l'ensemble de ce symbole comme celui de l'inépuisable miséricorde divine, au sein de laquelle ils se réfugient contre l'erreur et le mensonge. Et immédiatement après, le directeur appela les élèves de l'Ecole, et l'un d'eux, au nom de tous, prononça à haute et intelligible voix les paroles suivantes :

Acceptant le certificat d'études qui m'est conféré par l'Ecole homéopathique du Brésil, je fais volontairement ma profession de foi, et prête le serment ci-après signé par moi et deux témoins, en double expédition, et dont je garde une copie.

Profession de foi.

La main sur la conscience et les yeux au ciel, j'embrasse l'homéopathie et déclare, après avoir examiné et étudié avec attention et impartialité les divers systèmes de médecine,

1° Reconnaître la doctrine de Hahnemann comme la seule véritable doctrine médicale ;

2° Je crois que toutes les fonctions de la vie sont dirigées par une force essentiellement spirituelle, que je désigne par les mots de dynamisme vital ;

3° Je crois que, la perturbation de cette force constituant la maladie, la seule manière de la ramener à son état ordinaire, appelé santé, consiste à la stimuler par des agents doués du pouvoir de produire chez l'homme sain des symptômes semblables à ceux manifestés par cette perturbation appelée maladie ;

4° Je crois que toutes les substances de la nature, même celles que l'on regarde comme les plus inertes, possèdent la propriété d'agir sur le dynamisme vital, parce que toutes elles renferment un principe spirituel qu'elles tiennent de Dieu ;

5° Je crois que la trituration, la succussion et les autres procédés qui ont pour but de désagréger de plus en plus les molécules de la matière, développent leurs propriétés dynamiques ;

6° Je crois que l'expérience de ces substances ainsi prépa-

rées, faite sur l'homme et la femme qui jouissent de santé, est le seul moyen possible de connaître leurs propriétés dynamiques et de posséder des médicaments efficaces ;

7° Je crois que c'est un devoir sacré pour tout homme, principalement pour tout chrétien, de se soumettre à des expériences pures, en tant que sa santé le lui permet, en se rappelant que notre divin Rédempteur a consenti à souffrir une mort ignominieuse sur la croix pour nous racheter du péché et obtenir pour nous la félicité éternelle ;

8° J'adopte la théorie des doses enseignée par le docteur Mure, en Sicile, en France et au Brésil, pour la développer par ma propre expérience ;

9° Je reconnais la chirurgie comme l'unique branche des anciennes sciences médicales ayant une valeur réelle et positive, mais seulement pour les lésions qui exigent le secours des moyens mécaniques pour que la vie se conserve ou se perfectionne.

(Et en cet endroit fut apposée la signature.)

Et tous les élèves dirent : « Telle est notre profession de foi.»

Et à ce moment toutes les personnes présentes se levèrent pour entendre, dans le plus religieux silence, le

Serment.

Par notre Seigneur Jésus-Christ, qui a souffert et qui mourut pour nous, rachetant par son précieux sang nos péchés, et obtenant pour nous, par la vertu de ses douleurs, la félicité éternelle ; par notre divin Rédempteur que je dois imiter autant que le permet la faiblesse humaine,

Je jure :

1° De racheter les souffrances des malades par les souffrances préventives causées par les expériences pures que je ferai moi-même, ou par des personnes animées par la même charité ;

2° De ne traiter les maladies que par les moyens d'un effet bien prouvé, dont dispose l'homéopathie pure, ainsi que je l'ai reconnu et déclaré dans ma profession de foi ;

3° D'observer strictement les préceptes de l'Evangile dans

l'exercice de mes devoirs, regardant comme des objets sacrés le secret des familles, la vertu, la pudeur des femmes et l'indigence des pauvres ;

4° De propager la connaissance des principes de l'homéopathie pure par tous les moyens licites qui seront en mon pouvoir ;

5° De profiter, autant qu'il me sera possible, de la propagation des principes de l'homéopathie et des avantages de son application, pour les faire servir à répandre le christianisme, à provoquer l'instruction chrétienne et la civilisation des Indiens, et exiger des païens, des mahométans, des idolâtres et autres infidèles leur conversion à la foi avant de les initier à la connaissance des principes de l'homéopathie.

Et ainsi je le jure au nom du Père †, du Fils †, et du Saint-Esprit †.

En cet endroit fut apposée la signature de l'élève, ainsi que celle des deux témoins.

Et tous les autres élèves dirent : « Ainsi nous le jurons. »

Et alors tout le monde s'assit, excepté les élèves, dont le même condisciple continua :

Je promets sur l'honneur,

1° De faire sur moi-même au moins une expérience pure par an ;

2° De communiquer fidèlement le résultat de ces expériences à la direction de l'Institut homéopathique du Brésil ;

3° De donner, au moins une fois par semaine, des consultations gratuites aux pauvres dans un dispensaire de l'Institut ou de l'une de ses associations filiales, en fournissant, à mes frais, les médicaments qui seront nécessaires.

(Et en cet endroit il signa la promesse.)

Et tous les élèves dirent : « Nous le promettons. »

Et tous les élèves étant debout, le docteur Mure leur dit :

Au nom de Hahnemann, inventeur de l'homéopathie, dont j'en ai reçu la mission et le pouvoir, et avec l'assistance de mes collaborateurs, disciples de cet envoyé du Ciel, je vous déclare aptes à exercer le nouvel art, vous reconnais pour mes collègues et pour professeurs d'homéopathie pure.

Et les élèves vinrent ensuite, chacun à leur tour, recevoir leur certificat d'études des mains du docteur Mure, auquel ils étaient remis par le directeur de l'Ecole homéopathique, et de chacun des sus-nommés docteur Mure, docteur Figueiredo et docteur Lemos, chirurgiens Moreira, Martins, Moura, Guedes et Vieira, les élèves reçurent une triple accolade qu'ils rendirent non plus comme élèves, mais comme professeurs d'homéopathie. Pendant cette cérémonie, le corps de musique des marins impériaux jouait l'hymne de l'Homéopathie, après quoi le premier secrétaire prit la parole et s'exprima ainsi :

Grâces à Dieu! c'est d'aujourd'hui qu'il existe réellement une Ecole d'homéopathie! Ce que nous venons de faire aura, pendant dix ans et plus, des conséquences dont on jouira avant qu'elles ne soient comprises. Grâces te soient rendues, ô mon Dieu, qui m'es venu en aide! béni soit ton nom!... Nos noms aussi seront bénis un jour... Grâces te soient rendues, ô mon Dieu!...

Il ne put continuer, l'émotion et la satisfaction lui coupant la voix et troublant ses idées. Il descendit alors de sa place et distribua des fleurs aux membres de l'Institut, dont le nombre avait augmenté pendant la séance. Il fut ensuite s'asseoir au milieu de ses anciens disciples. La musique joua l'hymne national brésilien, et la séance officielle fut levée pour faire place à des groupes animés par la joie et la cordialité la plus parfaite et la plus affectueuse que l'on puisse voir. Ne voulant rien omettre ni rien exagérer, nous n'essayerons pas de décrire l'allégresse qui débordait de tous les cœurs et qui se peignait sur tous les visages.

Le président, en levant la séance, annonça qu'une réunion extraordinaire serait prochainement annoncée pour approuver le présent procès-verbal et entendre le rapport du directeur de l'Ecole homéopathique sur les travaux qui doivent être continués.

Rio de Janeiro, 3 juillet 1847.

JOAO-VINCENTE MARTINS,
Premier secrétaire perpétuel.

Le même acte se répéta l'année passée, en 1848, et tout nous fait espérer qu'il se répétera cette année et les suivantes avec le même éclat et un succès croissant.

Les Chambres municipales reçoivent nos certificats comme des titres parfaitement légaux. Voici dans quels termes des magistrats intelligents, composant la Chambre municipale d'une ville importante de la province de San-Pedro, répondaient, le 18 décembre 1848, à une recommandation de notre Institut.

Messieurs,

La Chambre municipale de cette ville, de São-José du Nord, a reçu des mains de M. E.-T. Ackermann, praticien homéopathiste et professeur de l'École homéopathique de Rio de Janeiro, l'office du 20 novembre de l'année courante, dans lequel vous démontrez quels avantages l'humanité peut retirer de l'homéopathie, dont les professeurs, à défaut de loi qui les autorise, ont au moins rencontré dans le gouvernement impérial une juste tolérance. En conséquence, elle a résolu de vous faire savoir qu'elle aidera et protégera de tout son pouvoir votre recommandé M. Ackermann, et qu'elle met à sa disposition une des salles de l'Hôtel-de-Ville pour y donner ses consultations.

Signé, F. de Paula da Silveira, président;
F.-L. de Oliveira Martins, secrétaire.

Que devient le privilége féodal de la Faculté devant une pareille alliance de tous les hommes de bon vouloir, et devant l'unanimité d'un grand peuple, possesseur d'institutions libres? Il est réduit à ses propres forces, c'est-à-dire à zéro; car l'allopathie ne peut un seul instant soutenir une lutte sérieuse avec l'homéopathie. Elle a vécu jusqu'ici comme tous les abus, par une fausse interprétation des lois. Ce secours lui manque, elle est perdue.

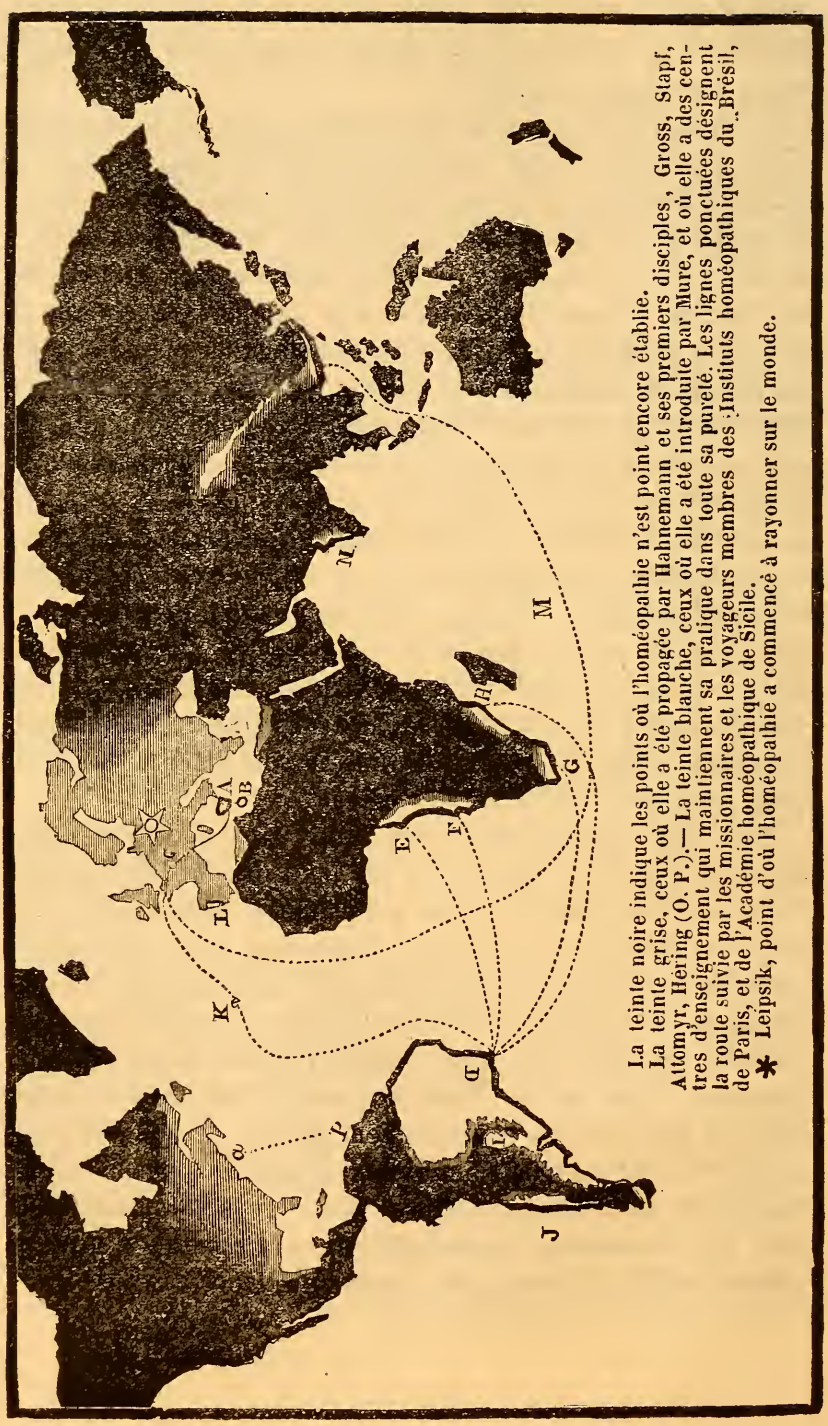
Nos élèves sont accueillis avec joie à Mozambique, à Angola, à Loanda, à la Plata, au Chili. Le Brésil, qui se fait gloire de s'appeler la terre de la Sainte-Croix; le Brésil, qui voit dans la croix du Sud la constellation mystérieuse qui préside à ses destinées, ou qui rayonne sur la poitrine de ses plus nobles enfants, le Brésil tout entier a reconnu dans l'homéopathie la médecine vraiment chrétienne. Il a admiré dans l'homéopathiste, soumis à l'épreuve pathogénétique, le disciple et l'imitateur de celui qui a pris sur lui les douleurs et les humiliations des hommes pour les délivrer préventivement. Il a salué

dans l'homéopathie, une et spiritualiste, cette union de la science et de la religion tant de fois rêvée, et que notre siècle verra sans doute accomplir.

S'il restait quelque doute dans notre esprit sur la légitimité de la marche que nous avons suivie, les résultats de nos travaux seraient bien propres à en effacer les traces. Le chiffre de la mortalité annuelle de Rio, descendu de 7,294 en 1842, à 4,455 en 1846, c'est-à-dire de 2,839 personnes en quatre ans, et s'équilibrant pour la première fois, depuis la fondation de Rio, avec le chiffre des naissances;—extinction de nombreuses épidémies de scarlatine, de variole, de fièvres rhumatismales, etc., etc. ;— augmentation rapide de la population de l'empire ; — conservation de la race noire dans les plantations, et assurance sur leur vie par la Société *Prosperidade ;* — adoucissement du sort des Nègres dans les terres et sur les navires négriers ; — diminution de la traite ; — établissement des sœurs de charité au Brésil ; — retour du sentiment religieux par l'extinction de la médecine matérialiste; — rayonnement de la propagande sur les côtes d'Afrique, aux Indes, et dans tous les pays où la langue portugaise est parlée : tels sont quelques-uns des fruits de nos labeurs. Ne sont-ils pas suffisants pour nous payer de toutes nos peines?

Pour apprécier plus facilement l'importance de ces résultats, nous pensons être agréable à nos lecteurs en les exposant d'une manière figurée sur un planisphère. Ce tableau synoptique et historique est extrait d'un grand atlas dans lequel nous espérons un jour pouvoir résumer toute la science homéopathique. Il comprend, avec la propagande brésilienne, celle de Sicile, de Malte et de Paris. Nous ne pouvons séparer graphiquement ce qui est un dans notre pensée. Traitement en grand dans les dispensaires, enseignement public, pureté des principes, tels sont les trois points sur lesquels nous avons insisté. Malgré des autorités imposantes, nous croyons toujours qu'il faut que la doctrine homéopathique soit appliquée sur une grande échelle, et enseignée à ceux qui l'ignorent.

GLOBE HOMÉOPATHIQUE.



La teinte noire indique les points où l'homéopathie n'est point encore établie.
La teinte grise, ceux où elle a été propagée par Hahnemann et ses premiers disciples, Gross, Stapf, Attomyr, Hering (O. P.). — La teinte blanche, ceux où elle a été introduite par Mure, et où elle a des centres d'enseignement qui maintiennent sa pratique dans toute sa pureté. Les lignes ponctuées désignent la route suivie par les missionnaires et les voyageurs membres des Instituts homéopathiques du Brésil, de Paris, et de l'Académie homéopathique de Sicile.
* Leipsik, point d'où l'homéopathie a commencé à rayonner sur le monde.

A. Sicile. 1833 - 1834. Établissement de l'homéopathie à Palerme.

Traitement d'une grande épidémie de fièvre scarlatine.

1837. Triomphe de l'homéopathie dans le traitement du choléra. — Circulaire du ministère de l'intérieur pour recommander la diffusion des instructions homéopathiques dans les provinces de l'intérieur de l'île.

Fondation du vaste dispensaire de Palerme. Expériences publiques dans les hôpitaux des frères de Saint-Jean-de-Dieu, de Morreale, de Mistretta, de Pietra-Perzia, etc., etc.

Fondation des *Annali.*

Envoi gratuit de médicaments et d'instructions dans toutes les communes de l'île.

Publication de la traduction de Jahr en italien.

L'Ecole de Sicile est la seule, avec celle du Brésil, où la doctrine Hanhemannienne soit pratiquée dans toute sa pureté. — Le dispensaire est, de l'aveu de tous les voyageurs, le mieux administré qu'il y ait en Europe. Les registres y sont admirablement tenus ; les histoires écrites en détail avec le plus grand soin. Les conférences entre les homéopathistes y sont faites, en latin, en présence des malades. La Société homéopathique y a été reconnue officiellement par le gouvernement, et convertie en Académie royale de médecine homéopathique en 1844. Elle a fondé des cours publics d'homéopathie pure.

Noms des principaux homéopathistes :

Tranchina ! — De Blasi. — De Bartoli. — Morello. — Tripi. — Calandra. — Bandieira. — Marchese Inguagiato. — Cre Vasallo. — Lipomi. — Cinirella. — Cavaliere Aceto ! — Maglienti. — Strina. — Selvaggio. — Perez. — Evola. Bonnelli. — Battaglia. — Magri.

B. Malte. 1836 et 1837. Introduction de l'homéopathie.

Exposition publique dans la grande salle des chevaliers de Provence.

Principaux homéopathistes :

Buona-Via. — De Claude. — Fennech.

C. Paris. 1839-1840. Fondation de l'Institut homéopathique. — Installation d'un enseignement d'homéopathie pure. — Ouverture des cours le 20 novembre 1839, en présence de Hahnemann. — Propagation dans la presse quotidienne. — *Capitole.* — *Nouveau-Monde.* — Ouverture de trois dispensaires. — Traitement de 800 malades par semaine, rue de Laharpe, 93. — Diffusion d'instructions et de médicaments préparés mécaniquement. — Propagande dans les départements.

D. Rio de Janeiro. Institut homéopathique fondé le 12 décembre 1842, installé le 10 mars 1843.

Dispensaire de Rio, ouvert le 12 décembre 1842.

25 dispensaires dans la province de Rio.

Ecole ouverte le 10 janvier 1843 (loi du 3 octobre 1844.)
Avis du 27 mars 1846, autorisant l'octroi de certificats d'études.
Premiers certificats d'études, distribués le 2 juillet 1847.

Mort du prince impérial, causée par l'aveuglement et l'obstination des allopathes.

Sociedade Prosperidade assurant la vie des Noirs traités homéopathiquement.

Confrérie de Saint-Vincent-de-Paul. — Arrivée de 12 sœurs, en février 1849.

Académie médico-homéopathique, le 10 octobre 1847.
Hôpital à Sainte-Thérèse, 12 décembre.

Trois accusations d'empoisonnement reconnues calomnieuses contre Cochrane, Proença et Mure.

Emprisonnement de Pastor et Proença.

Diminution de la mortalité.
Augmentation de la race nègre.
Extinction des épidémies.

Bahia. Propagande de J.-V. Martins, 1847-1848.

Fondation d'une Société filiale de l'Institut homéopathique de Rio, le 11 octobre 1847.

Condamnation de la Chambre municipale par le juge de droit Araujo Goes, 17 décembre 1847.

Le 10 février 1848, J.-V. Martins transmet, au pied des autels, à Mello Moraes sa mission de propagateur, après une messe d'actions de grâces et un *Te Deum* chanté dans l'église abbatiale des Bénédictins.

Société de secours donnant 5 pour 100 de ses recettes pour les pauvres.

Retour de J.-V. Martins à Rio.

Arrivée de quatre sœurs de charité, mars 1848.

Pernambuco, 1848. Introduction de l'homéopathie par le docteur Sabino Olegario.

Maranhão. 1848. Introduction de l'homéopathie par MM. Porto et Jerustedt.

Principaux homéopathistes du Brésil :

Mure, novembre 1840. Souto-Amoral, décembre 1840. — Thomas da Silveira de Sainte-Catherine, janvier 1841. — Gama e Castro, septembre 1841. — V.-J. Lisboa, mai 1843. — J.-V. Martins, octobre 1843. — F. Alvez de Moura. — Duque Estrada. — Moreira. — M. Ricardo Costa. — Akermann. — S. Pastor. — Ild. Gomès. — Nogueira. — Lemos. — Cochrane. — L. A. de Castro. — Proença. — J. B. B. Pereira. — Bimont. — Mesquita. — Mello Moraes. — Sabino Olegario. — Carigé. — Fr. Soarès e Souza. — Rouen. — Laperrière. — Chedifer. — Figueiredo. — Cesario, etc.

Le Brésil entier est parcouru chaque jour par des missionnaires enthousiastes et les élèves de l'Ecole de Rio de Janeiro. Les contrées voisines commencent également à participer à ce mouvement.

I. Paraguay. 1848. A. M. Chedifer va porter dans cette contrée neuve l'homéopathie, qu'il avait déjà propagée dans la province de Rio et de Bahia. Il est à croire que bientôt il y fondera une école d'homéopathie pure, sur le plan de celle de Rio.

Henri Hugon, membre des Instituts homéopathiques de Rio et de Paris, la propage dans la Plata, à Tucuman, Entre-Rios, Corrientes, Cordova, Rio-Grande et Ste-Catherine.

J. Chili. 1848. Don Augusto Gusmao, élève distingué de l'Ecole de Rio, reporte l'homéopathie dans sa patrie.

K. Açores. 1848. Mure y annonce l'homéopathie. A son retour en Europe, il y laisse des instructions et des médicaments.

L. Portugal. Siméon Pastor, Pedro d'Alcantara, et plusieurs membres de l'Institut de Rio, y portent les premières notions d'homéopathie.

E. E. Angola et Benguela. Des capitaines de navires, des malades, portent dans toutes les possessions portugaises le besoin et la pratique populaire du nouvel art.

H. Mozambique. 1847. M. Eleutherio Monteiro y établit l'homéopathie, et, par son crédit et l'évidence des faits, y convertit plusieurs médecins et hommes du monde.

G. Cap. 1847. Manuel Oliveira dos Santos, consul du Brésil et membre de l'Institut, y porte les éléments de la pratique homéopathique.

N. Bombay. M. Nolasco et plusieurs voyageurs, soit brésiliens, soit portugais, y font connaître les travaux de l'Institut de Rio.

M. Trois membres de l'Institut de Paris partent, pourvus de livres et de médicaments, pour porter l'homéopathie dans l'intérieur de la Chine et au Thibet. Ils sont chargés de donner une nouvelle activité aux centres de propagande établis à Canton et à Macao, en 1845, par Mme Lagrenée et MM. Yvan et Callery, membres des Instituts de Rio et de Paris.

A cette notice sommaire nous croyons opportun de joindre quelques documents qui compléteront notre pensée, et ne pourraient trouver place dans le corps de l'ouvrage.

Le premier est une notice sur la théorie astronomique de José Victorino dos Santos, professeur de physique et de mathématiques de notre École. Nous pensons que cette grande conception mérite d'être connue en Europe, et qu'elle sera vue avec plaisir par les amis de l'homéopathie, que la collaboration d'un homme de génie ne peut trouver indifférents.

Le deuxième est un article, publié à Rio, sur la conversion de Broussais à l'homéopathie. Il contient la lettre que Frappart nous a écrite sur ce sujet. Qu'il nous soit permis de reproduire avec un sentiment de fierté et d'attendrissement ce souvenir précieux d'un homme de bien, trop oublié aujourd'hui des homéopathistes auxquels il donnait l'exemple de la pratique la plus pure, et des magnétiseurs entrés en vainqueurs, sur ses pas et par la brèche ouverte par son courage, dans la place des réalités officielles.

Le troisième est une pièce de vers récitée le 10 août 1839 devant Hahnemann. C'est encore un souvenir, car elle a fait verser de douces larmes à ce grand homme. A ce prix, nous ne la changerions pas contre une Méditation de Lamartine ou une Orientale de Victor Hugo. Nous lui devons aussi l'adhésion enthousiaste de nos premiers collaborateurs à l'Institut homéopathique de Paris. Combien de milliers de malades ont été guéris dans ce pauvre dispensaire, qui subsiste encore après dix ans dans un coin enfumé du vieux collége d'Harcourt! Une larme du génie, des douleurs soulagées! quel poëte fut jamais si heureux, si richement récompensé que nous!

Le quatrième contient une ode et un discours prononcés au sujet de la mort de l'héritier présomptif du trône impérial du Brésil, victime de l'allopathie. Ceci n'est point non plus de l'art pour l'art, c'est une parole aiguisée en glaive pour frapper et punir. De grands coupables démasqués, le frémissement sympathique de tout un peuple, n'est-ce pas encore un prix royal pour de pauvres vers? Lecteur, sois indulgent pour eux; ce qui n'est pour toi qu'un son affaibli, c'est pour

nous un cri de guerre, l'écho d'une mêlée ardente, la date d'une de ces luttes glorieuses qui ont marqué le triomphe de notrec ause au Brésil! Et quelle date pour nous! Le 1er juillet, nous flétrissions l'allopathie; nous imprimions en caractères de feu, sur son front maudit, le stigmate abhorré du RÉGICIDE, et le lendemain, 2 juillet, nous inaugurions l'ère de la pratique nouvelle, en distribuant nos certificats aux premiers professeurs d'homéopathie pure. Les cris de rage des méchants semblaient le pendant obligé de nos chants d'allégresse. Peut-être l'image du bien eût-elle été moins radieuse, si la figure satanique du mal enchaîné n'eût été entrevue dans un coin du tableau?

J'aurais vivement désiré joindre à cet appendice l'exposé du tableau synoptique de la physiologie, par M. J.-V. Martins; mais cette œuvre colossale ne se prête à aucune analyse et ne peut être dignement développée que par son ingénieux auteur. Puisse notre intrépide collaborateur trouver bientôt quelques instants de repos, pour rédiger les brillantes improvisations par lesquelles il éclaire successivement les points divers de son grand tableau, qui est entre les mains de tous les homéomopathistes brésiliens! Nous serons heureux d'être son traducteur et de faire connaître à l'Europe, comme un penseur et un écrivain philosophe, celui qu'elle ne connaît que par l'éclat d'une propagande heureuse et les succès d'une polémique sans exemple dans les annales des sciences.

THÉORIE ASTRONOMIQUE

DE JOSÈ VICTORINO DOS SANTOS E SOUZA.

Je ne me pardonnerais pas d'avoir oublié parmi les gloires de l'École homéopathique du Brésil M. Josè Victorino dos Santos, notre professeur de physique, auteur d'un nouveau système astronomique qui tôt ou tard doit changer la face de cette science, et qui peut-être serait déjà adopté généralement si l'auteur eût vécu plus près de ces foyers de la pensée et de l'illustration, où seulement les idées nouvelles peuvent se populariser. Combien d'hommes de génie succombent chaque jour inconnus au milieu de l'Europe savante ! Jugeons par là des difficultés qui entourent ceux qui naissent chez des peuples peu disposés à s'occuper des conquêtes de l'intelligence. Leur vie est un long martyre.

Professeur de mathématiques et de physique à l'École militaire de Rio de Janeiro, J. V. dos Santos a passé trente ans de sa vie à élaborer le système que je vais essayer d'exposer sommairement, que je vais tenter de sauver de l'oubli.

En écrivant ces lignes, j'ai entre les mains le dernier exemplaire de l'ouvrage intitulé *Nova Theoria do Universo*, qui m'a été donné à mon départ du Brésil par son vénérable auteur. Ce volume, rongé des vers et du cupim, dont les feuillets, criblés de piqûres, menacent à chaque instant de tomber en poussière entre mes doigts, porte à sa dernière page cette note : — *Ce livre appartient a Josè Victorino dos Santos e Souza ; c'est de mille exemplaires le seul qui me reste ; les autres se sont perdus, et je n'en ai plus eu de nouvelles.* Puissiez-vous, ô sublime inventeur ! puissiez-vous, ô mon ami ! lire bientôt ces

lignes que je trace les yeux baignés de pleurs et plein de votre souvenir, et apprendre que votre millième exemplaire n'a pas été perdu!

M. Josè Victorino n'admet pas l'hypothèse de l'attraction et l'échafaudage des forces centrifuges et centripètes, invoquées pour expliquer la marche des astres dans le ciel à travers des espaces supposés vides. Pour lui tout est rempli par des gaz plus ou moins légers, et notre système planétaire tout entier est plongé dans ces fluides qui forment l'atmosphère solaire. Or, cette atmosphère n'est point immobile; mais elle est entraînée par un mouvement de translation rapide d'orient en occident, de la même façon que notre atmosphère elle-même est entraînée autour de notre globe d'une manière constante, et cependant assez lente aux environs de l'équateur pour qu'un léger retardement produise ce que nous appelons les vents alisés et généraux. L'atmosphère solaire subit un retardement analogue; ainsi, pendant que la surface de l'astre fait sa rotation en vingt-cinq jours, les planètes, flottant à différentes hauteurs dans le fluide qui l'entoure, emploient des temps de plus en plus longs; Vénus, 295; la Terre, 365; Jupiter, 12 ans,etc.

Quant à la position des planètes dans l'atmosphère solaire, elle est déterminée par le poids spécifique de chacune d'elles. M. J.-V. dos Santos ne fait qu'étendre aux corps célestes la loi d'Archimède sur les corps plongés dans un fluide. Les planètes elles-mêmes entraînent autour d'elles une atmosphère spéciale, dans laquelle flottent leurs satellites à la hauteur où ils déplacent une quantité de gaz égale à leur pesanteur propre, mais sans avoir une enveloppe atmosphérique spéciale. Cette dernière circonstance donne l'explication d'un fait aussi général qu'inexpliqué jusqu'ici: le mouvement des planètes sur leur axe et l'immobilité des satellites, qui tournent autour d'eux en leur présentant constamment le même hémisphère. Voici comment les choses se passent: — la lumière du Soleil, projetée avec une vitesse de 70,000 lieues par seconde, vient choquer, avec cette force immense, le corps d'une planète, comme la Terre, par exemple. Une masse de calorique se dé-

veloppe par ce choc. L'air atmosphérique se dilate et s'élève en proportion. Or, cet échauffement et cette dilatation ne sont point également répartis sur l'équateur. Ils sont plus grands sous les méridiens qui viennent de se trouver au-dessous de l'action solaire, que sous ceux qu'elle atteint successivement. Ainsi, la plus forte chaleur du jour n'est pas de onze heures jusqu'à une, mais bien de une heure jusqu'à trois. Il se forme donc autour de notre globe une onde aérienne, qui suit de quelques degrés la course du Soleil, et cette onde réagit obliquement sur les points de notre globe, après qu'ils ont passé l'heure de midi, en les forçant à tourner rapidement. De là, pour tout mécanicien, l'explication simple et naturelle du mouvement diurne de la Terre, entretenu par une force constante.

Notre atmosphère entière participe à ce mouvement jusqu'à ses limites, à 70 ou 80,000 lieues de la surface du globe. Cette limite elle-même ferait, par son développement, une circonférence de 500,000 lieues à peu près, qui roule appuyée sur la portion de l'atmosphère solaire comprise dans le rayon vecteur de la Terre. La Lune flotte aux confins de notre océan gazeux, en nous présentant sa face la plus pesante et comme une nacelle voguant au-dessus de nos têtes, dont nous ne voyons jamais que la quille. Le retardement causé par la résistance de l'atmosphère solaire ou éther, est tel, que notre limite gazeuse n'achève qu'en 28 jours la rotation que sa base accomplit en 24 heures.

Prenons pour deuxième exemple Jupiter et ses satellites. Cette planète tourne également d'occident en orient, à peu près en 10 heures ; son premier satellite, en 1 jour et 18 heures, à une distance de 6 demi-diamètres ; le deuxième, en 3 jours 13 heures, à une distance de 10 demi-diamètres ; le troisième, en 7 jours et 3 heures, à une distance de 16 demi-diamètres ; le quatrième, en 16 jours, à une distance de 24 demi-diamètres. Tous ces satellites étant plus près de leur planète que la Lune ne l'est de nous, accomplissent aussi plus vite leur révolution. On peut remarquer cependant que les jours de Jupiter n'étant que de 10 heures, il y a des proportions faciles à établir à ce sujet. Le premier satellite emploie 4 jours 0.2 jupitériens ; le

deuxième, 8 jours 0.5 ; le troisième, 17 jours ; le quatrième, 40 jours 0.2. — La sphère jupitérienne tourne donc avec plus de rapidité que celle de la Terre, et cette planète étant 1281 fois plus volumineuse que la Terre, sa vitesse est énorme, et cependant elle emploie 12 ans ou 10,398 de ses jours pour accomplir sa révolution autour du Soleil. Du reste, ces satellites, comme la Lune, ne présentent à leur planète que le même hémisphère ou leur côté le plus pesant.

Le Soleil enfin, centre de notre système, est aux yeux de M. J.-Victorino dos Santos, un corps doué de la faculté de condenser la lumière diffuse, qui lui arrive de tous les astres semés dans le vaste empirée. Cette lumière, condensée à son centre, se gazéifie et s'échappe à son tour par les soupiraux d'innombrables volcans. Si nous supposons que ces soupiraux, par une disposition particulière, sont inclinés d'orient en occident, nous aurons la raison du mouvement rotatoire du Soleil d'occident en orient. Le Soleil se présentera aux yeux du mécanicien, comme une turbine, comme une roue à réaction. Les planètes aussi tournent sur elles-mêmes par un mécanisme analogue : la pression de leur atmosphère dilatée après le passage du Soleil à leur méridien. Elles flottent à la hauteur déterminée par leur poids spécifique combiné avec l'impulsion continue exercée sur elle par le choc des rayons solaires.—Ainsi des solutions purement mécaniques seraient données aux problèmes astronomiques, et les hypothèses chimériques employées jusqu'ici seraient remplacées par des lois mathématiques et physiques facilement appréciables. Je ne sais si je me trompe, mais la théorie de M. Josè-Victorino dos Santos ne me paraît pas éloignée de celle de M. de Boutigny, dans ses *Recherches sur l'état globulaire des corps*. Vienne un homme de talent pour populariser ces idées, que j'énonce seulement ici, et l'humanité aura fait un nouveau pas dans l'intelligence de l'œuvre divine.

L'espace me manque pour suivre mon auteur dans ses théories des comètes et des aérolithes. Les curieux pourront consulter son livre, s'il existe encore à la bibliothèque de l'Institut où il a été déposé par le baron Cuvier, en 1827.

J'aurais vivement désiré donner sa Théorie des marées ;

mais cette grande âme, justement ulcérée, a voulu prendre cette vengeance de ses contemporains, d'emporter avec elle cette découverte dans sa tombe. C'est ainsi que Charles Fourier a étouffé la loi générale de l'analogie universelle. C'est ainsi que, vivant encore au milieu de nous, Hœné Wronski a détruit lui-même ses œuvres mathématiques : suicide le plus effrayant et le plus monstrueux de tous; car l'œuvre d'un pareil génie est colossale comme un monde, et l'anéantir, c'est souffler sur un des luminaires du ciel. Puisse le savant Polonais revenir sur sa détermination, et, sinon pour lui, sinon pour nous, rétablir au nom de Dieu le texte sacré qu'il en avait reçu pour le faire connaître à la terre ! Puisse notre époque, mieux inspirée, avoir enfin pour les hommes de génie, qui jamais ne furent plus nombreux et jamais plus malheureux que de nos jours, un peu de cette charité chrétienne qui commence à remuer les entrailles de la société moderne.

Quant à moi, voué tout entier à cette œuvre pieuse, j'ai passé ma vie à essuyer la sueur glacée qui coule, pendant leur marche au Calvaire, des fronts de ces Christs de la pensée. Depuis quinze ans, je lutte pour conserver dans sa pureté la doctrine de Hahnemann, que menaçait d'absorber le matérialisme des écoles. A peine C. Fourier avait-il quitté cette terre, où sa doctrine devait bientôt être dénaturée et prostituée à des intérêts de partis, que je projetais la réalisation de sa conception grandiose. Depuis vingt ans je lutte avec de rares disciples pour conserver au monde la doctrine de l'émancipation intellectuelle de Joseph Jacotot. J'ai reçu les derniers soupirs de Lebailly-Grainville, le plus malheureux de tous ; car il n'a pas laissé de disciples. Et maintenant encore, l'oreille tendue, je guette, à tous les points de l'horizon, ces tristes et derniers gémissements du génie solitaire, qu'étouffe le bruit du monde, pour donner au moins des consolations à ceux que je ne puis sauver de cet effrayant naufrage de toutes les supériorités morales et intellectuelles, que l'on appelle la société.

Aussi, dans cette tâche ingrate et douloureuse, ne m'est-il resté que bien peu de temps pour agir et penser pour mon compte. Pitié divine ! pouvais-je rester sourd à ta voix, quand

toutes les blessures du génie crucifié saignaient sous mes yeux et dans mon cœur! Combien de fois n'ai-je pas dû refouler en moi l'élan de la pensée, l'inspiration du poëte, l'invention du mécanicien! Qui me rendra jamais cette verve inépuisable d'une imagination juvénile, et cette intarissable fécondité de l'inventeur non encore éprouvé par les déceptions du monde? La loi inflexible d'un devoir sans cesse renaissant a tout dévoré. Une génération nouvelle, indifférente et cruelle comme toutes ses devancières, se presse déjà autour de moi et va me demander bientôt à quoi je suis bon. N'importe, je préfère le peu de bien que j'ai fait, aux vains applaudissements de la foule.

Je ne puis, cependant, laisser échapper une occasion si belle pour joindre quelques-unes de mes idées à celles de M. J.-V. Dos Santos, d'autant plus qu'il me semble que son système lui-même offre certaines lacunes, que je puis combler en le consolidant et en le complétant par une théorie géologique correspondante.

Si les planètes flottent dans l'atmosphère solaire à la hauteur déterminée par leur pesanteur spécifique, il est évident que ces corps, loin d'être solides, comme on le pense généralement, sont au contraire des sphères creuses, de véritables bulles de savon, ou des aérostats, contenant des gaz assez légers pour équilibrer leur poids total avec celui de la masse éthérée qu'ils déplacent. Une chaleur intense peut seule raréfier suffisamment les gaz contenus sous cette enveloppe, et l'abaissement de cette chaleur, en les condensant, nous laisserait tomber plus près du Soleil.

Ceci reconnu, voyons quelle lumière en jaillira sur la théorie des sources et des puits artésiens, sur lesquels on débite, chaque jour, les opinions les plus erronées. La pureté des eaux de source, la constance de leur température, leur jaillissement sur la pente et quelquefois au sommet des plus hautes montagnes, l'existence de lacs, qui remplacent souvent les cratères des anciens volcans, tout indique qu'elles ne sont pas, comme le croient les savants officiels, l'effet d'un simple écoulement des eaux de pluie, qui reviennent à la surface de la

terre par des siphons renversés. Elles doivent avoir une autre origine, et la voici en effet.

Il est évident que l'enveloppe ou la coquille de notre globe, renflée ou déprimée en divers points de sa surface, doit présenter, à sa surface intérieure, des renflements correspondant à ces dépressions et des dépressions correspondant à ces renflements, de sorte que le lit de nos mers répond aux montagnes internes, et nos montagnes répondent aux océans de la terre intérieure. Ceci admis, nous concevrons sans peine que les fonds de nos océans pressant leur base avec une force de 1,000 à 1,500 atmosphères, doivent s'insinuer dans les fissures qu'ils rencontrent, et jaillir sur le sommet des montagnes qui leur sont opposées. Ces jets d'eau se vaporisent aussitôt dans les gaz incandescents de l'intérieur du globe, dont ils augmentent la tension et remplissent les cavités. Ces vapeurs de leur côté s'insinuent dans les fissures de nos Alpes et de nos Cordilières, où elles se condensent en trouvant des couches de terrains moins brûlants, et forment ces sources, qui souvent coulent encore chaudes au milieu des glaciers. Généralement ces sources parcourent de longs circuits sous l'épiderme terrestre, comme les vaisseaux sous notre tissu cutané, et elles nous arrivent refroidies à la température moyenne des lieux où elles surgissent. D'autres fois, elles jaillissent à la surface par des conduits plus directs et conservent leur chaleur. Lorsque ces conduits ou tubes sont larges et sans étranglement, les eaux nous arrivent presque pures. Quand, au contraire, ils sont étroits ou brusquement resserrés, l'effroyable friction que subissent les liquides pressés avec des forces de plusieurs centaines d'atmosphères, développe l'action médicinale des minéraux qu'ils touchent en passant, et opère une dynamisation homéopathique à laquelle les procédés inventés par Hahnemann, ni mes machines ne peuvent espérer d'atteindre, et nous avons les eaux minérales de diverses natures qui abondent sur notre globe.

Lorsqu'au lieu de répondre au grand réservoir de vapeur de l'intérieur du globe, les fissures de la croûte terrestre répondent à une des mers souterraines, mers de métaux ou de ba-

salte en fusion, les sources, au lieu d'eau, nous amènent ces effrayantes ondes de l'abîme et nous avons des éruptions volcaniques. Mais le poids énorme d'un semblable liquide permet bien rarement qu'il s'échappe au-dessus des bords du soupirail volcanique; souvent on voit monter et descendre les matières en fusion, sans qu'elles puissent s'épancher au dehors. Il n'en est pas moins certain que toute source est un volcan. Aussi, comme nous l'avons dit, voit-on souvent dans les anciens cratères un lac se former et s'entretenir sans recevoir aucun affluent du dehors. Dans ce cas il n'y a rien de changé, que la nature du liquide; mais la communication avec l'intérieur du globe subsiste toujours.

Si l'amour de la vérité inspire à quelqu'un de mes lecteurs l'envie d'examiner une théorie qui n'émane pas des Académies, je l'engage à tracer sur une feuille de papier les figures nécessaires à l'intelligence de l'astronomie de M. Dos Santos et de ma géologie. Il le pourra facilement en lisant ce texte avec attention, et il se rendra compte de la simplicité et de la généralité de nos solutions.

Aucun siècle n'a été plus avide que le nôtre d'opinions toutes faites. Quand des découvertes comme celles de Hahnemann sont encore contestées après cinquante ans, je n'espère guère que notre doctrine cosmogonique fasse beaucoup de partisans. Cependant il est encore quelques âmes d'élite qui aiment à se déterminer par elles-mêmes : c'est à celles-là que je fais appel, pour perpétuer des idées qui seront utiles et grandiront le jour où l'intelligence humaine brisera le joug abrutissant des Universités et des Académies, pour aborder librement l'examen des questions discutées aujourd'hui seulement par les élus de ces *Conseils vénitiens*, qui monopolisent et se transmettent le domaine de la science.

Il me suffit ici de prendre date et de jeter un cri d'appel aux esprits supérieurs, plus malheureux il est vrai, mais plus nombreux et plus forts que dans les siècles passés; tellement puissants même qu'ils pourraient, s'ils savaient s'unir, conquérir enfin les droits que leur assure leur qualité de lieutenants de Dieu sur la terre. Des signes non douteux annoncent

en effet une ère de rénovation. Ce ne sont plus de vaines abstractions que produit la pensée humaine, ce sont des œuvres concrètes : une véritable fructification après les fleurs et le feuillage luxuriant des premiers âges. Hahnemann donne à l'homme le secret de bannir le mal physique. Jacotot bannit l'ignorance ; il complète Bacon, Loke, Condillac ; il les incarne, il les rend pratiques. Il prononce le fameux axiome *tout est dans tout*, ou les intelligences sont égales ; formule sublime, dont je veux un jour dégager le sens profond et la toute-puissance voilée sous un apparent paradoxe. Fourier, laissant les routes battues par les philosophes, donne une formule concrète du bonheur et rend palpables, dans ses œuvres, les visions du nouvel Eden dont il a entrevu les réalités ineffables.

Il est encore d'usage de jeter une injure en passant aux alchimistes ; mais on en parle beaucoup dans les cours de chimie moderne, et je soupçonne fort les professeurs d'avoir lu sérieusement les œuvres de Raymond Lulle, de Sandivogius, du grand Albert et de Paracelse. Mesmer, non-seulement prouve la réalité des actes perturbateurs des thaumaturges anciens ; il les multiplie, il les vulgarise. Il subordonne à l'esprit la matière vaincue et frémissante. Il lève un coin du voile qui couvre à nos faibles regards le monde des réalités substantielles. Je connais des gens qui évoquent les morts. On fait publiquement de la magie cabalistique. On ne tardera pas à s'occuper d'astrologie. Ce n'est pas en vain que Hahnemann aura rendu aux millions de substances animales et végétales la langue par laquelle elles peuvent nous communiquer leurs propriétés intimes et leur spécialité métaphysique et morale ; un nouvel Hahnemann saisira le fil mystérieux qui unit entre elles chaque fleur du ciel à une des étoiles de nos prairies. L'harmonieux concert de la nature, perçu jadis par Pythagore, va redevenir sensible pour l'humanité, grâce aux veilles des hommes de génie, qui vivent inconnus et meurent en livrant à la terre un des secrets de la nature. Pourquoi les hommes ne savent-ils pas utiliser les dons de ces révélateurs modernes ? Pourquoi, après dix-huit cents ans, le Sauveur du monde est-il encore

crucifié chaque jour dans la personne de ses continuateurs ?

Eh bien ! ce caractère pratique, cette fructification actuelle, qui doit signaler dorénavant toute pensée élevée, je crois la retrouver dans l'œuvre cosmogonique exposée ici. M. J.-V. Dos Santos, fort de sa théorie, à proposé la création, par les mains de l'homme, de nouveaux satellites pour accompagner notre globe ; en étendant notre atmosphère jusqu'à l'orbite de la Lune, il rassure les aéronautes, qui bientôt penseront à naviguer dans l'océan gazeux tenté par Montgolfier. Le monde était petit au quinzième siècle, quand Colomb est venu le doubler. Aujourd'hui il est plus étroit encore, et le nouveau Colomb ne peut tarder beaucoup à paraître. Les ressources du génie ne feront jamais défaut à l'essor de l'humanité, et, les yeux tendus vers le ciel, j'y attends bientôt les nouveaux Argonautes.

D'un autre côté, je ne crains pas de frapper du pied ce sol qui nous porte tous, sol que l'on croyait appuyé sur des colonnes de granit éternel, et qui n'est pour moi qu'une pellicule flottant sur des gaz enflammés. Je le frappe, et de son percement méthodique j'attends la lumière de nos nuits, la chaleur de nos hivers, la fusion des métaux qui coulent en ondes liquides dans le lit de ses océans et de ses fleuves intérieurs. N'est-il pas probable, en effet, que les matières les plus pesantes sont tombées à la partie la plus basse, quand notre enveloppe terrestre a commencé à se former ? Les granits ne sont que l'écume refroidie de ces océans métalliques, où nous retrouvons quelques particules oxydées que nous appelons des mines opulentes. Un jour l'humanité, au lieu d'effleurer l'épiderme du globe, saura traverser le derme et le chorium, et puisera à discrétion ces richesses, dont elle est si jalouse, dans des Nils souterrains à ondes d'argent, des Volgas de platine, des Amazones d'or. M. Jobard nous donnera les procédés du sondage indéfini, la main des géants tressera les cordes qui descendront au sein des continents. On établira des stations de lieue en lieue avec des rafraîchissoirs pour les ouvriers, et un beau jour l'or et les diamants jailliront du sein de la vieille Cybèle. On me dira que nous n'en serons pas plus riches. Et moi je dis que si ; car il est sain d'avoir des vases inoxydables, et je don-

nerais tous les trésors du monde pour avoir un mortier en diamant pour triturer mes médicaments homéopathiques. Le porphyre n'est à mes yeux qu'un pauvre pis-aller, qu'un excipient provisoire et indigne de la majesté de l'œuvre hahnemannienne.

Je m'arrête pour ne pas scandaliser quelques lecteurs méticuleux par l'excentricité de mes désirs et de mes espérances. Il est tant d'hommes qui ne croient qu'après avoir vu et touché ! Il en est tant qui évitent de voir de peur d'être obligés de croire ! Hélas! il en est qui ne croient pas même après avoir vu. Aussi ces derniers sont académiciens ! Ils sont les propriétaires de la science. Ils posent les limites du possible, dictent des lois aux faits et disciplinent les théories. La presse périodique les glorifie, et le dix-neuvième siècle les admire ! Il faut être bien osé pour penser et écrire sans leur permission.

Peut-être qu'un jour cet autre océan souterrain, dont les pontifes de la science paraissent ignorer l'existence, sur les sommets fleuris de leur Parnasse, peut-être le peuple, las de renverser en vain des pouvoirs politiques, reconnaîtra enfin la cause véritable de ses maux, et s'attaquera alors à la foi menteuse, à la justice dévorante, à la science empoisonneuse, qui étouffent sous leur poids tout élan de la pensée, de la sociabilité et de l'amour. Un jour, versant par vingt cratères les laves bouillantes contenues dans son sein, l'Etna social croulera et laissera se redresser l'Encelade du génie humain, écrasé depuis des aspars d'années sous sa base. Alors tomberont les supériorités factices, et dans chaque branche du savoir humain le véritable suffrage universel fera surgir les capacités réelles. Alors les chefs de la science, stimulés par une noble émulation, l'entraîneront dans les routes du progrès, aux applaudissements de la foule.

Ce jour-là, je croirai à la révolution; car l'esprit humain émancipé saura se diriger lui-même. Jusque-là il ne fait que changer de joug. Jusque-là il marche au hasard, il s'avance de chute en chute; car, aveugle lui-même, il n'a pour le guider que des aveugles.

CONVERSION DE BROUSSAIS

A L'HOMÉOPATHIE.

J'ai promis de faire connaître les détails du traitement homéopathique auquel Broussais s'est soumis dans les derniers temps de sa vie. Je vais tenir cette promesse.

Lorsque j'arrivai à Paris, dans le courant de 1839, et que je pris en main la propagation de l'homéopathie, un des premiers hommes que je rencontrai comme allié, fut le docteur Frappart, l'intrépide champion du magnétisme animal. Frappart, que la science vient de perdre, était en ce moment un des hommes les plus célèbres de Paris. Esprit ferme, jugement droit, plume vigoureuse, probité antique, il avait mis au service de la vérité les qualités les plus brillantes. Notre cause, nos idées, nos moyens d'action étaient trop semblables pour qu'une vive sympathie ne s'établît pas entre nous. Après la raideur d'un premier début, où cet homme singulier avait continué de cacher sous les formes les plus âpres les excellentes qualités de son âme, Frappart m'ouvrit son cœur et m'initia aux péripéties intimes de la lutte héroïque qu'il soutenait en ce moment. Pauvre, seul, méprisant les hommes, et fort seulement de son talent et de la justice de sa cause, il tenait en respect tous les corps savants et tous les individus ennemis du magnétisme. Ses lettres, monument immortel de logique, de force et de style, paraissaient de temps en temps, et chacune d'elles écrasait un de ses adversaires. Il analysait d'une manière si cruellement habile les dénégations confuses par lesquelles les grands hommes du jour voulaient éluder la connaissance des faits les plus patents, il poursuivait d'une manière si implacable les discours comme le silence des académiciens rétro-

grades, que les plus hardis commencèrent à trembler à leur tour. Les rôles furent intervertis; accusés jusque-là, les magnétiseurs prirent l'offensive, et protégés par le feu de son artillerie, ils purent enfin se grouper et saper les murailles du vieil édifice scientifique, qui croule aujourd'hui de toutes parts.

Ainsi réunis par notre but commun, nous nous voyions fort souvent. Frappart me lisait ses lettres dont il polissait le style avec un soin tout particulier, et de mon côté je lui lisais mes feuilletons hebdomadaires du *Capitole*, sur l'homéopathie. Nous acérions ensemble les traits de notre double polémique, et nous riions de bon cœur quand l'un de nous avait trouvé quelque côté faible pour blesser plus efficacement nos impassibles adversaires.

Je savais, car la chose était de notoriété publique, que Frappart avait traité Broussais homéopathiquement; il était non-seulement un des disciples les plus zélés, mais bien aussi l'hôte du foyer domestique, l'ami de cœur de ce grand homme.

Ces deux âpres génies, tous deux animés d'une fureur presque égale contre les vieilles erreurs, étaient rapprochés par une de ces sympathies profondes qui lient les intelligences jetées dans le même moule. Frappart, disciple ardent de la doctrine de l'irritation, avait suivi son maître sur le terrain de la phrénologie; puis, obéissant à l'entraînement de sa belle nature, il l'avait devancé sur celui du magnétisme et de l'homéopathie, où il cherchait à l'entraîner. Broussais, déjà vieux, résistait comme de juste à cette influence et ne pouvait, à son âge, franchir à la fois un si large intervalle; mais il souriait intimement à cette ardeur, qui avait été la sienne et qu'il aurait retrouvée tout entière si la cruelle maladie qui l'a enlevé n'eût épuisé en ce moment toutes ses forces.

Broussais avait, dans le principe, représenté l'homéopathie comme une absurdité sans pareille et indigne de tout examen. Plus tard, en 1833, il avait dit : Si l'homéopathie n'était pas une absurdité, elle serait une vérité immense!!! Enfin, deux ans plus tard, en 1835, j'avais entendu Broussais dans sa chaire, entouré alors de rares disciples et abandonné d'une jeunesse ingrate qui s'entassait, pour entendre M. Andral, dans le vaste

amphithéâtre qui ne pouvait la contenir ; j'avais, dis-je, entendu Broussais s'écrier : Je ne connais dans les sciences que l'autorité des faits, et en ce moment j'expérimente l'homéopathie. Un rire d'incrédulité accueillit ces paroles ; mais Broussais reprit avec plus de force, de sa voix profonde et vibrante ! ! ! *J'expérimente l'homéopathie*, et toute raillerie s'éteignit devant ce grave témoignage de ce génie à son déclin. En effet, des expériences furent entreprises au Val-de-Grâce, et quoique rien n'ait été publié à leur sujet, il paraît qu'elles ébranlèrent fortement les convictions de Broussais.

Je ne manquai donc pas de presser Frappart sur ce point, et voici ce qu'il me répondit : J'ai eu de fréquentes conversations avec Broussais au sujet de l'homéopathie. C'était un homme trop supérieur pour ne pas s'incliner devant ce qui est grand, indépendamment de toute considération personnelle. Plus progressif que ses disciples, il avait creusé jusqu'au bout les théories, produit de sa jeunesse, et il en avait senti le vide. Aussi était-il en hostilité avec la plupart de ses disciples, dont il renversait toutes les idées. Son dernier discours d'ouverture avait même été tellement violent, que la tourbe moutonnière était dans une exaspération difficile à décrire.

Enfin, las de s'adresser à des esprits trop lents pour le suivre et comprendre la grandeur des doutes qui l'agitaient, Broussais s'était jeté avec feu dans la propagation de la phrénologie, et là, comme partout, il avait prouvé que si son esprit péchait, ce n'était pas par faiblesse.

Broussais avait donc senti que l'homéopathie contenait en elle cette vérité à laquelle il aspirait avec cette soif insatiable qui caractérise le génie. Il avait compris que, sublime destructeur, il n'avait amoncelé autour de lui que des ruines, et que l'homéopathie venait construire sur le terrain qu'il avait débarrassé. Mais, dans une question aussi grave, il ne pouvait se prononcer qu'après avoir acquis une complète certitude. A plusieurs reprises, il me demanda des médicaments pour faire des expériences au Val-de-Grâce, et il obtint ce qu'a obtenu M. Andral, quinze ou vingt faits positifs de guérison sur cent faits douteux; mais, plus sage que lui, il comprit que dans de pa-

reils essais, où, tout grand homme qu'il était, il avait toute l'inexpérience d'un commençant, il ne pouvait espérer davantage. Aussi se garda-t-il bien d'imiter la pétulante hostilité de son collègue, et refusa nettement à quelques-uns de ses collègues de se prononcer contre la doctrine de Hahnemann.

Plusieurs fois il me manifesta un vif désir d'aller avec chez moi Hahnemann ; mais l'état de sa santé ne le lui permettait pas. Combien j'aurais voulu voir ces deux génies en présence ! ils se seraient jugés, car c'est au génie seul à juger le génie. Et moi, leur élève et leur sincère admirateur, je me serais trouvé heureux de mettre la main de l'un dans celle de l'autre.

La maladie de Broussais faisait des progrès. Livré d'abord à l'allopathie, il se décida enfin à se traiter homéopathiquement, sur la fin de mai 1837. Je le traitai pendant quatre mois, et voici, me dit Frappart en ouvrant son registre, voici l'histoire de sa maladie. Sa santé était profondément altérée, car l'allopathie avait passé par là ; et cependant, tant que je continuai de le soigner, il éprouva une amélioration lente, mais graduelle. Seulement, dans les premiers jours de septembre, il éprouva une aggravation assez forte à la suite d'une dose de *nux vomica*. Les allopathes qui étaient à l'affût, ses amis, son fils lui-même, en profitèrent pour le détourner de ce qui leur paraissait une chimère, et le 1er septembre 1837, une application de sangsues mit fin au traitement que j'avais commencé sous de si heureux auspices. Quelques jours plus tard, l'effet secondaire du *nux vomica* aurait produit une amélioration marquée, et Broussais, dont le caractère était aussi grand que le génie, eût été le premier à s'incliner devant la doctrine qui l'eût sauvé. Sa maladie ne cessa de faire les progrès les plus alarmants. Broussais me consulta de nouveau ; je lui administrai trois nouveaux médicaments. Mais comme, en même temps, il n'interrompit pas tout traitement allopathique, il n'en tira pas de bons effets, et finit par succomber entre les mains d'Amussat, qui le traita d'après les principes les plus irréprochables de l'École.

— Où sont vos preuves ? dis-je à Frappart. — Les voici, me dit-il. Vous savez que je ne marche jamais sans elles, et que

ce que j'affirme, personne n'est à même de le mettre en doute. Elles sont de trois sortes :

1° Les publications que j'ai faites avant la mort de Broussais; 2° les témoignages de MM. Luchet, Boudard, Montègre, Lemaire, les amis particuliers de M. Broussais, et celui de toutes les personnes de sa maison; 3° l'existence d'un manuscrit volumineux écrit en entier de la main de M. Broussais, et annoté de la mienne, contenant le détail de son traitement homéopathique, du 1er juin au 19 septembre 1837, et les reprises qui ont eu lieu, manuscrit dont Casimir Broussais a reconnu l'existence, comme le constate ma correspondance avec le docteur Lacorbière ; 4° Les lettres de Broussais, que j'ai entre les mains, et dont voici un fragment du 16 septembre 1837 : *Le malade avait de la répugnance pour l'homéopathie, mais d'après une lueur d'espoir que je lui donne, il se décide !!* D'où il faut conclure que Broussais avait quelque confiance en l'homéopathie, ou il faudrait admettre, chose inique ! qu'un médecin pût conseiller à un malade de faire ce qu'il ne ferait pas lui-même. Je confie l'appréciation morale de cette pensée aux médecins honnêtes gens, et surtout aux malades.

Quant aux publications que j'ai faites pour constater du vivant de Broussais ses sympathies pour l'homéopathie, en voici quelques-unes :

A. Dans une brochure, publiée à la fin de 1837, je m'exprime ainsi :

« Après avoir avancé dans ma treizième lettre que M. Broussais lui-même est loin de médire de l'homéopathie, je pique un peu M. Bouillaud, en ajoutant que pour se convertir à cette doctrine, il n'aura pas autant de chemin à faire que notre maître en a fait.

« Quant à ces quelques paroles que j'ai l'air de jeter là comme par mégarde, sur la demi-conversion de M. Broussais à la doctrine homéopathique, elles ont été bien réfléchies ; c'est un devoir que j'accomplis envers la vérité et l'humanité : envers la vérité, puisqu'en effet, en 1837, M. Broussais s'est abandonné, en désespoir de cause, pendant quatre mois, à l'homéopathie, pratiquée par un homéopathe pur ; envers l'humanité, car l'opinion de M. Broussais en pareille matière a trop de

poids, et peut avoir trop d'influence dans le peuple des médecins et des malades pour que je néglige de la faire connaître avant que nous ayons le malheur, comme tout le fait appréhender, de perdre ce grand homme. Si j'attendais pour parler que ce malheur fût arrivé, j'aurais à craindre qu'on doutât de mon affirmation, et que tel partisan d'une doctrine qui a jeté tant d'éclat sur la médecine européenne ne vînt inconsidérément m'opposer une négation que je ne serais plus alors en mesure de réfuter que par d'irrécusables preuves : assurément je désire éviter la controverse sur ce point, mais je veux exercer le droit de faire savoir de la vérité tout ce qu'il est utile qu'on en sache, sans m'inquiéter du qu'en dira-t-on, ni du qu'en diront-ils ; la vérité passe avant les hommes.

Si M. Broussais était moins souffrant, je ne serais pas si laconique, et à l'occasion du traitement homéopathique qu'il a suivi, je parlerais tout aussi nettement de la nouvelle doctrine médicale dans une lettre qui doit être publiée, que je lui parlais, il y a peu, de Hahnemann lui-même dans une lettre confidentielle.

B. Dans ma lettre à M. Bouillaud, du 26 octobre 1838, je dis de nouveau : « Si je parviens à vous convertir au magnétisme, ce sera un titre pour essayer plus tard votre conversion homéopathique. Cette prétention vous étonne sans doute? Eh! monsieur, maintenant le grand Broussais lui-même est loin de médire de l'homéopathie ; vous n'aurez pas tant de chemin à faire qu'il en a fait.

C. Dans ma lettre à M. Broussais, du 8 novembre 1838, je dis : « On vous a sans doute raconté, mon bon et grand maître, ou vous l'avez lu dans la *Gazette phrénologique*, qu'à la séance générale dans laquelle nous glorifions chaque année la mémoire du père de toutes les réformes futures, M. le professeur Bouillaud avait lancé sans cérémonie, du haut de sa grandeur présidentielle, l'outrage au magnétisme et à l'homéopathie? Mais ce qu'on ne vous a pas dit, et ce que vous devez savoir, c'est que j'ai relevé ce double outrage, parce que c'était mon devoir et mon droit, dans une lettre qui n'a pu être publiée que le 26 du mois dernier. Je vous envoie copie de cette lettre : vous y

verrez qu'à l'occasion de l'homéopathie, je rappelle très-convenablement la justice que vous vous plaisez à rendre à cette découverte, parce que vous seriez fâché qu'une vérité passât sur la terre, sans l'avoir au moins saluée au passage. »

Vous voyez que je puis parler, me dit M. Frappart. Allez, mon ami, lui dis-je, et Dieu vous soit en aide. Il prit un cahier de papier, et se mit à écrire. Le lendemain, je reçus son manuscrit que je reproduis ici en partie.

CONVERSION DE BROUSSAIS A L'HOMÉOPATHIE.

A Monsieur le docteur Mure.

Paris, 20 janvier 1840.

Mon cher complice en homéopathie,

Vous qui vous êtes entièrement consacré à la propagation d'une vérité, comme tant d'autres se consacrent entièrement aussi à l'utilisation d'une erreur ou d'un mensonge, vous paraissez stupéfait de ce qu'en France l'homéopathie rencontre infiniment plus d'obstacles qu'en Sicile, où vous l'avez si courageusement et si vite implantée, puis vous me demandez, à moi qui connais le terrain, la raison de cette différence. Sans préambule, je vais vous la dire : c'est qu'à Palerme, s'il y a des savants, il se trouve sans doute fort peu d'académiciens ; tandis que dans notre antique Lutèce, les académiciens et les savants pullulent.

Or, actuellement il faut que vous sachiez d'une part que, quelque importante que soit une vérité, on ne l'accueille en ce pays, les yeux fermés, que quand elle est admise par les corps savants ; et d'autre part, que ces mêmes corps savants ne vivent guère que de vieilles idées, surtout de celles qui sont lucratives. Leur mission semble être toute conservation de ce qui est déjà, et toute répulsion de ce qui n'est pas encore ; de sorte qu'il est vrai de dire, et l'histoire nous le prouve, que ce n'est qu'après de pénibles luttes qu'une vérité, si elle ne succombe pas à la peine, pénètre dans les Académies. Mais qu'arrive-t-il quelquefois à la longue de tout cela ? C'est que de guerre lasse

la vérité se fraye une route en dehors des sociétés savantes, se rit de leur insouciance, méprise leur colère, et renvoie à sa source leur dédain.

L'injustice à la fin produit l'indépendance !

Pourtant, quelque hostiles que soient les Académies aux idées nouvelles, quelque encroûtées qu'elles paraissent, dans les membres qui les composent, il faut l'avouer, de temps en temps on en voit qui cherchent à s'éclairer, et qui finissent même quelquefois par se convertir *in petto* un peu plus ou un peu moins aux doctrines proscrites. Je dis *in petto*, car jamais un véritable académicien, un académicien pur sang, n'abandonne ostensiblement la bannière de sa corporation. La peur de ce qu'ils appellent le ridicule arrête les plus téméraires ; et c'est ainsi qu'en toute chose la vanité sans contre-poids empêche le bien et cause le mal. Et pourtant encore, comme il faut rendre justice à tous, on doit en citer un, le plus grand, le seul grand de son époque, qui, après avoir été opposé à la phrénologie, est devenu ardent phrénologiste ; qui, après avoir nié le magnétisme, a cru au magnétisme ; et qui enfin, après s'être un peu moqué de l'homéopathie, s'est livré, lui malade, aux soins d'un homéopathe ; cet homme, c'est ce puissant génie qui, pendant quinze ans, a remué le monde médical ; c'est cet athlète infatigable qui si longtemps a fait trembler son ennemi intime et fidèle, la vieille école d'alors. C'est le créateur de la médecine physiologique, en un mot, c'est Broussais. Que si ces messieurs les académiciens m'accusent d'être peu soucieux de sa gloire, de la gloire de mon maître, que les uns sachent et les autres se souviennent que pendant dix-huit ans j'ai été l'ami de son foyer domestique, et que si, partant, quelqu'un doit s'intéresser à sa gloire, c'est moi. Ce n'est donc point parce que l'homéopathie a besoin de Broussais que je viens revendiquer pour elle son suffrage, la vérité n'a pas besoin d'un homme pour triompher : c'est au contraire dans l'intérêt de la gloire même de Broussais et surtout dans celui de l'équité, puisqu'en effet Broussais a concédé une part de son suffrage à l'homéopathie. D'ailleurs, puis-je me taire lorsqu'on nie ce que

j'affirme ? Mais attendu que lorsque j'affirme, je prouve, je vais prouver,..

Ici venaient se grouper les preuves dont Frappart m'avait entretenu, et après lesquelles il terminait sa lettre en disant :

Je m'arrête, mon cher Mure, parce que je crois avoir suffisamment prouvé ce que je tenais à prouver, c'est qu'un grand homme avait rendu justice, autant qu'il le pouvait, à une grande découverte. Puisse son exemple préserver la génération médicale actuelle, qu'il a dominée vingt ans, de mourir tout entière dans l'impénitence finale ! Puisse-t-il seulement amener la génération qui s'élève à se ranger bientôt pour laisser passer la vérité. Mais, je le crains, longtemps encore il nous faudra combattre.

Adieu, mon ami.

FRAPPART,
D.-M.-P.

Le lendemain, le *Capitole* publiait cette lettre remarquable, et tout Paris, toute la France apprit les faits intéressants qu'elle contenait. Ni Amussat, ni aucun des allopathes qui avaient traité Broussais, ne firent la moindre réclamation.

Casimir Broussais lui-même, l'ami, le camarade de Frappart, ne lui en voulut pas. Tout en déplorant une publicité qui blessait ses idées personnelles, il sentait combien il en avait coûté à son ami pour le contrarier à ce point ; mais il savait aussi que dans cette âme libre et fière, toute considération d'égards, de convenance, d'intérêt, et même la voix de l'amitié, étaient impuissantes contre le sentiment du devoir. Il revit Frappart quelques jours après, et lui serra la main, en lui disant : Vous avez été bien pressé ! — Il n'est jamais trop tôt pour dire la vérité !!! dit Frappart. D'ailleurs, dans quelques mois, Mure part pour le Brésil, et après lui plus de presse quotidienne à Paris pour l'homéopathie. Nous en serons réduits aux journaux spéciaux que le public ne lit pas. Moi-même je puis mourir !

Frappart, en effet, n'est plus. Il vient de succomber, en luttant contre l'erreur dont il a foudroyé les soutiens ; mais son nom est à jamais attaché à la propagation du magnétisme en

France, et l'homéopathie, qu'il vénérait et pratiquait dans toute sa pureté, a reçu de lui, par la publication de sa lettre sur la dernière maladie de Broussais, un service dont je me plais à proclamer l'importance.

HOMÉOPATHIE.

Vers lus le 10 août 1849, pour le soixantième anniversaire du doctorat de S. HAHNEMANN.

De l'homme ballotté sur l'océan des âges
La nef s'avance enfin vers de meilleurs rivages :
De la sévère loi qui l'astreint à souffrir,
Si les signes sont vrais, le règne va finir ;
Il échappe au travail, renaissante torture ;
Il trouve l'industrie, il dompte la nature ;
Et sa science même, abîme ténébreux,
S'éclaire d'un reflet de la lueur des cieux ;

A cette source sainte elle épure sa flamme.
Moi-même, en proie au mal et du corps et de l'âme,
J'errais à l'aventure et dans l'obscurité,
Quand de ce jour divin j'aperçus la clarté.
Je sentis en mon sein se ranimer la vie
Qu'un art faux et vieilli m'avait presque ravie.
J'allais douter ; je crus. L'espoir revint en moi ;
Mon âme s'éclaira des splendeurs de la foi.
Non-seulement mon corps sauvé de la ruine,
Mais mille enchantements de la jeune doctrine
Séduisaient mon esprit et ravissaient mon cœur.
J'admirais les travaux de son fécond auteur,
J'admirais cette loi si simple des semblables,
Trop simple pour l'esprit des savants innombrables
Dont les nuits et les jours se sont en vain passés.
Dont les livres se sont, sans limite, entassés.

Sans atteindre jamais cet infaillible guide.
J'observais l'unité qui par elle préside
A l'édifice entier, grand comme une cité,
Bâti par le génie, et par elle habité.
Je ne me lassais pas; mais dessus toutes choses,
J'admirais les effets de ces petites doses;
Car là, de l'infini, par un instinct secret,
Sur le monde des corps je sentais un reflet.

Abîmes du petit! mystérieux royaumes
Où circulent sans fin d'innombrables atomes,
Soumis aux mêmes lois que ces astres géants
Qui roulent dans les cieux leurs feux étincelants;
La raison proclamait en vain votre existence,
Elle n'arrivait pas à notre intelligence;
Et l'homme préférait, dans son instinct pervers,
Nier une moitié de l'immense univers!
Mais si le télescope aux mains de l'astronome,
Si le regard qui voit, si la langue qui nomme,
Se lassant de compter les astres répandus
Dans l'abîme des cieux, se confessent vaincus,
Il est autour de nous, il est dans la poussière
Qu'illumine un instant un rayon de lumière,
Un infini plus grand, plus merveilleux encor
Que celui qui là-haut s'écrit en lettres d'or.
Chaque atome a ses lois et contient en lui-même
L'ordre qui détermine et règle son système.
Tout a sa raison d'être; et les objets divers
Qui peuplent les séjours de l'immense univers,
Si distincts de couleurs, de forme, de substance,
Disent que, conservant leur différente essence,
Les astres, enchaînés au sein de chaque corps,
Y sont groupés entre eux selon d'autres accords.
De là, des végétaux les familles nombreuses,
Des êtres animés les tribus populeuses,
Les attributs si clairs et les signes certains
Qui distinguent entre eux les métaux souterrains.
O grandeur! ô merveille! ô mystère ineffable!
Qui montre l'infini dans chaque grain de sable;
Il faut bien s'incliner, il faut bien croire à Dieu,
Quand il grave son nom en symboles de feu.

Mais qui sait? sourd peut-être à de pareils oracles,
L'homme, pour croire en lui, voudra d'autres miracles.
Écarté quelques jours, quelques mois tout au plus,
Le doute invétéré reprendra le dessus,
Et renaissant encor dans son âme obsédée,
Il y triomphera de la divine idée.

Mais toi, révèle-nous, ô sublime inventeur,
Ces suprêmes desseins de l'être créateur;
Dis selon quelles lois ces planètes pygmées
Autour de leurs soleils flottent et sont semées;
Si la vie y réside, et quels secrets rapports
Peuvent la faire agir et passer dans nos corps.

L'astronome du moins dans le vaste empirée
Promène librement une vue assurée;
Mais toi, hardi marin, Colomb d'un nouveau ciel,
Tu n'as ni le regard, ni le cristal d'Herschel;
Et tu le sais, du reste, un mystère insondable
Voile à jamais des corps l'essence impénétrable.
Nous ne percevons pas l'esprit qui vit en eux;
La forme extérieure atteint seule nos yeux.
La plante, sous nos pas, s'anime et se colore
Et de l'azur du ciel et des feux de l'aurore;
Elle sait emprunter ses frimas à l'hiver,
Aux métaux leur poli, ses coraux à la mer.
Un prisme organisé fixe dans sa corolle
De l'éther lumineux la septuple auréole.
Mais formes et couleurs, multiples accidents,
Ne nous apprennent rien en traversant nos sens.
Malheur à l'insensé qui, les prenant pour guides,
Consulte imprudemment ces indices perfides,
Et mélange au hasard, pour combattre ses maux,
Les sucs et les débris des divers végétaux!
Peut-être cette fleur qui se montre à la vue
Si belle et de couleurs si douces revêtue,
Versera dans son sein un rapide poison,
Ou d'un délire impur frappera sa raison.
Chaque être a cependant, signe de sa puissance,
Une voix que le sage interroge en silence;

L'homme est un monde aussi. Germe d'un univers,
Il sent agir en lui ses éléments divers;
Et comme, dans la sphère où son regard s'étonne,
Jusqu'aux extrémités tout du centre rayonne,
Tel, en lui s'il pénètre, un atome étranger,
De son centre vital tendant à diverger,
Quoique réduit par vous aux plus minimes doses,
Apporte dans son ordre un autre ordre de choses.
Triturez, écrasez, promenez le scalpel,
Divisez à jamais cet atome immortel,
Jamais vous n'atteindrez la dernière limite;
Et toujours décrivant son invisible orbite,
Qu'il suit tournant autour d'un atome soleil,
Il produira dans l'homme un désordre pareil.
Que dis-je? hors de lui s'exhale sa puissance;
Il se couronne au loin d'une atmosphère immense,
Et répand les torrents d'un invisible éther
Qui peut agir sur l'homme en infectant son air.
Écoute donc en toi, tu sauras le mystère,
Homme qui te rattache à toute la matière.
Chaque être tour à tour, s'il est admis en toi,
Te parlera son verbe, et tu sauras sa loi.
C'est ainsi que tu peux, toi, faible créature,
Pénétrer les secrets de la vieille nature;
Et, lorsque tu deviens la victime du mal,
Apprendre à le dompter par un agent égal.

Oui, tel est le secret tant cherché par le sage,
Et qui devant ses pas semblait fuir d'âge en âge:
L'art de vaincre le mal est enfin inventé.
L'enfer le sait, l'enfer en est épouvanté,
Et le ciel, abrégeant les jours de sa colère,
Jette un regard d'amour à notre pauvre terre.
Salut, bel arc-en-ciel! salut, divins rayons!
Non, vous ne serez pas le dernier de ses dons.
Bientôt, bientôt peut-être, échappant à la haine
Qui désole aujourd'hui son terrestre domaine,
De ce fléau mortel l'homme enfin délivré
A ses nobles penchants un jour sera livré;
Établissant entre eux un savant équilibre,
Sans en froisser aucun, il sera vraiment libre,

Sera vraiment heureux. Mais ici je me tais.
Du livre où du Très-Haut se lisent les décrets
Un autre [1] a déroulé la page magnifique,
Où l'on sent l'homme enfin, dont l'énigme s'explique,
Au monde qui l'entoure étroitement lié,
Nous éclairer de Dieu le plan justifié.

Et nous, contemporains de ces vastes génies,
Nous, les premiers témoins des saintes harmonies
Qu'au sein de la nature ils ont su découvrir,
De leurs divins travaux devons-nous seuls jouir ?
Nous endormirons-nous au sein de ces merveilles ?
Aux sons venus de loin, frères, prêtez l'oreille :
De l'Europe vieillie, et de ces nouveaux bords
Dont Colomb le premier a frayé les abords,
Chaque instant nous apporte une clameur nouvelle,
De l'idole impuissant quelque temple chancelle ;
Le nouvel Évangile, éclatant de clarté,
Se répand comme un feu par l'aquilon porté.
Moi-même, dans les mers qui baignent la Sicile,
Au rivage maltais, cette roche stérile
Où Turcs, Arméniens, Grecs, Arabes, Indous,
Aux marchands de l'Europe ont donné rendez-vous :
Et sur les bords fleuris où Palerme repose
Sous un ciel tout d'azur, sur un sol tout de rose,
Naguère j'annonçai la grande vérité
Qui délivre du mal la pauvre humanité.
Le peuple m'entendit ; jamais académie
De si grands changements ne fut vraiment amie ;
Mais l'instinct populaire, infaillible creuset,
Soumet toute doctrine à l'épreuve du fait :
Et si quand elle sort elle étincelle et brille,
Il la proclame vraie et l'adopte pour fille.
Aujourd'hui tout ce peuple, ivre de tes bienfaits,
Te salue, et je viens, ambassadeur de paix,
O sublime inventeur, chargé de son message,
Déposer à tes pieds son magnifique hommage,
Cris d'amour jusqu'au ciel en ton nom élevés
Par tous ceux que ton art a guéris et sauvés.

[1] Fourier.

Amis, combattons donc pour l'homéopathie !
Que l'ignorant apprenne et le savant oublie !
Et que l'humanité, libre enfin de ses maux,
Se livre, grâce à nous, à ses vastes travaux !
Qu'elle accomplisse en paix son œuvre grandiose !
Et toi, divin vieillard, que ton œil se repose
Sur les biens que tu fais et ceux encor plus grands
Que promet ta science à nos derniers enfants.

Va, ton sort est bien beau, ta vie est bien complète,
Et de ton doctorat la soixantième fête
Doit être un jour bien doux à ton cœur satisfait !
Ainsi le veut du Ciel un équitable arrêt.
Indignement trahi, que le fils de Pélée
Doive finir ses jours au sein d'une mêlée,
Que César, usurpant les faisceaux des licteurs,
Tombe frappé du fer de lâches sénateurs,
Qu'Alexandre à trente ans, avide encor de gloire,
Meure avant de jouir des fruits de la victoire,
Je n'y vois que justice. Illustres conquérants,
Que voulez-vous de plus ? Vous avez été grands.
Mais toi, notre héros ! conquérant pacifique !
Glorieux rédempteur de la douleur physique,
Qui brises aujourd'hui par un sublime effort
Entre ses doigts osseux l'aiguillon de la mort ;
Si des mains du bonheur l'une à l'autre enchaînées
Nous voyons s'écouler tes nombreuses années,
Si cet ange de paix qui veille à ton côté
Répand autour de toi le calme et la gaieté,
C'est que, de tes travaux trop juste récompense,
Chaque être qu'a sauvé ta divine science
De ta longue carrière allonge encor le cours
Et met un jour de plus au nombre de tes jours ;
Un jour, non tel que ceux que donne la nature.
Pleins des mortels ennuis d'une longue torture,
Mais d'avance éclairé d'un doux rayon du ciel,
Et tel qu'à ses élus en garde l'Éternel.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 1er JUILLET 1847,

DANS LA SESSION EXTRAORDINAIRE

TENUE PAR

L'INSTITUT HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DU BRÉSIL,

POUR CÉLÉBRER LA MÉMOIRE

DE S. A. I. LE PRINCE D. ALPHONSE.

« Messieurs,

« Je croirais manquer à un devoir sacré envers Dieu, envers mes semblables et envers moi-même, si par quelque considération humaine je manquais à venir rendre témoignage sur les cendres du Prince enlevé prématurément au Brésil, et redire le sens profondément vrai de cette mort pleine de féconds enseignements et de mystérieuses espérances.

« Si tout était ici-bas hasard et matière, il n'y aurait lieu ni pour le poëte, ni pour le philosophe de rechercher le sens supérieur des événements. Après le trépas, la tombe ; après les funérailles, l'oubli ; telle serait la marche constante et logique des survivants. Mais vous le savez, messieurs, à toutes les époques, même les plus mauvaises, un instinct religieux, qui survit au fond des âmes, les porte à réfléchir et à prier, à s'humilier et à espérer vis-à-vis de la tombe. Tous ici, tous, sans exception, ne sommes-nous pas réunis pour couronner des fleurs de la poésie et de la pensée la jeune victime arrachée au Brésil, pour retrouver la vie dans la mort?

« Je pense, quant à moi, que cette interprétation n'est point arbitraire. Je pense qu'il est permis à l'homme de pénétrer dans les desseins secrets de la Providence, ou pour

mieux dire, que Dieu ayant à donner à la terre une leçon éclatante, a permis que le sens de cette leçon fût clair à tous les yeux, afin qu'il fût donné à tous de recueillir les fruits d'une expiation d'autant plus salutaire que l'hostie était plus pure et plus innocente.

« Tout progrès, messieurs, tout progrès ne s'achète que par des douleurs, par des sacrifices. A chaque pas de l'humanité, il y a un Calvaire, il y a une croix, il y a une rédemption. Après Notre-Seigneur Jésus-Christ, viennent les martyrs, dont la série, non interrompue jusqu'à nos jours, se continue en cet instant dans la Perse, l'Indo-Chine et bientôt dans le Japon. D'autres dévouements, d'autres douleurs signalent les âges modernes. L'idée chrétienne, le *Logos*, qui d'abord avait brillé au sommet de la société comme une flamme insaisissable, s'incarne peu à peu dans le monde et y poursuit graduellement le paganisme, vaincu, il est vrai, dans l'ordre spirituel, mais triomphant encore dans l'ordre temporel.

« La Science s'illumine de clartés inattendues; partout elle entr'ouvre des horizons nouveaux, partout elle touche à l'infini. Le physicien, l'astronome, le mathématicien, Leibnitz, Lavoisier, Kant, Newton, Mesmer, Herschell s'épouvantent en redisant à la foule quels formidables secrets la nature a livrés à leurs recherches opiniâtres.

« Il s'élève parmi les générations modernes des penseurs tels que jamais le monde païen n'en avait entrevu. La science tend enfin à devenir chrétienne; mais cette révolution morale reste incomplète tant que la médecine, ce grand besoin de l'homme ennemi de la douleur, reste livrée à la tradition hippocratique et gréco-romaine, tant que la conception biologique reste, en un mot, païenne et matérialiste. C'est alors que paraît Hahnemann, le plus étonnant, le plus inspiré des révélateurs.

« Par lui, la science chrétienne devient encyclopédique, et la rédemption descend du domaine des sentiments dans celui des idées et de l'intelligence.

« Mais ici encore, la conception purement logique ne peut

rien sur l'homme. Il faut encore une victime, un dévouement inattendu pour vaincre l'indifférence du vulgaire, qui demande que l'on crucifie le Sauveur et que l'on délivre Barabbas. Dieu a voulu que cette victime expiatoire naquît sur les degrés du trône. Dieu a voulu que tout un peuple, que tout un monde ait les yeux sur elle, pour que le bruit de cette mort inattendue apprenne à tous que l'humanité allait faire un nouveau pas.

« Le Brésil, choisi par Dieu pour être le premier théâtre de la rédemption physique de l'humanité, le Brésil dont l'avenir social et politique dépend de l'homéopathie, languissait encore enchaîné sous les liens de la science ancienne et respectait encore les vieux dogmes de la doctrine officielle. Les novateurs, après d'innombrables combats, sentaient fléchir leur courage ; la calomnie empoisonneuse accompagnait tous leurs pas, la persécution éclaircissait leurs rangs, lorsque Dieu se leva et par un coup imprévu témoigna encore une fois de sa volonté de sauver les hommes sans eux, et l'on peut dire malgré eux.

« Un coup de tonnerre, vous le savez, messieurs, signala la naissance de l'élu de Dieu pour cette grande mission, et trois jours du soleil le plus pur fêtèrent son retour vers la céleste patrie. La nature, qui sait prendre le deuil pour les maux de l'humanité, salua par toutes ses splendeurs une mort en apparence si déplorable, et cependant aussi salutaire ici-bas que précieuse aux yeux de Dieu.

« Que vous dirai-je de plus? vous conterai-je comment le poison qui devait faire périr cette tendre fleur lui fut versé dans le lait d'une phthisique qui présentait les signes les plus évidents de sa maladie; comment ce fatal instrument d'une si cruelle épreuve vint apporter à l'homéopathie la certitude qui lui était nécessaire; comment l'aveuglement des médecins les empêcha de prendre aucune précaution et d'accepter les préservatifs que nous leur offrions?

« Il semble que ce n'est que par l'excès du mal que l'homme puisse revenir au bien. Pour que l'humanité renonçât au culte des faux dieux, il n'a pas fallu moins qu'un DÉICIDE. C'est par un RÉGICIDE que l'allopathie devait, elle-même, marquer sa

dernière heure, et montrer au Brésil entier les monstrueux effets de son application malfaisante.

« Rien ne prévaut contre les desseins d'en haut : le prince don Alphonse devait périr, et nous, nous devions porter témoignage de cette mort afin qu'elle fût plus utile au monde que ne l'a été la vie des plus grands monarques.

« Il me reste cependant à révéler un fait encore plus merveilleux et plus concluant que ceux que je vous ai cités. Comme on aurait pu douter que la source de la maladie du prince eût été reconnue et signalée par les disciples de Hahnemann, Dieu voulut que le lait empoisonné qu'il avait reçu produisît chez la fille de sa nourrice les mêmes effets que chez lui. La sœur de lait du prince don Alphonse est morte avec les mêmes symptômes que Son Altesse Impériale a présentés.

« Que nous reste-t-il donc à faire, sinon à reconnaître enfin le doigt de Dieu, lorsque Dieu lui-même le montre si visiblement, lorsque pour la confusion des méchants il intervient si visiblement dans les affaires de l'humanité?

« Le prince don Alphonse a rempli, à nos yeux, une mission toute providentielle. Je me plais à croire, que hors des liens du corps soumis aux faiblesses de l'enfance, son âme immortelle a librement accepté les angoisses de son ineffable sacrifice, et que sa spontanéité a sanctifié une expiation rendue si poignante par la douleur de tout un peuple et les larmes d'une mère.

« C'est ce que j'ai cherché à exprimer dans l'Ode suivante, que j'ai déjà publiée, mais que je vous demande la permission de lire et de joindre à ce discours, parce qu'elle ne renferme pas pour moi une fiction poétique, mais une pensée profonde et réelle, et donne le sens véritable du triste et touchant événement que l'Institut a voulu consacrer par cette réunion. »

ODE.

I.

La douleur est la loi suprême
De l'être ici-bas égaré ;
C'est la voix d'un Dieu qui nous aime,
Le mal primitif réparé.
C'est dans la douleur qu'on espère
Au verbe infaillible du père,
Malgré des coups inattendus ;
C'est par la douleur qu'on remonte,
A travers le mal et la honte,
A la source des biens perdus.

II.

Quoique le sort sourît propice,
Céleste enfant, à ton matin,
Tu préféras le sacrifice
Qui devait borner ton destin.
Toute vie adopte un symbole ;
L'ange est un homme qui s'immole,
Et la terre, immense Sion,
Se couvre du bois salutaire.
Il est un sens à tout calvaire,
Un mot à chaque passion.

III.

Quand tu parus, âme naissante,
Au seuil de la création,
Tu pus, dans un moment d'attente,
Élire un mode d'action.
Sur ce globe, en proie à la haine,
Longtemps tu flottas incertaine,
Comme jadis sur les autels
On voyait la flamme indécise
Effleurer l'offrande promise
Au plus puissant des immortels.

IV.

Ange qu'attendait notre terre,
Par le ciel encore retenu,
Au sein de l'éternelle sphère
Ainsi tu flottais suspendu.
Prenant ton noble cœur pour guide,
Tu pesas d'un coup d'œil rapide
Et tes instants et nos douleurs;
Et tu choisis, âme vaillante,
Une œuvre imprévue et puissante!
A nous la joie, à toi les pleurs!

V.

Ce siècle où tout se régénère,
Où tout renaît, où tout périt,
Ce siècle ouvre une nouvelle ère
Pour la matière et pour l'esprit.
Ici naît un nouvel empire,
Ici la Science s'inspire,
Au souffle du verbe sauveur.
Nouveau savoir, nouvelle terre,
Flots nouveaux, nouvel hémisphère,
Où luit le signe rédempteur.

VI.

Il faut des cœurs que rien n'arrête
Pour féconder des sols nouveaux.
Penser provoque la tempête,
Changer provoque les bourreaux:
Lasse à peine de tant de crimes,
L'humanité veut des victimes
Pour marquer chacun de ses pas;
La rédemption partielle
Ne s'effectue, ô loi cruelle!
Que sur de nouveaux Golgothas.

VII.

En vain Don Pèdre, âme pressée,
Avait, dans son rêve profond,
Des choses et de la pensée
Coordonné l'hymen fécond:

Pour qu'à ton corps l'âme s'unisse,
Brésil, il faut un sacrifice
Plus efficace et plus touchant !
Il faut qu'Alphonse se dévoue
Et que, par sa mort, il dénoue
Le nœud qui t'enserre, ô Géant !

VIII.

Toujours révolté dans sa chute
Contre ce fait prédestiné,
En vain Satan s'indigne et lutte ;
Son bras coupable est enchaîné.
Alphonse naît, et d'un nuage,
Comme un infaillible présage,
Un aigle sort, et dans la nuit
Fai briller un éclair immense,
Annonçant, un instant d'avance,
Le coup de foudre qui le suit.

IX.

Satan foudroyé, qui retombe
Au sein ténébreux du chaos,
Ressort bientôt de cette tombe
Armé pour des combats nouveaux.
Un monstre enfanté par la rage,
La Phthisie à l'affreux visage,
Pour accomplir le grand forfait,
Aborde Alphonse, et, digne fille
De Lucifer, elle distille
Un venin mortel dans son lait.

X.

Un instant on l'écarte à peine.
L'esprit de mort toujours présent
Rôde, aiguillonné par la haine,
Et médite un trépas plus lent.
Au nom de la Science ancienne,
Sibylle menteuse et païenne,

Il veille, et son déguisement
Est si parfait, que l'œil d'un père
Par cette exécrable chimère
Laisse dévorer son enfant.

XI.

L'enfant n'est plus. L'ange s'envole.
La vérité brille, et dans l'air
Éclate le divin symbole
Qui frappe à jamais Lucifer.
Il fallait pour fermer l'abime,
Il fallait la douce victime
Que l'enfer est allé saisir.
A la chair, à tout ce qui souffre,
Paix ! Alphonse a comblé le gouffre
Où la vie allait s'engloutir.

XII.

Pourquoi pleurer ? L'œuvre est finie ;
Il n'a fallu que deux printemps
Pour faire ce que le génie
N'avait pu faire en soixante ans.
Console-toi, mère plaintive !
Alphonse à l'éternelle rive
Aborde comme à son réveil ;
Et pour fêter les funérailles
De ce doux fruit de tes entrailles,
Il fallut trois jours de soleil.

DOCTRINE

DE

L'ÉCOLE HOMÉOPATHIQUE

DE RIO DE JANEIRO.

DOCTRINE

DE

L'ÉCOLE HOMÉOPATHIQUE

Nous diviserons notre exposition en deux livres.

Le premier contiendra les notions théoriques, et le deuxième les notions pratiques.

LIVRE I.

Il contiendra six chapitres dans l'ordre suivant :

I. De l'expérience pure.
II. De la loi des semblables.
III. Des petites doses.
IV. De la simplicité des formules.
V. Dynamisme vital et loi physiologique.
VI. Théorie des maladies chroniques.

Cette division est celle que nous avions déjà établie en Sicile. Elle nous paraît propre à resserrer dans un cadre logique et bien déterminé tout l'ensemble de la science, et à lui donner une unité que, jusqu'ici, elle n'avait pas atteinte.

CHAPITRE I.

EXPÉRIENCE SUR L'HOMME SAIN.

La science est une dans son essence ; et cependant ses rameaux divers, ce qu'on appelle les sciences, sans cesser d'avoir des relations intimes et mutuelles, ont chacun un domaine séparé.

Aussi le domaine de la médecine, c'est la science de l'homme, de l'organisation de la vitalité humaine. C'est là qu'est sa spécialité, sa force et sa gloire, et toutes les tentatives faites pour emprunter aux sciences accessoires la connaissance des vertus thérapeutiques d'une substance, ne sont pas seulement inutiles, elles sont absurdes et ridicules. L'observation du physicien, le creuset du chimiste, les classifications du naturaliste, n'ont aucun rapport avec le jeu des fonctions vitales.

Pour déterminer l'action médicinale, il n'y a qu'un procédé rationnel à suivre, c'est d'observer l'effet des remèdes sur l'organisation humaine elle-même. Telle est la route qu'ont suivie les deux plus grands génies qui se soient occupés de soulager les souffrances de l'humanité, Hippocrate et Hahnemann. Le premier, dans l'enfance de l'art, ne s'est occupé qu'à étudier l'effet des médicaments administrés au lit des malades, et à bien les constater pour les savoir appliquer dans les cas semblables. Cette marche était sage; dans les ouvrages du médecin de Cos, elle se traduit sous mille expressions différentes : suivre la marche de la nature, respecter et favoriser les crises, sont des idées purement homéopathiques. Nous trouvons dans le traité Περι τοπων και ανθρωπων le passage suivant, plus explicite que tout ce que Hahnemann même a pu avancer : « C'est par les semblables que les maladies se développent, et c'est par les semblables qu'elles sont éliminées hors des corps malades... C'est par les vomitifs que l'on guérit les vomissements. » Il suffisait de généraliser ce fait isolé, et l'homéopathie, pour le bonheur de l'humanité, eût apparu trois mille ans plus tôt sur notre terre où elle aurait prévenu bien des douleurs. Mais, hélas! cette marche prudente n'a point été suivie. Les disciples d'Hippocrate s'en sont graduellement écartés. Galien a formulé le principe *Contraria contrariis*. Les médecins, au lieu de favoriser la solution des crises, ne se sont plus occupés que de combattre les maladies, que de s'opposer à leur développement. La meurtrière allopathie s'est constituée, et tout espoir de soulagement a été perdu pour l'humanité souffrante.

Hahnemann a de nos jours accompli ce qu'Hippocrate avait vainement tenté ; mais combien sa manière de procéder est préférable! Combien la route qu'il a choisie est plus directe! Hippocrate n'avait étudié que les maladies, Hahnemann s'occupe surtout de l'homme

à l'état sain. C'est par une longue récolte de faits *à posteriori* qu'Hippocrate pouvait entrevoir les qualités d'un médicament; Hahnemann, par un travail *à priori*, les étudie sur l'homme sain, et détermine leur application à tous les cas morbides auxquels elles correspondent. L'un accumule des faits, dont il entrevoit à peine la loi commune; l'autre établit un principe général auquel tous les faits particuliers doivent être soumis. L'un a posé les bases de l'empirisme, l'autre de la théorie médicale; Hippocrate a créé l'art, Hahnemann la science de guérir. Hahnemann, créant la pathogénésie, cette base de la médecine véritable, a complété la physiologie et l'a rattachée à la pathologie.

Pendant que toutes les connaissances médicales étaient appuyées également sur l'expérience clinique et sur l'étude de l'homme normal, la thérapeutique seule, se traînant honteusement dans l'ornière de la routine, se basait encore sur l'observation des maladies; quel médecin eût osé parler d'anatomie pathologique, et avouer qu'il ignorait et méprisait l'anatomie normale? Cependant, tous les jours on voyait les plus illustres praticiens opposer aux maladies des substances dont l'action pure leur était profondément inconnue.

C'est une vérité dure à énoncer, et cependant il est certain que la médecine, si brillante sous certains rapports, est sous celui-ci au-dessous de toutes les sciences, de tous les arts. Il n'est pas d'industrie si obscure, dont l'artisan n'éprouve les instruments avant de les employer. L'architecte étudie la résistance et la ténacité des matériaux qui entrent dans ses constructions; le menuisier, la direction et la nature des fibres du bois; avant d'étaler ses couleurs sur la toile, le peintre les prépare et les essaye sur sa palette. Le médecin seul employait des instruments inconnus, et cependant c'était la vie de l'homme qui était le but de son art!

Ce sont cependant des médecins qui, à propos d'expériences pures, ont osé parler d'humanité. Ils ont dit qu'il était barbare d'exposer des hommes bien portants à des expériences dangereuses; et l'on ne craint pas, dans les hôpitaux, d'administrer à des centaines de malades des drogues dont l'effet est inconnu, avec le faible espoir que le hasard mettra en face une fois la maladie et son remède approprié!

Ce n'est point ainsi que pense l'homéopathiste. Prodigue de

sa santé pour les progrès de la science, il est avare des douleur de ses malades. Il pense qu'il vaut mieux provoquer quelque légère incommodité chez un homme bien portant, que de risquer la vie de centaines de malheureux, et il trouve dans la sublimité de son but le courage et la persévérance nécessaires pour se soumettre à tous les sacrifices. Oh! si l'on savait quelles jouissances inconnues procurent ces travaux patients et solitaires, par lesquels l'homéopathiste arrache à la nature le secret des vertus curatives d'un médicament, on envierait notre sort au lieu de le plaindre. Chaque pas dans cette carrière nous révèle des faits dont chacun est un nouveau bienfait pour l'humanité, et nous apprend à vaincre une de ses douleurs; et ces découvertes ne sont pas destinées à un éclat éphémère, elles ne s'appliquent pas seulement à l'époque actuelle, mais elles seront reçues avec transport par nos descendants, et transmises de génération en génération par la reconnaissance de tous les âges.

Maintenant que la nécessité de l'expérience pathogénétique est établie, que l'on ouvre une matière médicale ordinaire, et celle de Hahnemann, pour apprécier la différence des résultats. Dans l'une vous trouverez quelques indications confuses, basées sur des traditions, des préjugés vulgaires, des assertions contredites au même instant par des affirmations contraires; enfin, d'après l'expression de Bichat, qui devait s'y connaître, un mélange absurde, un amas incohérent d'opinions contradictoires. Celle de Hahnemann, au contraire, basée sur l'étude des faits, vous présente un tableau fidèle de l'action de chaque médicament. L'observateur décrit minutieusement tous les changements appréciables qu'il produit dans chaque appareil, dans chaque organe de l'économie; non content d'entrer dans des détails inouïs pour un médecin de l'Ecole par leur minutie et leur exactitude, il ouvre des régions nouvelles et inconnues. Il fait aux sensations une part aussi large que celle que l'on accordait jusqu'ici aux lésions matérielles. Il étudie les modifications du sommeil, la nature des songes, et enfin il aborde le champ, inconnu jusqu'ici au médecin, de la pathogénésie morale. Il décrit les élans de l'imagination, la nature des idées, les tendances passionnelles, que toute substance produit d'une manière spécifique dans l'âme humaine.

C'est grâce à ce travail que la médecine peut enfin aborder le tra i-

tement des maladies mentales, pour lesquelles l'impuissance des moyens grossiers de l'allopathie est assez notoire. C'est par lui que, même dans les maladies ordinaires, un homéopathiste, irrésolu sur le choix d'un médicament, trouve souvent le moyen de se fixer d'une manière définitive.

CHAPITRE II.

LOI DES SEMBLABLES.

Nous avons essayé de donner une idée de ce qu'était la matière médicale pure. Abordons maintenant les conséquences pratiques qui ne peuvent manquer de découler de cet immense travail.

Il est un fait, dont les allopathes prétendent avoir quelque connaissance, quoique leur pratique ne prouve guère qu'ils en aient tiré le moindre parti dans l'intérêt de leurs malades ; c'est que tout médicament produit deux sortes d'effets très-distincts, l'un primitif, l'autre secondaire. Il est vrai que, pour faire cette distinction entre les effets multipliés d'une substance et pour classer en deux catégories les centaines de symptômes qu'elle produit, il fallait d'abord avoir étudié ces effets : or, comme Hahnemann est le seul, est le premier qui ait tracé dans tous ses détails l'histoire pathogénétique d'un médicament, il est le premier aussi qui ait pu les distinguer, les apprécier et les classer.

Deux questions se présentaient à son esprit : 1° quelle différence y a-t-il entre l'effet primitif et l'effet secondaire d'un médicament ; 2° lequel de ces deux effets faut-il opposer à la maladie ? Ces deux questions qu'il se posait, il les a résolues avec un bonheur et une hardiesse de génie à laquelle nous devons l'idée la plus précieuse qui soit jamais sortie d'un cerveau humain, le principe de la thérapeutique humaine, la loi des semblables.

La vie est l'ensemble des forces qui résistent à la mort, a dit Bichat. Cette définition, souvent critiquée, n'a point encore été remplacée par une autre plus heureuse. L'homme est en effet un être passager, dont la vie consiste à réagir contre les forces extérieures,

qui tôt ou tard finissent par l'accabler. La réaction énergique et facile, c'est la santé ; la réaction difficile ou désordonnée, c'est la maladie. Or, toute substance médicamenteuse produisant d'abord un effet primitif ou direct, en produit plus tard un deuxième ou indirect, lorsque la réaction de l'organisme se prononce. Or, cet effet est simplement et purement l'inverse de celui qui s'était manifesté d'abord. Ainsi, quand un homme a plongé ses mains dans l'eau glacée, il sent une chaleur brûlante lorsque la première impression s'est dissipée, et ce simple fait, dédaigné par le vulgaire, est l'expression de la loi importante qui distingue les corps vivants de la matière inorganique.

Toutes les fois, en effet, que vous aurez affaire à un corps sans vie, les lois de la chimie et de la physique lui seront applicables dans toute leur pureté ; mais lorsqu'il s'agira d'un corps vivant, vous devrez vous attendre à une réaction, qui produit un résultat tout opposé. De là découle la grande division entre la nature morte et la nature vivante, que Hahnemann a le premier énoncée et formulée en corps de doctrine, réservant la loi des semblables comme seule applicable à tout ce qui a vie. C'est aussi à lui que l'humanité doit d'avoir enfin des médecins ; car, sont-ils dignes de porter ce nom les hommes qui appliquaient à l'humanité la loi de la matière, ou qui, par un aveugle empirisme, employaient indifféremment les moyens les plus contradictoires, et ne devaient qu'au hasard de rares et incomplètes guérisons ?

Nous ne nous appesantirons pas sur la supériorité du principe similaire et sur l'absurdité de celui des contraires. Si le traitement allopathique produit quelque effet à son début, qui ne sait que ce soulagement momentané entraîne avec lui les plus dangereuses conséquences ? Ses funestes effets sur la santé publique et privée sont, hélas ! trop évidents pour être prouvés. Heureux le père de famille qui sait écarter de sa maison une médication pernicieuse ! Les fraîches couleurs de ses enfants témoignent suffisamment que l'allopathie n'a point épuisé, par ses moyens perturbateurs, les sources de leur vie naissante.

Quant aux nations, n'ont-elles pas vu se renouveler à toutes les époques et sous toutes les formes l'impuissance absolue de la médecine ? Quelle épidémie, quelle contagion a jamais été arrêtée par

les ressources de l'art? Aucune, et notre époque n'a pas été plus heureuse. Les typhus, la fièvre jaune, le choléra, et mille autres fléaux se déchaînent à l'envi, sans que les phrases pompeuses des Académies puissent leur arracher une seule victime. La peste elle-même est chaque année aux portes de l'Europe savante, sans que l'on ait pu découvrir aucun traitement propre à sauver ceux qu'elle a frappés. Mais, sans parler de fléaux insolites, nos villes sont-elles donc exemptes de maladies non moins terribles, quoique plus lentes dans leur cours? L'immense cortége des maladies chroniques n'est-il pas une preuve multiple de l'inutilité de l'allopathie?

La phthisie est là, elle ne surprend ni le médecin, ni le malade. La mort qu'elle amène vient à pas lents, vous la voyez approcher. Sauvez donc, sauvez la victime qu'elle menace! Mais non, vous ne pouvez rien pour elle, vous ne pouvez rien pour vous-même, et c'est autour de vous, c'est sur vous-même que la mort porte ses plus rudes coups.

Quelque allopathe indigné s'écriera que l'on exagère l'impuissance de son art. « Que les conquêtes de la médecine moderne sont réelles; qu'elles sont immenses. Que la vaccine, par exemple, a dompté un horrible fléau. » Eh quoi! prend-on, par hasard, la vaccine pour un fait allopathique? Peut-on, à ses bienfaits, méconnaître en elle une émanation de l'homéopathie? Loi des semblables, simplicité du moyen, petitesse de la dose, tout ne se réunit-il pas pour la ranger dans les faits purement homéopathiques? Ah! si vous en avez douté, ouvrez les yeux, et reconnaissez dans Jenner un précurseur providentiel de Hahnemann, et dans la vaccine une branche détachée du tronc salutaire de l'homéopathie.

Nous ne multiplierons pas davantage les preuves pratiques de la loi homéopathique, dont nous avons donné la preuve raisonnée.

Hahnemann s'est donné la peine de rassembler un nombre considérable de guérisons homéopathiques dues au hasard, et ce qu'il y a de piquant dans ce tableau, c'est que, s'abstenant avec soin de consulter sa matière médicale, il emprunte à l'ancienne médecine seule l'histoire du traitement et l'énoncé des effets primitifs du médicament choisi, arrachant ainsi à l'allopathie l'aveu de sa défaite et de son impuissance. Il est impossible de parcourir cette admirable collection de faits, sans sentir la conviction pénétrer dans

les esprits, et nous invitons tous les amis de la vérité à en faire l'épreuve. Quant à nous, nous avons préféré donner de la loi des semblables une démonstration qui, étant plus générale et appuyée sur des considérations physiologiques, aura peut-être plus d'autorité.

Les faits, en effet, tant qu'ils sont isolés, prouvent bien peu par eux-mêmes. Ils ne constituent une vérité féconde que lorsqu'ils sont éclairés par un principe général. Or, quel principe plus compréhensif peut être offert au médecin, que celui qui constitue la vitalité humaine elle-même?

Evidemment rien ne peut lui échapper. Nous écartons par là cette objection vulgaire, que l'homéopathie peut être bonne dans certains cas, et l'allopathie dans quelques autres. Il n'y a pas deux vérités. Lorsque vous agissez sur des corps inanimés, employez la loi des contraires, c'est le procédé du chimiste, du physicien et du tailleur de pierre; mais lorsque vous aurez à modifier d'une manière durable la vitalité humaine, lorsque vous voudrez agir en médecin, il n'y a qu'un moyen à employer, c'est celui des semblables.

Ainsi, grâce à Hahnemann, la thérapeutique, qui est toute la médecine, se trouve élevée au rang des sciences. Elle a un principe propre, par lequel elle peut expliquer l'action des substances qu'elle emploie, rendre compte de ses succès et de ses revers, auquel elle doit une existence indépendante et le beau nom d'homéopathie, qui doit être un jour si doux et si précieux à l'humanité. L'ancienne médecine, elle-même, ne doit qu'à Hahnemann une apparence scientifique et un nom général qui lui manquait. Le mot d'allopathie, par lequel il l'a caractérisée, est enfin l'expression la plus heureuse sous laquelle on puisse réunir un assemblage aussi monstrueux d'opinions opposées ou contradictoires. C'est un drapeau autour duquel il a groupé ses ennemis épars, et grâce auquel il a pu entreprendre contre eux une campagne régulière. C'est donc un gage de succès; car on peut atteindre et combattre une armée, tandis qu'une foule échappe à toute attaque générale. Toujours est-il que, sans l'homéopathie, cette coordination imparfaite n'existerait pas.

Ainsi, quand le soleil paraît sur l'horizon, les ombres se distin-

guent de la lumière; avant cet instant, tout était confondu dans une même nuit.

CHAPITRE III.

DES DOSES INFINITÉSIMALES.

Un dernier caractère manquait au nouvel art : le caractère de l'infini. C'est la marque certaine de la réforme opérée sous l'influence chrétienne : toutes les sciences du passé sont bornées et matérielles, celles de l'avenir ramènent toutes l'homme à l'idée de l'infini et laissent entrevoir l'image omniprésente de la Divinité. L'astronomie écrase l'homme par l'immensité des cieux; les infiniment petits, que le microscope du physicien nous révèle, ne sont pas moins admirables; la théorie des ondulations de la lumière a rendu appréciables des quantités d'une petitesse inouïe; l'œil de l'homme reçoit sur sa rétine l'impression des astres semés dans l'espace; une sphère de quinze cent millions de lieues vient se peindre sur une surface d'une ligne et demie. L'art de guérir, qui s'exerce sur des organisations exaltées par la souffrance, ne devait-il pas, à plus forte raison, sortir du domaine étroit de la matérialité, et devancer d'un vol hardi les sciences progressives dans le champ immense de l'infini? Jusqu'à ce jour, il n'en était pas ainsi. C'est au contraire une opinion commune, et en quelque sorte justifiée, que les études médicales ont une tendance matérialiste, et que la foi religieuse reçoit des atteintes réelles des études physiologiques. L'homéopathie met un terme à ce triste état de choses, et replace la médecine, si dégradée aujourd'hui, à la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Aussi hardi que les élèves de Lewhenhoeck et de Galilée, le disciple de Hahnemann fait dans les champs de l'infini ses plus précieuses conquêtes scientifiques. Il divise la matière et la subdivise d'une manière prodigieuse. Non-seulement il marche de pair avec le physcien armé de son microscope, mais longtemps après que celui-ci s'est arrêté éperdu devant la série indéfiniment décroissante des êtres, il montre à

l'homme étonné que l'action pathogénétique continue à se manifester d'une manière appréciable sur les tissus vivants, et peut soit altérer la santé humaine, soit la rétablir lorsqu'elle est altérée.

Grâce à cette découverte sublime, la plus grande de celles de Hahnemann, et que l'époque actuelle n'est point encore à même de juger à sa juste valeur, le caractère des sciences médicales est complétement changé, et leur influence sur les idées philosophiques et religieuses ne sera pas moins grande que sur le bien-être physique de l'homme. Grâce à cette influence, la médecine reparaîtra à sa véritable place; et la chirurgie, sans cesser d'être un art utile et respectable, sera subordonnée de nouveau à cette sœur aînée qu'elle éclipse et domine aujourd'hui. Nous ne craignons pas même de dire que le domaine de la chirurgie sera, par la réforme médicale, infiniment restreint. La chirurgie, il faut bien le dire, ne vit guère que des sottises de la médecine. Réduite à s'occuper des lésions extérieures produites par des accidents, elle perdra les neuf dixièmes de son empire actuel, de cet empire que l'on peut aussi nommer, comme le Dante, *la città Dolente* de l'homme, et que l'éthérisation achèvera peut-être de lui ravir en totalité.

Nous verrons, en traitant de la pharmacologie, par quels moyens pratiques Hahnemann est arrivé à découvrir et à généraliser l'emploi des doses infinitésimales. Cette découverte est, à nos yeux, le plus beau fleuron de son immortelle couronne.

CHAPITRE IV.

IL NE FAUT APPLIQUER QU'UN SEUL MÉDICAMENT A LA FOIS.

Les vieilles traditions s'altèrent, disent les fortes têtes de la Faculté. Il existe cependant encore de nos jours des chaires où l'on annonce, non-seulement aux étudiants qu'ils peuvent administrer aux malades des médicaments dont l'action pure est profondément ignorée, mais encore où l'on prescrit de mêler ensemble, sans aucune loi fixe, tous ces éléments inconnus pour les lancer à l'étourdie dans le corps humain ; et cet abominable outrage à la logique

s'appelle un art, l'art de formuler; art qui a ses règles, ses exceptions, ses principes; art qui progresse, se modifie et se transforme; art qui est le complément de l'éducation médicale. Il y a des médecins qui formulent élégamment. Il y a des formules plus ou moins brillantes; il y en a de surannées et inusitées; il y en a de pédantes. Heureux le malade quand les plus élégantes ou les plus triviales ne renferment pas des composés capables d'exposer ou de détruire la vie! Heureux le médecin dont le pharmacien surveille les écarts et répare les erreurs, et les accouplements de substances qui hurlent de se trouver ensemble! Que de fois, en effet, la composition ordonnée pour faire des pilules ne s'est-elle pas trouvée liquide, tandis que, par compensation, on peut servir sur une assiette le looch, qu'on devait boire par cuillerées!

Ces inconvénients sont graves, et cependant ils sont bien peu de chose à côté de tous ceux que la complication des formules entraîne avec elle. Lorsque les premiers hommes cherchèrent des remèdes à leurs maux, ils opposèrent une seule substance à chaque maladie. C'est le règne végétal qui fournissait les principaux matériaux de ces médications innocentes, et de là vient le nom de *simples*, donné aux plantes consacrées à cet usage. Le résultat de chaque traitement se transmettait par la tradition orale ou par des inscriptions votives appendues dans le temple d'Esculape, dont les colonnes devenaient ainsi un mémorial de thérapeutique populaire. L'art de guérir, réduit à une pratique aussi vulgaire, doit paraître une chose bien méprisable aux doctes Esculapes du dix-neuvième siècle, dont la bibliothèque, et quelquefois la mémoire, renferme des milliers de volumes. Voyons cependant de quel côté était la véritable richesse.

Tant que le médecin n'administre qu'un médicament à la fois, il peut apprécier celui qui se montre le plus efficace dans chaque maladie qu'il traite, et si le fruit de tous ses traitements partiels est réuni et coordonné, il peut en déduire des connaissances empiriques, qui le guident dans les cas analogues qui se présentent à sa vue. Cette route est sans doute bien longue et bien imparfaite; elle aurait exigé bien des siècles pour obtenir les résultats que Hahnemann a obtenus en vingt-cinq ans; mais enfin elle aussi menait au but, et aurait soulagé bien des souffrances. L'orgueil et l'impatience, si naturels à l'esprit humain, l'ont bientôt écarté

d'une méthode aussi naturelle. On donna successivement plusieurs médicaments différents dans la même maladie, et enfin quelque médecin, que ses contemporains prirent peut-être pour un grand homme, imagina d'en mêler plusieurs et de les administrer simultanément. Erreur immense ! faute irréparable ! que les souffrances de tant de billions de créatures humaines ont si cruellement expiée !

Dès lors il fut impossible de distinguer quelle substance avait le plus contribué à une guérison, toute observation devint incertaine, et l'art de guérir, renfermé dans un cercle vicieux, tomba bien au-dessous de l'empirisme le plus grossier.

Poursuivi par le sentiment de son ignorance sur les qualités propres à chaque médicament, le médecin a cru suppléer à cette ignorance en multipliant le nombre de ses moyens d'action, comme si le résultat de plusieurs éléments inconnus n'était pas plus obscur encore que celui d'un seul. D'autres fois, le médecin pense à diminuer l'action d'une substance reconnue utile dans un cas donné, en lui adjoignant un antidote ; mais quel moyen a-t-il d'obliger l'antidote à neutraliser seulement les propriétés nuisibles, et de respecter les propriétés curatives ?

Écartons nos regards de ce spectacle honteux. Chaque jour le nombre des formules compliquées diminue même parmi les médecins ; elles trouvent chaque jour de plus rares et de plus timides défenseurs. L'allopathie elle-même ressent graduellement l'influence salutaire de la grande réforme de Hahnemann. Examinons les principes que ce grand homme a posés.

Les effets de plusieurs substances administrées simultanément ne se manifestent plus dans leur pureté et leur totalité, mais il se produit un effet mixte complétement nouveau, et que l'on ne peut déterminer par aucune prévision.

Toute substance expérimentée sur l'homme sain donnant naissance à des milliers de symptômes, il n'est point nécessaire, dit-il, d'en administrer plusieurs pour répondre aux différents symptômes d'une maladie. Avec un peu d'études, la matière médicale pure fournira toujours *un* médicament qui réponde à la majorité des symptômes et, *seul*, modifie assez la maladie pour que la nature puisse se débarrasser par elle-même de l'ennemi qui l'opprimait. S'il est mal

fait, aucun correctif ne pourra remédier à ce défaut capital. Enfin, si vous prenez pour adjuvant un médicament qui produise des effets analogues à ceux de la base, vous choisissez, sans vous en douter, l'antidote le plus capable de neutraliser ses effets, car l'homéopathie nous enseigne que les semblables détruisent les semblables. Le correctif, de son côté, peut, au contraire, exaspérer au plus haut degré les effets qu'il doit calmer, et produire des effets directement contraires à ceux qu'on attend de lui. Enfin, les erreurs peuvent se compenser ou se multiplier l'une par l'autre; mais qui pourra jamais éclairer une pareille confusion? Heureux le malade quand le hasard joint ensemble des substances qui se neutralisent mutuellement! Heureux le médecin qui fait le moins de mal possible! Quant aux excipients, l'homéopathie est obligée d'y avoir recours; mais, dans ce cas, elle ne recourt pas aux substances médicinales; l'eau distillée, le sucre de lait, et tout au plus l'alcool, sont les substances qu'elle emploiera à cet usage, parce qu'elle n'en connaît pas de moins actives.

En tout cas, le médecin homéopathe n'emploie qu'une substance à la fois, et attend que son action soit épuisée pour en administrer une seconde. Ainsi, dans cette question des formules, si peu importante en apparence, viennent se résumer, chacune à sa manière, les deux doctrines opposées : l'allopathie, avec sa confusion, ses sophismes, son manque absolu de principes; l'homéopathie, avec ses règles simples, précises, et toute l'*unité* de sa vérité majestueuse. Quel contraste étonnant! l'homéopathie, qui connaît si bien les effets caractéristiques de chaque médicament, déclare l'impossibilité de découvrir le résultat commun qui résulte de leur mixtion; et l'allopathie, qui n'a que des notions incertaines et confuses sur le même sujet, ne craint pas d'augmenter cette obscurité profonde en combinant ces éléments inconnus.

Autant l'homéopathie attache de gravité et de prix à la santé des malades, autant l'allopathie témoigne d'un mépris profond pour la vie des hommes.

CHAPITRE V.

DYNAMISME VITAL ET LOI PHYSIOLOGIQUE.

Ce qui vient d'être dit suffit pour une exposition pratique et pour les principales applications de la doctrine de Hahnemann. C'est le résumé des instructions élémentaires publiées au Brésil pour les gens du monde; mais cela ne suffisait pas pour une école, où la théorie doit inspirer et devancer la pratique. Nous devions à nos élèves une conception supérieure du principe de vie. Nous devions à l'homéopathie de lever le voile qui dérobait encore son dernier mot aux regards des hommes; nous devions développer dans toute son étendue l'idée profonde contenue sous le mot *dynamisme vital.*

La nouvelle loi physiologique, exposée seulement jusque-là dans des cours ou des conférences particulières, fut, pour la première fois, exposée publiquement dans la thèse de M. Ackermann, soutenue le 2 juillet 1847. Nous en extrayons quelques fragments.

« L'homéopathie est la doctrine vitaliste par excellence. Elle repousse les actions chimiques et physiques, par lesquelles on tend encore aujourd'hui à expliquer le jeu des fonctions. Elle nie l'action directe des médicaments dans l'acte thérapeutique; elle ne reconnaît que des effets secondaires dus à la nature; en un mot, dans la loi thérapeutique elle ne voit que la réaction vitale.

« Est-ce à ce point unique que doit se borner la réforme? La physiologie vulgaire est-elle plus rationnelle que la thérapeutique? Toutes ces idées de sécrétion, de filtration, d'assimilation; toutes ces extravagances des chimistes, qui menacent d'exclure la médecine de la physiologie, comme les chirurgiens l'ont exclue de la thérapeutique, ne sont-elles pas inconciliables avec l'essence même du nouvel art de guérir?

« Le docteur Mure n'a pas hésité à aborder de front ce problème capital, en attaquant l'idée vulgaire de l'assimilation, et en donnant une nouvelle théorie de la nutrition. Une chose évidente, c'est l'insuffisance des théories actuelles pour expliquer cet acte merveilleux. Le corps n'augmente pas de volume en raison des aliments

ingérés. Tantôt on remarque une émaciation progressive chez des individus qui absorbent de grandes quantités d'aliments, tantôt on voit engraisser des hommes qui mangent très-peu, et, enfin, la vie se soutenir pendant fort longtemps sans aucune alimentation appréciable. On s'habitue à une abstinence prolongée. La diète morbide, dans les fièvres nerveuses et plusieurs autres maladies, n'empêche pas la vie de persister. L'excitation produite par les boissons alcooliques supplée jusqu'à un certain point une autre nourriture. Les passions, les émotions violentes, l'excès de la joie ou du chagrin, les travaux excessifs de l'esprit produisent le même effet, et renversent tous nos systèmes sur l'assimilation. Les aliments restaurent par leur simple présence dans la bouche et dans le pharynx. Un sentiment de force et de bien-être parcourt le corps de la personne la plus affaiblie par l'abstinence, bien avant que les aliments aient descendu dans l'œsophage.

« Les aliments les plus variés produisent un chyle identique. Chez l'Européen omnivore, chez le Cosaque qui ne mange que des substances graisseuses, et chez le Lapon, le Kamtschadale, qui vivent de poisson à moitié pourri, chez l'Indien qui ne mange qu'une petite ration de riz, l'analyse présente les mêmes combinaisons dans le chyle, la lymphe et le sang. On nous dit bien que le chyle est absorbé; mais on ajoute que les canaux absorbants se dérobent, par leur ténuité, aux recherches microscopiques. Quant au sang, on l'a toujours vu passer des derniers vaisseaux capillaires artériels aux ramifications veineuses. Jamais on n'a pu le voir extravasé dans les tissus où l'on prétend qu'il se fixe, et devient fibre musculaire ou parenchymateuse. Et quand on l'aurait vu, tous les doutes seraient-ils levés? Combien de composés organiques, dont les éléments n'existent pas dans le sang ou s'y trouvent en quantité trop faible : l'azote, par exemple!

« M. Magendie a bien prouvé que, nourri uniformément d'aliments non azotés, l'animal mourra. Mais nourri uniformément d'aliments azotés, il meurt également. Les sels calcaires qui entrent dans la composition des os se trouvent-ils dans le chyle? On a nourri avec le plus grand soin des poules avec des substances entièrement dépourvues de chaux, et elles n'ont pas cessé de pondre des œufs qui en contenaient. Le fluide sanguin ne contient pas un

atome de gélatine ni de phosphate de chaux, et cependant les tissus fibreux et les os en sont composés en grande partie.

« Les physiologistes veulent nous faire croire que le fœtus reçoit par les vaisseaux ombilicaux les éléments nécessaires à son développement; mais comment, sous la seule influence de la chaleur, l'albumine de l'œuf produira-t-elle les os, les muscles, les plumes du poulet, qui en sort après la couvaison, dans l'intérieur d'une coquille où rien du dehors ne peut pénétrer?

« Enfin, lorsque nous demandons aux géologues l'origine des immenses dépôts calcaires qui abondent sur notre globe, ils nous répondent uniformément que ce sont des débris d'infusoires ou de coquillages amoncelés pendant la série des siècles. Il faut donc reconnaître dans ce fait immense une faculté créatrice sur notre terre, et cette force, quelle est-elle, sinon la vitalité même des animaux?

« Descendons au règne végétal: mêmes surprises, mêmes contradictions. Depuis des siècles, les alchimistes ont semé des graines de cresson sur un lit de fleur de soufre au fond d'un bocal de verre. Ces graines, arrosées d'eau distillée, germent, poussent des tiges nombreuses, dont on retire du carbone, et plusieurs autres éléments qui ne se trouvent ni dans l'eau, ni dans le soufre, ni dans l'air, au moins en quantité suffisante. On en a fait autant pour des céréales, qui contiennent de la silice, et pour toute autre espèce de légumes. Une plaque de verre et de l'électricité suffisent parfaitement pour développer tous les phénoménes de la végétation. Il est si vrai que la terre n'est qu'une matrice destinée à envelopper les racines des plantes, que le sol des pays anciennement cultivés s'est élevé constamment, malgré l'énorme quantité de débris emportés à la mer par les fleuves.

« L'ancienne théorie de l'assimilation matérielle est donc destinée à périr. On ne nous persuadera plus que la chair de bœuf ou les légumes, que nous avons mangés hier, sont devenus aujourd'hui la fibre sensible et vivante de notre propre corps. Il faut une nouvelle solution, et c'est encore à l'homéopathie elle-même que le docteur Mure l'a demandée. Dans la question des doses, il n'avait fait qu'étendre et appliquer plus largement la loi des semblables. Dans la question physiologique, il ne fait qu'étendre aussi l'idée de la réaction vitale, qui est la traduction de cette même loi. Combler ainsi

les lacunes laissées par Hahnemann, ce n'est pas se mettre en opposition avec lui, c'est restituer ingénieusement des fragments oubliés d'un monument inachevé, c'est compléter, en le respectant, le plan dicté par l'inspiration du maître.

« Guérir, disait Hahnemann, c'est réagir.

« Vivre, c'est réagir encore.

« Le médicament n'est qu'une cause de réaction.

« L'aliment n'est pas autre chose.

« Stimulée à temps, la force vitale rétablit le jeu des fonctions; stimulée convenablement, elle entretient aussi l'intégrité des organes. Elle crée la fibre vivante comme elle crée le mouvement, le calorique, le fluide magnétique et la pensée.

« Les médicaments n'ont pas besoin d'être matériels. Les doses infinitésimales, une commotion morale, l'imposition des mains, peuvent rétablir la santé. De même aussi la nutrition, qui dans l'ordre habituel de la nature a besoin d'agents matériels, s'opère aussi parfois, comme nous l'avons dit, sous une action toute méthaphysique. La joie, la honte, la colère, l'étude, vous ôtent l'appétit. Une fièvre typhoïde vous nourrit quarante à cinquante jours, pendant qu'un homme sain jeûnerait à peine sept ou huit jours sans être mortellement atteint.

« M. Liebig prouve, de nos jours, comme Franklin l'a fait il y a soixante ans, que le vin ou la bière contiennent très-peu de matières alimentaires, et qu'un ouvrier économe fait mieux de consommer des aliments solides. Eh bien! des milliers d'ouvriers continuent à boire, chaque jour, en plus, un litre de liqueur fermentée et à manger une livre de pain de moins, et ils se trouvent très-bien de ce régime en dépit des chimistes et des physiologistes.

« On nous a objecté dernièrement l'expérience des os colorés par une alimentation de tiges de garance. Chacun sait aujourd'hui que cette coloration est due à une interposition des particules colorantes, qui se dissipe par un simple lavage. L'Académie des sciences a été longuement occupée de cette question, sur laquelle nous ne revenons pas, pour ne pas mettre en doute la sagacité de nos lecteurs. Des corps étrangers peuvent s'égarer dans nos tissus; qui songe à le nier? Ce qui nous paraît absurde, c'est que nos tissus

eux-mêmes soient produits par une assimilation d'atomes venus du dehors.

« C'est à l'occasion des réactions que les aliments provoquent en nous, que nos organes s'accroissent et se développent. C'est une grossière erreur de croire que ces aliments eux-mêmes s'incorporent et s'identifient avec nous; mais cette erreur était naturelle à des époques matérialistes, où le témoignage des sens était tout pour l'humanité, où l'on croyait que le soleil tournait, que les antipodes étaient impossibles, que la loi des contraires était applicable à la thérapeutique, que la combustion était un dégagement de phlogistique, que l'air n'était pas pesant, que la nature avait horreur du vide, etc., etc.

« Cette erreur était naturelle, comme celle du professeur qui croit infuser des notions nouvelles à un élève par son enseignement, tandis qu'en réalité il ne peut que solliciter l'intelligence à réagir sur elle-même, pour qu'elle y trouve les mathématiques, le droit, le sentiment du beau, la notion de Dieu et de l'ordre universel, en un mot, tout ce que le maître explicateur croit y introduire.

« Oui, force vitale, âme, intelligence, l'homme tire tout de son propre fonds. Aussi il ne peut rien acheter à prix d'or, comme cela serait, si la nutrition était une assimilation de matériaux étrangers. Savoir, génie, talents, vertus, force, beauté de corps, la richesse pourrait tout acquérir si tout venait du dehors. Il y aurait, au marché alimentaire, des denrées privilégiées qui développeraient des races de géants; il y aurait, au marché académique, des méthodes substantielles qui, sous un petit volume, contiendraient tous les sucs du savoir, et, convenablement digérées, développeraient des intelligences colossales. Console-toi, fils du pauvre, que nourrit un pain grossier, et pour qui les Bossuet et les Fénelon n'écrivent pas d'enseignement sublime! Console-toi, c'est en toi-même que réside la source de tout savoir et de toute vie! Tu ne seras pas le nourrisson de la Faculté, ni l'élève du génie; mais tu es par toi-même bien plus que cela, tu es l'enfant de Dieu; c'est Hahnemann, c'est Jacotot, c'est le Christ qui te le disent; et, si tu le veux, tu obtiendras de ton père plus que les enfants des rois; il ne refuse rien à la simplicité du cœur, à la prière, à la foi et à la volonté.

« Oui, quoi qu'on en ait dit, l'homme est avant tout une vie, c'est-

à-dire quelque chose d'absolument individuel, qui n'admet aucune agrégation étrangère. Il est bien plus impossible de concevoir qu'un seul atome du monde extérieur s'ajoute à nos tissus vivants, que de trouver un rapport commun entre un arc de cercle et la ligne droite, entre la mort et la vie, entre la matière et l'esprit. Loin de chercher dans notre organisme l'accomplissement des lois physiques ou chimiques, nous n'y pouvons voir qu'un démenti continu donné à ces lois, par le triomphe non interrompu de la vie, depuis le moment de la naissance jusqu'à la mort.

« Assez longtemps les médecins matérialistes ont considéré le corps humain comme une horloge, une clepsydre, ou une machine à vapeur. Il est temps de s'élever à une notion plus haute. Etincelle de la toute-puissance divine, la force vitale, par une simple émanation de sa vertu intime, se manifeste par un corps matériel, dans lequel elle palpite, qu'elle agrandit dans les limites qui lui sont imposées, et qu'elle laisse dépérir quand un pouvoir supérieur l'appelle à revêtir une nouvelle forme pour accomplir d'autres destinées.

« Le don créateur, ce sublime attribut de Dieu, est évidemment concédé à l'homme, et c'est ce que les écrivains sacrés ont entendu, quand ils ont dit : *Dieu a créé l'homme à son image.* Or, cette similitude ne peut être complète, qu'autant que nous participons au pouvoir surnaturel de corporifier les substances spirituelles, ou tout au moins de matérialiser dans le temps notre âme immortelle.

« A ce point de vue, la médecine, qui a si longtemps été le fléau de toute idée religieuse, en deviendrait le plus ferme appui. Chaque instant de notre existence, chaque fibre de notre chair, deviendraient un miracle incessant, une preuve continue du triomphe de l'esprit dans le monde matériel.

« Pour ceux qui ont compris la doctrine de Kant et qui savent que le temps et l'espace ne sont que les formes de notre intelligence, la matière elle-même n'a plus une existence absolue comme les physiciens se le figurent. Elle peut fort bien n'être elle-même que le mode par lequel les esprits se manifestent les uns aux autres dans notre sphère phénoménale. Or, l'homéopathie, en nous révélant des forces vives dans tous les corps de notre univers, nous prépare à cette conception d'une matière contingente et relative, d'une

matière que notre force vitale est aussi appelée à créer pour accomplir certains usages et pour se manifester dans le temps. A l'inverse de ceux qui veulent ramener l'homéopathie à une simple méthode de guérison, nous appelons de tous nos vœux ces rapports et cette alliance avec la métaphysique et la théologie. On a assez parlé des sciences, des doctrines, des théories : l'heure approche où nous devons avoir une théorie, une doctrine, une science, et au-dessus d'elles toujours présente, L'IDÉE DE DIEU. »

CHAPITRE VI.

DES MALADIES AIGUES ET DES MALADIES CHRONIQUES.

Les doutes laissés dans les esprits sur la question des maladies chroniques, malgré les magnifiques travaux de Hahnemann, ont nécessité dans l'école de Rio un nouvel examen de ce grave sujet. D'un côté, le besoin senti d'une théorie plus large, d'un enseignement plus systématique, et d'une coordination logique avec notre théorie des doses nous y obligeait ; d'un autre, notre profonde vénération pour la mémoire du maître nous défendait contre le soupçon d'une attaque malveillante pour son œuvre, que nous avions mission de compléter et d'étendre, mais non d'amoindrir ou de calomnier.

Ce que nous entendons par *maladies chroniques* est évidemment différent de ce que Hahnemann a entendu lui-même. Nous aurions donc pu, notre définition étant différente, éluder toute difficulté en inventant des mots nouveaux pour exprimer les deux points de vue nouveaux sous lesquels nous considérions la maladie prise en elle-même, et nous évitions ainsi une apparente contradiction avec la pensée émise par Hahnemann ; mais, après de nombreuses tentatives, nous avons dû renoncer à cet expédient. La notion attachée aux mots *aigu* et *chronique* est tellement inhérente à l'esprit même du langage, que nous n'avons pu disjoindre le mot de l'idée, et qu'il nous a paru plus facile de modifier le langage même de Hahnemann, que de détourner l'expression vulgaire de son sens habituel.

Ceci admis, nous devons répéter que notre théorie n'est nulle-

ment en contradiction avec celle de Hahnemann. Elle s'occupe d'une matière que ce grand homme n'a pas traitée. Elle ne peut donc être opposée à son idée, sur laquelle elle ne préjuge rien. Elle est obligée d'employer dans un sens différent des mots destinés par Hahnemann à un autre usage. C'est, il est vrai, un inconvénient que nous n'avons pas été le maître d'éviter; mais ceci n'est point une difficulté de fond, c'est une pure affaire de forme. Plus loin nous indiquerons le moyen que nous avons imaginé pour y remédier.

La distinction des maladies en aiguës et en chroniques remonte à la plus haute antiquité. Elle n'offre rien de précis, comme cela est naturel en l'absence de la vraie doctrine médicale; mais son universalité, sa persistance à travers le changement de tous les systèmes, tout prouve qu'elle repose sur quelque chose de réel. Hahnemann lui-même, après avoir fait table rase de toutes les hypothèses pathologiques, est revenu, sur la fin de sa carrière, à cette classification binaire, et à donner le premier exemple de systématisation, après avoir lui-même proscrit toute généralité et tout système.

Il est, dit-il, des maladies qui, traitées homéopathiquement, ont résisté au traitement le plus suivi et le plus consciencieux. Ces maladies ont donc une nature différente des maladies ordinaires, et doivent être traitées par des agents spéciaux. Par d'immenses recherches d'érudition, par une pratique énorme, Hahnemann trouve que toutes ces maladies ont été précédées, à des époques antérieures, par une éruption psorique. Il faut donc, pour les déraciner, trouver non-seulement un médicament qui réponde au symptôme présent, mais qui puisse aussi neutraliser ce virus psorique latent dans l'organisme, depuis la répercussion fortuite ou volontaire de l'éruption cutanée. Là-dessus Hahnemann publie vingt-deux pathogénésies admirables de nouveaux médicaments, qu'il affirme être propres à guérir la maladie psorique, et qui en effet, entre les mains de ses disciples, deviennent un admirable instrument de salut pour l'humanité souffrante.

Maintenant, un mot de réflexion là-dessus. Chargé d'une mission de fondation et d'enseignement, nous ne pouvions, sans abdiquer notre qualité d'homme pensant, fonder ou produire que ce que notre esprit concevait en totalité et admettait sans réserve. Voici donc nos objections : ou la loi des semblables doit toujours être

consultée, et alors la théorie de la psore est oiseuse et par conséquent nuisible; ou bien il suffit de distinguer une fois pour toutes le caractère d'une maladie psorique, et de la combattre par un médicament spécifique qui aura le pouvoir de la détruire dans son germe. En tous cas, si l'on admet plusieurs antipsoriques au lieu d'un, nous demandons à quel signe nous distinguerons cette classe de médicaments. Nous avons cru entrevoir dans l'ouvrage des maladies chroniques, que par celles-ci on entendait celles qui peuvent être guéries par les médicaments antipsoriques, et par médicaments antipsoriques ceux qui guérissaient les maladies chroniques. Ce paralogisme, s'il n'existe pas dans la pensée, existe dans la forme. Nous désirerions que quelque partisan de la théorie de la psore de Hahnemann éclaircît ce point complétement. Il rendrait un service immense à des milliers d'homéopathistes qui, non plus que nous, n'ont pu se faire une idée claire de la pensée intime du maître sur ce point.

Quoi qu'il en soit, le traité des maladies chroniques de Hahnemann n'en restera pas moins comme une œuvre de génie. Le choix des antipsoriques, qu'il a portés à 47 dans sa 2e édition, méritera toujours d'être pris en considération dans les cas embarrassants. Il nous paraît, de plus, que dans le choix du remède on devra, outre la similitude des symptômes présents, chercher avec soin à établir aussi la similitude des symptômes antérieurs. Enfin, dans les prodigieux travaux de Hahnemann sur les conséquences de la gale répercutée, nous voyons le germe d'une classification naturelle entre les maladies simples et les maladies miasmatiques.

Ces dernières appellations nous paraissent seulement devoir être substituées à celles *d'aiguës* et de *chroniques*, qu'une tradition séculaire nous a transmises avec un sens un peu obscur, mais cependant réel, que nous allons tâcher d'en dégager. D'après Hahnemann, une maladie psorique est chronique par elle-même, elle est chronique dès le premier instant de son inoculation dans l'individu. Les maladies apsoriques, au contraire, sont toujours aiguës, même quand elles auraient duré plusieurs années. Ces épithètes n'ont pas rapport au temps et à la durée, mais à la qualité morbide. Or, évidemment, parler ainsi c'est faire violence à l'étymologie et à la tradition humaine, et comme nous croyons impossible de modifier

en ce sens le langage courant, nous prenons l'initiative d'une réforme, qui ajoute à la clarté des idées et qui aurait eu lieu tôt ou tard. Si, en cela, nous manquions au respect dû à la mémoire de Hahnemann, nous serions évidemment justifié par la pureté de notre intention, qui est bien éloignée d'un pareil dessein.

Pour nous, une maladie aiguë est celle qui a lieu pendant la période régulière de chaque agent toxique. La maladie aiguë de Coffea, Aconit, Ipécacuanha, est de 24 heures; celle de Belladonna, Sulphur, Sepia est de 40 à 50 jours; celle de Chamomille est de 6, celle d'Élaps corallina est de 60. Elle est généralement produite par un seul fait d'intoxication. Chez un homme robuste et énergique, elle a une durée presque constante. L'homme normal succombe si l'action est trop violente, ou s'il ne meurt pas, il réagit en peu de jours.

Parfois cependant, soit par l'effet d'une dose énorme, soit plutôt par une répétition funeste, la réaction ne peut pas s'établir d'une manière franche. La santé reste chancelante après la période naturelle de l'action toxique. La force vitale est vaincue. Elle se relève et retombe tour à tour. La vie est lésée dans son principe et ne se débarrassera plus par elle-même de l'ennemi qui l'étreint et l'altère. Le malade est en proie à une maladie chronique (χρονος, temps), dont la durée est viagère ou illimitée.

Qu'on ne dise pas que cette vue, purement théorique, est fausse au point de vue médical. La période des maladies naturelles a été tout aussi bien fixée, que celle des maladies pathogénétiques, dont elles ne diffèrent en rien. Ne sait-on pas que la rougeole dure 7 jours, la variole 15? Le chancre vénérien, dans des circonstances heureuses, ne disparaît-il pas après 40 jours, etc.?

Enfin, l'esprit d'observation des anciens, cette sagacité presque divinatoire, n'a-t-elle pas énoncé un fait d'une portée immense, en disant que les maladies devenaient chroniques quand elles avaient duré plus de 40 jours? Or, nous savons, par les expériences pures, que la plupart des agents toxiques ont une durée d'action de 30, 40 ou 50 jours. L'intuition instinctive ne peut pas approcher plus près de la science.

Telle est l'idée que nous avons cru devoir donner des maladies aiguës et chroniques; nous la croyons plus conforme à la nature

des faits, et à l'essence du langage qui ne se laisse pas non plus modifier, dans certains cas, même par le génie. Nous avons, du reste, un motif et une preuve de plus en faveur de notre opinion, c'est que la nouvelle nomenclature s'adapte mieux à la théorie des doses, et que cette dernière serait mal interprétée, si on ne l'entendait pas dans ce sens.

Quant aux maladies que Hahnemann nommait chroniques et que nous nommerons miasmatiques, nous ajouterons que la syphilis et la sycose ne sont pas les seules affections que l'on doive ajouter à la psore. Il est d'autres agents, entre autres les morsures de certains serpents, qui produisent une affection destinée dès le principe à devenir chronique. Dans l'état de dégradation auquel tant de siècles de misères, et des médications si funestes ont réduit la santé humaine, elle est d'avance condamnée à succomber à des atteintes que l'homme normal aurait surmontées en quelques jours. Mais cet état est exceptionnel. Il y a de nombreux exemples d'individus qui ont guéri, sans traitement, de la gale, de la sycose et de la morsure des serpents. La syphilis, qui était si éminemment incurable dans ses débuts, se guérit aussi assez fréquemment sans aucun traitement. J'en dirai autant de la phthisie, cet autre écueil de l'art, cet autre effroi des familles. De meilleurs jours peuvent donc luire pour l'humanité, et l'homéopathie est le divin instrument qui hâterait leur venue, si on savait recourir à elle.

A présent que nous avons une notion claire de ce que nous définissons par les mots *miasmatiques* et *chroniques*, je crois devoir y ajouter quelques mots sur un nouvel aspect de la maladie, qu'il importe aussi de connaître exactement, pour un emploi raisonné de la théorie des doses. Nous voulons parler des diverses formes que peuvent revêtir les maladies chroniques, et que l'on peut appeler primaire, secondaire, tertiaire, quaternaire, etc., etc.

Une maladie, passant à l'état chronique, a pour caractère spécial de ne plus pouvoir guérir par les propres forces de la nature. Si un agent homéopathique fourni par un hasard heureux, l'emploi d'eaux minérales, l'invasion d'une maladie similaire, ou un traitement scientifique, ne vient y mettre un terme, elle vous accompagne jusqu'au tombeau. Mais, dans cette longue torture, elle peut revêtir diverses formes. Elle peut garder d'abord son aspect pri-

mitif; puis, lorsque le temps semble avoir émoussé la sensibilité d'un tissu ou d'un organe, elle disparaît de ce point sous l'influence la plus légère. Ainsi la syphilis attaque successivement le tissu cellulaire, les glandes, les os, la peau, etc., etc. Or, si la maladie perd quelquefois un peu de sa violence et de ses douleurs dans ces transmigrations, elle n'en devient que plus tenace et plus incurable. Son traitement exige un examen de plus en plus minutieux des symptômes présents et des symptômes antérieurs, et la dose choisie doit être de plus en plus haute.

Pour nous résumer, nous pensons que la maladie doit être considérée sous plusieurs aspects, que nous classons comme il suit :

ORDRE PREMIER.

Maladies aiguës ou naturelles telles qu'elles se présentent chez l'homme parfaitement sain, quand il se trouve atteint d'une maladie simple bien déterminée ou qu'il fait une expérience pure.

ORDRE DEUXIÈME. — MALADIES CHRONIQUES.

Premier aspect.

Maladies chroniques ou permanentes lorsque la période de réaction naturelle n'a pu être régulièrement franchie, et que la vie est impuissante à se rétablir par elle-même dans son intégrité première.

Deuxième aspect.

Maladies miasmatiques. Psore, syphilis, sycose, telles qu'elles sont décrites dans l'immortel traité de Hahnemann, en y ajoutant tous les miasmes ou virus qui peuvent, dès le principe, triompher de la force de réaction vitale.

Troisième aspect.

Formes primaire, secondaire, tertiaire, etc., ou transformation successive de l'affection morbide.

Nous pensons avoir éclairci, par cette classification, des points encore obscurs de la doctrine homéopathique. Nous n'avons point eu en vue d'attaquer la théorie de la psore de Hahnemann, qui prend, au contraire, place dans notre cadre, et que nous croyons d'autant plus forte, qu'elle est complétée et agrandie. Quant aux

définitions nouvelles que nous adoptons, nous n'admettons aucune discussion à leur sujet, vu que chacun est le maître de se servir des mots qu'il veut, en les définissant d'avance et en prévenant le lecteur. L'usage, seul, juge en dernier ressort ces questions de langage, et nous, forts de la tradition et du sens général, nous ne désespérons pas de voir notre nomenclature sanctionnée par l'avenir. Quant à la nécessité de cette réforme, nous répétons, en terminant, qu'outre son urgence dans le domaine de l'idée, elle nous était indispensable comme préliminaire obligé de notre théorie des doses.

LIVRE II.

—

De la connaissance des principes et de la marche de l'homéopathie, passons à ses applications.

Ce vaste sujet sera, comme nous l'avons déjà dit, divisé en six chapitres.

1° La Préparation des médicaments. *Description des machines.*
2° Règles de l'expérience pure. *Régime.*
3° Choix des médicaments.
4° Théorie des doses.
5° Notation symptomatologique.
6° Classification des médicaments.

CHAPITRE I.

PRÉPARATION DES MÉDICAMENTS.

La théorie m'a enseigné, disait Dupuytren dans ses leçons cliniques, que les doses fractionnées agissent plus efficacement que les entières. Trente ans avant lui, Hahnemann avait senti cette grande vérité. C'est le propre du génie d'agrandir et de renouveler tout ce qu'il touche. Hahnemann a refondu complétement la pharmacologie. Il l'a purifiée de toutes les pratiques confuses dont elle était encombrée, pour lui donner des règles aussi claires et aussi précises qu'aux autres parties de son art. Il établit d'abord que le feu est le plus puissant destructeur des propriétés actives des médicaments : toutes les manipulations où cet agent est employé ont pour résultat définitif de diminuer la force pathogénétique. Deux procédés le remplacent avec avantage : la trituration et la succussion. Ils deviennent, entre les mains de l'homéopathiste, des agents non moins féconds en merveilles que le magnétisme et l'électricité ne le furent entre les mains des physiciens et des chimistes. Le pharmacien

homéopathiste se sert, pour les triturations, de mortiers de porcelaine polie ou de serpentine, ou simplement de verre, et de spatules d'argent ou d'ivoire pour détacher les particules adhérentes aux parois du mortier.

Pour les dilutions., il emploie des fioles de verre contenant 150 gouttes d'eau à peu près, bouchées avec des bouchons du meilleur liége que l'on peut se procurer.

De la substance médicinale que l'on doit préparer, on prend un gramme, si elle est solide, ou une goutte si elle est liquide; on l'incorpore à 99 grammes de sucre de lait, convenablement purifié, et on la triture avec soin pendant une heure, en détachant, à des intervalles réglés, les parties adhérentes au mortier. (Voyez *Organon*, § 271).

Un grain de la substance, ainsi préparé, est mêlé à 99 grains de sucre de lait, et, trituré avec les mêmes précautions, fournit la deuxième trituration.

Enfin, un grain de cette deuxième trituration, broyé également pendant une heure avec 99 grains de sucre de lait, fournit la troisième, dans laquelle il n'existe plus qu'un dix-millième de grain de la substance employée dans le principe.

Quelque faible que cette fraction paraisse, comme la substance médicinale acquiert, par la préparation, autant en qualité qu'elle perd en quantité, Hahnemann, qui, malgré ses efforts, éprouvait toujours des aggravations, chercha un nouveau moyen d'atténuer ses médicaments. C'est alors qu'il recourut aux dilutions que nous allons décrire.

Comme le sucre de lait se dissout mal dans l'alcool, on prend un grain de la troisième dynamisation et on le dissout dans 50 gouttes d'eau distillée. Quand la dissolution est complète, on ajoute 50 gouttes d'alcool. On secoue avec force, un nombre déterminé de fois, et l'on a la première dilution ou quatrième dynamisation du médicament. On prend une goutte de cette préparation et on la met dans une fiole avec 99 gouttes d'alcool à 36°, on la secoue et on a la cinquième dynamisation. On prend de même une goutte de celle-ci pour la sixième, et ainsi indéfiniment, jusqu'à la trentième, la centième, la millième dynamisation.

Le nombre de secousses prescrit par Hahnemann fut d'abord de

10 ; plus tard, de 2 seulement, et enfin de 300 dans la dernière période de sa pratique.

Tel est le procédé ordinaire ; mais la ténacité de quelques substances, comme la Noix vomique, la Fève de Saint-Ignace, s'opposant à leur trituration, le manipulateur fut obligé pour elles de renoncer à l'emploi du mortier et de commencer, dès le principe, la préparation du médicament par la voie humide, en mêlant une goutte de sa teinture alcoolique avec 99 grains d'alcool, qu'il secouait pour faire la première dilution, et ainsi de suite pour les suivantes.

Comme ce procédé est plus simple et moins fatigant, il a graduellement usurpé la place du premier dans beaucoup de cas où il n'était pas rigoureusement nécessaire. Le médecin par ses travaux, le pharmacien par son indifférence, sont également amenés à chercher les moyens les plus expéditifs. Aussi beaucoup de végétaux sont-ils soumis à cette préparation défectueuse.

Tel était l'état de l'art pharmaceutique, quand nous commençâmes nos travaux de propagation en Sicile. Nous devions, en cette occurrence, embrasser également la pratique et la théorie. Livres, médicaments, enseignement oral, grâce au Ciel, rien ne manqua aux adeptes qui affluaient autour de nous.

Nous nous occupâmes d'abord de substituer un mortier mécanique au mortier ordinaire. D'autres l'avaient, avant nous, tenté sans succès ; nous fûmes plus heureux : nous inventâmes la machine décrite dans les *Annales d'homéopathie de Palerme* (1839), et dans le deuxième cahier de la *Bibliothèque homéopathique de Genève* pour 1840. Le résultat dépassa nos espérances. Un pilon cylindrique de porphyre tournant excentriquement dans un mortier de même forme et de même matière, broya, dans son double mouvement de rotation, tous les corps que nous soumîmes à son action. Quelques incrédules doutant de la perfection du mélange, nous fîmes construire un modèle en verre, et, rendant l'opération visible à leurs yeux, nous leur prouvâmes qu'en deux ou trois minutes un grain de Carmin était mêlé de la manière la plus intime à 100 grains de sucre de lait. Le Mercure, en dix minutes, était incorporé aussi intimement. Enfin la Noix vomique, la Limaille de fer, la Fève de Saint-Ignace, l'Éponge même, furent, pour la première fois, préparés par la trituration pour l'usage homéopathique.

Depuis ce moment, possesseur d'un instrument aussi puissant, nous soumîmes toutes les substances à une opération uniforme; toutes furent broyées avec du sucre de lait jusqu'à la troisième trituration, et diluées dans l'eau distillée depuis la quatrième jusqu'à la trentième.

Pour plus d'exactitude encore, nous joignîmes un compteur mécanique à notre machine : nous enveloppâmes notre mortier d'une triple boîte fermée par une serrure, et nous pûmes, en sûreté de conscience, livrer à un bras mercenaire la partie matérielle de l'opération, toute erreur étant prévenue par l'aiguille de l'indicateur.

Enfin, pour donner aux préparations liquides un pareil degré de force et de régularité, nous fîmes également construire une machine à secousses, décrite aussi dans les mêmes journaux de Genève et de Palerme, dans laquelle nous plaçâmes soixante flacons à la fois, et nous leur fîmes imprimer 35,000 secousses avec une force que le bras de l'homme est loin d'égaler.

Tels sont les procédés que nous avons employés et que nous continuons à employer, avec quelques modifications que nous allons indiquer plus loin; grâce à eux, nous possédons des médicaments dont rien jusqu'ici n'a égalé l'efficacité.

Une des joies si rares dans la vie des propagateurs, nous attendait le jour où Hahnemann vint visiter à l'improviste le dispensaire de la rue de Laharpe, et examina avec attention ces machines de notre invention. Il était heureux lui-même de tout ce qu'il voyait, et s'enthousiasmait, avec cette simplicité commune à l'enfance et au génie, à la vue de tout ce que nous lui présentions. Puisse-t-il, du haut des cieux, continuer d'applaudir à nos efforts persévérants pour le triomphe de sa doctrine !

Nous avons veillé avec un soin égal au choix des substances que nous devions préparer. La plupart des produits chimiques furent préparés exprès. Quant aux substances végétales et animales, nous eûmes l'occasion, dans de nombreux voyages, de nous les procurer toutes le plus possible dans leur véritable patrie. L'Aconit, la Pulsatille, la Bryone, l'Épine-vinette furent cueillies dans les diverses parties de la France; l'Arnica fut cueillie par nous dans une excursion à la chaîne des Vosges ; mais c'est surtout en Sicile, où une vé-

gétation plus vigoureuse semble communiquer aux plantes des vertus toutes spéciales, que nous fîmes notre plus abondante récolte : l'*Arum maculatum*, le *Colchique d'automne*, le *Trèfle d'eau*, nous furent apportés des riantes campagnes de Monvello ; nous ramassâmes l'Éponge à Solanto, dans un îlot de la Méditerranée, à l'ombre des somptueux palais de la Bagueirie qui pleurent leur splendeur éclipsée. Ce n'est pas dans une boutique de droguiste, où elle a séjourné pendant des années en compagnie du Musc et du Castoréum, que nous achetâmes le Sépia ; c'est un pauvre pêcheur du Borgo, qui, par une belle matinée de printemps, nous apporta une sèche vivante dont nous ouvrîmes la vésicule pour en faire tomber une goutte dans le mortier, où elle fut immédiatement incorporée au sucre de lait. Plus tard, le Brésil ouvrit pour nous les trésors de sa flore inépuisable. Le Jatropha curcas, l'Indigo, le Jalap, le Coffea, l'Ipécacuanha, la Brucca, l'Eugénia Iambos, Baryosma tongo, etc., etc., furent préparés dans toute leur vitalité et leur fraîcheur, sans parler du Hura, Jacaranda Tradescantia, Lepidium, Petiveria, Mimosa, Eleis, et de tous les autres éléments de la Pathogénésie Brésilienne, que nous publions en ce moment, éléments cueillis et expérimentés sur le sol qui nous les fournissait.

Faune ne fut pas moins généreux que Flore ; il nous livra, du sein de ses forêts primitives, le venin de l'Élaps, de l'Amphisbena, du Cascavella, du Bufo, du Jarraca, du Teridium, etc., etc., la peau du Cervus brasilicus, du Jacaré, l'Épine du Porc-épic, etc., etc.

Notre collection de médicaments a acquis une perfection dont nous sommes fier à juste titre, car elle est le résultat d'un travail long, pénible et consciencieux. Aussi, partout où elle a servi de base à la formation d'une pharmacie homéopathique, la diffusion du nouvel art s'en est ressentie heureusement. Le nombre, la rapidité des guérisons ont été augmentés d'une manière vraiment prodigieuse, et les expériences publiques ont eu le succès le plus éclatant.

Certes, Hahnemann avait guéri avant nous les maladies aiguës ; mais nous pouvons dire que le triomphe de l'homéopathie était autrefois surtout remarquable dans le traitement des maladies chroniques ; grâce à l'emploi des médicaments préparés par nos procédés, nous avons, dans les hôpitaux de Sicile et dans les dispensaires de Palerme, de Paris et du Brésil, fait des expériences publiques où

l'homéopathie défiait en promptitude et en puissance tous les moyens grossiers de la médecine matérialiste, et la laissait bien loin derrière elle par la grandeur des résultats.

Voici maintenant les modifications que nous avons dernièrement apportées à nos anciens procédés. Elles consisent en une nouvelle machine à triturer et une machine à faire le vide, dont nous donnons ici la description et le dessin. Nous donnons également le dessin et la description de la machine à secousses, afin de donner une idée complète de tous nos moyens d'action.

Machine à triturer.

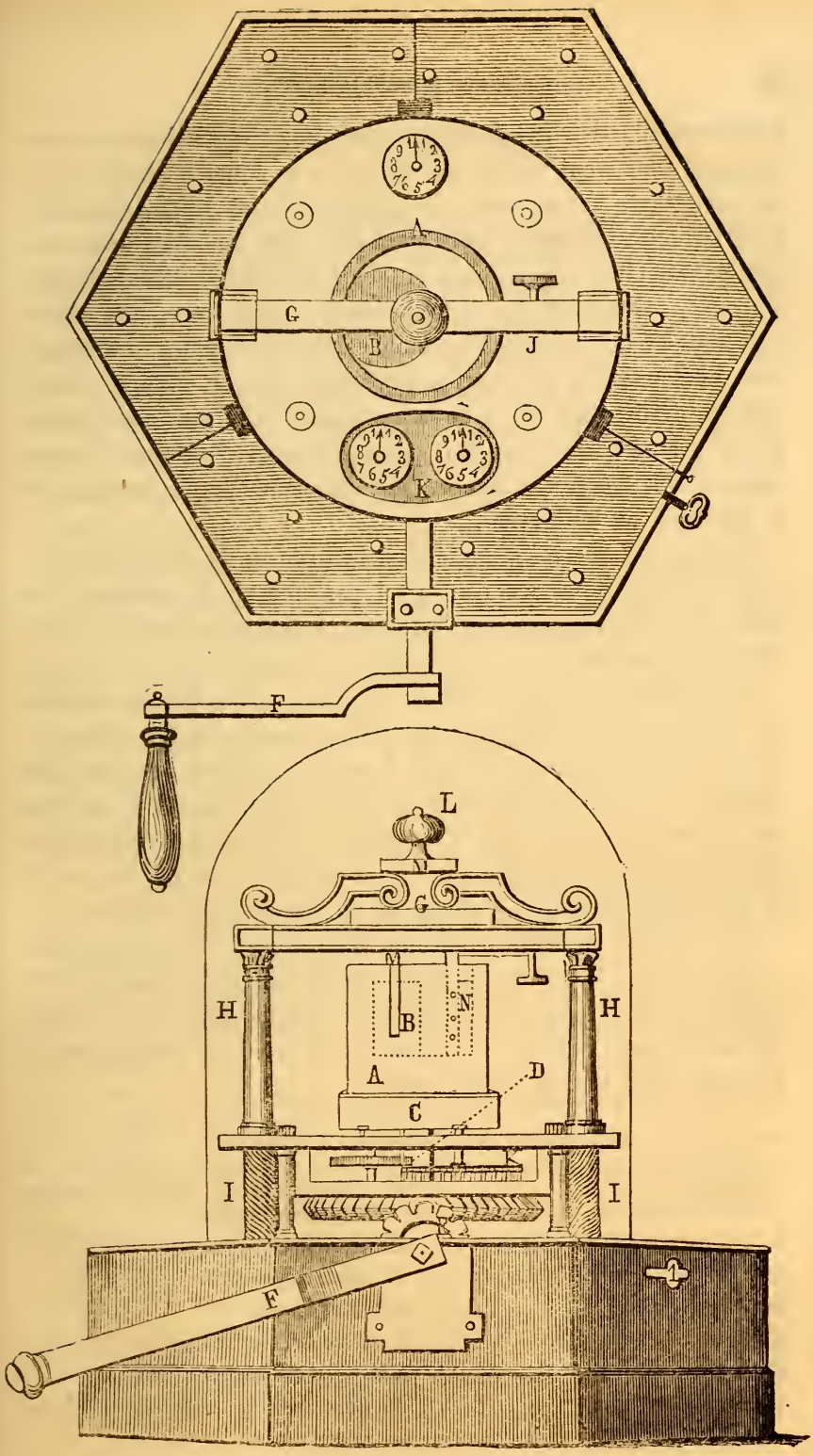
La trituration est exécutée par un mortier et un cylindre de porphyre tournant sur eux-mêmes; le premier, placé sur un arbre vertical, est mû par un engrenage avec l'arbre d'une manivelle ; le second, pénétré par un axe fixe, reçoit le mouvement de la paroi du mortier.

Le mortier est cylindrique à fond plat, scellé sur un plateau de fonte, qui porte inférieurement, et très-exactement centré, un écrou se vissant sur la tête d'un arbre vertical, portant à sa partie moyenne une roue d'angles à 45°, s'engrenant avec celle d'un autre arbre horizontal reposant sur des coussinets fixés sur des montants, et terminé par une manivelle.

L'arbre vertical repose sur une crapaudine de bronze, et roule en haut entre deux coussinets de même métal entrant à frottement dans une boîte à trois côtés placée sous une table de fonte *j*. Un des côtés de cette boîte porte une vis de rappel sur un coussinet, permettant de serrer le mortier avec plus ou moins de force contre le cylindre broyeur.

La table dont il vient d'être parlé est supportée par quatre colonnes de fonte, reposant sur un second plateau formant la base de la machine; elle reçoit un compteur à deux cadrans, indiquant le nombre de tours faits par la machine, dont l'un marque les unités de 5 jusqu'à 100, l'autre les unités de 100 jusqu'à 10,000. Un petit cadran, dont l'aiguille marche à volonté, sert à marquer l'heure du compteur à laquelle commence la trituration.

Le cylindre broyeur est pressé sur le fond du mortier par un


A
G
B
J
K
F
L
M
G
H
H
M
N
B
A
D
C
I
I
F

index vertical, passant à frottement dans une traverse formant chapiteau et s'appuyant sur lui par une patte en équerre traversée par une vis et fixée par un écrou. Ce chapiteau reçoit à ses extrémités deux baguettes glissant à frottement dans deux colonnes fixes servant de montants, reposant sur la table *j* précédente. Deux ressorts à boudin, enroulés chacun autour d'un axe placé sous cette table, attachés en haut aux baguettes mobiles, en bas au plateau inférieur, rendent la pression élastique et empêchent des ressauts qui causeraient la destruction rapide de la machine. Un couteau de porphyre, pressé par un ressort contre la paroi du mortier, prévient l'accumulation des matières et renouvelle continuellement les surfaces de la substance en trituration.

Le ressort s'enlève à volonté et se fixe sous le chapiteau par une patte en équerre, serrée contre lui par une vis de pression. Un globe de verre, assujetti par une fermeture exacte et une clef, prévient toute indiscrétion et tout abus de confiance.

Pour mettre un médicament en trituration, l'on visse le mortier sur la tête de l'arbre vertical; puis, faisant passer l'index au travers du chapiteau, on l'introduit dans l'axe du cylindre broyeur, l'on appuie la patte en équerre au moyen de l'écrou, en serrant plus ou moins fort, suivant le degré de pression que l'on veut obtenir. On place le couteau et le ressort en fixant celui-ci au moyen de sa vis, et enfin l'on introduit la matière par un des côtés du mortier.

Pour enlever le médicament qui vient d'être trituré, l'on commence par ôter le couteau et le ressort en desserrant sa vis. On ôte également l'écrou qui serre l'index, et l'on retire celui-ci en le tirant de bas en haut; cela fait, on retire le mortier de la machine en le dévissant de la tête de l'arbre vertical.

Légende de la machine à triturer.

A. Mortier.
B. Cylindre broyeur.
C. Plateau de fonte.
D. Arbre vertical.
E. Deux roues d'angle.
F. Manivelle.
G. Chapiteau.
H. Colonnes creuses recevant les baguettes mobiles.
I. Ressorts.
J. Table supérieure.
K. Compteurs.
L. Ecroux.
MM. Axe du cylindre.
N. Couteau.

Machine à faire le vide.

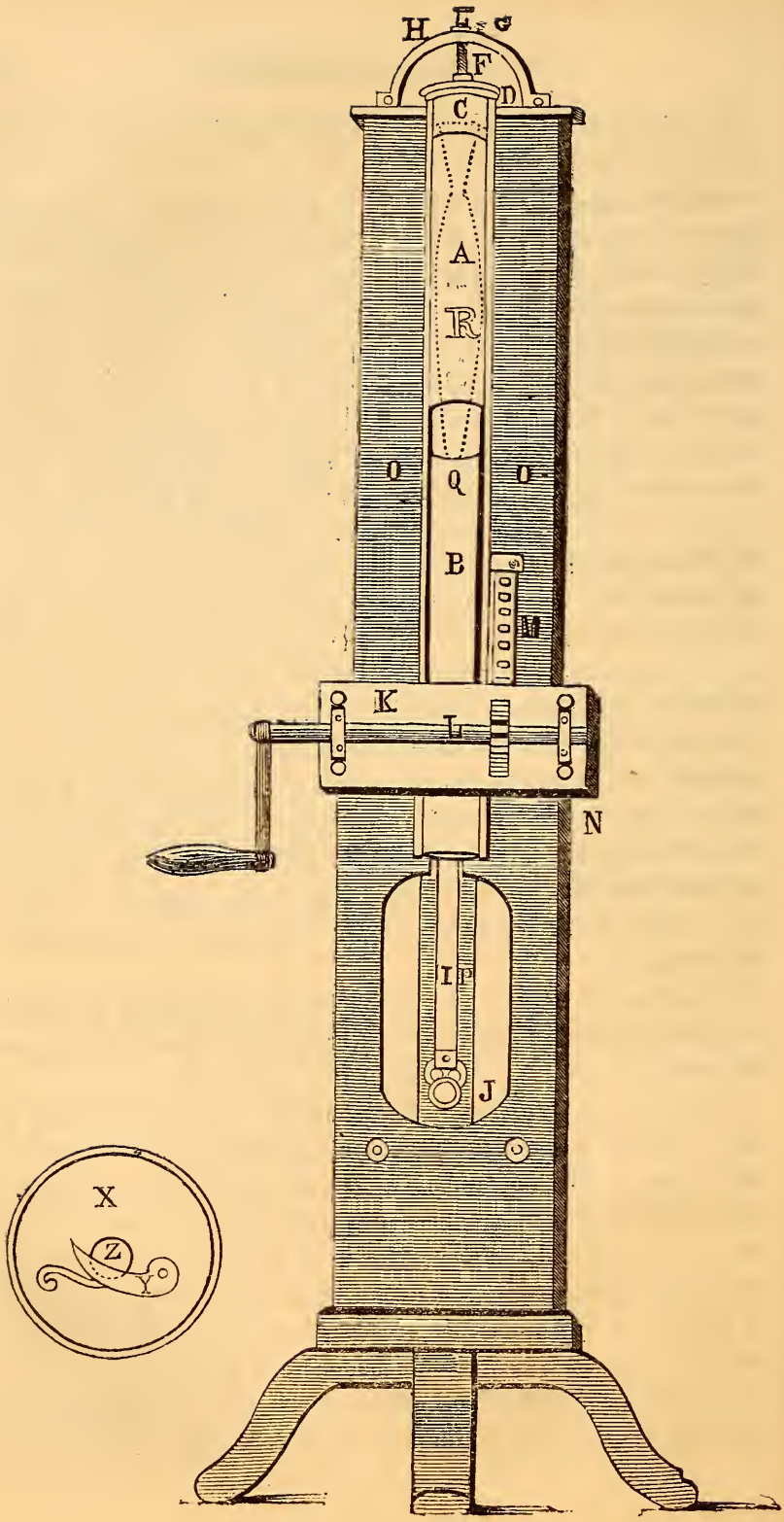
Cette machine, d'une simplicité et d'un maniement aussi facile que son usage exceptionnel et la délicatesse des opérations peuvent le permettre, présentait des difficultés d'exécution, qui n'ont pu être surmontées qu'après bien des tentatives infructueuses. Les points les plus importants, et ce que la machine pneumatique ordinaire ne pouvait donner, étaient : d'obtenir le vide d'un seul coup de piston, afin d'éviter la vaporisation des particules médicamenteuses en dissolution ; c'est seulement au moyen du déplacement d'une colonne d'eau que ce résultat a pu être obtenu ; le bouchage, qui a nécessité l'emploi d'un procédé entièrement nouveau, et enfin la rapidité exigée par le grand nombre de dilutions nécessaires à l'homéopathie (avec cette machine, l'on peut aisément vider vingt-cinq flacons à l'heure). Ainsi, ce n'est qu'après de longues recherches que l'on a adopté cette construction, qui réunit complétement les conditions, si difficiles à remplir, que son usage nous imposait.

Le vide se fait dans des flacons de la forme de rouleaux d'eau de Cologne, qui ont dû être fondus exprès d'une épaisseur de 4 millimètres, pour éviter les ruptures fréquentes qui ont lieu dans les bouteilles ordinaires. Ils sont fermés à frottement par des rondelles de verre. Aussitôt le vide obtenu, l'on plonge le goulot du flacon dans un bain de cire, pour le garantir de la rentrée de l'air pendant les secousses.

La machine se compose d'un récipient et d'un corps de pompe de même diamètre intérieur ($0^m,4^c$), unis bout à bout, et placés verticalement.

L'ouverture supérieure du récipient est entourée d'une bague de cuivre portant un plateau circulaire, sur lequel vient s'appliquer exactement un disque de même métal, servant à fermer cette ouverture. Ce disque est maintenu centré par une vis de pression correspondant à un petit enfoncement de sa partie supérieure, et traversant une bride demi-circulaire, à talon, articulée sur l'épaisseur du plateau ; la face inférieure, très-plate, est creusée au milieu pour recevoir la rondelle de verre qui bouchera le flacon.

Le corps de pompe est occupé par deux pistons superposés ; le premier, placé à 55 centimètres de l'ouverture du récipient, sert


H
E
G
F
D
C
A
R
O
Q
O
B
M
K
L
N
I
P
J
X
Z
Y

seulement à imprimer au flacon le mouvement ascendant qui doit le mettre en contact avec la rondelle de verre qui le ferme. Ce piston, percé de trous pour le passage des liquides déplacés, porte en dessous une tige centrique glissant au travers du second piston, et se logeant dans une partie de sa tige. Celui-ci, très-épais, parfaitement construit, sert à déplacer la colonne d'eau. Sa face supérieure, qui est, avant le vide, en contact avec le précédent, est garnie d'un ressort figuré en X, destiné à se placer, par un mouvement de demi-tour, dans une encoche de la tige centrique aussitôt que celle-ci sera sortie de sa gaîne, et l'empêcher d'y rentrer. La tige, qui est très-forte, présente un anneau à son extrémité inférieure.

Un châssis de bois, formé de deux montants carrés parallèles, réunis à leur partie supérieure et inférieure, maintient fixement le système qui vient d'être décrit.

Leur extrémité supérieure est munie de crampons de cuivre, recevant l'axe de la bride mobile, empêchant ainsi l'appareil de s'élever lorsque l'on remonte le piston. Une boîte carrée, à coulisse, sur les montants, reçoit horizontalement l'arbre et la roue dentée qui donne le mouvement. Elle s'engrène sur une crémaillère fixée au montant de gauche, et fait mouvoir le piston par une bande verticale placée derrière la boîte, glissant, par son extrémité inférieure, au travers d'un collet carré.

La jonction de la tige du piston avec cette bande se fait au moyen d'un verrou mobile d'avant en arrière, lui communiquant le mouvement de va-et-vient vertical.

Maniement.

Après s'être assuré que le ressort du gros piston est placé dans l'encoche de la tige centrique, et ayant introduit le verrou dans l'anneau de la tige du piston, on abaisse la boîte à coulisse jusqu'au bas de la crémaillère. Arrivé là, on remonte un peu ; puis, retirant le verrou de l'anneau, on descend la boîte, pour que le verrou puisse se placer au-dessous de lui. Avec une clef, on donne à l'anneau un demi-tour de droite à gauche, et on le remonte encore. Cela fait, on le remet dans sa première position, en se repérant sur un signe placé sur un de ses côtés. On y introduit le verrou une seconde

fois, et l'on remonte la boîte jusqu'au haut de la crémaillère, pour mettre les deux pistons en contact.

En cet état, la machine est prête à faire le vide : on place le flacon, plein de médicament, sur le premier piston, et on achève de remplir le récipient avec de l'eau distillée.

On fait adhérer, avec un peu de cire, la rondelle de verre avec le disque, qui se place sur le plateau du récipient, en ayant soin de n'y laisser aucune parcelle qui empêche les deux surfaces de s'appliquer exactement l'une sur l'autre ; on appuie ensuite la vis de pression sur le centre du disque. Tout étant disposé ainsi, on fait descendre le piston en tournant la manivelle de haut en bas. Le vide est obtenu en déplaçant la colonne d'eau jusqu'au tiers supérieur du récipient. On incline la machine horizontalement, pour vider une portion du flacon ; on la redresse, et on donne à la manivelle un petit mouvement de bas en haut. Par ce mouvement, le flacon s'applique contre la rondelle de verre, et se trouve fermé exactement.

Le disque s'enlève avec précaution, et l'on tire le flacon du récipient, pour le placer dans la catapulte.

Après avoir fait le vide une première fois, la boîte à coulisse est naturellement au bas de la crémaillère ; on reprend donc l'opération à ce point, sans avoir besoin de s'assurer si le ressort est toujours dans l'encoche.

Légende de la machine à faire le vide.

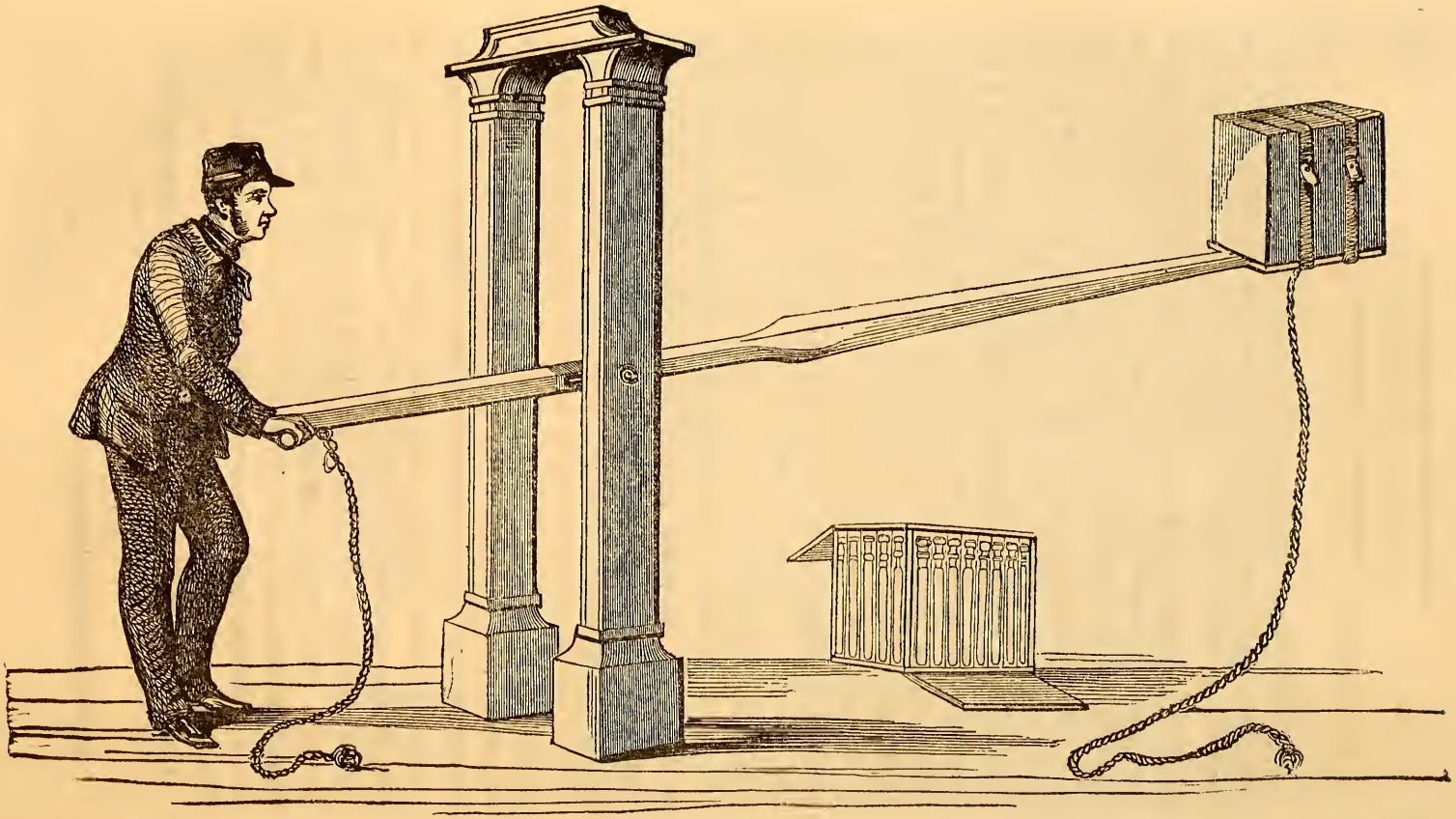
A. Récipient.
B. Corps de pompe.
C. Bague entourant l'ouverture du récipient.
D. Plateau.
F. Disque.
G. Vis de pression.
H. Bride mobile.
I. Tige du piston inférieur.
J. Verrou.
K. Boîte à coulisse.
L. Arbre et roue dentée.
M. Crémaillère.
N. Arrêt limitant la marche de la boîte.
OO. Montants.
P. Bande verticale communiquant le mouvement au piston.
Q. Piston supérieur.
R. Flacon dans le récipient.
X. Partie supérieure du gros piston.
Y. Ressort.
Z. Tige du petit piston.

Machine à secousses.

Il ne suffisait pas de dynamiser fortement les premières préparations homéopathiques, il fallait encore continuer à développer, pour les dilutions élevées, cette puissance dynamique qui leur donne une action si énergique. D'un autre côté, l'importance de la régularité des secousses, impossible à obtenir par les moyens ordinaires; la possibilité de leur accroissement presque indéfini : tout nous a engagé depuis longtemps à substituer un procédé mécanique à l'ancienne manière d'opérer. Nous avons donc fait construire, à la même époque que notre machine à triturer [1], une machine à secousses un peu analogue, pour la forme, à l'ancienne catapulte romaine, et avec laquelle nous avons porté le nombre des secousses à 35,000 pour chaque dilution, accumulant ainsi, dans nos teintures médicinales, une puissance dynamique inconnue jusqu'alors. Cette machine se compose d'un aviron un peu flexible; long de cinq mètres, pivotant à environ un tiers de sa longueur sur un axe de fer, dont les deux extrémités reposent à une hauteur de 1 m. 30 c. sur des solives verticales, formant une charpente nécessaire à la solidité de la machine. La longue portion de ce levier s'élargit en une espèce de plateau carré recevant la boîte qui contient les flacons à secousses. Cette boîte se ferme par un couvercle à charnière, et laisse abattre un de ses côtés, afin de pouvoir introduire facilement les flacons et les planches qui les maintiennent. Les flacons, au nombre de soixante, sont placés sur six rangs parallèles, et fixés rigoureusement par des planches de 0 m. 04 c. d'épaisseur, présentant sculptée en creux sur leurs deux faces la place exacte de la moitié d'un flacon; ces planches se joignent l'une à l'autre en formant, à chaque bouteille, une espèce de gaîne dont elle ne peut sortir. La boîte bien fermée s'assujettit par des courroies sur le plateau dont nous venons de parler. A l'autre extrémité de l'aviron est ajoutée une barre de bois transversale servant de point d'appui à l'ouvrier qui donne les secousses.

Deux cordes limitent la course du levier. La première, très-forte,

[1] *Annali di omeopatia.* Palerme, 1838.



longue de trois mètres, est attachée d'un bout à un anneau solidement fixé au sol, et, de l'autre, sous le plateau qui supporte la boîte. Cette corde a pour objet d'arrêter brusquement la marche de l'aviron, en imprimant une violente secousse aux liquides contenus dans les fioles.

La seconde, plus faible, longue de 1 m. 50 c., s'attache à l autre extrémité de l'aviron et au sol ; elle empêche la boîte de tomber lourdement à terre lorsque la secousse a été donnée.

On voit donc que tout le maniement de cette machine se borne à un mouvement de bascule donné d'abord par l'ouvrier, en abaissant rapidement la barre transversale, qu'il saisit à deux mains pour avoir plus de force et produire la secousse par l'arrêt de la corde. La réaction et le poids de la boîte font redescendre le levier, sans qu'il ait d'effort à faire.

CHAPITRE II.

RÈGLES DE L'EXPÉRIENCE PURE.

Nous possédons enfin des médicaments aussi parfaits que l'art et la science modernes peuvent nous les fournir. Il s'agit maintenant de connaître leurs propriétés avant de les employer à la guérison des maladies; et le moyen d'y arriver, c'est, comme nous avons vu, l'expérience pure. L'œuvre du manipulateur est accomplie. Ici commence, non pas seulement la tâche du savant, mais aussi le devoir religieux. L'expérience pure est, nous ne craignons pas de le dire, obligatoire pour tout homme qui porte le nom de chrétien. Elle devrait, aujourd'hui que l'Evangile tend à descendre dans la pratique, figurer à la première page de l'*Imitation* moderne de Jésus-Christ. C'est l'une des injonctions que les prêtres pénétrés d'une charité véritable devraient faire du haut de la chaire à leurs auditeurs, ou du fond du confessionnal à leurs pénitents. Ce ne sont pas de vaines formules que le Verbe divin est venu nous apporter, c'est l'esprit qui vivifie, c'est la foi confirmée par les œuvres; et quelle œuvre peut être plus agréable au Rédempteur des hommes que cette

pure imitation de son sacrifice, que cette substitution d'une victime volontaire aux milliers de victimes gémissantes de la maladie et de la douleur, qu'une seule expérience pure rachète d'avance, que ce dévouement du médecin pour ses malades? Ce n'est pas par des formes mystiques que le christianisme a étendu son empire dans le monde, c'est en le transformant effectivement par des actes et des usages. La fraternité n'était point un vain mot chez les premiers chrétiens, elle rendait possible parmi eux tout ce que les utopistes de nos jours ont rêvé de plus hardi; et à présent même, n'est-ce pas encore par des réalités que le nom de Jésus se fait chérir et adorer parmi nous? N'est-ce pas en enseignant les enfants, en consolant les mourants, en rachetant les captifs, en sauvant les voyageurs égarés sur le sommet des Alpes, que la tradition chrétienne se rattache vivace et indissoluble à celle des temps apostoliques? O saintes sœurs de saint Vincent de Paul! ô vous qu'une affinité secrète, mais puissante, semble rattacher aux progrès de l'homéopathie, vous qui, à l'Orient et à l'Occident, en Autriche et au Brésil, avez été appelées par les disciples de Hahnemann pour travailler avec eux à pratiquer son art régénérateur, une nouvelle occasion de dévouement, une nouvelle forme de la charité se présente à vous! Il ne suffit plus de panser les plaies des blessés et de passer les nuits au chevet des mourants, il faut vous-mêmes prendre les douleurs des malades, afin que la maladie elle-même disparaisse de la terre, et que la Rédemption descende du domaine métaphysique dans celui de la chair qu'elle doit régénérer!

Et vous hommes de tous les pays, de tous les âges et de toutes les conditions, que l'homéopathie a sauvés, c'est non une simple prière, mais une injonction formelle que nous vous adressons de coopérer à sa diffusion. Vous devez, comme nous l'avons fait nous-même, vous dévouer, au besoin, tout entiers pour elle; et en le faisant, vous n'aurez fait qu'accomplir un devoir. Vous devez vous pénétrer, selon vos moyens, des principes encore trop méconnus de cette belle science, pour les répandre autour de vous; vous devez lui trouver des adhérents et des disciples; enfin vous devez, à votre tour, vous offrir pour ajouter au trésor des expériences pures, sans lequel votre guérison aurait été impossible!

Du reste, que l'on ne s'effraye pas de ce nom d'expérience pure, et

de ce fantôme de maladie volontaire. Il est fort rare qu'on voie apparaître à leur suite d'incommodité sérieuse. Les symptômes éprouvés sont en général si fugitifs; c'est bien plus à la patience et à l'attention des expérimentateurs que nous devons faire appel, qu'à leur dévouement et à leur courage. Le Christ n'avait-il pas dit en effet : Mon joug est léger? et cette aumône féconde, ce partage que l'on fait de sa santé et de sa vie, n'est-elle pas en général aussi salutaire à celui qui la fait, qu'au prochain qu'elle doit soulager un jour ?

Les doses employées pour l'expérience pure sont en général si faibles, qu'elles affectent moins la santé que le plus léger écart de régime. Un petit verre de liqueur, quelques grains de poivre, des boissons frelatées, les émotions de la colère et du jeu, sont certes des agents plus nuisibles qu'un globule de chamomille et d'aconit, et cependant le hasard ou la moindre sollicitation nous entraînent à mépriser les conditions hygiéniques, quand il s'agit de notre agrément personnel. Ne ferons-nous donc rien pour nos semblables, rien pour nos frères?

Il ne s'agit pas, nous le répétons, d'une maladie véritable. Un expérimentateur peut aller, venir, faire ses affaires, et ce n'est qu'à force de soins et d'assiduité qu'il pourra recueillir les symptômes qui se produiront en lui, et après quelques semaines de ce léger travail, il se trouvera non-seulement aussi bien qu'auparavant, mais encore plus vigoureux, plus capable de résister aux influences atmosphériques et aux miasmes d'une épidémie. Ce n'est pas en effet par le repos, mais par l'action que la force vitale se développe, et elle doit trouver constamment et partout, les agents de réaction qui lui sont nécessaires : la pensée, la sociabilité pour le cerveau, la lumière pour l'œil, les sons pour l'oreille, l'air pour le poumon, les aliments pour l'estomac. Serait-ce donc pour rien que Hahnemann a ouvert pour nous tout un nouveau monde, celui des forces dynamiques? Ou ne devrions-nous y chercher que le moyen de combattre la maladie? Non, nous pouvons y trouver aussi celui de conserver la santé, en stimulant la force vitale par une lutte salutaire et par l'habitude du triomphe sur les agents infinitésimaux, cause de nos maladies naturelles qui ne nous sont si nuisibles que faute de nous être exercés convenablement à les vaincre.

Si donc il nous a convenu de présenter d'abord l'expérience pure comme une sainte obligation de dévouement et de sacrifice, si nous avons vu d'abord dans son accomplissement le devoir du chrétien, nous pouvons maintenant la proclamer sans crainte comme aussi salutaire dans ses résultats, qu'elle est sainte dans son principe. Elle seule peut compléter l'œuvre de la régénération de l'espèce, en généralisant les effets des doses infinitésimales, en tuant dans son germe le mal qui pourrait nous atteindre plus tard.

Nous ne citerons qu'un exemple à l'appui de nos paroles. Hahnemann, l'inventeur de l'homéopathie, a été dès ses plus jeunes ans voué à une mort presque certaine. Atteint de consomption, il fut, à l'âge de treize ans, sauvé par les remèdes d'une bonne femme qui, seule, ne l'avait pas abandonné. La misère et le malheur l'accompagnèrent pendant le cours de ses longues études. Il n'eut qu'un instant de bien-être, lorsqu'il commença sa brillante carrière d'allopathe; mais lui-même en borna le cours, en renonçant à la pratique d'un art mensonger pour obéir à sa conscience. Depuis lors sa vie est un combat cruel contre la mauvaise fortune. Il passe trois nuits par semaine livré à d'ingrats travaux, et ce n'est qu'à la fin de sa carrière, qu'auprès d'une compagne que le Ciel lui avait prédestinée, il retrouve à la fois le repos du corps et les plus douces joies de l'âme. Comment a-t-il résisté à tant de maux du corps et de l'âme? En faisant cent vingt expériences pures dans un espace de trente ans. Passons aux règles pratiques de l'expérience pure.

L'expérimentateur devra d'abord se soumettre au régime que nous prescrivons aux malades dans le prochain paragraphe.

Il se munira d'un carnet et d'un crayon, qui ne le quitteront pas, et commencera à noter toutes les sensations, même les plus fugitives, qu'il ressentira. Au bout de quelques jours d'attention soutenue, il verra avec surprise qu'il est peu d'instants dans la journée ou notre santé ne présente quelque léger désordre, que nous laissons, faute d'examen, passer inaperçu. Lorsque ces symptômes ne feront plus que se répéter successivement, c'est-à-dire en général après huit ou dix jours, il sera temps de prendre une dose de médicament.

Cette dose sera une goutte de la quatrième ou de la cinquième dynamisation. En ne pas la répétant, on aura la faculté de pouvoir suivre l'ordre chronologique des symptômes produits, et dont l'appa-

rition coïncidera avec la cessation de ceux que l'on a notés antérieurement à l'expérience. On continuera de noter avec soin la succession de tous ceux qui se présenteront, en tenant compte des jours, des heures et de toutes les circonstances, et en continuant aussi longtemps que possible, afin de pouvoir déterminer la durée d'action du médicament.

Si, par extraordinaire, après une ou deux semaines, le médicament ne développait pas son action propre et que l'on tînt absolument à en découvrir les effets, on pourrait en reprendre une goutte d'une sixième ou neuvième dynamisation; mais nous attachons une telle importance à l'ordre chronologique, qui alors deviendrait douteux, que nous conseillerons toujours, dans ce cas, de laisser passer un intervalle prolongé, pour recommencer une expérience sur une autre substance.

Autant que possible les expériences doivent être faites sous la direction d'un homéopathiste instruit et par plusieurs personnes d'âge, de sexe et de tempérament différents, qui ignorent le nom du médicament et ne puissent se communiquer les effets respectivement observés.

Quant à la rédaction, le seul soin à avoir est de noter chaque symptôme à la suite les uns des autres, sans se préoccuper d'aucune théorie. La subordination des caractères d'une même pathogénésie, ou le classement des substances par groupes ou familles, forment l'objet d'une nouvelle étude, à laquelle l'expérimentateur doit rester complétement étranger.

Enfin, les règles que nous donnons plus loin pour l'interrogation du malade s'appliquent très-bien, de même que le régime, à l'expérience pure, et nous y renvoyons nos lecteurs pour ne pas faire double emploi.

Régime à l'usage des malades et des expérimentateurs.

L'heure la plus favorable pour prendre le médicament est celle où, après un premier sommeil, tous les sens se trouvent dans un relâchement complet, et l'estomac complétement libre. Le malade doit n'avoir pas soupé le jour précédent, ou pris simplement une légère collation deux heures avant de se coucher; il aura soin, après avoir pris sa dose, de ne pas parler, de ne pas cracher, de ne faire

aucun mouvement violent; mais il fermera les yeux et cherchera à s'endormir de nouveau, pour que l'action médicale se répande sans obstacle dans toutes les parties de l'organisme.

Dans les cas urgents l'homéopathiste indiquera les exceptions à cette règle.

Si le médicament est donné en poudre, il sera dissous dans deux cuillerées d'eau bien pure quelques heures d'avance.

Le matin il faut se lever de bonne heure, se laver le visage avec de l'eau pure, nettoyer les dents avec du pain brûlé, ne mettre aucune pommade ni essence dans les cheveux, mais seulement un peu d'huile d'olive, et faire une promenade au grand air, si le temps le permet, après avoir pris une bouchée de pain.

Le travail est un des besoins de notre nature. On doit se livrer à une occupation régulière, suivie et proportionnée aux forces du malade. On devra la suspendre avant le repas, ne se mettre à table que bien reposé, et on attendra également quelque temps après avant de travailler de nouveau.

On mangera lentement, en bien mâchant ses aliments, et les plats devront être presque froids. On pourra mettre un sixième de bon vin dans son eau, si l'estomac en réclame l'emploi; mais l'eau pure serait bien préférable.

Le régime de l'esprit n'est pas moins important que celui du corps. Les soucis, la haine, le jeu, les représentations théâtrales qui amènent des émotions trop violentes et qui finissent trop tard, la colère, les discussions, sont des infractions plus nuisibles que toute autre, et l'obstacle le plus réel à un bon traitement.

La soirée doit être consacrée à la lecture, à une conversation amicale ou à quelque autre distraction innocente, pour que le sommeil trouve l'esprit aussi disposé que le corps à participer au bienfait d'un repos réparateur.

Les bains ne seront pris que du consentement d'un homéopathiste. Les parfums, les odeurs de toute espèce devront être évités avec soin.

L'usage du tabac devra être supprimé, ou au moins considérablement réduit, si une habitude invétérée rendait trop pénible sa suppression immédiate.

Les médicaments domestiques, vomitif, purgatif, tisane, sirop, lavement, sont absolument défendus.

Du choix des aliments.

PERMIS.	DÉFENDUS.
Viande de bœuf, mouton, lapin, lièvre, poulet, dinde, chapon, perdrix, pigeon, poisson d'eau douce, sole, maquereau, alose, raie.	Les aliments crus et échauffants, la viande de porc et des animaux trop jeunes; les moules, les poissons de mer à chair huileuse ou colorée; la graisse de porc, d'oie et de canard.
Des huîtres en petite quantité.	
Parmi les légumes : les pommes de terre, les haricots, les choux, les carottes, les raves, les potirons, les petits pois, les haricots verts, les choux-fleurs, les cardons, les lentilles.	Les légumes qui ont un goût amer ou aromatique, comme le cresson, les asperges, la chicorée, le persil, le cerfeuil, les tomates, les câpres, les cornichons.
Les fruits cuits ou bien mûrs, comme les poires, les pommes, les prunes, les raisins, les abricots, le melon, les figues, les fraises, les oranges et les confitures des mêmes fruits, les marrons, les châtaignes, etc., etc.	Les fruits acides ou astringents, la cerise courte-queue, les groseilles.
Un peu de sel et quelques gouttes de vinaigre dans la sauce, des oignons bien cuits.	La salade, le vinaigre, le suc de limon, les épices, le poivre, la cannelle, le girofle, et tous les aromates qui entrent généralement dans les ragoûts et le bouillon.
Le pain, la farine de blé, de haricots, de fèves, de châtaignes, le sagou, le tapioca, le riz, les pâtes sans safran, l'orge, etc., etc.	Les pâtes safranées, le café, le thé, le chocolat à la cannelle, à la vanille, au lichen.
Le lait, le beurre frais, le café d'orge ou de châtaigne, le chocolat sans arome, les œufs, le fromage frais, la crème, etc.	
Pour boisson : l'eau pure, l'eau pannée, rougie d'un peu de vin, édulcorée par de la réglisse ou du sirop de gomme, froide habituellement, ou tiédie lorsque l'estomac est irrité, surtout pendant l'été et la chaleur de la fièvre.	La bière et les vins falsifiés, les boissons fermentées de toute espèce, l'eau de Seltz, la glace, les sorbets, les limonades, etc.
	Enfin, toutes les substances que chaque malade aura reconnues comme nuisibles à son tempérament particulier, quoique permises généralement.

CHAPITRE III.

GUIDE DU MALADE ET DE L'EXPÉRIMENTATEUR PUR QUI VEULENT RÉDIGER LEUR HISTOIRE.

L'homéopathiste n'a nul besoin de suppositions imaginaires sur la nature des maladies ; il a besoin de savoir exactement quelles sont les douleurs ressenties, les parties affectées, l'époque où le mal a commencé ; en un mot, des faits, des faits et toujours des faits, que le malade seul peut lui fournir. Le rôle du médecin doit être entièrement passif, et se borner à celui d'auditeur bénévole. C'est une des gloires de Hahnemann, d'avoir compris le premier que le médecin doit écouter et non guider le malade, de même que, dans un autre ordre d'idées, Jacotot aussi entend que le maître écoute l'élève et vérifie son travail, au lieu de lui dicter des explications.

Le malade doit déclarer son âge, son tempérament, sa profession, ses habitudes, la nature des souffrances dont il est affecté, en se servant dans son récit de comparaisons bien claires et bien intelligibles, qu'il empruntera à sa profession et aux objets qui lui sont familiers.

Par exemple, on sent comme un poids, comme un clou, comme une cheville, comme des coups d'épingles, comme un arrachement, comme une secousse, comme un bandeau, comme un battement, comme un rongement, comme un engourdissement, comme une âpreté, comme une raideur, comme une griffe, comme une boule, comme un tampon, comme un picotement, un élancement, une douleur sécante, de tiraillement, de térébration, de tressaillement, de contusion, de contraction, de déchirement, de bouillonnement, de pincement, crampoïde, mordicante, brisante, d'ébranlement, de fourmillement, voluptueuse, chatouillante, démangeante, pruriante, chaude, brûlante, cuisante, pétillante.

Il faut noter les circonstances accessoires qui accompagnent chaque symptôme en particulier.

1° Celles qui dépendent des actions de l'individu, l'aggravation ou l'amélioration produite quand on marche, quand on est au lit, en se levant, étant assis, quand on chante, quand on parle, quand on mange, quand on respire, etc., etc.; 2° les circonstances de lieux, dans la chambre, à l'air libre, sur les montagnes, sur l'eau, etc., etc.; 3° les circonstances de temps, le matin, dans la journée, le soir, la nuit, au printemps, en hiver, etc., etc. L'expérimentateur qui rédige son observation doit lui-même, lorsqu'il se manifeste un nouveau symptôme, se mettre dans les conditions qui peuvent le modifier. Il doit aller, venir, se mettre à la croisée, chanter, prendre les positions propres à mieux caractériser la douleur, et noter les améliorations ou aggravations qui peuvent résulter de ces actes. Quand l'exposition du malade est terminée, les personnes qui l'assistent peuvent prendre la parole et raconter comment il a été atteint par la maladie, et ce qu'elles ont remarqué en lui. « Le praticien voit, écoute, observe; il met tout en écrit, et dans les mêmes termes dont le malade et les assistants se sont servis. Il les laisse achever sans les interrompre, il a soin de les exhorter à parler avec lenteur afin de pouvoir suivre en écrivant.

A chaque nouvelle circonstance que le malade ou les assistants rapportent on commence une nouvelle ligne, afin que tous les symptômes soient écrits séparément. Quand le malade a achevé de sa propre impulsion tout ce qu'il avait à dire, ainsi que les assistants, le médecin prend des informations plus précises sur le compte de chaque symptôme, et procède de la manière suivante après avoir relu tous ceux qu'on lui a signalés.

A quelle époque tel accident a-t-il eu lieu? Etait-ce avant l'usage des médicaments que le malade a pris jusqu'à présent, ou pendant qu'il les prenait, ou seulement quelques jours après qu'il en a cessé l'emploi? Quelle douleur, quelle sensation s'est manifestée en telle partie du corps? Quelle place occupait-elle au juste? La douleur se faisait-elle sentir par accès seulement, ou bien était-elle continuelle et sans relâche? Combien de temps durait-elle? A quelle époque du jour et de la nuit, et dans quelle situation du corps, était-elle plus violente, ou cessait-elle tout à fait? Quel était le caractère exact de tel accident, de telle circonstance? Le médecin a soin de s'en tenir à des termes généraux, afin que le malade soit

obligé de s'expliquer d'une manière catégorique sur ces divers points.

Si les causes de la maladie ont quelque chose d'humiliant, et que les malades ou ceux qui les entourent hésitent à les déclarer spontanément, on doit chercher à les découvrir par des questions faites avec ménagement ou par des informations prises en secret. Dans le nombre de ces causes se rangent les tentatives de suicide, l'onanisme, l'abus des plaisirs de l'amour, les débauches contre nature, les excès de table ou de boisson, l'abus d'aliments nuisibles, l'infection vénérienne ou psorique, un amour malheureux, la jalousie, les contrariétés domestiques, le dépit, le chagrin causé par des malheurs de famille, les mauvais traitements, l'impossibilité de se venger, une frayeur superstitieuse, la faim, une difformité aux parties génitales, une hernie, un prolapsus.

Dans les maladies chroniques des femmes il faut surtout avoir égard à la grossesse, à la stérilité, à la propension à l'acte vénérien, aux couches, aux avortements, à l'allaitement et à l'état du flux menstruel.

Pour ce qui concerne ce dernier, on n'oubliera jamais de demander s'il revient à des époques trop rapprochées ou trop éloignées, combien de temps il dure, si le sang coule sans interruption ou seulement par intervalles, quelle est la quantité de l'écoulement, si le sang est foncé en couleur, si la leucorrhée se manifeste avant qu'il paraisse ou après qu'il a cessé de couler; mais on cherchera surtout à savoir quel est l'état du physique et du moral, quelles sensations et douleurs se manifestent avant, pendant et après les règles ; si la femme est atteinte de flueurs blanches, de quelle nature elles sont, quelle en est l'abondance, quelles sensations les accompagnent, enfin dans quelles circonstances et à quelles occasions elles ont paru. » Enfin, pour faciliter le travail de rédaction, nous donnons ci-joint un tableau des principaux appareils organiques et des affections les plus communes, en rappelant bien à nos lecteurs que c'est un simple moyen d'aider leur mémoire que nous leur donnons, et en leur recommandant d'éviter les expressions générales, dont parfois nous nous sommes servi pour plus de brièveté. La position des organes devra être déterminée par un homéopathiste à qui l'anatomie soit familière. A son défaut, on pourra recourir à l'instruction suivante, dans laquelle nous donnons le moyen d'indi-

quer les organes contenus dans l'abdomen et dans le thorax, les seuls qui puissent présenter quelque difficulté.

Une personne d'une complexion régulière, se tenant debout, plaçant les mains naturellement ouvertes sur les côtés du ventre, les pouces dirigés en arrière vers la colonne vertébrale, les autres doigts en avant et ouverts, la paume des mains appuyée sur les flancs, le bord interne (inférieur dans cette position) appuyé sur les os de la hanche, les doigts indicateurs touchant les côtes ; nous aurons en contact avec les pouces les bords externes et les extrémités supérieures des reins. Entre les deux doigts indicateurs se trouve l'estomac : l'indicateur droit correspond au lobe droit du foie et à la vésicule du fiel ; le gauche couvre la rate et arrive à l'endroit où les fausses côtes recouvrent le lobe gauche du foie. Entre la pointe des deux doigts du milieu, se trouve le côlon transverse ; celui de droite couvre le côlon droit ou ascendant, et celui de gauche, le côlon descendant. Les deux doigts annulaires répondent également au côlon droit et au côlon gauche. Le petit doigt de la main droite repose sur le cæcum, et le gauche sur l'S iliaque du côlon. Entre les côlons ascendant, transverse, descendant et le pubis, se trouve la masse des intestins grêles et de leurs annexes. Derrière le pubis se trouve la vessie, qui s'élève même au-dessus quand elle est pleine. Derrière la vessie est le rectum, et entre eux l'utérus chez la femme. Chez elle les ovaires se trouvent sous les petits doigts, mais dans la grossesse l'accroissement de la matrice change tous ces rapports. On en peut dire autant des personnes trop grasses, enflées ou hydropiques. Cette instruction, nous l'avons dit en commençant, n'est certaine que pour les personnes d'une constitution ordinaire.

Les organes contenus dans la poitrine sont plus faciles à apprécier. De chaque côté, sont les poumons enveloppés chacun d'une membrane séreuse comme d'une espèce de sac. Entre eux et un peu à gauche est le cœur, dont la pointe vient battre entre la sixième et la septième côte.

Tableau des organes et de leurs principales affections.

T. Tête externe. Front, vertex, occiput, nuque, pariétaux, tempes, cuir chevelu, cheveux.

TÊTE interne. Cerveau. *Vertiges, migraine, pesanteur, céphalalgie, congestion, apoplexie.*

Y. YEUX. Conjonctive, sclérotique, cornée, pupilles, les sourcils, les paupières, les cils, les angles, glande, caroncule, sac et canal lacrymal. *Orgelet.*

VUE. *Amaurose* ou *obscurcissement de la vue. Amblyopie* ou *affaiblissement de la vue, cécité. Diplopie* ou *vue double.*

Héméralopie ou *vue diurne, hémiopie* ou *vue à moitié.*

Myopie ou *vue proche, photophobie* ou *crainte de la lumière.*

Presbyopie ou *vue longue, nyctalopie* ou *vue nocturne. Blépharite. Ophthalmie* ou *inflammation de la conjonctive.*

O. OREILLES. Région externe de l'oreille. Lobes, conques, tragus, antitragus, cartilage, région mastoïdienne.

Le *cérumen, sa couleur, sa consistance.*

OUÏE. Illusions diverses, faiblesse de l'ouïe, surdité. *Oreillon* ou *parotite, otalgie* ou *douleur nerveuse de l'oreille.*

Otorrhée ou *écoulement par l'oreille, inflammation de la membrane muqueuse de l'oreille, polype.*

N. NEZ. Régions latérales, dos, cloison, racine. Ailes, narines, angles, portion osseuse. Fosses nasales.

Mouchement, mucosités, écoulement, coryza, épistaxis ou *saignement, éternuement.*

Ozène ou *ulcération de la membrane pituitaire. Carie, polypes.*

ODORAT. *Illusions diverses. Anosmie* ou *diminution et perte de l'odorat.*

F. FACE en général. *Aspect. Prosopalgie* ou *névralgie faciale. Couperose.* Région osseuse malaire et zygomatique. Joues, lèvres, mâchoires.

D. DENTS. *Agacées, cariées, arrachées, branlantes, déchaussées, saignantes.*

Grincement, odontalgie ou *mal de dents.*

Gencives. *Ulcérées, excoriées, gonflées, gercées, saignantes,* etc.

B. BOUCHE. Mastication, salivation, sécheresse. *Aphthes, scorbut* ou *ulcération fétide de la bouche.*

Hémorrhagie, trismus, serrement convulsif des mâchoires.

Fétidité. Palais. *Altération et dépravation du goût.*
Langue. *Glossite* ou *inflammation de la langue.*
Paralysie.
Langue chargée, couleur de l'enduit.
Parole. *Ses défauts. Mutisme.*

G. GORGE. *Inflammation des amygdales. Angine, étranglement.*
OEsophage.
Pharynx. *Déglutition. Inflammation, spasmes, ulcères syphilitiques. Paralysie.*
Luette. *Allongement.*

E. ESTOMAC. *Appétit et digestion.*
Anorexie ou *manque d'appétit. Boulimie* ou *faim insatiable. Hoquets, renvois, nausées, pituites, régurgitation* et *vomissements de diverses natures.*
Gastralgie ou *douleur d'estomac.*
Gastrite ou *inflammation d'estomac, squirrhe, cancer, pyrosis choléra*, etc., etc.

A. ABDOMEN. Région externe, muscles.
Diaphragme, intestins, péritoine.
Foie, rate, flancs, ombilic, aines, hypogastre. *Colique, ballonnement, carreau, hydropisie, hernies.*
ANUS. Rectum, périnée.

A♄. Fonctions. SELLES. Nombre, consistance, couleur. *Constipation, diarrhée, dyssenterie.*
Ténesme ou *envie continuelle et inutile d'aller à la selle.*
Choléra-morbus.
Hémorrhoïdes, chute du rectum, fistules, blennorrhée.

U. VOIES URINAIRES. Reins, uretère, vessie. *Urines abondantes, ischurie* ou *rétention complète d'urine. Calculs, gravelle, polypes. Cystite* ou *inflammation de la vessie.*
Urètre. *Emission, jet, sédiment. Cuisson, rétrécissement, inflammation, blennorrhée* ou *écoulement muqueux par l'urètre.*
Dysurie ou *difficulté d'uriner. Strangurie* ou *sortie goutte à goutte de l'urine.*

P. PENIS ET VIRILIA.

Verge, gland, prépuce, scrotum, testicules, vésicules spermatiques.

Coït, priapisme, onanisme, pollutions, impuissance.

Chancres, *condylômes* ou *excroissances charnues*.

Phymosis ou *resserrement de l'ouverture du prépuce*.

Paraphymosis ou *étranglement du gland par le prépuce*.

Balanite, inflammation de la face interne du prépuce.

Balanorrhée, ou *écoulement dont le siége est au gland*.

Hydrocèle.

M. MATRICE ET MULIEBRIA. *Chute*. Col, ovaire, vagin, grandes lèvres, nymphes, clitoris, pubis.

RÈGLES, *aménorrhée* ou *suppression des règles*.

Dysménorrhée ou *menstruation difficile*.

Métrorrhagie ou *hémorrhagie de la matrice*.

Temps critique.

Leucorrhée ou *flueurs blanches* (*catarrhe utérin*).

Cancer, affections syphilitiques.

GROSSESSE, *et ses périodes*.

ACCOUCHEMENT, *stérilité*, *avortement*.

Lochies ou *sortie de sang après les couches*.

Péritonite ou *inflammation du péritoine*.

Seins, mamelons. *Allaitement*. *Agalactie* ou *absence du lait*, *fièvre puerpérale*.

R. APPAREIL RESPIRATOIRE.

Poumons. *Hémoptysie* ou *crachement de sang*.

Pneumonie ou *inflammation du parenchyme*.

Hydrothorax ou *hydropisie de la poitrine*.

Phthisie ou *consomption*.

Thorax. *Pleurodynie* ou *douleur de côté*.

Plèvre. *Pleurésie* ou *inflammation de la plèvre*.

Bronches, trachée, larynx. *Respiration*, *inspiration*, *expiration*, *haleine*. *Voix*, *toux*, *expectoration*, *son goût*, *sa forme*, *son poids et sa couleur*.

C. COEUR. *Battements*, *palpitations*. *Atrophie* ou *diminution extrême*, *hypertrophie* (*excès*).

Péricarde.

L. Tronc.

Reins, région lombaire. *Lombago, sciatique.*

Dos. *Myélite* ou *inflammation de la moelle.*

Nuque. *Torticolis.*

Cou. *Goître.*

Vertèbres. *Carie, déplacement*, etc.

X. Membres thoraciques.

Aisselles, épaules, bras, coude, avant-bras, poignets, mains, doigts, phalanges, ongles.

Goutte, paralysie, crampes, tremblements.

Verrues, raccourcissement des tendons.

Z. Membres abdominaux.

Fesses, cuisses, genoux, jambes, mollets, malléoles, pieds, doigts, phalanges, ongles.

Marche, faiblesse, tremblement, chancellement, crampes, raideur, paralysie, cors, oignons.

Généralités.

I. Moral et intellect. *Imagination, mémoire, oubli, occupation, volonté, caractère, état de l'âme, aliénation mentale, démence.*

J. Système nerveux.

Spasmes, convulsions épileptiques, cataleptiques.

Eclampsie, convulsion des enfants à l'époque de la dentition.

Tétanos ou *tension convulsive des muscles.*

Chorée. Névrite ou *inflammation des nerfs.*

Névralgie ou *douleur des nerfs.*

Hydrophobie. Delirium tremens ou *tressaillement des muscles.*

Bâillements.

Sommeil.

Court, inquiet, interrompu, prolongé, comateux, réveil.

Rêves fréquents, rares, leur nature et leur sujet.

V. Système vasculaire. Veines, artères.

Fièvre intermittente, ou *algide*, *continue*, *grave*, *pernicieuse*, *typhoïde*.

Pouls, *type*, *froid*, *frisson*, *chaleur*, *soif*, *sueur*, *anémie* ou *manque de sang*. *Chlorose* ou *pâles couleurs*.

Phlébite ou *inflammation des veines*.

Pléthore ou *surabondance de sang*. *Anévrysme*.

Q. Tissu cutané. Sueur.

(Il faut noter avec soin les maladies de la peau négligées ou guéries par des bains ou des frictions. Les maladies chroniques ont généralement pour cause éloignée une éruption répercutée.)

Exanthèmes ou *taches superficielles s'effaçant sous la pression*.

Lésions mécaniques.

Macules ou *taches persistantes*.

Squammes ou *écailles de l'épiderme*.

Bulles ou *larges vésicules sous l'épiderme*, *vésicules* ou *petits boutons pleins de sérosité*.

Pustules. *Collection de boutons purulents*.

Papules. *Petites élevures charnues*.

Tissu cellulaire.

Œdème ou *tumeur diffuse sans inflammation*. *Ulcération*, *chancres*.

Hypertrophie ou *excès de nutrition*. *Atrophie* ou *amaigrissement*.

Phlegmon, *panaris*, *furoncle*. *Abcès*, *suppuration*, *éléphantias*. *Lipômes* ou *tumeurs graisseuses*.

Tissu glandulaire. *Glandes du cou*, *des aines*, *des aisselles*.

Gonflement, *bubon*, *suppuration*.

Engorgement, *érysipélateux*, *luisant*.

K. Tissu osseux, cartilagineux.

Ostéite ou *inflammation du tissu osseux*. *Ramollissement*.

Luxation, *carie*, *nécrose* ou *portion d'os privée de vie*.

H. Muscles et articulations.

Goutte ou *douleur des articulations avec gonflement*.

Podagre ou *goutte aux pieds*.

Raccourcissement des tendons, rhumatisme articulaire.

Outre ces lésions spéciales, on ne doit pas manquer de consulter le paragraphe 3 de ce chapitre pour les formes diverses de la douleur.

L'histoire du malade peut être écrite de suite sous la dictée du malade et des assistants; mais dans les dispensaires, il convient d'avoir des registres imprimés portant au milieu, sur une ligne verticale, les vingt-cinq lettres indiquant les principaux appareils organiques. A droite de cette ligne, on écrit les symptômes à mesure qu'ils sont énoncés, en les classant chacun à leur place, et en les accompagnant de la date de leur apparition. Ceux qui ont été guéris ou ont disparu sont renfermés entre deux parenthèses. — A gauche de la même ligne, on inscrit le nom de tous les médicaments qui répondent à chaque symptôme, tels que les donne un bon répertoire. Au bas de cette colonne de médicaments, on inscrit le médicament ou les médicaments qui se représentent le plus souvent, et parmi lesquels on aura à choisir le moyen approprié. Au-dessous de la colonne des symptômes reste un espace vide, où l'on inscrit les résultats obtenus par chaque administration de médicament. On a soin également, quand le malade vient consulter, de résumer les modifications, que l'on inscrit sous sa dictée au bas de la page, de les résumer, disons-nous, dans le corps même de l'histoire, par des signes notés auprès de chaque symptôme, ainsi qu'il suit : $<$ quand le symptôme est aggravé, $>$ quand il est amélioré, $\cap$ quand il est guéri, $\cup$ quand il y a une rechute. On inscrit de plus un petit chiffre dans la concavité de ces signes, pour désigner si c'est le premier, le deuxième, le troisième médicament administré qui a produit la modification que l'on inscrit $\overset{1}{\frown}$, $\overset{2}{\frown}$, $\underset{3}{\smile}$, $\underset{4}{\smile}$. Ce petit travail, quand on y est accoutumé, n'a rien de pénible et jette la plus grande clarté sur la marche du traitement.

Passons maintenant au choix du médicament en lui-même. Ce sujet est encore un de ceux dont la solution existait sans doute dans la pensée de Hahnemann, mais qui n'a pas été exprimé assez clairement pour les besoins d'un enseignement méthodique. Nous trouvons reproduit sous mille formes diverses, dans l'*Organon*, le précepte de toujours choisir le médicament dont la contre-image représente exactement tous les phénomènes de la maladie; mais

comment trouver ce médicament s'il existe, ou comment trouver celui qui en approche le plus, dans le cas où il n'existerait pas? Comment se déterminer, lorsque plusieurs médicaments reproduisent seulement une partie des symptômes de la maladie naturelle? Voilà la difficulté qui s'est cent fois présentée à nous, et que le texte de Hahnemann n'a pas résolue explicitement. Les deux seules histoires que ce grand homme ait publiées sont trop incomplètes pour servir de modèles dans tous les cas. Une seule fois (*Organon*, § 153), il aborde ce point franchement, et voici comment il s'exprime : « Quand on cherche un médicament homéopathique, il faut surtout et presque exclusivement s'attacher aux symptômes *frappants*, *singuliers, extraordinaires et caractéristiques*; car c'est à ceux-là principalement que doivent répondre des symptômes semblables dans la série de ceux qui naissent du médicament qu'on cherche, pour que ce dernier soit le remède à l'aide duquel il convient le mieux d'entreprendre la guérison. Au contraire, les symptômes généraux et vagues, comme le manque d'appétit, le mal de tête, la langueur, le sommeil agité, le malaise, etc., méritent peu d'attention, parce que presque tous les médicaments produisent quelque chose d'analogue. »

Voilà tout ce que nous avons trouvé de plus clair et de plus nettement arrêté dans les ouvrages de Hahnemann sur ce sujet important, et, nous le répétons, cette indication nous paraît encore incomplète et insuffisante. L'expression *presque exclusivement* laisse dans notre esprit une incertitude que nous avons dû chercher à dissiper à tout prix. Quelles sont les limites de ce mot *presque*, et que signifiait-il dans la pensée intime du maître? Nous avons cherché à le découvrir, et voici le résultat de cet examen :

Un symptôme caractéristique est celui qui est accompagné de circonstances singulières, qui l'individualisent en le distinguant de tous les autres. Il est, dans une maladie, ce qu'est un signe caractéristique dans un signalement. Il lève tous les doutes, si les autres traits de pinceau concourent à donner une image exacte de ce que l'on cherche. Ainsi, la sueur est un symptôme ordinaire; mais si elle est froide, si elle teint le linge en jaune ou d'une autre couleur, si elle survient à une heure déterminée, elle devient caractéristique. Les souffrances d'estomac après avoir mangé sont des symptômes

purs et simples; mais si elles n'ont lieu qu'après avoir mangé des œufs, de la viande de lièvre, de canard, du poisson, etc., etc., ces souffrances deviennent caractéristiques. Une douleur rhumatismale le devient également si elle alterne avec d'autres incommodités, ou si elle atteint une partie bien circonscrite, etc., etc. Dans ce cas, tous ces symptômes ont la plus grande importance pour le bon choix d'un médicament.

Ils ne constituent pas cependant ce qui est nécessaire en tout et partout pour le choix d'un médicament. Supposons, par exemple, qu'un homme soit atteint de symptômes très-ordinaires, comme de diarrhée, d'hémoptysie, d'affaiblissement de la vue, et que d'un autre côté il ait des symptômes très-caractéristiques, comme sensation de térébration à la deuxième phalange du petit doigt de la main gauche, démangeaison circonscrite à la pommette droite, réveil en sursaut chaque nuit à une heure du matin, etc., etc.; supposons encore que les médicaments qui répondront au premier ordre de symptômes primitifs ne répondent pas à ces derniers; devrons-nous pour cela les mettre de côté? A cela nous répondons hardiment: non; le cas de l'exception entrevu par Hahnemann est arrivé, et nous ne pouvons nous occuper de la démangeaison de la face ou de la térébration du petit doigt, pendant qu'un crachement de sang, une diarrhée colliquative, ou une amaurose commençante jettent le malade dans le désespoir, ou mettent ses jours en danger. Si nous ne pouvons trouver dans le même médicament les symptômes les plus cruels ou les plus menaçants et le symptôme caractéristique, nous nous passerons, s'il le faut, de cette heureuse réunion de circonstances.

Nous avons donc créé, en opposition aux symptômes caractéristiques, un ordre de symptômes, que nous nommons *fondamentaux*. Ce sont les plus dangereux, les plus douloureux, les plus constants, les plus anciens, ceux dont les autres paraissent dériver, et enfin, ceux que le malade intelligent accuse presque toujours les premiers. Ils doivent, avant tout, être compris dans le médicament que l'on choisit, et même de préférence, s'il le fallait, aux symptômes caractéristiques.

Lors donc que vous avez rédigé une histoire de malade, il vous faut d'abord la relire avec soin, pour y reconnaître le symptôme

ou les symptômes fondamentaux, et au bas de la colonne gauche, inscrire les lettres symptomatographiques qui leur répondent. Après cela, vous cherchez les caractéristiques, en mettant en tête les plus saillants, et enfin, vous mettez les symptômes les moins significatifs à la suite. Le médicament à choisir est nécessairement un de ceux qui répondent au symptôme fondamental. Il faut donc examiner successivement tous ceux qui sont inscrits à sa gauche, et voir lequel d'entre eux se reproduit le plus souvent parmi les autres groupes inscrits à la gauche des autres symptômes, et surtout s'il répond aussi aux symptômes caractéristiques. Il est bien entendu que les médicaments indiqués par le dépouillement du répertoire doivent être lus et étudiés dans la matière médicale, qui reproduit l'ensemble de leur physionomie. Ainsi, on aura un moyen vraiment homéopathique, et s'il reste quelque hésitation entre deux ou trois substances différentes, il suffira, pour se décider, de faire une lecture plus attentive de la pathogénésie.

Ce n'est donc pas le nombre des symptômes reproduits, ni même le caractéristique, qui suffisent pour déterminer le choix du médicament; il faut la réunion de ces deux éléments à celui du symptôme fondamental, pour avoir le reméde vraiment homéopathique. Notre œuvre n'est ni une addition, ni une divination, ni un empirisme; elle est un travail intelligent, basé sur des règles claires et spéciales. Elle peut s'enseigner; mais pour être bien pratiquée, elle exige, avant tout, de la conscience.

Nous reproduisons ici les deux histoires publiées par Hahnemann ui-même, et nous y joignons trois histoires extraites des registres de nos dispensaires, et étudiées d'après les principes méthodiques que nous imposons aux élèves qui étudient sous notre direction. Il serait impossible, sans doute, dans la pratique ordinaire, de consacrer un travail semblable à chaque cas morbide; mais nous pouvons affirmer que, pour faire vite par la suite, il faut avoir commencé à faire lentement, et que quiconque n'aura pas voulu se soumettre d'abord à ces recherches pénibles du vrai médicament, ne pourra jamais faire de l'homéopathie qu'au hasard, et compromettre la vie de ses malades et la réputation d'un art qui lui est étranger.

Cas de guérison rapportés par Hahnemann.

« Chaque cas de maladie qui a été guéri ne montre que la manière dont ce cas a été traité. La marche même du traitement repose sur les principes que l'on connaît déjà, et que j'ai développés dans l'*Organon*. On ne peut pas lui donner des formes réelles pour chaque cas particulier qui se présente, et la relation d'une guérison isolée ne la rendrait pas plus claire qu'elle ne l'était déjà par la seule exposition des principes qui lui servent de base. Chaque cas de maladie non miasmatique étant individuel et spécial, ce qui le distingue de tout autre cas lui est également propre, n'appartient qu'à lui, et ne peut servir de modèle au traitement à suivre dans d'autres cas. S'il fallait décrire un cas complexe de maladie, comprenant des symptômes nombreux, et le faire d'une manière assez pragmatique pour que les motifs qui ont déterminé dans le choix du remède fussent d'une clarté parfaite, cette discussion fatiguerait autant l'historien que le lecteur.

Cependant, pour complaire aussi en cela à mes amis, je vais rapporter deux des plus petits cas de guérison homéopathique.

S..., femme forte, âgée de quarante et quelques années, blanchisseuse de son métier, était déjà depuis trois semaines hors d'état de gagner sa vie, lorsqu'elle vint me demander conseil.

1° A chaque mouvement, mais surtout quand elle se levait et plus particulièrement encore quand elle faisait un faux pas, elle éprouvait au creux de l'estomac des élancements qu'elle disait provenir du côté gauche.

2° Elle se trouvait très-bien quand elle était couchée ; alors elle n'éprouvait plus de douleurs nulle part, ni dans le côté, ni au creux de l'estomac.

3° Elle ne pouvait dormir que jusqu'à trois heures du matin.

4° Elle mangeait avec plaisir, mais aussitôt qu'elle avait pris quelque peu d'aliments, elle éprouvait des maux de cœur.

5° L'eau lui venait à la bouche et en ruisselait.

6° Chaque fois qu'elle mangeait, elle éprouvait ensuite des soulèvements de cœur, mais sans résultat.

7° Cette femme était d'un caractère violent, enclin à la colère.

Une sueur abondante la baignait quand elle éprouvait de fortes douleurs. Quinze jours auparavant, ses règles avaient coulé d'une manière régulière.

Tout le reste était dans l'état naturel.

A l'égard du symptôme 1, la belladone, le quinquina et le sumac vénéneux occasionnent bien des picotements au creux de l'estomac; mais ni l'un ni l'autre ne les excite seulement pendant que le sujet agit, comme ici. La pulsatille en produit bien lorsqu'on fait des faux pas, mais rarement; et elle ne détermine ni le même trouble de la digestion que signalent les symptômes, 4, 5 et 6, ni la même disposition morale.

La bryone seule occasionne pendant le mouvement des douleurs, surtout lancinantes. Elle cause aussi des picotements sous le sternum quand on lève le bras; mais elle en provoque également sur d'autres points à chaque faux pas.

Le symptôme 3 est fourni par plusieurs médicaments et aussi par la bryone.

Le symptôme 4, quant à ce qui concerne le mal de cœur après avoir mangé, appartient à plusieurs médicaments, la fève de Saint-Ignace, la noix vomique, le mercure, le fer, la belladone, la pulsatille, les cantharides; mais, il est peu ordinaire, inconstant et rarement accompagné de plaisir à prendre des aliments, ce qui arrive pour la bryone.

A l'égard du symptôme 5, plusieurs médicaments font bien venir l'eau à la bouche, de même que la bryone, mais ils ne produisent pas les autres symptômes qui s'offraient chez la malade. La bryone leur était donc préférable sous ce rapport.

Les soulèvements de cœur sans vomissement, après avoir mangé (symptôme 6), sont produits par peu de médicaments; nul ne les détermine plus fréquemment et à un plus haut degré que la bryone.

L'état du moral est un des principaux symptômes dans les maladies, et comme la bryone produit sous ce rapport des phénomènes semblables à ceux qui existaient chez la malade, ce médicament, d'après cette circonstance et les précédentes réunies, était préférable à tout autre comme remède homéopathique.

Or, attendu que la femme était très-robuste, que par conséquent la force de la maladie devait être très-considérable, puisqu'elle

causait des douleurs empêchant tout travail, mais que d'ailleurs les forces vitales n'avaient pas reçu d'autre atteinte, je fis prendre une des plus fortes doses homéopathiques, une goutte entière du suc de bryone non étendu, et je dis à la malade de revenir me voir au bout de quarante-huit heures. J'annonçai à un de mes amis, qui était présent, qu'elle renaîtrait à une santé parfaite durant ce laps de temps, ce qui lui parut douteux. Au bout de deux jours, cet ami revint pour connaître l'événement; mais la femme ne se présenta pas. Je ne pus le tranquilliser qu'en lui donnant l'adresse de cette malade, dont il alla sur-le-champ s'informer. Elle lui apprit que, dès le lendemain, elle avait recouvré la santé et pu reprendre ses occupations.

Un homme débile et pâle, âgé de quarante-deux ans, qui passait sa vie à écrire, vint me trouver le cinquième jour de sa maladie.

1° Le premier soir, sans cause appréciable, il avait eu des maux de cœur, des vertiges tournoyants, et de fréquents soulèvements de cœur. 2° La nuit suivante, vers deux heures, vomissement de matières aigres. 3° Les nuits d'ensuite, violents soulèvements de cœur. 4° Le jour de la visite, rapports d'une saveur fétide et désagréable. 5° Il lui semblait que les aliments fussent crus et indigérés dans son estomac. 6° Il avait la tête embarrassée ; elle lui semblait vide et sensible en dedans. 7° Le moindre bruit l'importunait. 8° Caractère doux, calme et patient.

Il est à remarquer ici :

1° Que quelques médicaments occasionnent des vertiges, avec des maux de cœur, comme la pulsatille, qui détermine aussi les vertiges le soir, particularité propre à un petit nombre seulement d'autres substances.

2° Que la pomme épineuse et la noix vomique excitent des vomissements aigres et une sécrétion muqueuse d'odeur acide, mais non pendant la nuit. La valériane et la coque du Levant font vomir la nuit, mais non des matières aigres. Le fer seul cause des vomissements la nuit, et peut aussi en occasionner d'acides ; mais il ne produit pas les autres symptômes qui devaient être pris ici en considération. La pulsatille, non-seulement excite des vomissements aigres le soir, et des vomissements en général pendant la nuit, mais encore les autres symptômes offerts par le malade.

3° Les soulèvements de cœur pendant la nuit sont propres à ce médicament.

4° Les rapports fétides, putrides, aigres, lui appartiennent également.

5° Bien des médicaments font naître un sentiment semblable à celui que produirait la présence de matières indigestes dans l'estomac; mais aucun ne le fait d'une manière aussi complète et aussi frappante que la pulsatille.

6° Ce symptôme est produit par la pulsatille, ainsi que par la fève de Saint-Ignace; mais celle-ci ne détermine point les autres.

7° La pulsatille occasionne quelque chose de semblable au symptôme 7, de même qu'un excès de sensibilité des autres organes sensoriels, par exemple de la vue. Quoique la difficulté de supporter le bruit résulte aussi de la noix vomique et de la fève de Saint-Ignace, ces substances la produisent à un moindre degré, et n'excitent pas les autres symptômes.

8° La pulsatille offre un état semblable du moral.

Le malade ne pouvait donc être guéri plus facilement, plus certainement et d'une manière plus durable par aucune substance autre que la pulsatille. Je la lui prescrivis sur-le-champ ; mais, à cause de sa faiblesse, je n'en donnai qu'une très-petite dose, c'est-à-dire une demi-goutte de la quadrillionième partie d'une forte goutte de suc exprimé. Le remède fut pris dans la soirée.

Le lendemain, l'homme n'éprouvait plus aucune incommodité, sa digestion était rétablie, et huit jours après, quand je le revis, rien n'avait encore reparu chez lui.

La recherche d'un si petit cas de maladie et le choix du moyen homéopathique qui y convient sont bientôt faits. Il ne faut pour cela qu'un peu de pratique, et posséder les symptômes des médicaments dans sa mémoire, ou savoir les trouver aisément dans le livre. Mais en écrire le narré, avec tous les motifs pour et contre que l'esprit aperçoit et juge en un instant, c'est, comme l'on voit, un travail long et fatigant.

M. T..., âgé de quarante-trois ans, scieur de long.

(Tempérament bilieux.)

Maladies antécédentes.

(Paralysie du bras et de la jambe du côté gauche, depuis huit ans.
Furoncles à la région dorsale et au menton, au nombre de sept à huit à la fois.
Constipation chronique.)

T. Céphalalgie frontale, avec sensation comme d'une oscillation de pendule dans la tête. — Acon., alum., arn., *ars.*, bar.-c., *bell.*, bry., caus., cocc., croc., dros. dulc., hell., ipec. *merc.*, natr., *n.-vom.*, *oleand.* plat., *sil.*, spong., *sulf.*

Étourdissements, tournoiements en se levant du lit le matin; il faut qu'il saisisse quelque chose à sa portée pour ne pas tomber. — Acon., asa., *bell.*, euphorb., *lyc.*, *n.-vom.*, *oleand.*, phos., rhod., verat., viola.-od.

F. Face pâle et jaune. Aspect maladif. — Anac., *ars.*, *calc.*, camph., canth., carb.-v., chin.-sulf., dig., fer., graph., ipec., *lyc.*, *merc.*, nitr.-ac., *n.-vom.*, phos., spig., *sulf.*

B. Langue fendillée, chargée d'un enduit blanchâtre. — *Ars.*, *bell.*, cham., cic., lach., *n.-vom.*, *plumb.*, *puls.*, alum., arn., *bell.*, *merc.*, *n.-vom.*, *puls.*, *sulf.*, tar.

E. Appétit faible. — Acon., ant., arn., bar.-c., bry., *calc.*, chin., iod., lach., *lyc.*, *n.-vom.*, *puls.*, *sulf.*

A. Constipation opiniâtre. — Bry., caus., chin.-sulf., graph., lach., *lyc.*, *natr. m.*, *n.-vom.*, op., *plumb.*, sass., *sulf.*, verat.

Il reste quelquefois huit jours sans aller à la selle.

Besoin inutile d'aller à la garde-robe. — Anac., carb.-an., caus., lyc., *merc.*, natr., *n.-vom.*, rhab. *sulf.*

Sensation de brûlement à l'anus après les selles. — *Ars.*, bry., *calc.*, euphorb., *n.-vom.*, nitr., ac., op. *oleand.*, puls., sep., *sulf.*, thui. verat.

Selles dures et d'un moule trop volumineux. — Agar., am.-c., am.-m., bry., cocc., grat. hep., *n.-vom.*, *plumb.*, *sil.*, stront., *sulf.*, thui.

Gonflement de l'abdomen par des flatuosités lorsqu'il ne va pas à la selle. — Acon., *ars.*, aur.-m., cupr., *natr.-m.*, *n.-vom.*, verat.

U. Urines très-épaisses, de couleur jaune foncé. — Camph., carb.-v., con., *n.-vom.*, plumb., sabad., sulf.-ac.

Déposant un sédiment rouge brique. — Acon., camph., chin., graph., ipec., *lyc.* *n.-vom.*, phos., *sulf.*

Urines brûlantes. — Acon., cann., carb.-an., dulc., kros., *lyc.*, *merc.*

R. Sensation d'une grande chaleur à la — Acon., *bell.*, long., asa.,

région diaphragmatique et aux hypocondres.	bry., lach., *merc.*, stann., terb.
Sensibilité douloureuse des hypocondres à la moindre pression de ses habits par suite du gonflement de l'abdomen.	*Bell.*, *merc.*, *n.-vom.*, lach.
Z. Faiblesse paralytique de la jambe gauche *aggravée par la constipation.* Caractère vif, emporté. (La maladie dont il est affecté lui est survenue à la suite d'un grand chagrin.)	Anac., *bell.*, cocc., lyc., *n.-vom.*, *oleand.*, op., *plumb.*, sec., *sil.*, stann., *sulf.*, zinc. Acon., anac., aur., bry., croc., *n.-vom.*, caus., kal., rem.
Q. Transpiration abondante de la tête et du dos le matin.	Am.-c., bry., *calc.*, carb.-v., lach., *merc.*, *n.-vom.*, par., phos., *puls.*, rhus, sep., *sil.*
Grand ulcère d'un rouge pâle, sur lequel il se lève des pellicules jaunâtres, et qui sécrète un pus sanieux, il est placé au milieu du dos.	Bor., *merc.*, *plumb.*, *puls.*, sil., *sulf.*
Furoncles tout autour de la plaie et sur les épaules ; les uns se ferment, les autres suppurent. *La plaie du dos suppure aussitôt qu'il transpire*, et il en sort une humeur aqueuse et jaunâtre. *Démangeaison lorsque les furoncles et la plaie se sèchent.* *Quand la plaie sèche les furoncles suppurent, et quand les furoncles se ferment la plaie se rouvre.*	Ant., *bell.*, euph., *n.-vom.*, phos., *sil.*, *sulf.*, thui.

Classification des organes affectés d'après l'importance de leurs symptômes.

Fondamentaux. . . A, Q, Z, T.
Caractéristiques. . T, AV.

Ordre dans lequel les principaux médicaments se sont présentés.

N. vom.	IIIIIIIIIIIIIIII (17)
Sulf.	IIIIIIIIIII (12)
Merc.	IIIIIIII (9)
Bell.	IIIIIII (8)
Lyc.	IIIIII (6)
Plumb.	IIIII (6)
Puls.	IIII (5)
Oleand.	IIII (5)
Sil.	III (4)

Le médicament indiqué est noix vomique, 15e dyn., non pas seulement parce qu'il se représente un plus grand nombre de fois que tous les autres, mais aussi parce qu'il concorde mieux qu'aucun autre avec toutes les nuances des symptômes de la maladie. Par exemple, la céphalalgie que nous avons indiquée comme symptôme fondamental, est produite par un grand nombre de médicaments, mais elle est ici nettement caractérisée par la sensation d'oscillation interne, qui appartient à nux-vomica. Pour la consti-

pation opiniâtre, à laquelle répondent lycopode et plumbum, nous avions encore besoin de trouver un symptôme caractéristique qui indiquât sûrement le médicament à choisir parmi tous ceux qui se présentaient ; cette spécialisation nous est donnée par le gonflement de l'abdomen par des flatuosités, hors le temps des selles ; symptôme qui chez nux vomica est bien évidemment caractéristique. Les sueurs de la tête et de dos se montrant *exclusivement le matin* sont encore de ce médicament. Outre ces symptômes fondamentaux, accompagnés de caractéristiques, nous avions encore d'autres traits importants de la maladie qui ne nous permettaient pas d'hésiter sur le choix du médicament : les furoncles, la sensibilité douloureuse des hypocondres à tout contact, la faiblesse paralytique de la jambe gauche, sont des symptômes spéciaux à la noix vomique.

Nous avons commencé par une 15e dynamisation, quoique l'aspect de la maladie soit en général chronique, mais nous avions à traiter des ulcères et des furoncles qui n'auraient pas disparu si nous avions employé une plus haute dynamisation.

A la consultation suivante la maladie présentait une grande amélioration.

Le lendemain de la prise du médicament, une transpiration considérable est survenue comme jamais le malade n'en avait eu.

Le médicament a produit un effet si salutaire, que des furoncles, qui étaient sur le point d'aboutir, ont disparu.

Le malade se sent comme dans un nouveau monde.

Le ventre est bien moins douloureux, et il peut supporter la pression de ses habits.

Il se sent plus libre et mange mieux.

La constipation existe toujours un peu, cependant il va mieux à la garde-robe.

L'amélioration se soutenant, saccharum fut administré pendant trois semaines, jusqu'à ce que les symptômes suivants, se représentant de nouveau, nécessitèrent une nouvelle dose du médicament.

La constipation persiste, il reste quelquefois cinq jours sans aller à la selle.

Les selles toujours aussi dures.

Les jambes vont mieux ; il peut travailler.

Plus de furoncles.

La plaie du dos a suppuré un pus épais pendant trois jours.

Médicament indiqué, NUX VOM. 30e.

La maladie étant éminemment chronique, nous avons continué le même médicament, à une dynamisation plus élevée.

Le succès a confirmé notre opinion, car, une semaine après, le malade nous est revenu avec une grande amélioration.

La douleur de poitrine a disparu ; le ventre n'est plus douloureux, et il peut se serrer dans ses vêtements.

Les jambes sont de plus en plus fortes ; les selles sont un peu

moins difficiles à expulser; elles sortent maintenant enveloppées de mucosités.

La plaie du dos a moins suppuré.

Nous avons administré une dose de NUX VOMICA à la 100e dyn.

Le malade a été complétement guéri; les furoncles ayant disparu dès la deuxième dose, il ne restait plus que la plaie, la constipation, et les sueurs de la tête et du dos qui ont cédé au dernier médicament.

Nous prenons ceci pour exemple de la vérité du principe de la théorie des doses, qui indique l'emploi des hautes dynamisations pour le traitement des maladies chroniques. Et, en effet, quoique ce cas présentât quelques symptômes ayant une forme un peu aiguë, l'ensemble de la maladie est bien évidemment chronique (premier aspect).

Nous avons donc dû, pendant les premiers temps où existait cette forme aiguë, employer des dilutions peu élevées; mais aussitôt que ces symptômes ont disparu, nous avons élevé graduellement les dynamisations jusqu'à la guérison de la totalité des symptômes.

Mme B..., âgée de cinquante ans, couturière.

(Tempérament bilieux.)

(Est affectée, depuis dix ans, d'une douleur dans l'abdomen.)	
T. Sensation de froid, puis de brûlement par toute la tête, se manifestant par bouffées dans la journée.	Arn., *calc.*, laur., phos., val., calad., canth.
Y. Obscurcissement de la vue, comme par un brouillard, quand elle a mal à la tête.	Amb., ang., arn., *ars.*, asar., aur., *bell.*, bry., *calc.*, *lyc.*, *puls.*, sil., squill., *sulf.*, stram.
O. Bourdonnement dans les oreilles pendant le mal de tête.	Acon., arn., *ars.*, *bell.*, bry., *calc.*, carb.-an., carb.-v., caus., cham., chin., *lyc.*, merc., natr., op., petr., *puls.*, *sulf.*, verat.
G. Sensation de grattement, comme si elle avait une excoriation dans la gorge en avalant sa salive.	Amb., arn., caus., carb.-an., *calc.*, graph., hep., phos., *puls.*, sabad., stann., *sulf.*, teuc.
F. La face est jaunâtre.	*Calc.*, canth., graph., *lyc.*, magn. m., merc., n.-vom., *puls.*, *sulf.*

E. Nausées et haut-le-corps pendant les douleurs de l'abdomen.	Acon., agar., *ars.*, bar.-c., *bell.*, bry., camph., carb.-an., carb.-v., chin., cham., cocc., graph., hell., ign., ipec., kal., lach., led., *lyc.*, mez., n.-vom., op., *puls.*, *sulf.*, thui., verat.
Grand appétit.	
A. Sensation de brûlement dans l'abdomen avec points de côté.	Aloès, ars., camph., canth., lach., laur., rat., sass., sep., verat., rhus, sabad.
Pression brûlante dans les flancs.	Amb., *bell.*, *calc.*, eupho., chin., lyc., merc., n.-vom., plat., samb., staph., *sulf.*, tart., terb., verat., zinc.
Ballonnement et dureté de l'abdomen.	*Calc.*, caus., graph., iod., mang., natr., *puls.*, sep., staph., *sulf.*
Coliques et frissons dans le ventre.	*Ars.*, *bell.*, hæm., *sulf.*
Sensibilité douloureuse de l'abdomen au toucher.	Acon., aspar., bell., bism., canth., cham., cyc., hyos., n.-vom., *puls.*, stann., *sulf.*, tab., verat.
Douleur vive, lancinante, se manifestant dans la partie inférieure de l'abdomen lorsqu'elle fait un faux pas.	Ang., *bell.*, bry., *calc.*, cham., chin., cupr., dig., gins., gran., kal., kreos., merc., mez., nitr.-ac., *puls.*, sep., spig., *sulf.*, verb.
R. Sensation de tortillement et de brûlement sous le sternum.	Am.-c., *ars.*, bry., *calc.*, canth., carb.-v., caet., colch., crot., euph., kal., kreos., lach., lobel., *lyc.*, merc., murex, n.-vom., sabad., *sulf.*, tart., zinc.
XZ. Fatigue et frémissement dans les bras et dans les jambes aggravée par les douleurs abdominales.	Acon., am., agar., anac., *calc.*, cham., chen., kal., lyc., n.-vom., olean., petr., *sulf.*
Fatigue dans les jambes.	
Frémissement dans les jambes.	Mosch., murex, *puls.*, *sulf.*
I. Caractère maussade.	Bov., caps., ol.-an., plat., rhod., sabad., sec., *sulf.*
Tout lui déplaît, elle n'a de goût à rien, ennui.	*Calc.*, *lyc.*, *puls.*, *sulf.*
Répugnance pour le travail.	Aur., n.-vom., plomb., *puls.*
Elle pleure souvent.	Agar., *bell.*, chin., crot., evon., lach., n.-vom., oleand., phos., *sulf.*
	Bell., bry., caus., cham., graph., lach., plat., *puls.*, sep., staph., *sulf.*, *viol.* tric.
Dort peu, elle rêve qu'elle tombe dans l'eau.	Anac., con., hep., kal., ran., *sulf.*
V. Frissons, alternant avec chaleurs, qui montent au visage lorsque les douleurs se manifestent au point de provoquer une syncope.	Acon., bell., n.-vom., *puls.*, sec.-corn., *sulf.*

Classification des organes affectés d'après l'importance de leurs symptômes.		*Ordre dans lequel les principaux médicaments se sont présentés.*
Fondament. .	A, T, E, G.	Sulf. (17)
Caractéristiq.	Y, O, Z.	Puls. (13)
		Calc. (11)
		Lyc. (9)
		Bell. (7)

Médicament indiqué, PULS. 10e dyn., 1 DOSE 1er jour.

Six jours après, la malade revint; elle était dans la même position et n'avait pas éprouvé d'amélioration.

Ce médicament couvrant parfaitement les symptômes les mieux caractérisés, nous jugeâmes que la dose seulement avait été mal choisie et qu'il fallait recourir à une dynamisation plus élevée. En effet, nous lui donnâmes :

PULS. 15e dyn., 1 DOSE.

Et la malade nous revint quelques jours après en nous annonçant une grande amélioration.

La tête allait mieux.

La poitrine aussi était améliorée.

Les nausées moindres.

Elle a pu marcher, quoiqu'il lui restât encore quelque faiblesse.

Les douleurs du ventre se sont calmées, mais il était encore douloureux au toucher.

Et il lui reste encore une pesanteur au bas-ventre.

Nous donnâmes saccharum ; il fallait laisser agir le médicament ; et six jours après la malade nous revint avec une amélioration encore plus sensible.

Les coliques étaient guéries complétement.

Le ventre est moins ballonné, mais il est encore un peu dur.

La malade peut marcher, les jambes se raffermissent.

La douleur de la tête a disparu.

Il lui reste encore quelques nausées le matin.

UNE DOSE, PULS. 50e, fut administrée.

La malade fut complétement guérie dans l'espace de six semaines, avec un seul médicament, administré à des dilutions différentes. Nous ne nous appesantissons pas davantage sur l'importance des

doses dans le traitement des maladies chroniques; telle affection qui résistait à de basses dynamisations est emportée par les hautes avec la plus grande facilité.

Mme S..., lingère, trente-cinq ans.

(Tempérament sanguin.)

(Ulcère au col de la matrice depuis trois ans.) Quatre cautérisations au fer rouge et deux au nitrate d'argent. Elle a été déclarée incurable par les allopathes. Après six mois de séjour à l'hospice Beaujon, elle en est sortie aussi malade qu'elle y était entrée. (Nodosité sur la face antérieure du tibia avec sensibilité excessive au toucher ; le frottement le plus léger, même celui du drap du lit, est insupportable; fièvre typhoïde et inflammation d'intestins il y a six mois.) Ancienne maladie syphilitique.)	Maladies antécédentes.
T. Battements dans les tempes et lourdeur de tête pendant les grandes chaleurs.	*Acon.*, arn., *bell.*, *ars.*, bry., *calc.*, caps., cham., cocc., graph., lach., lyc., puls., sass., sep., sil., *sulf.*, verat.
Sensibilité douloureuse du cuir chevelu.	Alum., am.-c., *calc.*, carb. veg., *merc.*, *nitr.-ac.*, sil., *sulf.*
Y. Brouillard devant les yeux.	*Acon.*, *bell.*, *calc.*, lyc., *merc.*, plumb., sass., sec., *sulf.*
N. Perte totale de l'odorat.	Anac., aur., *calc.*, caust., ipec. phos., sep., *sulf.*
Elle mouche considérablement ; écoulement de pus par le nez.	Alum., am.-c., asa., *calc.*, con., graph., lyc., puls., *sulf.*
Croûte dans l'intérieur des fosses nasales, qui tombe lorsqu'elle se mouche, et alors il s'écoule une humeur jaunâtre dans la gorge, qui la force à ravaler sans cesse.	Alum., ant., graph., lach., *lyc.*, *nitr.-ac.*, *sulf.*, thui.
O. Bourdonnement dans les oreilles.	*Acon.*, ant, *ars.*, *bell.*, bry., *calc.*, carb.-an., coff., lack., *merc.*, natr.-m., phos., *sulf.*, sep.
B. Odeur fétide de la bouche.	Agar., anac., *bell.*, bry., hyos., *merc.*, *n.-vom.*, sil., *sulf.*

G. Sensation de brûlement dans la gorge.	*Acon.*, am., caust., canth., euphorb., laur., *lyc.*, *merc.*, mez., phos., sabad., squill., *sulf.*
Picotements dans la gorge le matin.	Acon., aur., mur.
Crachement de mucosités jaunâtres difficiles à expectorer.	Ang., *calc.*, con., puls., staph., *sulf.*, thui.
E. Nausées à jeun le matin.	Agar., ant., bell., bry., carb., an., hell., laur., *lyc.*, *merc.*, *nitr.-ac.*, *n.-vom.*, plumb., puls., *sulf.*, ther., val.
Suivies de vomissements d'eau.	Caust., crot., raph., sulf.
A. Pesanteur dans la région sus-pubienne, sur la matrice et sur l'anus, avec sensation comme si tout allait sortir par le bas. Elle est obligée de tenir son ventre à deux mains pour marcher.	Am.-c., bell., bor., con., musch., *nitr.-ac.*, n.-mos., plat., sep.
Gonflement du ventre après avoir mangé.	*Calc.*, caus., graph., iod., mang., natr., sep., staph., *sulf.*
Points de côté en marchant, tantôt à gauche et tantôt à droite.	*Acon.*, am.-c., bry., *calc.*, canth., chin., *merc.*, natr.-m. phos., plumb., rhus., squill., *sulf.*
M. Flueurs blanches âcres quelquefois ; bien réglée.	*Acon.*, agn., *ars.*, *calc.*, carb.-v., cocc., mez., puls., *sulf.*
Grande chaleur dans la vulve et la matrice avec inflammation jusqu'à l'anus.	*Acon.*, bell., *calc.*, *merc.*, *n.-vom.*, *sulf.*, sep.
Le moindre frottement rend la marche impossible ; grande démangeaison à l'anus le matin en se levant.	Amb., am.-c., carb., caus., croc., ign., *lyc.*, *nitr.-ac.*, *n.-vom.*, sil., *sulf.*, teucr., zinc.
Démangeaisons au pubis pendant les chaleurs de l'été.	*Sulf.*
R. Sensation d'une plaie très-douloureuse au toucher entre les omoplates.	Bell., china., con., *merc.*, *sulf.*
Cette douleur correspond au sternum avec des picotements comme des coups de canif.	Bell., china, ipec., *nux-vom.*, plat.
La douleur augmente en se redressant et ôte la respiration.	*Acon.*, *bell.*, bry., *calc.*, *nux-v.*, op., rhus, *sulf.*
Nodosité très-douloureuse sur la face antérieure du tibia.	Bov., daph.-ind., lach., merc., phos.-ac., pet., ter., thui., sulf.
I. Colère, grandes impatiences, ennui.	*Acon.*, aur., caust., kali, nux-v., phos., *sulf.*

5. Irritation nerveuse, elle rêve fréquemment de choses effrayantes.

Frissons avec pâleur mortelle lorsqu'elle entend le bruit d'une voiture roulant sur le pavé, ou le tambour et la musique militaire.

Ant., *bell.*, cocc., graph., lach., lyc., *merc.*, *n.-vom.*, phos., *puls.*, sep., *sulf.*

Arn., *calc.*, ign., lyc., mang., natr., plat., sil., zinc.

Classification des organes affectés selon l'importance de leurs symptômes.

Fondam. M, H, N, G, A, I.
Caractér. J, R.

Ordre dans lequel les principaux médicaments se sont présentés.

Sulf.	IIIIIIIIIIIIIIIIIIII (22)
Calc.	IIIIIIIII (10)
Merc.	IIIIIIII (8)
Bell.	IIIIIIII (9)
Lyc.	IIIIIII (8)
Nit.-ac.	IIII (5)
N.-vom.	IIII (5)
Acon.	IIIIII (7)

Le médicament indiqué est CALCAREA à la 5e dynamisation, en raison de la nature des lésions et des tissus affectés qui appartiennent aux premières divisions de la théorie des doses.

Nous avons préféré le calcarea au sulfur, qui se présente cependant un plus grand nombre de fois au dépouillement des médicaments indiqués par les répertoires; mais il est facile de voir que calcarea, tout en couvrant aussi bien que sulfur les symptômes fondamentaux, reproduit beaucoup mieux les caractéristiques.

Le sixième jour après la prise du médicament, amélioration très-sensible de l'état de la malade; elle a perçu des odeurs, ce qu'elle n'avait pu faire depuis deux mois.

Amélioration de la gorge; elle crache moins et elle observe que les mucosités sont moins abondantes.

Les maux de tête ont disparu.

La douleur du dos est guérie.

La nodosité de la jambe diminue.

Il lui reste encore un brouillard devant les yeux.

Les démangeaisons à la vulve existent encore un peu; tortillement dans la région lombaire à l'approche des règles.

Chaleur très-forte avec transpiration abondante, pour peu que l'on travaille.

La soif a disparu.

Médicament indiqué, BELLAD., 5e.

La belladone fut administrée, parce qu'elle correspond parfaitement aux symptômes des yeux et des lombes qui sont maintenant les plus douloureux, ainsi que pour les symptômes de la sueur.

Dans l'intervalle du sixième jour au trentième, l'amélioration allant toujours en augmentant, nous n'avons donné que du sucre de lait.

Trentième jour.

Grande amélioration.
La douleur du ventre est calmée.
Plus de leucorrhée.
Cuisson dans la gorge.
Encore un peu de brouillard devant les yeux.
Sensibilité du cuir chevelu au vertex.
Plus d'éblouissements.
Une dose de Belladone, 30e, amena une guérison complète.

Nous avons choisi à dessein ces trois cas de guérison pour montrer l'importance de la distinction des symptômes en fondamentaux et caractéristiques; car quoiqu'il arrive souvent que ce soit celui qui se présente un plus grand nombre de fois au dépouillement des répertoires qui corresponde aux premiers, cette indication doit être confirmée pleinement par la spécialisation exacte des symptômes caractéristiques, et aussi celle du choix des dynamisations dans le traitement des maladies chroniques.

Les premières histoires présentent deux cas de guérisons différentes qui ont été faites avec un seul médicament, mais à des dynamisations différentes; l'autre, avec deux médicaments seulement. Dans ces trois cas l'homéopathiste a suivi avec prudence la marche de la maladie et n'a fait qu'aider la force vitale à produire la réaction nécessaire au rétablissement de la santé en ménageant avec discernement les doses, et en usant largement de ce médicament précieux qui ne donne jamais d'aggravation, que l'on appelle saccharum.

CHAPITRE IV.

THÉORIE DES DOSES.

Quantité, choix de la dilution, répétition, mode d'administration.

De toutes les lacunes laissées par Hahnemann dans l'*Organon* et léguées par lui aux méditations de ses disciples, la plus importante est sans contredit la posologie homéopathique. Depuis plusieurs années nous avons travaillé à la combler, et nous pensons que les

doctrines professées à l'Ecole homéopathique de Rio ne laissent plus rien à désirer à cet égard.

La question des doses, prise en elle-même, renferme deux points : la quantité et la dilution.

Quant à la quantité, elle ne saurait être trop faible. La matière est divisible à l'infini. Chaque tour du pilon divisant chaque atome en deux parties seulement, produit, en une heure, une telle quantité de molécules, que chaque globule en contient plusieurs millions. Ce globule suffit donc non-seulement à un malade, mais au besoin pour des centaines et des milliers. Il nous est arrivé plusieurs fois de traiter des cargaisons entières d'Africains infectés de petite vérole et importés au Brésil par des négriers. Un globule de Vaccine, d'Arsenic ou de Mercure dissous dans un litre d'eau et distribué par petites cuillerées à tous les malades, tel fut souvent le début de notre traitement, en attendant que l'on pût tirer quelques renseignements individuels de ces malheureux, qui parlaient une langue inconnue pour nous. Or, dans ce cas-là nous ne nous sommes jamais aperçu qu'un centième de globule eût un effet moindre qu'un globule entier.

Comment donc, nous dira-t-on, peut-on donner à un seul individu 15, 20 ou 50 globules sans danger? C'est, nous le répétons, parcequ'il y a toujours un excédant considérable dans tous les cas, un excédant qui est rejeté hors du corps humain sans avoir produit d'effet. La même chose a lieu quand vous prenez un bain; que ce soit dans un ruisseau, dans la Seine ou dans le Gange, votre corps n'est en contact qu'avec une portion très-limitée de fluide. Or, chaque globule homéopathique contient un océan médicinal; dix globules ne peuvent donc pas vous saturer davantage qu'un seul.

L'espace manque à l'agent; mais si le temps lui vient en aide, il y a vraiment augmentation d'effet. Un seul globule, dissous dans un verre d'eau et pris par cuillerées de douze en douze heures, constitue autant de doses que le nombre des cuillerées prises, et peut jeter une grave perturbation dans la marche d'un traitement.

Le choix de la dilution est tout autrement important, et puisque nous tenons, dans cet écrit, à être l'image fidèle, l'écho de l'Ecole de Rio, nous allons reproduire une leçon professée sur ce sujet dans une chaire de cette Ecole, le 7 octobre 1847.

« Messieurs,

« Vous ne vous étonnerez pas de nous voir revenir sur la théorie des doses. Son importance vous est suffisamment démontrée. Un homéopathiste réduit à n'employer qu'une seule dilution, ou à les employer toutes au hasard, ce qui est encore pis, serait dans la position d'un musicien qui ne pourrait employer qu'une note, ou forcé de les employer toutes sans aucune règle. L'harmonie sublime que Hahnemann a établie dans la matière médicale doit aussi présider au choix des dilutions. L'ordre a commencé à naître dans les sciences médicales, il doit y grandir ; il doit tout envahir, il ne doit s'arrêter qu'aux dernières limites du chaos.

« De récentes discussions, qui agitent tous les homéopathistes d'Europe, rendent du reste nécessaire de rappeler parmi les élèves de l'Ecole homéopathique du Brésil les vrais principes qui régissent la matière, et qui pourraient être ébranlés dans leur esprit par le bruit de ces querelles lointaines.

« Jetons d'abord un coup d'œil sur l'historique de la question. Hahnemann, vous le savez, ne s'écarta guère, d'abord, des doses allopathiques. Des aggravations successives l'obligèrent peu à peu à entrer dans la voie des dilutions qu'il prenait pour un simple fractionnement, et qu'il croyait, comme la plupart des homéopathistes le croient encore aujourd'hui, le moyen infaillible d'éviter ces aggravations qu'il redoutait par-dessus tout. Longtemps cependant il employa encore des gouttes de teinture et s'élevait à peine aux quatrièmes, cinquièmes ou sixièmes dynamisations. Lorsqu'il élabora sa théorie des maladies chroniques, il monta rapidement l'échelle potentielle et déclara bientôt que la trentième dilution était préférable presque dans tous les cas. Depuis lors, n'ayant fait aucune publication nouvelle, on a cru que le génie du maître était resté stationnaire. C'est une erreur que j'ai déjà relevée, et sur laquelle j'insiste de nouveau. Hahnemann, dès 1831 et 1832, avait employé des dilutions encore plus élevées, et les avait conseillées à ses élèves. J'ai vu, en 1834, une correspondance volumineuse toute de sa main, qui doit exister encore entre les mains du docteur Mauro, et que ce doyen de l'homéopathie napolitaine publiera sans doute un jour. Dans ces lettres, couvertes de son écriture microscopique, Hahnemann insiste de plus en plus sur l'emploi des atténuations de plus en

plus élevées. Il ne parle plus que de cinquantièmes, soixantièmes et quatre-vingtièmes. C'est à ce dernier chiffre même que le docteur Mauro s'était arrêté, et c'est avec ces doses qu'il me traita dans une grave maladie où je reçus ses soins obligeants.

« Pendant ce temps-là, un disciple aventureux avait franchi d'un seul coup un intervalle immense, le docteur Korsakoff avait préparé une quinze-centième atténuation de sulphur, et proclamé son efficacité. Le fait ne fut pas nié, mais parut tellement excentrique que personne n'osa l'imiter, ni le prendre au sérieux. Ce ne fut que dix ans plus tard que Gross reprit ces patientes recherches et mit en honneur ces doses fabuleuses, et que l'on a, à juste titre, appelées Korsakoviennes, du nom de leur premier inventeur.

« Aujourd'hui il est impossible d'ouvrir un ouvrage ou un journal homéopathique sans entendre parler de deux-centièmes, huit-centièmes, milliémes, six-milliémes et même dix-milliémes dynamisations! C'est l'histoire de toutes les découvertes; Colomb découvre un îlot, ses continuateurs trouvent un continent immense. Mais Colomb est toujours l'inventeur.

« Ces découvertes inespérées ont jeté les esprits dans un état d'enthousiasme peu propre à la réflexion. Une espèce d'anarchie est née de la conquête de ces faits si nombreux, qui paraissaient déjouer toute tentative de systématisation. Chacun s'installa dans les parties du vaste empire qu'il avait entrevu le premier. Du vivant même de Hahnemann, qui préconisait les trentièmes dans ses ouvrages, une école nombreuse revenait aux premières dynamisations, pendant que de hardis chercheurs préludaient à la découverte des centièmes, des milliémes et des dix-milliémes.

« Enfin, lasse des clameurs contradictoires de tant de prétendants, la grande masse des praticiens prit un moyen terme et déclara, avec cet aplomb qu'on appelle quelquefois le bons sens populaire, que toutes les dilutions étaient indifférentes, et que lorsque le médicament était vraiment homéopathique on pouvait, à son gré, employer une dilution quelconque en commençant par la teinture mère et finissant où Dieu voudrait. Cette étrange opinion fut non-seulement émise, mais reproduite de mille manières. Elle est, quelque étonnant que le fait vous paraisse, messieurs, elle est encore aujourd'hui l'apanage des trois quarts des homéopathistes praticiens.

« Ce fut cependant dans ces circonstances que nous conçûmes le hardi projet de coordonner les éléments de la théorie des doses. Nous y travaillâmes avec ardeur, en Sicile, pendant les années 1836 et 1837, où elle fut communiquée à nos collaborateurs palermitains. Nous la publiâmes en 1838 dans les *Annales* du docteur De Blasi. Elle fut reproduite, en 1839, par une lettre du docteur Calandra dans la *Bibliothèque de Genève*, où nous fîmes insérer, en janvier 1840, un article détaillé sur ce sujet. Immédiatement répandue en Sicile, où elle a assuré le succès des expériences faites dans les hôpitaux et dans les dispensaires et hâté le triomphe de l'homéopathie dans cette île, elle n'a pas moins servi à la propagation de notre doctrine au Brésil, où elle fait partie des principes adoptés par cette école, et, je le pense, elle sera aussi bientôt généralisée en Europe, où elle a été adoptée par fragments plutôt que comprise dans sa totalité synthétique.

« Gross a réussi à populariser les très-hautes dynamisations, il a heureusement creusé un nouvel abîme entre nous et les médecins-matérialistes; mais, en récompense de ce service immense, il a été abreuvé de dégoûts, son humeur est aigrie, il en mourra sans doute de chagrin. (Ces paroles étaient prononcées peu de mois avant la mort de l'illustre disciple de Hahnemann.)

« Revenons maintenant au fond même de la question et posons de nouveau les données de ce problème, dont la solution, obtenue il y a dix ans, nous paraît propre à comprendre encore en ce moment les différents faits nouveaux qui se sont produits dans le domaine de la science.

« Personne, en 1836, ne soupçonnait que toutes les différentes dilutions d'un médicament pouvaient avoir une utilité spéciale. A l'exemple de Hahnemann, chacun cherchait une dilution qui jouirait de la propriété merveilleuse de produire le plus grand effet salutaire possible, et qui ne devait jamais produire d'aggravation. C'était une espèce d'Eldorado médical vers lequel chacun se précipitait sans jamais l'atteindre. L'aggravation médicale avait été le cauchemar de Hahnemann pendant toute sa vie. Trente fois il croyait lui avoir échappé et trente fois il l'avait vue reparaître devant lui, plus implacable que jamais. Bien d'autres se sont perdus dans cette recherche impossible. Les trente stations de Hahnemann avaient été

inutiles ; aujourd'hui qu'on en a fait dix mille est-on plus avancé ? M. le docteur Nunez ne se plaint-il pas amèrement des aggravations causées par les cinq-milliémes et les six-milliémes ? Il est donc aujourd'hui prouvé jusqu'à l'évidence que la dilution normale, qui doit toujours guérir et ne jamais aggraver, n'existe pas. Il est donc prouvé que dans chaque cas donné il y a un choix à faire, choix intelligent et dont les règles doivent faire l'objet des recherches du médecin philosophe. Cette vérité, que le premier j'ai émise en 1837, est aujourd'hui reconnue par les bons esprits. Je l'ai vue reproduite dans une foule de publications, et dernièrement encore dans *L'homeopathic Advertiser* de New-York ; mais elle a encore bien à faire pour être admise généralement. De même que les anciens médecins cherchaient, parmi les myriades de médicaments dont la nature nous offre le choix, une panacée universelle, ainsi beaucoup d'homéopathistes, parmi les dynamisations d'un médicament, ne veulent en trouver qu'une qui réponde à tous les cas [1].

« L'emploi raisonné de toute l'échelle des dilutions entraînait une conséquence non moins inattendue : c'est que les aggravations peuvent aussi bien avoir lieu par l'emploi de dilutions trop élevées que de dilutions trop basses. Chaque état morbide a une dilution qui lui répond de préférence ; plus vous vous en éloignerez, soit en dessous, soit *en dessus*, plus vous risquerez de causer une aggravation dangereuse. Cette conséquence, qui forme partie intégrante de ma théorie, n'ayant pas été reproduite, j'ai lieu de croire que beaucoup de mes lecteurs se sont arrêtés à la lettre, et n'ont pas approfondi l'esprit de ma publication. C'est elle cependant qui m'a forcé à rechercher la loi posologique, que j'ai formulée d'abord en ces termes : Les basses dilutions conviennent aux maladies aiguës, et les dilutions élevées conviennent aux maladies chroniques.

« Cette idée, depuis le jour où je l'ai énoncée, a été vingt fois reproduite ; mais, privée des prémisses logiques que je lui avais données, privée des conséquences pratiques dont je l'entourais, cette

[1] Cette préoccupation de trouver une dynamisation type se reproduit dans tous les écrits, dans tous les discours ; elle reparaît même dans le programme de M. Danzi, de Milan, sur la théorie des doses. Le premier paragraphe, en effet, demande que l'on établisse à quelle dilution un médicament est le plus favorable à la guérison, et le moins susceptible de produire des aggravations. C'est ce que nous appelons chercher une panacée parmi les dilutions, et c'est ce que nous espérons bien éclairer par notre théorie des doses.

loi devait rester à peu près stérile entre les mains de mes plagiaires ; et si je ne l'eusse exposée moi-même convenablement en Sicile et au Brésil, la pratique homéopathique eût ressenti longtemps encore les funestes effets de son absence.

« Voici donc, messieurs, les principes qui doivent vous guider dans la recherche convenable à chaque cas morbide : vous devez ne jamais perdre de vue que les symptômes produits par un médicament, lors même qu'ils sont semblables à ceux de la maladie que l'on veut combattre, ne suffisent pas encore pour constituer l'homéopathicité absolue, mais qu'ils doivent aussi représenter le degré d'énergie et d'activité de l'état morbide. Toute affection peut être plus ou moins profonde, plus ou moins ancienne, et ces différentes circonstances trouvent leur analogie dans les différentes dilutions du médicament approprié.

« La formule : les maladies aiguës demandent de basses dilutions, et les maladies chroniques demandent des dilutions plus élevées, n'est qu'une application de cette idée fondamentale. Elle doit avoir des formules analogues en rapport avec l'âge, le sexe, le tempérament du malade ; en rapport avec la nature des tissus et des appareils où le mal s'est localisé. Nous allons examiner ces différents points successivement.

« 1° La distinction entre les maladies chroniques et les maladies aiguës vous est assez connue ; elle n'est plus pour vous un fait obscur et douteux. La maladie aiguë est celle où la force vitale réagit victorieusement contre une action toxique modérée. Sa durée est déterminée. Les anciens l'avaient, avec raison, portée à quarante jours. La science a cependant rectifié cette perception empirique, et a prouvé que parfois cette action n'est que de quelques heures, et s'étend, pour quelques substances, jusqu'à soixante jours. La maladie chronique est celle où la force vitale a succombé dans la lutte. Sa durée est illimitée, et durerait autant que la vie, si le hasard ou un bon traitement ne lui mettait un terme par un médicament homéopathique.

« Ces deux états, dont nous avons distingué les caractères dans notre cours de pathologie de l'année passée, répondent, le premier, aux basses dilutions, qui produisent des symptômes violents, mais passagers ; le deuxième, aux dilutions élevées dont l'action est pro-

longée, latente et tenace. Des degrés insensibles rapprochent, par le fait, ces états distincts. En théorie, des nuances sans nombre les subdivisent à l'infini. C'est au tact du médecin à appliquer le principe à chaque cas donné. Dans les cas très-aigus, nous employons très-souvent des deuxièmes et troisièmes dilutions. Dans les cas aigus, les cinquièmes, sixièmes, septièmes et huitièmes suffisent ordinairement. Dans les cas chroniques, nous commençons à employer des neuvièmes ou des quinzièmes, et nous allons au besoin jusqu'aux soixantièmes et aux centièmes. Vous savez, du reste, que nos médicaments ont reçu un nombre de secousses mille fois plus grand que les préparations ordinaires, et que, sous ce rapport-là, nos centièmes équivalent au moins aux dix-millièmes des homéopathistes d'Europe.

« Nous ne doutons pas, notez-le bien, que les millièmes et dix-millièmes ne soient parfaitement actives ; mais les chances d'altération deviennent si grandes lorsqu'on multiplie les dilutions, que nous avons moins de confiance à une millième qu'à une centième. Outre cela, le procédé de la succussion dans le vide exige un tel travail, qu'il est impossible de le continuer au delà de cent, et alors qui nous garantit que les miasmes contenus dans l'air atmosphérique ne prévaudront pas dans la teinture médicinale contre l'atome si prodigieusement réduit, qui y continue ses migrations indéfinies?

« 2° Quant à la considération de l'âge, il est évident que, toutes choses égales, l'enfance exige de basses dilutions, et la vieillesse des dilutions élevées. Chez l'enfant, toute maladie est aiguë; toute affection se complique de symptômes chroniques chez le vieillard. Si l'enfant est attaqué d'une maladie héréditaire, il faudra monter d'un degré ou deux l'échelle des dynamisations. Ici, comme toujours, une ample latitude doit être laissée au tact du médecin.

« 3° Le sexe masculin me paraît plus en harmonie avec les basses atténuations, et le sexe féminin avec les dilutions élevées. La durée moyenne de la vie est, en effet, un peu plus longue chez les femmes que chez les hommes.

« 4° Le système sanguin me paraît exiger les doses les moins dynamisées. Après lui, je placerai le système bilieux, puis le lymphatique ; enfin les dynamisations les plus élevées me paraissent convenir au tempérament nerveux.

« 5° Cette classification des tempéraments paraît entraîner celle des tissus et des divers systèmes de l'économie, que je crois devoir ranger dans l'ordre suivant :

Tissu cellulaire.	Système vasculaire.
Muscles.	Glandes.
Os.	Tissu cutané et muqueux.
Articulations, cartilages.	Système nerveux.

« 6° Si nous considérons l'homme sous le rapport des appareils organiques, nous adoptons l'ordre suivant :

Appareil locomoteur.	Génito-urinaire.
Circulatoire.	Respiratoire.
Digestif.	Nerveux-sensitif.

« Nous ne pouvons entrer dans les détails d'application où nous entraîneraient ces deux derniers paragraphes ; nous laissons, messieurs, à votre appréciation individuelle l'application de ces principes. Nous vous ferons observer cependant que de nombreuses expériences ont confirmé ces données théoriques dans les plus vastes dispensaires qui aient été ouverts à la pratique de notre art : ceux de Palerme, de Paris et de Rio-Janeiro. Gardez-vous donc, par exemple, de confondre, dans votre pratique, une maladie du cœur, qui appartient aux appareils vasculaire et locomoteur, avec une maladie des organes respiratoires. Une pratique des plus étendues nous a prouvé cent fois que, malgré les analogies de fonctions et le rapprochement topographique, la première exigeait impérieusement des cinquièmes et des neuvièmes dilutions, et que la dernière n'était heureusement modifiée que par les trentièmes, les cinquantièmes ou les soixantièmes.

« Vous savez, du reste, que ces terribles aggravations qui ont désolé tous les homéopathistes sont totalement inconnues parmi nous. M. José-Bernardino-Baptista Pereira, cet illustre défenseur de notre art, m'écrivait dernièrement en me confirmant la réalité de ce fait merveilleux en apparence, et observé par des centaines de praticiens au Brésil. Nous ne devons pas être loin de la perfection, si nous avons déjà la certitude de faire presque toujours du bien et de ne nuire jamais.

« Voici tout ce que nous avons à vous dire aujourd'hui sur l'appli-

cation de la théorie posologique. Cela doit suffire dans une école animée de l'esprit panécastique, dans une école où règne sans contradiction le grand principe de Jacotot. Dieu a créé l'âme humaine capable de s'instruire par elle-même. C'est à vous d'étendre ce thème fécond, et nous comptons voir, l'année prochaine, plusieurs de vos thèses consacrées à son développement.

« Nous désirons que la théorie des doses soit présente à votre esprit, non point comme une série de préceptes magistraux, mais comme une déduction logique de la doctrine homéopathique elle-même. C'est à cette seule condition qu'elle sera féconde. Quoi qu'en dise le dix-huitième siècle (qui dure encore, comme dit de Maistre), les faits sont bien peu de chose sans les théories. On avait bien guéri souvent par les semblables, mais Hahnemann fut le premier qui posa comme une loi ce que tant d'autres avaient pratiqué sans fruit avant lui. On a répété bien des fois après nous que les basses dilutions conviennent aux maladies aiguës, et les hautes dilutions aux maladies chroniques; mais, faute de rattacher ce précepte à des considérations générales, il est resté stérile entre les mains de nos copistes. Sans ce motif, nous ne serions jamais revenu sur un sujet déjà vieilli. Nous sommes si accoutumé à voir passer à autrui l'honneur de nos idées et de nos travaux, que nous avons pris le parti de n'en prendre ni émotion ni inquiétude. Nous sommes trop pressé d'arriver au but pour nous arrêter aux ronces du chemin. »

Après cette leçon, qui nous paraît renfermer tout ce qu'il y a d'important dans la question des doses en elles-mêmes, c'est-à-dire dans le choix de la dilution, il nous reste à nous occuper de la répétition et du mode d'administration des doses homéopathiques.

Nous avons déjà dit, quant à l'administration du médicament, que la plus petite quantité imaginable nous paraissait la meilleure. Un globule, qui contient un 200e de goutte, peut suffire pour plusieurs malades. On n'ajoutera rien à l'intensité et à la rapidité de l'action en augmentant cette quantité.

La solution d'un globule dans une quantité d'eau paraît à plusieurs personnes propres à produire des effes moins perturbateurs. C'était un moyen familier à Hahnemann dans les dernières années de sa vie, où l'emploi des médicaments préparés par mes machines,

ou même des dilutions secouées trois cents fois, lui paraissait exiger un correctif. Dans ce cas, il faisait prendre une petite cuillerée du verre où le globule était dissous pour la jeter dans un deuxième verre, une autre petite cuillerée de celui-ci était jetée dans un troisième, dont on prenait seulement une faible partie.

Il est un autre moyen sur lequel nous appelons toute l'attention des praticiens dans ce pays, c'est l'ingestion du médicament par l'odorat.

Cette manière est à la fois la plus douce et la plus prompte ; aussi mérite-t-elle la préférence dans les cas de danger imminent, lorsque la susceptibilité du malade est excessive et lorsque l'on veut calmer les effets trop violents d'un médicament sans interrompre cependant complétement son action. Les commençants en homéopathie feraient bien de se borner à ce mode d'administration, ils seraient ainsi plus sûrs de ne pas nuire, et puiseraient une grande confiance dans l'action des médicaments. C'est, en tout cas, un moyen efficace de diminuer l'activité excessive que l'on a reprochée aux médicaments préparés par des moyens mécaniques aussi énergiques que les miens.

Hahnemann administrait les médicaments par le flair, en faisant faire successivement une aspiration par chaque narine, l'autre étant bouchée avec l'index de la main opposée. Après le flair du médicament, comme après tous les autres modes d'administration, le malade restera tranquille, sans parler, sans cracher, et dans le calme d'esprit le plus grand possible. S'il prend le médicament le soir, il tâchera de s'endormir immédiatement.

Les nécessités de la pratique nous ont amené à une petite découverte, que nous devons mentionner ici De même que pour éviter le préjugé vulgaire, nous donnions tous nos médicaments en solution dans 2 onces de liquide animé de 5 ou 6 gouttes d'alcool, nous dûmes chercher un moyen de suppléer à l'olfaction, qui soulève une tempête d'incrédulité. Dans ce but, nous renversions au-dessus du flacon de teinture, la bouteille du malade encore vide, et après 30 ou 60 secondes, selon le cas, nous la renversions brusquement, nous la remplissions d'eau et nous la bouchions avec la plus grande célérité possible. Ce mode d'administration nous a toujours admirablement réussi. Après une longue pratique, nous

nous sommes décidé à le publier à Rio, et nous le faisons de même en Europe, dans l'espérance d'être agréable aux homéopathistes et utile aux malades.

Nous avons maintenant à nous occuper de la répétition des doses.

Les notions données précédemment sur l'expérience pure jetteront quelque lumière sur cette question aussi beaucoup controversée. Nous avons vu que le type normal de l'expérience pure était l'ingestion d'une dose unique, et que la répétition était une nécessité toujours fâcheuse. Il en est de même pour le traitement des maladies. Jamais le médecin n'a autant lieu de s'applaudir de son bonheur ou de son talent, que lorsqu'il obtient la guérison complète d'un état morbide par une seule dose d'un médicament parfaitement choisi.

Répéter un médicament sans nécessité, c'est s'exposer à gâter tout son ouvrage. Semblable aux ondes lumineuses, qui par leur rencontre produisent parfois des bandes ténébreuses, deux doses de médicament peuvent se neutraliser mutuellement et rester toutes deux sans effet. Dans d'autres circonstances, elles peuvent se superposer et produire une aggravation dangereuse.

Il est cependant des cas où la répétition est nécessaire, et nous allons tâcher de les indiquer, autant qu'une matière aussi délicate le comporte. On peut considérer un malade comme saturé déjà, par le fait même de son affection, du préservatif le plus efficace de l'action du médicament semblable. Cependant la cause des maladies étant, en général, comme nous l'avons dit plus haut, une simple dynamisation qu'une dilution imparfaite et des mélanges de toute sorte affaiblissent singulièrement, la préparation homéopathique a, généralement, sur cette cause toute la supériorité que l'art possède sur les effets informes d'une cause fortuite; néanmoins cette supériorité ne se manifeste pas quelquefois du premier coup, et alors l'effet persistant de la maladie éteint l'effet de la dynamisation pharmaceutique. Dans ce cas, pour combattre l'ennemi à armes égales, il faut que la cause curative persiste comme la cause morbifique. Aussi, dans les maladies épidémiques et contagieuses, la répétition est évidemment nécessaire. Dans les cas aigus aucune règle ne peut être tracée; le coup d'œil du médecin est absolument nécessaire. Il faut distinguer d'abord l'action du médicament de

celle de la maladie. Tant que dure l'aggravation que cette action provoque quelquefois, il n'a rien à faire qu'à donner un antidote, *si cet effet devenait alarmant*; lorsqu'une amélioration suit cet effet primitif, il doit encore en être spectateur tranquille; mais si l'amélioration ne se soutient pas, si de nouveaux symptômes appartenant en propre à la maladie se manifestent, il ne doit pas tarder à recourir à une nouvelle dose du médicament, en ayant soin, si les effets ont été trop forts, de choisir une dynamisation mieux appropriée. Dans le cas où le médicament, après une attente raisonnable, ne produit aucun effet sensible, on peut en répéter l'usage une ou deux fois à une dose différente. Mais s'il développe seulement des symptômes étrangers à la maladie, on ne doit pas hésiter à étudier avec plus de soins la matière médicale pour trouver un moyen plus approprié. Ici encore tout est remis à la prudence du médecin, surtout dans les maladies aiguës. Si l'on peut attendre, sans danger, 10, 20 et 30 jours dans les maladies chroniques, il faut se décider quelquefois dans les 24 heures dans les maladies aiguës. On a donné des médicaments toutes les heures dans certains cas de choléra-morbus, on en a donné même tous les quarts d'heure; mais nous pensons qu'avec plus de méthode et de sang-froid, on eût évité une pareille précipitation.

Il est une pratique autorisée par d'illustres exemples : c'est l'emploi alterne de deux ou trois médicaments pour combattre la même maladie. Les partisans de cette méthode prétendent qu'un médicament, qui a perdu son efficacité contre un état morbide, la retrouve lorsqu'une autre substance a distrait l'organisme de son effet, et que par là on obtient, avec deux médicaments donnés alternativement, ce qui était impossible en les faisant suivre à de longs intervalles.

Malgré les autorités imposantes qui appuient cette manière de voir, nous ne pouvons nous y soumettre aveuglément. Il nous a toujours semblé que, malgré l'intervalle qu'on laissait d'une dose à l'autre, cette intercalation avait en elle-même quelque chose qui sentait la polypharmacie de l'école et ternissait en quelque sorte la limpidité magique de la doctrine rationnelle par excellence; et plus tard, lorsque, par la création de la théorie des doses, nous apprîmes à tirer tout le parti possible d'une substance en faisant suc-

céder les dynamisations de plus en plus élevées, nous reconnûmes qu'il valait infiniment mieux demander ainsi d'abord à un médicament tout ce qu'il pouvait donner ; que dans ce cas, les atténuations supérieures continuaient d'agir après que l'organisme était, par l'habitude, devenu insensible aux atténuations inférieures, et qu'une fois qu'il était ainsi épuisé, il ne produisait plus aucun effet favorable pendant un temps indéfini. Par là aussi un seul médicament, administré pendant des mois entiers, déracinait à lui seul une maladie contre laquelle, alterné avec un autre, il aurait été tout à fait impuissant. Sur ce point comme sur tous les autres, tout doit être ramené à une seule loi, la similitude. Si les symptômes ont changé d'aspect, il faut aussi changer de médicament ; mais si les symptômes s'améliorent graduellement, il serait absurde de recourir à un agent qui leur serait moins homéopathique, sous prétexte de la nécessité d'alterner. Il en est de même pour les maladies aiguës ou chroniques. Ne perdez pas de temps à savoir si le médicament est apsorique ou antipsorique ; ne vous inquiétez que d'une chose : reproduit-il exactement la maladie que nous avons à combattre? Le mot *homéopathie* n'est point un vain nom, il est la règle universelle, la clef de toutes les difficultés que peut offrir le nouvel art.

Dans tous les cas, la répétition des doses de médicament doit être relative au choix de la dilution. Les mêmes raisons qui militent dans un cas doivent également servir de règle dans l'autre. Fréquente pour les basses dynamisations, la répétition doit être très-rare à partir de la 15me. Autant que possible elle ne doit pas porter sur la même dilution, mais elle doit suivre l'échelle ascendante, en commençant par le bas. Les substances qui, comme le lycopode, la silice, le carbo, sont inertes à l'état grossier, doivent être employées à des dilutions un peu plus élevées que les autres. Cependant cette différence ne doit pas être exagérée. Nous avons guéri des chancres vénériens avec des 3mes et des 4mes dynamisations de lycopode. A partir de la 9me, nous pensons que l'on n'a pas à faire de distinction entre les substances les plus actives et les plus inertes à l'état ordinaire.

Résumons-nous par quelques règles précises.

1° Dans les cas chroniques, donner une seule dose et attendre pendant toute la durée d'action du médicament choisi s'il se mani-

feste une amélioration durable. Si cette amélioration ne dure que quelques jours, et que la maladie reprenne son cours, on pourra recourir à une dilution plus élevée du même médicament, mais après avoir attendu au moins la moitié du temps marqué pour l'action du médicament : 20 jours si son action est de 40, et 30 si elle est de 60.

2° S'il ne se manifeste aucun symptôme, on doit, en tout cas, choisir un autre médicament mieux approprié, après avoir attendu 10 ou 12 jours, ou le quart de la période active du médicament.

3° Dans les cas aigus ou dans les attaques imprévues, on peut donner un médicament de deux en deux jours, ou tous les jours, ou même de douze heures en douze heures, si la violence du mal ou les douleurs du malade réclament un secours immédiat.

4° Dans quelques cas de choléra-morbus ou de fièvres pernicieuses, on peut donner les médicaments de deux heures en deux heures, ou même d'heure en heure. On ne doit pas craindre de répéter le même médicament à la même dilution, surtout si l'amélioration est sensible, mais chaque fois de courte durée.

5° Dans les fièvres intermittentes, on peut donner une dose après chaque accès. Cependant s'ils diminuent d'intensité on doit laisser passer un ou deux accès sans médicament. Si les accès sont plus violents il faut choisir un autre médicament.

CHAPITRE V.

NOTATION SYMPTOMATOLOGIQUE.

Le moment est venu d'exposer les règles de la notation adoptée par nous pour l'expression des symptômes. Avant d'aborder l'étude pratique des médicaments contenus dans cet ouvrage, nous devons nécessairement étudier l'emploi de cette algèbre nouvelle, qui nous permet d'en condenser les éléments et de les soumettre à l'étude des faits que leur multiplicité et leur confusion apparente empêchaient de coordonner scientifiquement.

Les besoins de l'enseignement, la réception de tant de milliers de malades, dont toutes les histoires sont écrites avec leurs détails

dans nos registres, enfin des travaux théoriques prolongés, en nous obligeant à plusieurs reprises à considérer les symptômes ou éléments morbides sous une forme abstraite, telles sont les raisons qui nous ont décidé à les exprimer par une notation figurative. Nous pensons que l'heure est venue où l'homéopathie peut emprunter le langage et les formes des sciences exactes. Ces formes ne sont point indifférentes. L'algèbre n'existe que par elles. La chimie et la minéralogie les ont adoptées à leur tour avec des avantages marqués. Aujourd'hui c'est le tour de l'homéopathie, qui leur devra des services non moins importants.

Déjà, grâce à nos signes abréviatifs, les histoires de maladies peuvent être résumées sur un carré de papier d'un centimètre carré.

Elles peuvent passer sous les yeux des malades eux-mêmes, et leur être remises sans inconvénients. Les homéopathistes ont ainsi une écriture secrète pour correspondre entre eux, même lorsqu'ils parlent des langues différentes. Enfin les tableaux synoptiques auxquels nous travaillons depuis douze ans, et dans lesquels tôt ou tard nous renfermerons la matière médicale, ne sont possibles qu'au moyen de ces signes abréviateurs.

Bien des objections nous ont été faites. Elles ont servi à nous éclairer et non à nous décourager. Si l'on écoutait les *impossibilistes*, on ne ferait jamais rien dans ce monde, et, grâce au Ciel, nous ne sommes pas de ceux qu'on arrête. Tout cet épouvantail d'objections se bornait, en définitive, à une seule difficulté ; c'est que notre notation ne pouvait représenter toutes les nuances qui caractérisent un symptôme et les innombrables circonstances qui l'accompagnent. Voici comment nous répondons :

L'algèbre la plus exacte et la mieux notée des sciences ne représente elle-même que des quantités purement abstraites, c'est-à-dire dépouillées de leurs qualités et de tous leurs accessoires. Elle résout admirablement les problèmes numériques ; mais lorsque l'on arrive à l'unité concrète, il faut bien tenir compte des différences individuelles que présente la nature. La géométrie descriptive vous donnera tous les éléments pour mettre un paysage en perspective, mais elle laissera le peintre sans guide pour ce qui regarde les couleurs, l'agencement des groupes, etc., etc. Il en est de même de la notation chimique ; elle indique les atomes qui

entrent dans la composition d'un corps, mais elle est muette sur sa densité, sa couleur, en un mot sur toutes ses autres propriétés.

Il en sera de même pour l'homéopathie. Nos signes indiqueront seulement l'existence de tel élément morbide; mais ils n'en donneront pas une description concrète, et, pour revenir à une locution qui nous est familière, ils exprimeront le fondamental sans indiquer le caractéristique.

Sous ce rapport même, notre algèbre jette un jour tout nouveau sur le problème difficile du choix du médicament. Elle donne en effet le moyen de déterminer d'une manière exacte et mathématique quels sont les médicaments parmi lesquels on doit nécessairement trouver celui qui convient dans un cas donné ; mais, en même temps, elle indique par son silence quel est le point exact où le rôle du praticien intelligent doit commencer. C'est celui où le symptôme fondamental doit être entouré de ses circonstances caractéristiques. L'algèbre, de même, donne des solutions indéterminées ou imaginaires, lorsqu'on lui demande plus que ne comporte son essence constitutive.

Il est donc bien entendu que nos hiéroglyphes symptomatologiques n'ont pour but que de désigner sommairement chaque symptôme fondamental, et voici comment nous nous y sommes pris pour les représenter.

Nous avons d'abord affecté chacune des vingt-cinq lettres de l'alphabet à désigner un appareil organique ou un système général. Nous avons choisi ces lettres de manière qu'elles répondent aux initiales mêmes du mot qu'elles doivent représenter, de sorte que c'est un travail de quelques minutes pour un homéopathiste de les classer dans sa mémoire, comme il est facile de s'en convaincre par le tableau suivant :

T. Tête.
Y. Yeux.
O. Oreilles.
N. Nez.
F. Face.
D. Dents.
B. Bouche, palais.
G. Gorge, pharynx, œsophage.

E. Estomac et ses annexes.
A. Abdomen, diaphragme, intestins.
U. Voies urinaires, etc.
P. Pénis et virilia.
M. Matrice et muliebria.
R. Organes respiratoires.
C. Cœur.
L. Tronc, lombes, dos, nuque.
X. Membres thoraciques.
Z. Membres abdominaux.

Généralités.

I. Moral, intellect.
J. Système nerveux.
V. Système vasculaire, etc.
Q. Tissus cutané, muqueux, cellulaire.
S. Glandes.
K Os et cartilages.
H. Muscles et articulations.

Maintenant, nous considérons chacune de ces divisions organiques sous trois aspects différents : la sensation, la fonction et la texture, ce qui nous donne l'ordre premier ou physiologique.

Nous désignons ces trois aspects par les lettres grecques ω ψ, π.

EXEMPLE :

Yω Vue. Yψ Regard. Yπ Photophobie.

Passons maintenant à l'ordre deuxième ou pathologique.

Nous aurons à considérer les lésions de sensation, de fonction et de texture, que nous désignerons par les lettres grecques δ, λ, φ.

EXEMPLE :

Yδ Ophthalmie. Yλ Amaurose. Yφ Cataracte.

Les combinaisons de ces six exposants avec les vingt-cinq expressions organiques nous donnent déjà cent cinquante diagragmmes. Nous portons ce nombre à six cents, en soulignant chacun d'eux avec un ou deux traits en dessous lorsque l'on veut indiquer une

diminution, ou en dessus si l'on veut indiquer une augmentation du symptôme.

EXEMPLE :

Mψ Règles faibles.	$\overline{\text{Mψ}}$ Règles fortes.
$\overline{\underline{\text{Mψ}}}$ Règles tout à fait supprimées.	$\overline{\overline{\text{Mψ}}}$ Métrorrhagie.

Enfin nous avons joint quelques autres signes moins importants pour désigner diverses circonstances, que l'on pourra adopter successivement. Voici les principaux :

Aggravation	<	Gonflement	√
Amélioration	>	Diminution	∧
Guérison	⌒	En totalité	∞
Rechute	⌣	En partie	B
Plus	—	A droite	d
Moins	—	A gauche	þ
Venant de	⊢	Le haut	⊢
Allant à	⊣	Le bas	⊣
Avec	+	Le jour ou midi	⊥
Avant	⋈	La nuit ou minuit	⊥
Après	⋈	Les autres heures de trois en trois	.∴.

Nous avons fait, pour notre usage et celui de nos élèves, un tableau en six colonnes, contenant toutes les combinaisons des lettres indiquant les organes, avec les six lettres grecques ou exposants indiquant leurs modifications.

Nous ne le publions pas, car ces diagrammes binaires ayant chacun plusieurs solutions, nous ne voulons pas leur ôter le caractère de généralité abstraite qu'ils possèdent en ce moment, et qui offre les plus grands avantages pour la construction des formules ; mais nous invitons nos lecteurs à essayer eux-mêmes de rédiger un pareil tableau pour se familiariser avec l'emploi de nos signes. La colonne π (texture) devant presque toujours rester vacante, nous avons, dans notre tableau, consacré ses divers compartiments à désigner l'état inflammatoire des organes.

Quant aux formules en elles-mêmes, voici comment nous les

rédigeons. D'abord une ligne horizontale divise chacune d'elles en deux parties bien tranchées. La partie supérieure contient les symptômes du moral, du système nerveux et de l'appareil sensitif; la partie inférieure contient les symptômes matériels, c'est-à-dire tous les autres tissus et appareils. Chaque élément de la formule est lui-même partagé en deux par une ligne horizontale qui le divise comme une fraction, dont le numérateur représente l'expression notée des symptômes résumés, et le dénominateur l'indication chronologique de leur apparition.

Prenons pour exemple la formule d'*Eleis guineensis :*

$$\frac{I^{\omega}}{1}\ \frac{I^{\delta}}{3-6}\ \frac{Y^{\lambda}}{3-11}$$

$$\frac{T^{\delta}}{1-10}\ \frac{Q^{\pi}+\frac{\lambda}{4}}{1-10}\ \frac{Z^{\checkmark}}{2-6}\ \frac{E^{\lambda}}{3-11}\ \frac{G^{\delta}+R^{\pi}}{4}\ \frac{A^{\lambda}}{11}$$

Traduisons-la en langue vulgaire :

La partie supérieure nous donne d'abord : exercice facile de la pensée le premier jour ; souffrance intellectuelle du troisième au sixième jour. Lésion de la fonction des yeux, c'est-à-dire faiblesse de la vue du troisième au onzième jour.

Pour le deuxième membre, le premier signe $\frac{T^{\delta}}{1-10}$ représente les douleurs de la tête. Elles ont paru du premier au dixième jour. $\frac{Q^{\pi}+\frac{\lambda}{4}}{1-10}$ les éruptions du système cellulaire marquées par le signe π, la sensation d'épaississement et l'insensibilité de la peau par $\frac{\lambda}{4}$, parce que c'est surtout le quatrième jour que ce symptôme a eu lieu. Du reste, les exemples des diviseurs chronologiques ont été assez répétés pour que nous n'ayons plus besoin d'y revenir; $Z^{\checkmark}$ le gonflement des jambes; E^{λ} les nausées et les vomissements; $\frac{G^{\delta}+R^{\pi}}{4}$ les douleurs en avalant, plus la gêne de la respiration; et enfin $\frac{A^{\lambda}}{11}$ les diarrhées fréquentes du onzième jour.

Ceci bien entendu, il sera facile, surtout à ceux qui auront recomposé pour leur usage le tableau des 150 diagrammes comme nous l'avons fait, de comprendre au premier coup d'œil le sens de chaque formule, et de suivre les transformations graduelles qu'elles subissent dans les séries que nous avons essayées.

Nous pouvons donc maintenant passer à l'application du nouvel instrument que nous avons cherché à trouver, pour prendre corps à corps des difficultés insaisissables jusqu'à présent, et aborder avec son secours le difficile problème de la classification des médicaments.

CHAPITRE VI.

CLASSIFICATION MÉTHODIQUE DES PATHOGÉNÉSIES BRÉSILIENNES.

La classification de la matière médicale homéopathique est une œuvre longue et pénible, que cependant nous n'avons pas hésité à entreprendre. Persuadé que tous les êtres concourent à l'unité de conception de l'univers, nous avons essayé, premier pionnier de ce grand travail, d'étendre aux espèces symptomatologiques les conséquences des lois qui régissent les corps qui leur ont donné naissance. Quelques disciples de Hanhemann craindront peut-être que la classification des agents pathogénétiques ne nous ramène la reconstruction d'une pathologie, et la substitution d'abstractions si vigoureusement flétries par le maître à l'étude des symptômes bien déterminés.

Nous ne craignons pas ce reproche. En effet, nous attachant seulement à l'étude de tableaux pathogénétiques, nous ne nous écartons jamais de la route marquée par la nature elle-même. Les espèces naturelles mises en contact avec l'organisme doivent s'y manifester par des signes aussi susceptibles de coordination pour le médecin, que les caractères extérieurs eux-mêmes le sont pour le naturaliste. Chaque maladie produite par un agent bien déterminé doit être elle-même une entité distincte de toute autre. Il n'en n'est point de même en pathologie. Mille causes diverses se sont réunies pour produire le résultat que nous avons sous les yeux;

aucune sagacité humaine ne peut les démêler dans leur résultante. Comment donc ramener à un tout systématique le produit de la confusion et du hasard? Pourquoi chercher dans des effets enchevêtrés ce qui est si simple dans sa cause originelle? Pourquoi vouloir baser une des sciences accessoires de l'homéopathie sur des lésions matérielles qui succèdent à de longues infirmités, quand les nuances de la sensation altérée sont les guides les plus sûrs de l'observation pure? Enfin, n'oublions pas que le jour est proche où l'homéopathie curative et prophylactique généralisée enlèvera aux classificateurs pathologistes l'occasion d'examiner ces lésions affreuses que la fausse science a multipliées si longtemps. Or, peut-on dire qu'elle est une science, celle qui demain aura perdu pour toujours le sujet de son examen ?

La pathogénésie, au contraire, offre un champ aussi vaste que facile de généralités fécondes. Hahnemann l'a dit (*Organon*, § 118), l'espèce symptomatologique existe, elle ne peut subir de modifications. C'est pour lui une espèce aussi évidente que le Soufre, la Belladone ou l'Aconit. Semblable donc à l'espèce naturelle qui a provoqué son développement, elle doit pouvoir se classer comme elle et suivant des principes analogues.

Pour nous, comme pour lui, l'organisme n'est pas la cause de la vie, mais seulement sa résultante, et, comme on l'a vu dans la théorie physiologique, cet organisme est une matrice dans laquelle viennent se créer tous les corps dont la vitalité a reçu l'impression. C'est ainsi que l'odeur permanente du Soufre produite à la suite d'une dose homéopathique de cette substance, les sueurs d'odeur semblable au Solanum tuberosum, sont des phénomènes morbides formant une des propriétés de l'espèce naturelle qui les a provoqués. Nous considérerons donc l'espèce symptomatologique comme une des formes de l'espèce naturelle créée par l'organisme sous l'incitation de celle-ci, et ne pouvant se développer que dans une condition spéciale qui est l'expérience pure.

Pour cette systématisation pathogénétique, nous ne pouvons puiser à aucune autre source que dans la matière médicale pure; nous devrons nous servir exclusivement des signes, des symptômes, en un mot des formes extérieures de la maladie provoquée artificiellement. Notre classification reposera donc nécessairement en grande

partie sur les organes spécialement atteints, ne pouvant remonter à aucune supposition hypothétique sur la nature même des symptômes, et par conséquent établir des théories basées sur des idées étrangères aux faits seuls. Nous croyons ainsi être dans l'esprit de Hanhemann, qui recommandait avec tant de force d'éviter toute considération métaphysique qui ne peut qu'éloigner l'homéopathiste du but qu'il se propose, de l'étude directe des faits. Guidé par ces considérations, nous avons donné à notre classification une raison tout à fait en dehors des routes ordinaires de la nosologie.

Tous les médicaments n'attaquent pas l'organisme avec une égale violence ; les uns semblent activer l'exercice des fonctions vitales, tandis que les autres tendent à troubler ou à détruire cet accord des forces dynamiques qui est l'état de santé. En prenant parmi ces médicaments, d'une part, celui qui agit le plus dans le sens de la vie, et de l'autre celui qui portera le désaccord le plus profond dans tout l'ensemble de l'organisme, nous aurons deux termes extrêmes, opposés l'un à l'autre, et formant des limites entre lesquelles viendront se classer tous les médicaments en progression croissante et suivant leur plus ou moins d'affinité pour l'un des deux ; et non-seulement les phénomènes organiques devront nous donner ces deux termes, mais encore les caractères moraux devront coïncider exactement avec eux. En cela, nous nous conformons encore au véritable esprit de Hanhemann, qui attachait tant d'importance aux symptômes psychiques, au point de leur subordonner tous les autres.

Nous disposons les espèces suivant une forme sériale et linéaire, comme étant la plus simple à concevoir et la plus indépendante de toute division arbitraire que l'on peut y introduire. Cette série forme une espèce de cadre, qui n'aura besoin que d'être élargi pour contenir les espèces futures.

En appliquant ces principes aux pathogénésies brésiliennes, que nous publions en ce moment, nous trouvons comme points extrêmes *Pediculus* et *Elaps corallina*. Le premier, si les règles que nous posions tout à l'heure sont vraies, doit s'éloigner aussi peu que possible de l'état normal. Nous trouvons, en effet, qu'il agit sur un organe très-superficiel, sans attaquer l'organisme dans ses parties essentielles. Son action se limite presque au tissu cellulaire cutané. Ses carac-

téres moraux sont en rapport avec cette action physique peu profonde; il se borne à exciter l'esprit dans les occupations usuelles, sans produire les effrayants phénomènes de Crotalus et d'Elaps corallina. Ce dernier, au contraire, trouble profondément l'économie et affecte tous les organes depuis le tissu cellulaire jusqu'aux appareils sensitifs. Les symptômes moraux, qui touchent presque à l'anéantissement de la pensée, sont parfaitement en rapport avec son action physique. Outre ce plan général, où se classent les médicaments selon leur action subversive et leurs affinités réciproques, il fallait une loi secondaire qui entrât dans tous les détails des symptômes et devînt un critérium de la classification faite *à priori*. Nous trouvons cette loi dans l'ordre de succession des symptômes. Leur chronologie ou leur apparition successive n'est point, en effet, une circonstance indifférente, comme on l'a cru jusqu'ici. On peut même très-bien se figurer deux collections de symptômes qui, classées selon les cadres des répertoires actuels, présenteraient un aspect identique, et qui, cependant, seraient profondément dissemblables dans leur essence. Les mêmes symptômes diversement combinés peuvent constituer des maladies et des pathogénésies différentes. C'est ainsi qu'avec les mêmes mots deux auteurs font deux œuvres entièrement dissemblables. C'est ainsi qu'avec les mêmes éléments le chimiste crée plusieurs corps isomères, égaux par leurs atomes, différents par l'ordre dans lequel ils sont groupés. Heureusement que cette pensé, présente à notre esprit depuis plusieurs années, nous a engagé à conserver les procés-verbaux originaux des pathogénésies brésiliennes, et nous a rendu facile un travail que l'ancienne matière médicale ne comporte pas.

C'est pendant les premiers temps de l'expérience que se manifestent les principaux traits qui doivent la dominer dans son ensemble, et indiquer sa place dans la série. Ainsi dans Pediculus, les phénomènes d'excitation morale et physique paraissent dès les premiers jours. Ils sont suivis par des symptômes secondaires anormaux qui se représentent dans les médicaments suivants, en tendant toujours à devenir primaires. Mais il est bien évident que chacun de ces symptômes ne peut descendre d'un bout à l'autre de l'échelle médicamenteuse en occupant un terme de chaque formule, car ils ne présentent pas assez d'éloignement de l'état normal pour venir

correspondre directement à ceux d'Elaps corallina. Conséquemment nous avons placé en tête de notre classification les médicaments dont les symptômes, s'éloignant de l'état normal de l'organisme, se sont montrés à la fin de l'expérience; et, en dernier lieu, ceux dont les symptômes les plus anormaux se précipitent aux premiers jours en diminuant graduellement d'intensité, et sont remplacés par des symptômes normaux à mesure que l'expérience est plus avancée. Ce qui est une confirmation de ce que nous avancions tout à l'heure.

Du reste, nous ne pouvons mieux nous faire comprendre que par la figure suivante, où l'on voit les six exposants venir commencer chacun une formule, de manière à ce que les premiers symptômes des derniers médicaments aient seuls les signes de perversion ou de désorganisation, et réciproquement.

ω	ψ	δ	π	λ	φ
ψ	δ	π	λ	φ	λ
δ	π	λ	φ	λ	π
π	λ	φ	λ	π	δ
λ	φ	λ	π	δ	ψ
φ	λ	π	δ	ψ	ω

Nous formons, avec ces exposants, une espèce de table de Pythagore, dont la seconde partie reproduit la première, mais dans l'ordre inverse. Et, en effet, à mesure que les symptômes anormaux sont de plus en plus primaires, ceux qui se présentent dans le courant de l'expérience tendent aussi graduellement à se rapprocher de l'état normal, jusqu'à ce qu'enfin l'on arrive à trouver une même excitation que dans les premiers médicaments de la série. C'est ainsi que le Bufo sahytiensis, après avoir produit primitivement une prostration extrême des facultés intellectuelles, excite, au contraire, dans les derniers jours la gaieté et la vivacité de l'esprit; état qu'il ne faut pas confondre avec une simple réaction ou effet curatif, car les actes vitaux s'écartent encore du type normal. La concentration des symptômes de quelques médicaments sur les mêmes appareils organiques nous a fait établir plusieurs divisions dans cette série, que nous avions d'abord disposée linéairement sans nous inquiéter d'autre chose que des rapports des médicaments entre eux; ces divisions se sont trouvées être les mêmes que celles qui ont été indiquées dans

l'ordre des appareils de la théorie des doses. Nous leur avons conservé les mêmes noms, à l'exception du premier groupe qui nous a paru être spécialisé par les symptômes du tissu cutané ; cependant nous croyons, lorsque les médicaments qui le composent seront mieux connus, pouvoir le faire rentrer dans la division formée par l'appareil locomoteur.

Voici l'ordre de ces groupes :

1er. *Appareil* Nerveux cutané.
2e. *Appareil* Locomoteur.
3e. *Appareil* Circulatoire.
4e. *Appareil* Sécrétoire.
5e. *Appareil* Digestif.
6e. *Appareil* Génito-urinaire.
7e. *Appareil* Sensitif.

Ces divisions nous ont paru naturelles, et s'effectuer pour ainsi dire d'elles-mêmes. Il est probable qu'elles deviendront de moins en moins tranchées, à mesure que de nouveaux médicaments y seront introduits ; dans l'état actuel, on peut voir que chacune d'elles parcourt quelquefois des limites très-éloignées l'une de l'autre. Par exemple, pour le premier groupe, on part d'un simple prurit de Pediculus pour rencontrer dans Guano une insensibilité complète de la peau. Ce symptôme, qui au premier abord paraît devoir rejeter ce dernier médicament beaucoup plus bas, montre que dans un même groupe l'organe typique affecté s'écarte de l'ordre des fonctions normales autant que possible, et même en apparence plus que le premier médicament du groupe suivant. Mais si l'on s'élève à des considérations plus générales, on voit que les espèces de ce groupe portent sur des organes plus importants et altérés plus profondément, et que par conséquent ils sont bien à leur place. De là on est conduit à considérer toutes ces divisions comme parallèles entre elles tant qu'on les considère individuellement, mais se liant linéairement les unes aux autres quand on leur applique la loi générale que nous avons posée en commençant.

Nous donnons ici les formules des médicaments contenus dans cet ouvrage, classés suivant les principes qui viennent d'être exposés.

PREMIER GROUPE.

Appareil nerveux cutané.

Pediculus.

$$\frac{\text{p}}{\infty}\ \frac{\frac{\psi J^{\lambda}}{1-11}\ \frac{I^{\omega}}{2-12}\ \frac{I^{\lambda}}{13-20}\ \frac{J^{\bar{\omega}}\div}{1-10}\ \frac{Y^{\lambda}}{9-11}}{\left(\frac{LXZ}{1-8}\right)^{\psi}\ \frac{T^{\delta}}{1-14}\ \frac{Q^{\pi}}{1-30}\ \frac{G^{\pi}}{6-15}\ \left(\frac{FLZ}{11-30}\right)^{\surd}}$$

Eleis.

$$\frac{I^{\frac{\omega}{1}+\frac{\delta}{3}}\ \frac{Y^{\lambda}}{3-11}}{\frac{T^{\delta}}{1-10}\ \frac{Q^{\pi}+\frac{\lambda}{4}}{1-10}\ \frac{Z^{\surd}}{2-6}\ \frac{E^{\lambda}}{2-11}\ \frac{G^{\delta+R\pi}}{4}}$$

Mimosa.

$$\frac{\frac{J^{\psi}\dot{-}J^{\bar{\omega}}\div}{1-5}\ \frac{Y^{\lambda}}{2-3}}{\frac{T^{\delta+\lambda}}{1-2}\ \frac{Q^{\pi}}{1-5}\ \left(\frac{Z^{\surd}_{4}X}{1-6}\right)^{\lambda}\ \frac{R^{\delta}}{2-4}}$$

Cervus.

$$\frac{\frac{Y^{\pi}}{2}}{\frac{T^{\delta+\lambda}}{1-3}\ \frac{Q^{\pi}}{1-3}}$$

Guano.

$$\frac{?}{\left(\frac{ZX}{1-4}\right)^{\surd}\ \frac{E^{\lambda+B\pi}}{1-4}\ \frac{Q^{\pi+\lambda}}{1-5}}$$

Hippomane.

$$\frac{\frac{I^{\omega}}{1}\ \frac{I^{\delta}}{2-7}\ \frac{J^{\bar{\psi}}}{1-5}}{\frac{R^{\delta}}{1-4}\ \frac{A^{\lambda+\delta}}{2-11}\ \left(\frac{LXZ}{2-12}\right)^{\surd+\lambda}\ \frac{Q^{\pi}}{2+11}\ \frac{T^{\delta}}{2-12}\ \frac{G^{\omega}}{4-7}\ \frac{E^{\lambda+\frac{\psi}{11}}}{2-4}}$$

DEUXIÈME GROUPE.

Appareil locomoteur.

Hura.

$$\frac{\frac{I^{\delta}}{1-38}\ J^{\psi}\dot{-}J^{\omega}\div\ \frac{J^{\pi}}{\infty}\ \frac{Y^{\delta}}{11-23}\ \frac{N^{\bar{\omega}}}{18}}{\frac{E^{\lambda}}{1-20}\ \frac{T^{\delta}}{1-35}\ \frac{Q^{\pi}}{1-38}\ \frac{L^{\pi}X^{\delta}}{\infty}\ \frac{R^{\delta}}{2-25}\ \frac{E^{\psi}}{21-39}}$$

LEPIDIUM.

$$\frac{I^{\delta}}{1-5} \quad J^{\psi} \div J^{\bar{\omega}} \div \quad \frac{O^{\lambda}}{4-7}$$

$$\frac{T^{\delta+\lambda}}{1-3} \left(\frac{L\,X\,Z}{\infty}\right)^{\delta} \quad \frac{Y^{\pi}}{2-8} \quad \frac{C^{\lambda}}{2-23} \quad \left(\frac{A\,E}{4-29}\right)^{\lambda}$$

PANACEA.

$$\frac{I^{\delta}}{1-3} \quad \frac{J^{\psi}}{1-2}$$

$$\frac{T^{\delta+\lambda}}{1-3} \quad \frac{A^{\delta}}{2} \left(\frac{L\,X\,Z}{2-3}\right)^{\lambda}$$

TROISIÈME GROUPE.

Appareil circulatoire.

SOLANUM T.

$$\frac{I^{\pi}}{\infty} \quad \frac{\psi\, J^{\pi}}{\infty} \quad \frac{J^{\bar{\omega}} \div}{1-23}$$

$$\frac{T^{\delta}}{1-33} \quad \frac{A^{\pi}}{2-33} \quad \frac{C^{\lambda}}{5-52} \quad \frac{V^{\pi}}{13-37} \quad \frac{G^{\bar{\omega}\delta}}{18-45}$$

PLUMBAGO.

$$\frac{I^{\delta+\lambda}}{1-6} \quad \frac{J\,\psi \div}{2-3} \quad \frac{N^{\bar{\omega}}}{2}$$

$$\frac{V^{\pi}}{1-6} \quad \frac{T^{\delta+\lambda}}{1-8} \quad \frac{Z^{\lambda}\ L^{\delta}}{1-8}$$

QUATRIÈME GROUPE.

Appareil secrétoire.

SOLANUM OL.

$$\frac{I^{\delta+\pi} \quad J^{\psi} \div J^{\bar{\omega}} \div}{\frac{S_{\omega} V \quad G^{\pi}}{2}}$$

CINQUIÈME GROUPE.

Appareil digestif.

PAULLINIA.

$$\frac{\psi\, J^{\delta}}{\infty} \quad \frac{I^{\delta}}{1-7} \quad J^{\bar{\psi}} \div$$

$$\frac{V^{\delta}}{1-6} \quad \frac{T^{\delta}}{1-9} \quad \frac{A^{\delta+M\delta}}{1-10} \quad \frac{R^{\delta+\frac{\pi}{7-11}}}{\infty} \left(\frac{L\,X\,Z}{\infty}\right)^{\delta}$$

BLATTA.

$$\frac{J^{\psi} \div J^{\pi}}{E^{\checkmark}\ (Z\,X)^{\lambda}}$$

DELPHINUS.

$$\frac{?}{\left(\frac{L\,Z}{1-4}\right)^{\delta}\ \frac{A^{\pi}}{1-3}\ \frac{P^{\delta}}{4}}$$

AMPHISBŒNA.

$$\frac{I^{\delta+\lambda}\ J^{\bar{\omega}} \div}{T^{\lambda}\ A^{\pi}\ (F\,X)^{\checkmark+\lambda}\ D^{\delta}}$$

RESINA ITU.

$$\frac{\frac{O^{\delta}}{7-8}\ \frac{Y^{\delta}}{8}}{\left(\frac{L\,Z}{1-12}\right)^{\lambda}\ \frac{A^{\varphi}}{6-9}\ \frac{B^{\varphi}}{12}}$$

JANIPHA.

$$\frac{\frac{I^{\delta}}{1-3}\ \frac{J^{\bar{\psi}}}{1-6}}{\frac{A^{\lambda}}{1-6}\ \frac{Z^{\lambda+\frac{\checkmark}{2}}}{1-8}\ \frac{U^{\delta}}{2-3}\ \frac{V^{\delta}}{6-8}}$$

SIXIÈME GROUPE.

Appareil génito-urinaire.

MELASTOMA.

$$\frac{I^{\lambda}}{U^{\pi}\ V^{\omega}\ Z^{\checkmark}}$$

SEDINHA.

$$\frac{?}{U^{\delta}\ Q^{\varphi}\ D^{\delta}}$$

SPIGGURUS.

$$\frac{\frac{I^{\pi}}{1-10}\ \frac{J^{\psi} \div}{1-5}\ \frac{J^{\pi}}{1-5}\ \frac{O^{\lambda}}{2-10}}{\frac{A^{\delta+\checkmark}}{2-5}\ \left(\frac{Z\,X\,L}{2-10}\right)^{\lambda}\ \frac{Q^{\lambda}}{3-10}\ \frac{U^{\delta}}{5}}$$

JACARANDA.

$$\frac{\frac{J^{\lambda}}{3-7}\ \frac{\psi\ J^{\pi}}{3-20}\ \frac{I^{\lambda}}{21-22}}{\frac{C^{\delta}}{1-3}\ \left(\frac{L\,X\,Z}{2-10}\right)^{\delta}\ \frac{P^{\varphi}}{4-26}}$$

TRADESCANTIA.

$$\frac{?}{\frac{R^{\delta}}{3-15}\ P^{\varphi}}$$

MURURE.

$$\frac{I^{\pi}\ J^{\psi}\ J^{\pi}}{B^{\pi}\ E^{\lambda}\ P^{?}\ Q^{?}}$$

SEPTIÈME GROUPE.

Appareil sensitif.

CANNABIS IND.

$$\frac{J^{\bar{\psi}}\ J^{\pi}}{V^{\delta}\ T^{\delta+\lambda}}$$

PETIVERIA.

$$\frac{\dfrac{\psi\ J^{\pi}}{2}\ \dfrac{O^{\lambda}}{1}\ I^{\frac{\omega}{1}+\frac{\lambda}{2-6}}\ \dfrac{J^{\bar{\psi}}}{1-3}}{\dfrac{T^{\delta}}{1-6}\ \dfrac{U^{\pi}}{\infty}\left(\dfrac{XZL}{\infty}\right)^{\lambda}\ \dfrac{Y^{\pi}}{2-3}}$$

CONVOLVULUS DUART.

$$\frac{\psi\ J^{\pi}\ I^{\lambda}\ J^{\psi}\ \div}{T^{\delta+\lambda}\ (LXZ)^{\lambda+\delta}\ Q^{\pi}}$$

BUFO

$$\frac{\dfrac{\dfrac{I^{\lambda}}{1-34}\ \dfrac{I^{\omega}}{35-36}\ J^{\psi}\ \div\ J^{\bar{\omega}}\ \div}{Y^{\pi}\ Q^{?}\ P^{\delta}\ (ZLX)^{\delta}}}{\infty}$$

ARISTOLOCHIA.

$$\frac{J^{\bar{\omega}}}{G^{\bar{\omega}}\ Z^{\checkmark+\lambda}}$$

CROTALUS.

$$\frac{d}{\infty}\ \frac{\dfrac{Y^{\delta}}{1-2}\ \dfrac{I^{\pi+?}}{1-10}\ \dfrac{O^{\lambda}}{30}}{\dfrac{G^{\lambda}}{1-3}\ \dfrac{A^{\delta+\lambda}}{1-9}\ \dfrac{R^{\delta}}{1-9}\left(\dfrac{XZL}{\infty}\right)^{\lambda+\checkmark}\ \dfrac{Q^{?}}{\infty}\ \dfrac{V^{\delta+\pi}}{\infty}\ M^{\delta}_{5}+\dfrac{\pi}{6-8}}$$

ELAPS.

$$\frac{d}{\infty}\ \frac{\dfrac{I^{\pi+\lambda}\ J^{\psi}\ \div\ J^{\bar{\omega}}\ \div}{\infty}\ \dfrac{O^{\lambda}}{1-3}\ \dfrac{Y^{\lambda}}{1-6}}{\dfrac{R^{\delta}}{1-3}\ \dfrac{P^{\lambda}}{1-3}\ \dfrac{G^{?}}{1-5}\ \dfrac{E^{\lambda}}{1-6}\ \dfrac{A^{?}}{1-6}\left(\dfrac{ZXL}{\infty}\right)^{\delta+\lambda}\ \dfrac{Q^{\pi}}{1-6}\ \dfrac{M^{\delta}}{3-6}}$$

PREMIER GROUPE.

Appareil nerveux cutané.

Les caractères généraux sont des éruptions cutanées diverses, accompagnées de gonflements qui, d'abord très-secondaires, deviennent de plus en plus primitifs. Une grande faiblesse de la vue et des céphalalgies violentes. Dans quelques espèces on trouve l'insensibilité de la peau. Ces symptômes, si semblables à ceux de la lèpre, font de ce groupe un des plus importants de notre série par son application au traitement de cette maladie si commune au Brésil.

PEDICULUS.

$$\frac{\text{p}}{\infty}\ \frac{\dfrac{\psi\, J^{\lambda}}{1-11}\quad \dfrac{I^{\omega}}{2-12}\quad \dfrac{I^{\lambda}}{13-20}\quad \dfrac{J^{\bar{\omega}}}{1-10}\quad \dfrac{Y^{\lambda}}{9-11}}{\left(\dfrac{LXZ}{1-8}\right)^{\psi}\quad \dfrac{T^{\delta}}{1-14}\quad \dfrac{Q^{\pi}}{1-30}\quad \dfrac{G^{\pi}}{6-15}\quad \left(\dfrac{FLZ}{11-30}\right)^{\checkmark}}$$

L'intelligence et les forces physiques sont exaltées pendant les douze premiers jours ; à partir de ce temps on voit diminuer peu à peu cette excitation que remplace une espèce d'atonie intellectuelle. Le système nerveux concorde avec cette exaltation, en donnant des tressaillements et des insomnies. M. Martins, dans un travail sur le venin des serpents, avait remarqué que les rêves étaient toujours inverses de l'état intellectuel du jour. Nous avons eu occasion d'étendre cette observation à plusieurs autres médicaments brésiliens, et c'est surtout chez Pediculus que nous l'avons trouvée frappante. On a vu que les symptômes moraux du jour étaient une activité presque fébrile avec augmentation des forces. Les rêves, au contraire, ne retracent que des images de souffrances passives, ou des objets hors nature ; ainsi le rêve d'hôpital du troisième expérimentateur, de prisons où il doit mourir de faim du second, les poux énormes, les hommes qui habitent l'eau, sont en opposition complète avec l'état moral. Il est à remarquer que les rêves d'hommes marchant dans l'eau se sont produits le même jour chez deux personnes.

L'action physique développe un prurit violent accompagné de

boutons enflammés. Les céphalalgies, les maux de gorge et une grande faiblesse de la vue, sont les principaux traits de ce médicament. Les gonflements qui ont paru à la fin de l'expérience sont remarquables par l'importance que vont prendre ceux des médicaments suivants et auxquels celui-ci semble préluder.

ELEIS GUIENENSIS.

$$\frac{I_1^{\omega+\frac{\delta}{3}} \quad \frac{Y^{\lambda}}{3-11}}{\frac{T^{\delta}}{1-10} \quad \frac{Q^{\pi}+\frac{\lambda}{4}}{1-10} \quad \frac{Z^{\surd}}{2-6} \quad \frac{E^{\lambda}}{2-11} \quad \frac{G^{\delta+R\pi}}{4}}$$

De la gaieté et un sentiment de bien-être général, sont les premiers symptômes produits par ce médicament. Ils présentaient trop d'analogie avec ceux de Pediculus, pour que nous hésitassions à placer ces deux médicaments à la suite l'un de l'autre. L'abattement des derniers jours du médicament précédent est remplacé ici par une tristesse qui occupe aussi la fin de l'expérience.

L'action physique donne des céphalalgies, des éruptions et l'insensibilité de la peau. Le gonflement paraît au commencement de l'expérience, les maux de gorge se continuent, la vue est altérée comme dans Pediculus.

MIMOSA HUMILIS.

$$\frac{\frac{J^{\psi} \dot{-} J^{\bar{\omega}}}{1-5} \div \frac{Y^{\lambda}}{2-3}}{\frac{T^{\delta+\lambda}}{1-2} \quad \frac{Q^{\pi}}{1-5} \quad \left(\frac{Z^{\surd}_{4} X}{1-6}\right)^{\lambda} \quad \frac{R^{\delta}}{2-4}}$$

Nous n'avons pas de symptômes moraux, mais seulement ceux du sommeil qui s'accordent avec ceux de Pediculus, pour l'insomnie la nuit. Quant au sommeil qui paraît le soir, c'est un acheminement vers la somnolence continuelle que nous verrons plus tard.

Les céphalalgies persistent, mais sont tout à fait primaires et occupent moins d'espace ; des vertiges les accompagnent. Les symptômes de la peau sont encore un prurit et des éruptions. Le gonflement paraît le quatriéme jour. La vue est faible dès les premiers

jours ; ce symptôme est remarquable par sa persistance à accompagner les éruptions et le gonflement.

CERVUS BRASILICUS.

$$\frac{Y^{\pi}}{2}$$

$$\frac{T^{\delta+\lambda}}{1-3} \quad \frac{Q^{\pi}}{1-3}$$

La photophobie se montre dès le deuxième jour. La céphalalgie avec vertiges du premier au troisième. La peau est de couleur foncée, elle tombe en desquammation avec prurit.

GUANO AUSTRALIS.

$$?$$

$$\left(\frac{ZX}{1-4}\right)^{\checkmark} \quad \frac{E^{\lambda+B\pi}}{1-4} \quad \frac{Q^{\pi+\lambda}}{1-5}$$

Les gonflements sont tout à fait primaires et durent moins que les symptômes de la peau ; cette disposition nous indique une inversion remarquable du symptôme, car tandis que dans le premier médicament de ce groupe le gonflement était subordonné aux symptômes cutanés et d'insensibilité, ici ce sont les gonflements qui marchent parallèlement à eux, et disparaissent avant. On remarque aussi des nausées avec inflammation de la bouche.

Eleis, Mimosa et Cervus, ont été employés empiriquement pour combattre les érysipèles et l'éléphantiasis des Arabes.

Guano a été employé contre la lèpre tuberculeuse.

HIPPOMANE MANCINELLA.

$$\frac{I^{\omega}}{1} \quad \frac{I^{\delta}}{2-7} \quad \frac{J^{\bar{\psi}}}{1-5}$$

$$\frac{R^{\delta}}{1-4} \quad \frac{A^{\lambda+\delta}}{2-11} \quad \left(\frac{LXZ}{2-12}\right)^{\checkmark+\lambda} \quad \frac{Q^{\pi}}{2+11} \quad \frac{T^{\delta}}{2-12} \quad \frac{G^{\omega}}{4-7} \quad \frac{E^{\lambda+\frac{\psi}{11}}}{2-4}$$

La gaieté du premier jour est bientôt suivie de tristesse et d'abattement accompagné d'un sommeil profond ; la poitrine est oppres-

sée, le cou raide, les éruptions se circonscrivent davantage, une dartre paraît le onzième jour, une diarrhée violente persiste pendant toute l'expérience.

Ce médicament a de nombreux rapports avec celui qui commence le groupe suivant. Ainsi la pesanteur sur les yeux, la sueur dans la paume des mains tandis que le reste du corps est sec, le goût de sang et la secheresse de la gorge, la faim qui se montre le onzième jour á la suite des nausées primitives, sont des symptômes semblables á ceux du Hura brasiliensis. Nous avions déjá observé ces rapports avant que nous eussions connaissance de l'arbre qui produit le suc nommé assacú par les Indiens; le rapprochement botanique du Mancenillier au Hura a été pour nous une nouvelle confirmation de ce que nous avions observé sur les seuls symptômes des deux espèces.

DEUXIÈME GROUPE

Appareil locomoteur.

Difficile á séparer du précédent, ce groupe présente une grande prédominance des symptômes des appareils locomoteurs, auxquels viennent s'ajouter quelques symptômes gastriques. Le moral est triste, les organes des sens affectés, la somnolence de jour se continue, tandis que la nuit est généralement très-agitée.

HURA BRASILIENSIS.

I^{δ}	$J^{\psi} \pm J^{\omega} \mp$	J^{π}	Y^{δ}	$N^{\bar{\omega}}$
1—38		∞	11—23	18

E^{λ}	T^{δ}	Q^{π}	$L^{\pi}X^{\delta}$	R^{δ}	E^{ψ}
1—20	1—35	1—38	∞	2—25	21—39

Une tristesse générale avec disposition á pleurer, la somnolence le jour, des frissons nerveux, une grande faiblesse de la vue, et chez le premier expérimentateur l'exaltation de l'odorat, sont les symptômes sensitifs les plus tranchés de l'expérience. Les autres sont des céphalalgies continuelles, et particulièrement frontales; la poitrine est oppressée, les yeux sont enflammés comme dans le médicament qui va suivre, les nausées et l'inappétence se montrent dans toute la première partie de l'expérience, et sont

remplacées vers le vingt-unième jour par une faim violente et très-douloureuse. Sur quelques points la peau se couvre de boutons vésiculaires avec prurit. Les symptômes de l'appareil locomoteur se sont développés excessivement, ceux de la région lombaire, qui a été particulièrement attaquée, occupent à eux seuls presque toute l'expérience.

LEPIDIUM BONARIENSE.

$$\frac{I^{\delta}}{1-5} \quad J^{\psi} \div \bar{J}^{\omega} = \frac{O^{\lambda}}{4-7}$$

$$\frac{T^{\delta+\lambda}}{1-3} \left(\frac{LXZ}{\infty}\right)^{\delta} \frac{Y^{\pi}}{2-8} \frac{C^{\lambda}}{2-23} \left(\frac{AE}{4-29}\right)^{\lambda}$$

Non-seulement le moral est aussi triste que dans Hura, mais, de plus, une grande indifférence et des absences d'idées se montrent dans les premiers jours. La somnolence le jour et l'insomnie la nuit se généralisent pendant toute l'expérience. La vue est altérée comme dans le médicament précédent; l'ouïe est plus difficile; les céphalalgies avec vertiges continuent; des douleurs nombreuses, crampoïdes, contusives ou lancinantes occupent successivement l'appareil locomoteur. Les yeux sont enflammés. De violents battements de cœur se font sentir pendant toute la durée d'action du médicament. Des nausées et un profond dégoût des aliments prennent une large place dans la chronologie de Lépidium, et sont les derniers symptômes qui se présentent. Nous ferons remarquer quelle inversion importante nous offrent ces nausées d'abord limitées aux premiers temps de l'expérience, et suivies de faim dans Hura, puis devenant continuelles et terminales chez Lépidium.

PANACEA.

$$\frac{I^{\delta}}{1-3} \quad \frac{J^{\psi}}{1-2}$$

$$\frac{T^{\delta+\lambda}}{1-3} \frac{A^{\delta}}{2} \left(\frac{LXZ}{2-3}\right)^{\lambda}$$

Les idées tristes se spécialisent de plus en plus; l'expérimentateur veut être seule, elle est mécontente d'elle-même, etc. Ces symptômes nous indiquent un acheminement rapide vers ceux plus

profonds et anormaux des groupes qui vont suivre. La somnolence, et surtout la pesanteur sur les yeux, si marquées dans Hura, se retrouvent encore ici. Pour plus de similitude, nous revoyons les céphalalgies avec vertiges, les douleurs abdominales, qui, dans Hura, s'étaient manifestées à la fin de l'expérience, se montrer dès les premiers jours. Le système locomoteur est affecté par des douleurs diverses occupant tout le corps.

TROISIÈME GROUPE.

Appareil circulatoire.

Les deux médicaments qui composent ce groupe présentent des symptômes fébriles beaucoup plus tranchés que dans les divisions précédentes. Le pouls est agité avec chaleur et sueurs, l'esprit disposé à l'emportement; la somnolence paraît le soir; les selles sont dures et difficiles.

SOLANUM ÆGROTANS.

$$\frac{I^{\pi}}{\infty} \quad \frac{\psi J^{\pi}}{\infty} \quad \frac{\bar{\cdot}\ J^{\bar{\omega}}}{1-23}$$

$$\frac{T^{\delta}}{1-33} \quad \frac{A^{\pi}}{2-33} \quad \frac{C^{\lambda}}{5-52} \quad \frac{V^{\pi}}{13-37} \quad \frac{G^{\bar{\omega}\delta}}{18-45}$$

Une grande irritabilité pendant toute l'expérience; la somnolence le soir, et la nuit des rêves fantastiques, remarquables par leur ensemble chez tous les expérimentateurs. Les céphalalgies violentes qui ont persisté pendant les trente-trois premiers jours, la difficulté des selles et l'émission fréquente de flatuosités, les palpitations de cœur, les chaleurs et sueurs nocturnes avec accélération du pouls et sécheresse à la gorge, sont les principaux symptômes qui formulent ce médicament.

PLUMBAGO LITTORALIS.

$$\frac{I^{\delta+\lambda}}{1-6} \quad \frac{J\ \psi\ \bar{\cdot}}{2-3} \quad \frac{N^{\bar{\omega}}}{2}$$

$$\frac{V^{\pi}}{1-6} \quad \frac{T^{\delta+\lambda}}{1-8} \quad \frac{Z^{\lambda}\ L^{\delta}}{1-8}$$

Pendant les premiers jours, taciturnité et abattement moral ; la somnolence de jour ne fait qu'augmenter. La chaleur et l'accélération du pouls, que donne le médicament précédent du treizième au trente-septième jour, se montrent ici dès le premier avec une bien plus grande intensité. Quelques fonctions sont exaltées, l'odorat est trop vif le deuxième jour. De violents désirs vénériens paraissent du premier au troisième. Comme dans le *Solanum ægrotans,* on observe de violentes céphalalgies avec vertiges ; les palpitations de cœur produites par ce médicament sont aussi représentées dans celui-ci. Les jambes sont faibles, des douleurs diverses parcourent le tronc.

QUATRIÈME GROUPE.

Appareil sécrétoire.

Ce groupe, qui n'est représenté que par une seule espèce, le Solanum oleraceum, se rattache aux précédents comme provoquant encore l'accomplissement d'une fonction qui est la sécrétion du lait.

SOLANUM OLERACEUM.

$$\frac{I^{\delta+\pi}\ J^{\psi} : J^{\bar{\omega}} \mp}{\frac{S^{\bar{\omega}} \checkmark\ G^{\pi}}{2}}$$

La tristesse et l'irritabilité, la somnolence le jour, et l'insomnie la nuit. Au deuxième jour, le gonflement des glandes du cou et mammaires, qui sécrètent du lait en abondance ; et l'inflammation de la gorge. Le Solanum oleraceum est le médicament qui nous a le mieux réussi jusqu'à présent dans la fièvre de lait et le sevrage. Les Brésiliens l'employaient, depuis des siècles, contre la lèpre tuberculeuse ; mais il était réservé à l'homéopathie de lui trouver un emploi plus général et plus certain.

CINQUIÈME GROUPE.

Appareil digestif.

Nous renfermons dans cette division quelques médicaments qui donneront sans doute lieu plus tard à l'établissement d'un sous-

groupe, rendu nécessaire par la variété des symptômes et le grand nombre d'espèces dont celui-ci sera composé. Les symptômes des régions gastrique et abdominale dominent tous les autres; nous voyons d'abord des douleurs vives aux flancs et aux hypocondres; puis ces douleurs descendent et occupent l'ombilic et les aines, où elles provoquent des hernies.

Des idées tristes préoccupent les expérimentateurs pendant toute l'expérience.

PAULLINIA PINNATA.

$$\frac{\psi\, J^{\delta}}{\infty}\quad \frac{I^{\delta}}{1-7}\quad J^{\psi} \div$$

$$\frac{V^{\delta}}{1-6}\quad \frac{T^{\delta}}{1-9}\quad \frac{A^{\delta}+M^{\delta}}{1-10}\quad \frac{R^{\delta}+\frac{\pi}{7-11}}{\infty}\quad \left(\frac{L\,X\,Z}{\infty}\right)^{\delta}$$

Une tristesse et un ennui profond sont les seuls symptômes moraux qui se présentent; les rêves sont aussi tristes ou dégoûtants. Nous voyons, à mesure que nous avançons dans la série, disparaître ces phénomènes de gaieté ou d'excitation morale qui se sont montrés, dans les premiers médicaments. Une somnolence de jour vient encore s'ajouter à la tristesse de l'expérimentateur.

Les hypocondres sont le siége de vives douleurs lancinantes, pendant que des nausées et un froid général se montrent simultanément. Une faiblesse des jambes et des douleurs variées se font sentir dans tout l'appareil locomoteur; la poitrine est oppressée pendant toute la durée d'action du médicament. Nous remarquerons en passant que vers les derniers jours l'appétit a succédé au dégoût et aux nausées primaires.

BLATTA AMERICANA.

$$\frac{J^{\psi} \div J^{\pi}}{E^{\checkmark}\ (Z\,X)^{\lambda}}$$

Peu de symptômes moraux, mais un abattement général avec faiblesse des bras et des jambes comme précédemment. Froid et frissons le premier jour, avec gonflement de la région épigastrique et coloration jaune de la peau. Le peu de symptômes que nous

possédons sur ce médicament ne nous permet pas de nous étendre sur ses propriétés.

DELPHINUS AMAZONICUS.

$$\frac{?}{\left(\frac{LZ}{1-4}\right)^{\delta} \quad \frac{A^{\pi}}{1-3} \quad \frac{P^{\delta}}{4}}$$

Les tissus abdominaux se contractent en empêchant la sortie d'une hernie inguinale. Des douleurs parcourent le tronc et les jambes. Violentes érections.

AMPHISBOENA VERMICULARIS.

$$\frac{I^{\delta+\lambda} \; J^{\bar{\omega}} \; \bar{\cdot}}{T^{\lambda} \; A^{\pi} \; (F\,X)^{\checkmark+\lambda} \; D^{\delta}}$$

Tristesse comme dans Paullinia, avec d'étranges illusions, comme si les pieds étaient dans le cerveau ; l'insomnie nocturne n'est plus complète; le réveil a seulement lieu à minuit précis. Du reste, les symptômes physiques sont, à l'exception de ceux de Resina itu, les plus anormaux du groupe. De violents vertiges, une hernie ombilicale, une grande faiblesse des membres avec gonflement de la face et des bras, sont des symptômes saillants que l'on saisit au premier coup d'œil.

RESINA ITU.

$$\frac{\frac{O^{\delta}}{7-8} \quad \frac{Y^{\delta}}{8}}{\left(\frac{LZ}{1-12}\right)^{\lambda} \quad \frac{A^{\varphi}}{6-9} \quad \frac{B^{\varphi}}{12}}$$

Pas de symptômes moraux ni nerveux, mais des illusions de la vue et d'épouvantables détonations dans les oreilles portant un violent contre-coup dans tout l'organisme. Les douleurs abdominales continuent ainsi que la faiblesse des jambes, que nous avons remarquée dans tous les médicaments précédents ; des diarrhées involontaires paraissent du sixième au neuvième jour et forment une transition au médicament suivant. La langue est fortement affectée, la parole n'est plus distincte.

JANIPHA MANIHOT.

$$\frac{I^{\delta}}{1-3} \quad \frac{J^{\Psi}}{1-6}$$

$$\frac{A^{\lambda}}{1-6} \quad \frac{Z^{\lambda+\frac{\checkmark}{2}}}{1-8} \quad \frac{U^{\delta}}{2-3} \quad \frac{V^{\delta}}{6-8}$$

Il se développe une somnolence diurne, accompagnée d'un abattement excessif qui contraste avec les rêves d'incendie des 4 premiers jours. Les diarrhées violentes des premiers temps se lient, comme nous l'avons fait observer, avec les selles diarrhéiques involontaires de Resina itu. Nous voyons également une grande faiblesse des jambes qui se gonflent le 2me jour; il faut remarquer que ce gonflement est bien différent de ceux que nous observions dans le groupe cutané. Ceux-ci étaient toujours accompagnés d'éruptions, de prurit, ou même d'insensibilité; ici, il ne se montre rien de semblable, le gonflement est simplement concomitant aux symptômes vasculaires. Le froid général se manifeste à la dernière période.

SIXIÈME GROUPE.

Appareil génito-urinaire.

Il conserve la plupart des symptômes des groupes précédents, auxquels viennent s'ajouter des symptômes génitaux très-importants. La peau est aussi attaquée assez profondément, en produisant d'abord des desquammations et la chute des cheveux, puis des ulcères insensibles. Ce groupe ne présente qu'un petit nombre de symptômes des organes de la vie de relation; les plus saillants sont un affaissement général avec somnolence, et quelquefois suivi d'irritabilité, avec frissons nerveux.

MELASTOMA AKERMANI.

$$\frac{I^{\lambda}}{U^{\pi} \; V^{\omega} \; Z^{\checkmark}}$$

Abattement avec somnolence et frissons violents. Les urines sont abondantes, d'abord claires et écumeuses, avec picotement dans l'urètre, puis rouges et chargées de mucosités sanguinolentes.

SEDINHA PECTORALIS.

$$\frac{?}{U^{\delta}\ Q^{?}\ D^{\delta}}$$

Urines brûlantes, avec douleur d'excoriation. Plus tard elles contiennent des flocons muqueux en suspension. Les gencives et les dents sont douloureuses; l'épiderme des extrémités commence à tomber en desquammation.

SPIGGURUS MARTINII.

$$\frac{I^{\pi}}{1-10}\quad \frac{J^{\psi}\ \div}{1-5}\quad \frac{J^{\pi}}{1-5}\quad \frac{O^{\lambda}}{2-10}$$

$$\frac{A^{\delta}+V}{2-5}\quad \left(\frac{ZXL}{2-10}\right)^{\lambda}\quad \frac{Q^{\lambda}}{3-10}\quad \frac{U^{\delta}}{5}$$

La répugnance pour les travaux intellectuels commence à se caractériser assez bien dans ce médicament. La somnolence est continuelle et accompagnée de songes gais, formant ainsi opposition avec l'irritabilité et la paresse du jour. Les dents et le système pileux sont attaqués; les cheveux tombent ou blanchissent; une forte desquammation se produit sur le cuir chevelu et la barbe; des bruits divers se font entendre dans les oreilles; une forte salivation, et des douleurs dans l'urèthre après avoir uriné, complètent l'ensemble des symptômes de ce médicament.

JACARANDA CAROBA.

$$\frac{J^{\lambda}}{3-7}\quad \frac{\psi\ J^{\pi}}{3-20}\quad \frac{I^{\lambda}}{21-22}$$

$$\frac{C^{\delta}}{1-3}\quad \left(\frac{LXZ}{2-10}\right)^{\delta}\quad \frac{P^{?}}{4-26}$$

D'abord des frissons nerveux, puis un relâchement complet des forces pendant la suppuration du gland. Le cœur, dont le battement est quelquefois insensible, est le siége de douleurs continuelles qui gênent la respiration. Des douleurs tractives ou de meurtrissures parcourent tous les muscles du 2e au 4e jour. C'est

après la cessation de la plupart de ces symptômes que paraît la suppuration du gland et le gonflement du scrotum, qui font du Jacaranda un des plus importants spécifiques des maladies syphilitiques.

TRADESCANTIA DIURETICA.

$$\frac{?}{\frac{R^{\delta} \quad P^{?}}{3-15}}$$

La respiration est gênée, le scrotum est enflammé, les testicules rentrent par l'anneau inguinal. Ces symptômes, malheureusement trop peu nombreux, indiquent l'importance que prendra ce médicament, quand il sera plus connu.

MURURÉ LEITE.

$$\frac{I^{\pi} \quad J^{\psi} \quad J^{\pi}}{B^{\pi} \quad E^{\lambda} \quad P^{?} \quad Q^{?}}$$

L'exaltation des idées succède à l'irritabilité de Spiggurus. Ici encore nous avons une somnolence continuelle ; la salivation toujours abondante, l'ulcération de gros furoncles, les urines putrides, un écoulement blennorrhéique et des éruptions pustuleuses sur la verge, font de Mururé un médicament destiné à prendre une grande mportance par la suite.

SEPTIÈME GROUPE.

Appareil sensitif.

Les symptômes moraux de cette division ne se bornent plus à plus ou moins de tristesse ou d'irritabilité ; c'est toujours un profond désaccord de l'esprit qui domine dans toutes les expériences. Ainsi, dans la première, une répugnance invincible pour les travaux intellectuels, presque la folie chez les derniers, forment le contraste le plus vif avec tous les autres médicaments de cette série ; l'appareil sensitif est surtout affecté ; la vue, et surtout l'ouïe, sont souvent ou supprimés ou profondément atteints ; tous les autres organes sont attaqués fortement et toujours au commencement de l'expérience, où les symptômes viennent se produire en foule ; du

reste, nous n'avons que faire de citer des exemples qui seraient reproduits à la spécialisation de chaque médicament.

CANNABIS INDICA.

$$\frac{J^{\bar{\psi}}\ J^{\pi}}{V^{\delta}\ T^{\delta+\lambda}}$$

Après avoir vu tous les médicaments de cette série produire une propension au sommeil devenant de plus en plus irrésistible, nous arrivons à une substance qui donne ce symptôme presque exclusivement. Les rêves, tout à fait inverses de cet état comateux, ne représentent que des actions vives ou agréables. Pendant la veille, les yeux sont hagards ou clignotants, beaucoup de frissons avec céphalalgies et vertiges violents.

PETIVERIA TETRANDRA.

$$\frac{\frac{\psi\ J^{\pi}}{2}\ \frac{O^{\lambda}}{1}\ I^{\frac{\omega}{1}+\frac{\lambda}{2-6}}\ \frac{J^{\bar{\psi}}}{1-3}}{\frac{T^{\delta}}{1-6}\ \frac{U^{\pi}}{\infty}\left(\frac{XZL}{\infty}\right)^{\lambda}\ \frac{Y^{\pi}}{2-3}}$$

Le Petiveria, pendant le premier jour, prédispose à la gaieté, mais bientôt une profonde tristesse et la perte de la mémoire succèdent à ce premier symptôme; la somnolence, un grand abattement, la surdité et la photophobie remplissent surtout les premiers jours de l'expérience; l'abondance et la limpidité des urines indiquent la prédominance de l'élément nerveux, dont l'excitation se manifeste par des douleurs de toutes sortes dans l'appareil locomoteur; la peau sécrète une sueur abondante et présente des taches rouges ou jaunes avec desquamination.

CONVOLVULUS DUARTINUS.

$$\frac{\psi\ J^{\pi}\ I^{\lambda}\ J^{\psi}\ \div}{T^{\delta+\lambda}\ (LXZ)^{\lambda+\delta}\ Q^{\pi}}$$

Comme nous le disions, l'abattement arrive à son summum dans les derniers médicaments. A ce symptôme qui est très-saillant dans

Convolvulus viennent se joindre des rêves de querelles, d'illuminations, confirmant pleinement l'observation de M. Martins. Les taches de la peau continuent, ainsi que les sueurs; des douleurs paralytiques s'emparent des membres, pendant que de violents vertiges et des douleurs au vertex et à l'occiput augmentent le désordre de l'organisme.

BUFO SAHYTIENSIS.

$$\frac{\frac{I^{\lambda}}{1-34}\ \frac{I^{\omega}}{35-36}\ J^{\psi}\ J^{\bar{\omega}}}{\frac{Y^{\pi}\ Q^{\varphi}\ P^{\delta}\ (ZLX)^{\delta}}{\infty}}$$

Dégoût au travail, oubli; en un mot, des symptômes très-semblables à ceux de Convolvulus; mais de plus, à la fin de l'expérience, une gaieté et une vivacité d'esprit qui indiquent le retour à un état normal, dont l'ordre se trouve opposé à celui de Pediculus; confirmation nouvelle de la loi chronologique qui a présidé à notre classification.

ARISTOLOCHIA CYMBIFERA.

$$\frac{J^{\bar{\omega}}}{G^{\bar{\omega}}\ Z^{\checkmark+\lambda}}$$

Les symptômes que nous possédons sur Aristolochia ressemblent tant à ceux de Crotalus, que nous pensons pouvoir indiquer cette plante comme un des plus sûrs antidotes contre la morsure des serpents. Du reste, plusieurs espèces de la même famille sont employées avec succès dans les deux Amériques. Elle donne principalement des insomnies, une grande soif, un gonflement des jambes, avec couleur violette et sang extravasé.

CROTALUS CASCAVELLA.

$$\frac{\frac{\frac{Y^{\delta}}{1-2}\ \frac{I^{\pi+\varphi}}{1-10}\ \frac{O^{\lambda}}{30}}{\frac{G^{\lambda}}{1-3}\ \frac{A^{\delta+\lambda}}{1-9}\ \frac{R^{\delta}}{1-9}\ \left(\frac{XZL}{\infty}\right)^{\lambda+\checkmark}\ \frac{Q^{\varphi}}{\infty}\ \frac{V^{\delta+\pi}}{\infty}\ M^{\delta}_{5}+\frac{\pi}{6-8}}}{\infty}$$

A l'abattement et à la faiblesse intellectuelle succèdent des visions extraordinaires et presque la folie. Les illusions de l'ouïe, la surdité, les congestions sanguines, les étouffements, les crampes et les douleurs des membres, les pustules et la desquammation de la peau, le froid avec accélération du pouls, le trouble des règles, etc., tous ces symptômes font de ce venin une des substances qui troublent le plus rapidement l'organisme.

ELAPS CORALLINA.

$$\frac{I^{\pi+\lambda}}{\infty}\ J^{\psi} \div J^{\bar{\omega}} \div \frac{O^{\lambda}}{1-3}\ \frac{Y^{\lambda}}{1-6}$$

$$\frac{d}{\infty}\ \frac{R^{\delta}}{1-3}\ \frac{P^{\lambda}}{1-3}\ \frac{G^{\varphi}}{1-5}\ \frac{E^{\lambda}}{1-6}\ \frac{A^{\varphi}}{1-6}\ \left(\frac{ZXL}{\infty}\right)^{\delta+\lambda}\ \frac{Q^{\pi}}{1-6}\ \frac{M^{\delta}}{3-6}$$

Les illusions continuent, l'humeur est irritable; le besoin singulier de se balancer comme un pendule, montre suffisamment que l'esprit ne se possède plus ; enfin, pour clore cette liste malheureusement trop courte, nous arrivons à l'abolition de la pensée, à un anéantissement complet. Après de pareils symptômes, est-il besoin de citer la surdité prolongée, les singuliers phénomènes de déglutition, où l'on sent le bol alimentaire descendre en spirale pour venir tomber lourdement dans l'estomac, les selles de bile verte, les douleurs des organes respiratoires, qui ne se sont jamais montrées si vives, et enfin ces crampes, ces congestions dans les membres, qui ressemblent tant à celles que nous avons citées dans Crotalus? Tout ce trouble violent apporté dans les sensations et les fonctions, forme le point le plus opposé à ce premier médicament, le Pediculus, où nous avons vu seulement une simple excitation de l'esprit et de l'organisme.

PATHOGÉNÉSIE BRÉSILIENNE.

AU PEUPLE BRÉSILIEN.

Quelle que soit l'abondance des métaux précieux renfermés dans les profondeurs du sol brésilien ; quel que soit l'éclat des pierreries que les fleuves y roulent dans leurs flots; quelle que soit la richesse des récoltes qui récompensent les soins de l'agriculteur, il est dans cet empire des trésors d'une valeur plus élevée, d'une importance plus grande pour le bonheur de l'homme. Ce sont les armes puissantes que la nature y a déposées et que l'art peut utiliser pour combattre les douleurs et les maladies de l'humanité. Quelle que soit, en effet, l'effrayante multiplicité des affections que le génie du mal répandues sur notre globe déchu, on peut dire que le Brésil renferme des agents curatifs plus variés encore, et propres à combattre sans exception les hideuses manifestations du mal physique.

Avant les découvertes de Hahnemann, la science ne possédait aucun moyen de préciser l'emploi de ces agents salutaires. Leur existence était certaine, leur application douteuse, et l'expérience populaire, plus heureuse que la science des écoles, glanait seule quelques épis dans cette abondante moisson qui gisait abandonnée, faute de moyens convenables d'exploration. La Providence, qui semble avoir marqué la terre de Santa-Cruz pour inaugurer les grands et heureux changements pour lesquels l'humanité est mûre, a permis enfin que les disciples de Hahnemann pussent commencer des recherches qui doivent sécher tant de larmes, et au lieu d'un soulagement passager appliquer aux souffrances de l'homme un remède efficace et définitif. L'homéopathie, en effet, en s'attaquant à la cause des maladies, purifie l'espèce humaine des miasmes chro-

niques qui se transmettent de génération en génération, éteint dans leurs sources les maladies épidémiques et contagieuses, prépare le corps de l'enfant, par une hygiène positive, à résister à toutes les causes de destruction qui peuvent l'atteindre dans le cours de son existence, augmente la durée moyenne de la vie, et assurerait ainsi la prospérité des nations qui l'adopteraient sans réserve, en conservant la vie des individus, qui est leur capital le plus précieux et le premier élément de leur grandeur.

On admire le hardi chasseur courant sur les pointes aiguës des rochers et disputant à l'éder le duvet de ses enfants, le chercheur infatigable qui, à force de patience, rapporte le diamant longtemps enfoui dans les sables du torrent, le plongeur qui rapporte la perle du sein des mers : le peuple brésilien ne sympathiserait-il pas avec les patients et courageux expérimentateurs qui, sous les auspices de Hahnemann, découvrent tout un monde de merveilles dans les produits jusqu'ici négligés de cette terre?

Le livre que nous lui dédions aujourd'hui se distingue par un caractère tout spécial, chacune de ses paroles est un cri de souffrance, chacune de ses lignes raconte une douleur, et pendant que les autres livres ne sont qu'une brillante efflorescence de l'imagination, on peut dire que celui-ci est composé de l'essence même de la vie. Mais ces douleurs, mais ces souffrances, ennoblies, épurées par le dévouement volontaire de ceux qui les ont endurées, sont le plus pur reflet de la loi du sacrifice que le Christ a introduite dans ce monde. Elles composent, sous ce rapport, le plus sublime poëme ; elles forment l'hymne le plus agréable que le génie de l'homme puisse adresser à la Divinité.

Recevez donc, ô Brésiliens! ce fruit de veilles incessantes et de douleurs fécondes, et puisse le verbe régénérateur éteindre parmi vous les dernières traces du mal et de la souffrance [1]!

[1] Cette dédicace a déjà été publiée en portugais à Rio-de-Janeiro. Il en est de même de la préface de Crotalus que nous lui adjoignons, quoique nous ayons publié les symptômes de ce médicament au lieu qui leur est marqué par notre classification.

CROTALUS CASCAVELLA.

—

Nous commençons la publication de nos expériences pures au Brésil par le Crotalus cascavella, moins encore par l'importance des symptômes que produit le venin de ce dangereux reptile sur l'homme sain, que parce que le malheureux essai tenté sur un malade, il y a peu d'années, nous offre une comparaison bien frappante entre l'expérimentation clinique et l'expérimentation pure, et fait ressortir tous les avantages offerts par la méthode de Hahnemann.

Une notion vague, comme toutes celles dont se compose et se grossit successivement la thérapeutique de l'allopathie, attribuait au venin du Cascavel le pouvoir de guérir l'elephantiase des Grecs, connue en ce pays sous le nom de *morphea, mal de Lazaro.* Rien n'eût été aussi facile à un disciple de Hahnemann que de vérifier la réalité ou la fausseté de cette opinion populaire. L'expérience pure donnait le moyen de le faire sans danger pour le malade ni pour l'expérimentateur. Malheureusement l'ancienne médecine, dépourvue de cette connaissance précieuse et réduite à l'expérience clinique, restait dans un doute aussi pénible pour les médecins que cruel pour les malades. L'essai clinique, auquel on recourt si facilement dans les hôpitaux, effrayait dans un cas où ses conséquences pouvaient être immédiatement mortelles.

Cependant, par cette loi fatale qui déduit tôt ou tard nécessairement les conséquences d'un principe, il se trouva un jour un malade assez courageux, un médecin assez logique pour appliquer à un mal affreux un moyen plus affreux encore. Mariano José Machado fut victime de sa tentative héroïque, et dissipa par sa mort

toutes les espérances illusoires fondées sur l'action curative du venin du Crotalus. Maintenant, que conclure de ce fait? Que le praticien qui l'a conseillé a été imprudent et mérite un blâme? A Dieu ne plaise que nous commettions une pareille injustice! Un malade a succombé à une expérience clinique; mais gloire au courage héroïque avec lequel il a bravé la piqûre du serpent; honneur au zèle du praticien qui l'a décidé à jouer une existence, désormais flétrie, contre une chance, quoique incertaine, de guérison. Le malheureux M.-J. Machado a évité les douleurs de toute espèce qui l'attendaient pendant quelques années de misère; mais quel bonheur pour lui et ses compagnons d'infortune si le spécifique de leur affreuse infirmité eût été découvert! quelle gloire pour le médecin qui lui aurait ouvert cette porte de salut!

Cependant un meurtre a été commis en cette occasion, et si les individus peuvent être absous d'y avoir contribué, honte sur la science trompeuse qui n'offre que des ressources pareilles pour augmenter ses connaissances; honte à la doctrine homicide qui se nourrit des pleurs et du sang des victimes, et qui chaque jour immole à ses périlleux essais plus de malheureux que n'en moissonna jamais l'épée des conquérants, qui convertit en boucherie les hôpitaux où le pauvre vient avec confiance demander du soulagement à ses maux. En vain prétend-on que ces essais sont innocents et faits avec toute la prudence nécessaire. La mortalité effrayante qui en résulte les condamne assez, et si un aveuglement coupable ferme les yeux sur ces morts ignorées qu'un traitement empirique amène peu à peu, l'humanité veut qu'une voix éclatante mette un terme à ces forfaits répétés, en dénonçant à la raison humaine un meurtre commis publiquement au nom de la science vieillie. Ainsi, pendant de longues années un lâche empoisonneur immole par des breuvages mortels tout ce qui nuit à ses projets ambitieux et à sa cupidité; en vain le soupçon plane autour de sa demeure et agrandit un cercle de solitude autour de lui, il échappe par ses ruses perfides à l'action des lois et brave les recherches de la justice. Mais un jour le poison ne suffit plus à sa rage meurtrière, le fer brille dans ses mains, et une nouvelle victime tombe à ses pieds; mais ses cris, mais son sang, mais l'arme vengeresse crient contre le meurtrier, qui expie enfin sur l'échafaud tous ses crimes si longtemps impunis.

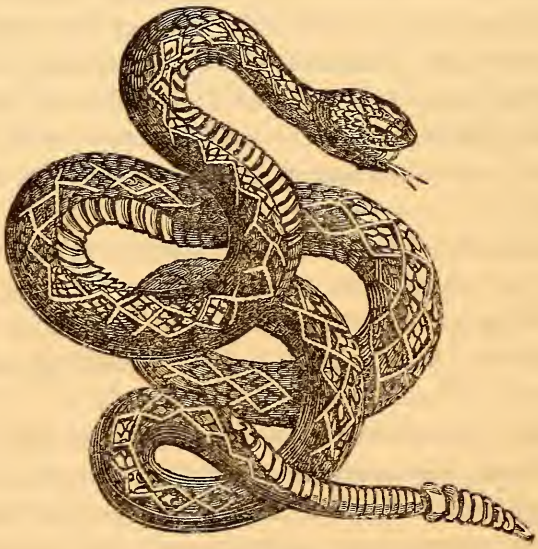
Ainsi doit-il en être de l'allopathie. Elle doit succomber en expiation de toutes les expériences aussi criminelles, mais moins éclatantes que celle qui a épouvanté cette capitale il y a peu d'années. Cet homicide solennel, commis au grand jour et de sang-froid, au nom de la science, n'aura pas été inutile s'il a préparé l'avénement glorieux de la pathogénésie homéopathique, si consolante pour le malade, si glorieuse pour le médecin qui en est l'auteur. Oui, cette grande et salutaire rénovation, que nous tentons aujourd'hui, ne peut tarder plus longtemps. Si, il y a quatre ans, lorsque le nom de Hahnemann avait à peine retenti sur ces plages lointaines, il eût encore été possible de tuer un homme pour essayer un médicament, nous osons croire que personne aujourd'hui n'oserait proposer, ni ne voudrait accepter ce moyen barbare de découvrir la vérité.

On verra, en parcourant les symptômes de Crotalus recueillis sur l'homme sain, que cette substance produit, en effet, peu de symptômes analogues à ceux de la lépre tuberculeuse, et que par conséquent il doit bien rarement modifier assez favorablement la santé d'un lépreux pour amener sa guérison. Heureusement l'homéopathie, en dissipant cette illusion, offre de nombreux moyens de trouver des agents plus efficaces, et les succès que nous avons déjà obtenus, grâce à eux, nous donnent l'espoir de voir bientôt disparaître cette affreuse maladie, aussi bien que l'éléphanthiase des Arabes, qui ne résiste presque jamais à l'action des médicaments dynamisés.

Le Crotalus deviendra un utile supplément du Lachesis, expérimenté sur un autre point de ce continent par notre collègue le docteur Hering, et son action, que je crois plus longue et plus profonde, achèvera bien des guérisons que le premier aurait laissées inachevées.

L'individu dont le venin a été extrait avait été pris dans la province du Céara. Une circonstance singulière caractérise le moment de cette opération. J'étais assisté par le jeune praticien qui, seul contre tous, avait protesté énergiquement, quatre ans auparavant, contre l'expérience tentée sur le malade de l'hôpital des lépreux, dont il était en ce moment médecin en chef. Son cœur, par une noble inconséquence, se révoltait contre cette application des théories médicales en honneur. Peu après, par une rare abnégation,

renouvelait le sacrifice fait par Hahnemann, cinquante ans auparavant, en renonçant à une clinique fructueuse et à la direction de deux hôpitaux. En ce moment, mû par un ardent amour de la vérité, il était près de moi, attendant de l'épreuve pathogénétique la solution des doutes que l'essai clinique avait élevés dans son esprit. Après avoir protesté contre la piqûre faite au malade, il venait s'exposer lui-même pour extraire au reptile un venin que l'art devait atténuer convenablement pour le rendre salutaire. Il courut, en effet, plus d'un danger avant d'avoir pu extraire quelques gouttes du venin mortel, dont plusieurs gouttes rejaillirent sur sa figure, et auraient compromis son existence si elles eussent touché l'angle de l'œil, comme je le craignis un instant. Aujourd'hui que les faits ont confirmé les aspirations de son âme ardente, M. J.-V. Martins est un des plus fermes soutiens de notre naissante école. Puisse-t-il voir bientôt la chute de l'erreur qu'il avait instinctivement repoussée avant d'avoir vu briller le divin flambeau de la vérité !



PATHOGÉNÉSIE BRÉSILIENNE.

PEDICULUS CAPITIS.

PED.

Avant de commencer cette expérience, nous en attendions des résultats importants. Nous pensions que la nature, en multipliant le Pou sur la tête des enfants, indiquait d'avance un spécifique de la psore héréditaire. Nous savions aussi que le *Psorinum* développait la pityriase chez l'homme sain. Cette coïncidence merveilleuse, cette double démonstration, ne pouvait être trompeuse. Nous avons, en effet, trouvé dans *Pediculus* un agent des plus utiles dans les maladies de l'enfance, et, de plus, un des termes extrêmes de la série symptomatologique que nous avons ébauchée, et que sans lui nous eussions eu, sans doute, beaucoup de peine à formuler.

Sous ce double rapport, nous pensons avoir rendu un service réel à la pratique et à la théorie de notre art. Ceux qui se livrent à ces patientes recherches peuvent seuls comprendre le sentiment de satisfaction intime qui accompagne une pareille conviction. Nous ne pouvons mieux inaugurer la publication de nos pathogénésies, qu'en mettant à leur tête celle qui répond ainsi au double caractère que nous avons cherché à imprimer à notre travail.

Il n'est pas nécessaire de décrire longuement cette espèce, qui est suffisamment connue; nous indiquerons seulement les principaux caractères qui peuvent la faire distinguer de celles qui vivent sur les autres parties du corps. Le *Pediculus capitis* est d'une forme ovale; aplati, plus long que le pou du pubis; sa tête est très-petite, son thorax composé de trois anneaux peu distincts, l'abdomen est d'une seule pièce, présentant sur les côtés des segments arrondis; sa couleur générale est cendrée, tandis que le pou du corps est entièrement blanc. Les individus que nous avons employés ont été pris sur la tête d'un enfant de cinq ans, bien portant.

Expérimentateur : Ch. Dieudonné Jolly,

Vingt-quatre ans, tempérament nerveux sanguin.

1. *Premier jour.* — Frémissement de tout le corps, 8 à 10 fois de suite, après une demi-heure.

Réveil fréquent.

La nuit, démangeaison à diverses parties du corps.

Deuxième jour.—Frémissement de la moitié gauche du cuir chevelu, comme si les cheveux allaient se hérisser, 9 heures du matin.

5. Céphalalgie et pression à la bosse nasale, 10 heures du matin.

Démangeaison dans la conque de l'oreille gauche, le soir étant couché.

Erection prolongée, sans désir vénérien.

Troisième jour. — Longue érection, sans désir vénérien.

Démangeaison à la première phalange de l'index de la main droite.

10. Prurit à la nuque et entre les deux épaules, 5 heures du soir.

Bourdonnement dans les oreilles, 8 heures.

Démangeaison au cuir chevelu, 9 heures.

Longue démangeaison à l'arcade sourcilière gauche, elle s'étend à la face.

Quatrième jour. — Désir et facilité de l'étude.

15. Augmentation des forces physiques.

Démangeaison à l'avant-bras droit, le soir étant couché.

Cinquième jour. — Démangeaison à la partie frontale du cuir chevelu.

Fatigue des genoux, et particulièrement du genou gauche, qui fléchit étant debout, 7 heures du soir.

20. Boutons à la face, au front, aux tempes et au menton; ils sont miliaires, rouges à leur base, vésiculaires et caractérisés par un point noir à leur centre; ces boutons ont paru dans le courant de la journée.

Les yeux cernés.

Couleur foncée du visage.

Selles très-molles, le soir.

Sixième jour. — Chaleur et coloration foncée de la face, toute l'après-midi.

25. Battement pendant quelques secondes au-dessus de la rotule gauche; ce battement avait déjà paru la veille au soir; il est très-circonscrit, de 8 à 10 cent. de diamètre.

Boutons miliaires, rouges à leur circonférence et gonflés à leur centre; ils occupent la partie postérieure du cou, à la nuque.

Ces boutons ne démangent pas; mais le frottement de la cravate fait éprouver une sensation d'écorchure.

Douleur sourde à la tête, le matin en se levant.

Démangeaison au cuir chevelu.

30. Prurit et picotement à l'aile gauche du nez.

Bouton blanc avec point noir au milieu, au coin gauche de la bouche.

Petits boutons au front.

Violente démangeaison à la tempe gauche.

Démangeaison de toute la barbe.

35. Inflammation des fosses nasales.

Démangeaison dans la conque de l'oreille gauche.

Prurit aux poignets.

Démangeaison à la nuque, à la tempe gauche et au dos.

Grande démangeaison à la nuque pendant presque toute la nuit.

40. Rêve que l'on doit mourir de faim dans un cachot, d'où l'on s'évade en rampant.

Huitième jour. — Le mal de gorge augmente progressivement jusqu'au soir, et se continue pendant la nuit.

Grattement dans la gorge, 8 heures du matin.

Sommeil agité.

Rêves confus de poursuites.

45. *Neuvième jour.*—Le grattement de la gorge continue, mais moins fort que la veille, 7 heures du matin.

Petits élancements au dos de la main gauche, 2 heures.

Grattement dans la gorge, la voix est un peu enrouée.

Soif avec enrouement, moins de grattement dans la gorge le soir.

Selle dure et très-petite.

50. *Dixième jour.*—Rêves de conspirations, d'émeutes, puis érotiques; une pollution.

Réveil de bon matin depuis plusieurs jours.

Selle dure et petite.

Depuis le commencement de l'expérience, les urines sont jaunes et très-claires.

Onzième jour. — Démangeaison à la partie frontale du cuir chevelu, 9 heures du soir.

55. Selle dure et petite.

Urines jaunes et très-claires.

Douzième jour. — Le soir, activité fébrile à écrire.

Rêve de grande amitié, puis érotique.

Treizième jour. — Rougeur et démangeaison à la hanche droite, pendant une demi-heure.

60. Fatigue du genou et de la partie supérieure de la jambe gauche, depuis 4 heures jusqu'au soir.

Quatorzième jour. — Longue érection.

Pollution nocturne sans rêve érotique.

Quinzième jour. — Sifflement dans les oreilles en sifflant.

Craquement dans l'oreille droite en mangeant, 2 heures du soir.

65. *Seizième jour.*—Émission très-fréquente et abondante d'urine; jusqu'à quatre fois en une heure.

Les urines sont claires, jaunes et très-odorantes.

Gonflement de la joue gauche pendant un jour et demi.

La fin de l'expérience a été caractérisée par un abattement et une espèce de faiblesse morale qui, quoique peu tranchée, n'en différait pas moins extrêmement de l'excitation primitive.

Deuxième expérience.

Expérimentateur : M. Rouffinel,

Quarante-cinq ans, tempérament nerveux sanguin.

Premier jour. — Violente céphalalgie frontale, de 5 à 7 heures du soir.

70. Alourdissement.

Démangeaison au cuir chevelu, après une demi-heure.

Boutons blancs au front.

Prurit au poignet gauche.

Diarrhée le soir, se continuant le lendemain matin.

75. Frissons, grande chaleur et sécheresse des extrémités.

Rêve affreux, l'on dissèque un de ses amis.

Deuxième jour. — 3 h. Gaieté. Eruption miliaire sur les mollets, avec démangeaison augmentant le soir.

Céphalalgie comme la veille, de 5 à 7 heures du soir.

Longue érection sans désir.

80. *Troisième jour.*—Réapparition d'un rhumatisme au bras droit.

Eruption miliaire à la partie interne des cuisses, causant de violentes démangeaisons.

Lourdeur de la tête.

Réapparition d'anciens boutons à la nuque.

Démangeaison à la pointe du nez, semblable à celle des vers.

85. Urines rouges.

Démangeaison à la face et au cuir chevelu.

Chaleur à la peau.

Prurit aux poignets.

Des boutons disparaissent et sont remplacés par d'autres.

90. Céphalalgie, de 5 à 7 heures du soir.

Quatrième jour. — Boutons sur la nuque, qui, quoique très-gros, ne démangent pas autant que les petits qui persistent encore (le matin).

Eruption miliaire à la partie interne des bras et des avant-bras.

Les démangeaisons se généralisent, semblent s'apaiser par moment, puis reviennent plus vives.

Céphalalgie moins violente que les jours précédents.

95. *Cinquième jour.* — Disparition des boutons de la nuque.

Démangeaisons générales, très-vives aux poignets.

Mal de tête paraissant à de très-courts intervalles et se calmant instantanément.

Sixième, septième et huitième jours. —Les démangeaisons continuent avec autant de violence, celles des mollets augmentent *le soir.*

La céphalalgie diminue d'intensité, mais ne cesse pas complétement.

100. *Neuvième jour.*—Céphalalgie intolérable, de 3 à 7 heures du soir.

Les démangeaisons cessent un peu.

Dixième jour. — Sensation de brûlure et picotement très-aigu

sur les deux côtés de la langue, qui est rouge et profondément gercée.

Prurit très-vif sur le cou-de-pied droit, dure peu.

Onzième jour. — Démangeaison parcourant le dos et la plante des pieds.

105. Langue très-douloureuse, rouge et très-gercée.

Douzième jour. — Apparition, sous la plante du pied, d'un ganglion de la grosseur d'une amande; dur, gonflé, extrêmement douloureux en marchant.

Sueur froide aux pieds, suivie d'un froid excessif, 10 h. du soir.

Du treizième au trentième jour. — Persistance du ganglion du pied.

Les céphalalgies deviennent plus rares et moins violentes.

110. Mal de gorge, avec constriction du pharynx, qui empêche la déglutition.

L'on avale continuellement sa salive.

Toux sèche et convulsive.

Sécheresse de la gorge.

Les démangeaisons continuent, mais sont moins vives.

115. Des boutons paraissent encore, de temps en temps, sur les cuisses et les épaules.

Sueur aux pieds, suivie d'un grand froid.

Troisième expérience.

Expérimentateur : M. Bénard,

Seize ans, tempérament sanguin-lymphatique.

Premier jour. — Vive piqûre au bras, comme par une épingle, après 2 heures.

Deuxième jour. — Embarras de la tête, le matin en se levant, battement à la tempe droite.

Engourdissement en respirant, pendant un quart d'heure.

120. Faibles coliques.

Elancement au front.

Coliques et diarrhée après le dîner.

Troisième jour. — Cuisson autour des yeux.
Douleur fourmillante à la joue droite.
125. Fourmillement au bout des doigts médius et indicateur.
Sensation de gravier dans les yeux.
Démangeaison générale en marchant ou étant assis.
Picotement général, et particulièrement à la partie antérieure de la cuisse et du bras gauche, depuis 8 h. jusqu'à 11 h. du soir.
Quatrième jour. — Elancement et vive démangeaison à la première phalange du médius.
130. Douleur cuisante d'écorchure à l'avant-bras gauche, augmentée en y touchant. (Cette douleur avait déjà paru il y a six mois.)
Ardeur au travail.
Démangeaison à l'avant-bras, le soir.
Cinquième jour. — Toux sèche.
Chaleur à la face.
135. *Sixième jour.* — Bâillements.
Septième jour. — Rêve que l'on traverse les cours d'un grand nombre de maisons pour arriver à la Seine, où l'on voit (en été) des hommes jouer et patiner en ayant de l'eau jusqu'aux cuisses. (Il n'avait pas rêvé depuis un an.)
Promptitude et vivacité dans les mouvements.
Pesanteur au vertex.
Elancements au front.
140. Lèvres sèches, gonflées et très-rouges ; coloration plus foncée du visage.
Huitième jour. — Petits boutons rouges ayant un point noir à leur centre, sur le muscle sterno-mastoïdien droit.
Neuvième jour. — Pesanteur sur l'orbite de l'œil gauche, cuisson au coin de l'œil droit.
Mains froides et chaleur à la face, à midi.
Froid avec frissons et tremblements, à 5 heures du soir.
145. Frisson parcourant tout le corps.
Envie de dormir.
Elancements aux dents molaires supérieures droites.
Bâillements.
Grattement aux amygdales en avalant, particulièrement à droite; dure toute la journée et se continue le lendemain.

150. Les cheveux tombent.

Dixième jour. — Prurit au dos.

Prurit au poignet gauche.

Douceur et complaisance.

Onzième jour. — Chaleur aux oreilles, 4 heures du soir.

155. Froid, frisson et tremblement, 5 heures du soir, pendant un quart d'heure.

Les mots viennent plus facilement (l'on bredouille habituellement).

Bâillements depuis 3 heures jusqu'à 8 heures du soir.

Démangeaison générale, surtout le soir.

Douzième jour. — Elancements au pariétal droit, pendant un quart d'heure.

160. Elancements à la racine du nez, pendant 5 minutes.

Contraction du cuir chevelu.

Elancements très-violents au-dessus de la rotule gauche, pendant une demi-heure.

Treizième jour. — Elancements violents au-dessus de la rotule droite.

Démangeaison à l'oreille droite.

165. Céphalalgie.

Elancement à la tempe gauche.

Démangeaison dans la conque de l'oreille droite.

Démangeaison générale.

Chaleur à la face.

170. *Quatorzième jour.* — Démangeaison au dos des mains.

Tressaillements et sursauts, le soir, étant assis ou couché, pendant les derniers jours de l'expérience.

Les démangeaisons ont continué pendant longtemps.

Quatrième expérience.

Expérimentateur : Mme Al. J***,

Vingt-sept ans, tempérament sanguin.

Premier jour. — Démangeaison à la partie externe du poignet gauche, 10 heures du soir.

Deuxième jour. — Taches rouges aux joues; taches blanches aux mains, à la place d'anciens boutons.

175. *Troisième jour.* — Picotement général pendant toute la journée.

Quatrième jour. — Démangeaison au pli de la jambe, comme par des piqûres d'orties.

Sixième jour. — Rêve qu'elle était malade dans un hospice très-sale et plein de vermine; l'eau lui sortait du nez avec abondance.

Septième jour. — Démangeaison au cuir chevelu, semblable à des poux parcourant toute la tête.

Digestion difficile avec contractions d'estomac.

180. Rêve qu'elle voit des personnes de connaissance marchant sur l'eau.

Huitième jour. — Dégoût des aliments.

Grande aptitude à étudier.

Grande gaieté, le soir.

Rêve; elle voyait une figure noire, immense, qui volait au ciel en obscurcissant le soleil; elle était très-effrayée.

185. *Neuvième jour.* — Rêve de poux énormes.

Treizième jour. — Démangeaison générale.

Céphalalgie.

Quatorzième jour. — Elancements aigus intermittents à la tête, augmentés en se baissant.

Boutons rouges aux épaules.

190. *Quinzième jour.* — Démangeaison au doigt annulaire.

Douleur de meurtrissure, comme si elle avait reçu des coups de bâton sur les épaules et les bras, qui sont très-sensibles au toucher.

Seizième jour. — Démangeaison à la partie inférieure droite de la face.

Dix-neuvième jour. — Petits boutons rouges et démangeaison sur le mollet droit.

Nausées continuelles le soir.

195. Dans la nuit, elle est réveillée par un étourdissement avec impossibilité d'ouvrir les yeux.

Sensation comme si on l'enlevait de terre en la tenant par les cheveux.

Vingtième jour. — Eblouissement en marchant; le cervelet semble comprimé, avec battements et douleur très-vive, en se levant le matin.

Dégoût des aliments.

Vingt-troisième jour. — Le soir, douleur dans la matrice, changeant de place, et sur laquelle il est impossible d'appuyer.

200. Sensation d'un point douloureux à la matrice.

Elancements extrêmement douloureux; grande chaleur et démangeaison dans la matrice.

Sentiment d'hébétude.

Face rouge écarlate.

Prurit général.

Cinquième expérience.

Expérimentateur : Mlle D. R***,

Dix-huit ans, tempérament nerveux-lymphatique.

205. *Premier jour.* — Chaleur à la tête.

Sueur au visage.

Céphalalgie frontale à ne pouvoir remuer la tête pendant toute la journée.

Deuxième jour. — Démangeaison, rougeur et gonflement des veines, au dos de la main droite, 9 heures du matin.

Violent mal de tête, avec étourdissement et nausées, 11 heures du matin.

210. Étouffement dans la poitrine, de 4 à 6 heures du soir.

Chaleur à la tête et aux mains, 8 heures du soir.

Étouffement continuel.

Frissons et tressaillements.

Fièvre.

215. Nuit très-agitée.

On dort très-peu.

Troisième jour.—Violent mal de tete, augmenté en se baissant, 7 heures du matin.

Rougeur de la face.

En sortant les pieds de l'eau chaude, ils se couvraient de petits boutons rouges sans démangeaison, 9 heures du matin.

220. Céphalalgie frontale, 11 heures du matin.

Les yeux sont cernés.

Lèvres noires et gercées.

Picotement à la face et apparition de petits boutons rouges et enflammés, 6 heures du soir.

Coliques d'estomac et élancements à la région ombilicale.

225. *Quatrième jour.* — Boutons au dos, larges d'un centimètre, blancs à leur centre et très-cuisants.

(Les cheveux, qui tombaient beaucoup avant l'expérience, cessent de tomber).

Insouciance complète du présent et de l'avenir.

Grande activité au travail, augmentation des forces physiques.

Douleurs fréquentes aux lombes, étant debout.

230. Céphalalgie frontale, en marchant et après le repas, 8 heures du soir.

Tremblement des mains, au point de ne pouvoir coudre, 9 heures du soir.

Petits boutons rouges, enflammés, semblables à la chair de poule, couvrant l'épaule et le bras gauche.

Boutons blancs très-gonflés, au-dessus du sein gauche.

Beaucoup de petits boutons, noirs à leur centre, sur le genou gauche.

235. Rougeur de la face, des mains et des pieds (ces derniers étaient toujours d'un blanc verdâtre); les épaules et les bras moins blancs que d'habitude.

Grande gaieté sans raison.

L'épiderme se détache par petites écailles à la partie antérieure de la jambe gauche.

Cinquième jour. — Tressaillements et frissons sans avoir froid.

Grande chaleur aux mains.

240. Douleurs dans la poitrine augmentée au toucher, 9 heures du soir.

Sixième jour. — Faim et impossibilité d'avaler les aliments, le pharynx semble se rétrécir, puis défaillance et envie de vomir, à 8 heures et à midi.

Violente céphalalgie avec nausées, en marchant.

Grande faiblesse des jambes.

Tristesse sans sujet; l'on se fâche pour des riens.

245. Boutons rouges, gonflés, blancs à leur centre, sur la poitrine et le creux de l'estomac.

Flueurs blanches.

Grande démangeaison pendant la nuit.

Rêves très-agréables.

Septième jour. — Petits boutons rouges sur les mains; ils ne durent qu'une heure, et laissent des marques rouges comme des piqûres.

250. Très-petits boutons rouges enflammés aux tempes, aux épaules, aux bras et aux jambes.

Boutons au dos, très-cuisants, gonflés, enflammés comme si le sang allait s'en échapper, larges d'un centimètre, très-rouges à leur circonférence, blancs, avec un point noir à leur centre.

Huitième jour. — Étranglements passagers, surtout le soir après le repas.

Gaieté extrême, elle rit de tout. Humeur moqueuse et méchante.

Démangeaison générale.

255. Douleurs aux seins en respirant.

Violente céphalalgie et élancement au front en marchant.

Irritation, colère sans motif.

Dilatation des pupilles, les yeux semblent plus grands.

Les lèvres sont noires et gercées le soir, pendant les derniers jours de l'expérience.

260. *Neuvième jour.* — Démangeaison générale avec rougeur.

Lassitude excessive étant debout; la tête tourne, il semble que l'on va s'évanouir. Pendant une heure, 9 heures du matin.

Petits boutons dans la bouche.

Cuisson des yeux, comme si l'on avait beaucoup pleuré.

Faiblesse de la vue, pendant toute la durée de l'expérience.

265. Tressaillements nerveux.

Tête brûlante et vive rougeur du visage.

Onzième jour. — Céphalalgie et pression sur les orbites, qui empêche de lever les yeux.

Grande faiblesse de la vue, on ne peut ni lire, ni coudre, 1 heure et demie.

Rougeur foncée de la face.

270. Rougeur des mains, avec taches violettes.

Céphalalgie frontale, augmentée en baissant la tête.

Gonflement et rougeur de la face.

Fatigue des yeux, avec rougeur et cuisson.

Constriction du pharynx.

275. Fatigue à la mâchoire inférieure, comme si l'on avait mâché pendant longtemps.

Douleur au pli du bras droit, surtout en l'étendant.

Gonflement et rougeur des mains.

Étouffement dans la poitrne, qui est douloureuse au toucher, 8 heures du soir.

Violente colique qui fait crier et pleurer pendant une demi-heure, à 9 heures du soir.

280. *Douzième jour.* — Violente céphalalgie frontale.

Mal de gorge tous les soirs pendant quatre jours.

Émission fréquente et abondante d'urine aqueuse, jaune verdâtre, les derniers jours; selles presque tous les jours. (Avant l'expérience, elle était habituellement constipée.)

Onze jours après une cessation complète des symptômes, un gonflement du sein, de la face, et puis de tout le corps s'est manifesté; il était accompagné de plusieurs symptômes des derniers jours, et particulièrement de la constriction du pharynx.

Ce gonflement et les symptômes accessoires prenant un caractère de grande gravité, on a dû chercher un moyen de guérison homéopathique. Le China, à la dixième dynamisation, fut employé avec le plus grand succès, et au bout de quelques jours l'expérimentateur était revenue à son état normal; mais les démangeaisons et de larges boutons, qui sont des symptômes de Pediculus, ont continué à se montrer chez elle encore longtemps après.

ELEIS GUINEENSIS (*Jacq.*).

Ele. Palmæ. *Coco de Denté.*

Ce palmier croît dans toute l'Amérique méridionale ; il habite de préférence les défrichements et les endroits exposés au soleil. Sa tige, dressée ou penchée, longue de 8 à 9 mètres, est couverte par les bases persistantes des feuilles. Celles du sommet forment une touffe épaisse; elles sont grandes, pennées, à folioles nombreuses, ensiformes, alternes et sessiles sur un fort rachis garni dans sa partie pétiolaire d'épines longues et aiguës. Les fleurs sont monoïques à périanthe papyracé à 6 divisions. Les fleurs mâles ont 6 étamines et 3 folioles internes dressées et conniventes. Elles forment des spadices rameux en masses fusiformes placées entre les bases des feuilles. Les fleurs femelles sont éparses ; l'ovaire est subcylindrique, surmonté d'un style court à stygmate bilobé. Le fruit est ovale, oléagineux, d'un jaune rougeâtre, entouré d'un péricarpe dur et anguleux. Nous l'avons fait figurer très-grossi, relativement au palmier.

On triture le fruit.

1. *Premier jour* (le matin). — Ennui d'être seul
Renvois amers.
Nausées.
Somnolence dans la journée.
5. Chaleur au visage.
Douleur pulsative dans la nuque.
(L'après-midi.) Douleur au milieu du thorax, comme des piqûres d'aiguilles.
La respiration est gênée.
Douleur martelante dans toute la tête.
10. Chancellement en marchant.
Inappétence.
Battement sur le bras gauche, comme si on avait tambouriné avec le doigt.
Deuxième jour. — Gonflement de la jambe droite.
Douleur au pied en marchant, chaque fois que le pied touche la terre.
15. Même douleur lorsqu'on touche la plante des pieds avec la main.
Démangeaison générale.
Sentiment de force et de bien-être.
Apparition de petites vésicules sur le gonflement de la jambe droite.
Elles éclatent quand on les presse, en laissant jaillir un peu de liquide.
20. Des vésicules de même nature apparaissent à la jambe gauche, au bras et en diverses parties du corps, sans qu'il y ait gonflement.
Gaieté et rires même en étant seul.
Souvenir d'un naufrage passé.
Douleur comme après un coup au genou droit.
Douleurs comme des piqûres à la jambe droite.
25. Démangeaison continuelle par tout le corps.
Douleur comme de contusion au côté droit de la poitrine.
Gonflement, âpreté et démangeaison à la peau de la jambe gauche.
La peau paraît plus épaisse.

Douleur vive au bas de la jambe gauche, comme par un coup de canif.

30. *Troisième jour.* — La jambe est moins enflée.

Colique après avoir bu froid.

Tristesse.

Douleur au jarret, comme après avoir reçu un coup.

Envie de vomir.

35. Coliques violentes.

Faiblesse des jambes.

Vue confuse à la lumière des bougies ; on écrit les lettres beaucoup plus grosses.

Douleur pulsative dans les mollets.

Respiration gênée avec un soupir.

40. Douleur martelante au tibia, à la nuque et au pied droit.

Douleurs dans l'épaule droite, comme si on lui avait donné un coup.

La vue est plus faible qu'auparavant.

Frissonnement.

Urines blanches.

45. Selles noirâtres.

Douleur constrictive autour du cou, comme par le serrement d'une corde.

Bon appétit.

Dépit, mauvaise humeur.

Désobéissance.

50. Envie de crier.

Quatrième jour. — Le pied de plus en plus enflé.

Douleur martelante et continue dans le pied.

Élancements dans la gorge en avalant.

Douleur et brisement dans le ventre.

55. Douleur pulsative dans les dents.

Picotements dans le larynx en respirant.

Il approche sa main du feu sans sentir de brûlure, pendant qu'une autre personne se brûlait à la même distance.

Une heure après, la douleur de la brûlure se fait vivement sentir.

Douleur piquante dans la gorge en avalant sa salive.

60. *Cinquième jour.* — Mauvaise odeur dans la bouche, après avoir bu de l'eau.

Toux avec élancement dans les côtés.

Ardeur dans la langue en dînant, si violente que l'on cesse de manger.

Sixième jour. — Gonflement de la jambe plus considérable.

Les vésicules de la jambe droite et du pied droit se sont séchées, il en est venu d'autres sur la jambe et le bras gauches.

65. *Dixième jour.*—Après une absence complète de symptômes, il respire le médicament et plus tard prend 10 gouttes de la teinture mère.

Après les avoir prises, mauvaise odeur dans la bouche.

Renvois fétides.

Gaieté.

Martellement dans la tempe.

70. Élancements dans le côté droit de la poitrine, de 5 en 5 minutes, améliorés par le repos.

Apparition de vésicules pleines d'eau, plus larges que les précédentes.

Démangeaison de 5 en 5 minutes, surtout aux jambes.

De chaque côté du creux de l'estomac la peau paraît plus épaisse, avec douleur dans les dernières fausses côtes, comme si on enfonçait une cheville.

Onzième jour. — Gonflement de l'œil droit.

75. On ne peut fixer la vue.

Élancements à diverses parties du corps, surtout en descendant les escaliers.

Tumeur au bras gauche.

Insomnie la nuit par le prurit.

Gonflement de l'œil gauche.

80. Diarrhée fréquente.

Vomissement d'un gâteau immédiatement après l'avoir mangé.

MIMOSA HUMILIS (*Wild*).

Mim. Légumineuses. Malicia das mulieres.

Cette espèce, une des plus petites du genre Mimosa, se trouve dans les prés des environs de Rio-Janeiro. Sa tige est faible, un peu ligneuse, rameuse, pubescente à sa partie supérieure et parsemée d'épines très-aiguës. Les feuilles sont bipennées à pennes tri ou quadrijuguées, les folioles très-petites, linéaires, se ferment au moindre contact; elles varient de 6 à 12 de chaque côté du rachis. Fleurs petites, sessiles, formant de jolies houppes soyeuses de couleur violette. Le fruit est obscurément triangulaire, aplati, couvert de poils longs et raides, entouré par une côte persistante et articulé en deux capsules contenant chacune une graine.

On emploie les feuilles.

1. *Premier jour.* — Tressaillement du bras s'étendant jusqu'à la poitrine.

Douleur cuisante dans les jambes, avec paralysie du genou.

Maux de tête, avec faiblesse d'estomac.

Maux d'estomac après déjeuner.

5. Somnolence.

Flatulences et borborygmes dans les intestins.

Bâillements.

Salivation.
Frissonnements.
10. Tremblement dans les jambes.
Élancements dans les jambes et les mains.
Éternument.
Coryza et écoulement par le nez.
Inflammation des yeux.
15. Papules sur la jambe gauche.
Constipation.
Abattement.
Deuxième jour. — Réveil fréquent la nuit.
Toux sèche le matin.
20. Douleurs d'estomac après déjeuner.
Vertige.
Auréole irisée autour de la lumière.
Engourdissement des mains.
Raideur des jarrets.
25. Sensation de chaleur à l'intérieur de la tête.
La tête paraît plus volumineuse que d'ordinaire.
Bâillements.
Nonchalance.
Coliques flatulentes le soir.
30. Évacuation fréquente, avec coliques.
Excroissance papuleuse, de la grosseur d'une amande, à la jambe droite, avec douleur et démangeaison.
Même symptôme sur le cou-de-pied.
Somnolence le soir.
Respiration difficile.
35. *Troisième jour.* — Gonflement inflammatoire du scrotum.
Prurit aux yeux.
Pression à la nuque et à la tempe droite.
Excroissance papuleuse sur le tendon d'Achille.
Trouble de la vue.
40. Douleur dans les pariétaux.
Diarrhée.
Quatrième jour.— Gonflement de la malléole gauche, avec rougeur, tension et élancements.

Les excroissances de la jambe disparaissent, et il s'en développe de semblables sur le bras gauche.

Évacuations faciles.

45. Engourdissement du bras et de la main droite, se dissipant par le mouvement.

Inflammation de l'œil gauche.

Manque de respiration.

Cinquième jour.— Saignement des gencives.

Disparition des papules.

50. Élancements aigus, tantôt dans le bras, tantôt dans la jambe.

Élancements violents dans le dos, comme par un coup de canif.

Somnolence le soir, et réveil fréquent la nuit.

Sixième jour.— Gonflement inflammatoire de la main gauche.

Frissonnements.

55. *Huitième jour.*— Flatulences.

Diarrhée.

Dixième jour.— Diarrhée.

Sifflement dans les oreilles.

CERVUS BRASILICUS (*Nobis*).

Cerv. Cervus campestris, F. Cuv. Mazame gouazouti (*Aza*). Gouazoupita.

Ce cerf, dont les formes sont d'une finesse et d'une élégance remarquables, habite dans les forêts du Brésil; il est à peu près de la taille de notre cerf commun d'Europe; son pelage, dont la couleur ne change pas, est d'un fauve brunâtre, devenant plus pâle vers l'abdomen, la partie postérieure des cuisses et la queue. Le dessous de la mâchoire inférieure, le dessus et le dessous des yeux, l'intérieur des oreilles et l'abdomen sont blancs; une ligne noire entoure le museau et vient se fondre sous la mâchoire inférieure. Les yeux du gouazouti sont noirs, il n'a pas de canines; son museau, très-effilé, se termine par un mufle. Les bois, peu élevés et très-réguliers chez tous les individus, sont d'abord droits; ils se recourbent en avant à la seconde année, et prennent trois andouillers dont l'un antérieur, placé à environ deux pouces au-dessus de la meule, qui est dirigée un peu en dedans, et les deux autres à la partie supérieure et postérieure du merrain. Les bois s'épaississent par l'âge, mais le nombre des andouillers n'augmente pas. On triture la peau, que l'on tâche d'avoir fraîche et encore garnie de son poil.

1. *Premier jour.* — Goût de cuivre dans la bouche et une sensation de chaleur dans la gorge en prenant le médicament.

Sommeil léger ou comateux, accompagné de songes d'hommes habillés de noir, de coups de pistolet, d'emprisonnement.

Agitation.

A cinq heures du matin, la tête est pesante et étourdie, surtout dans la partie frontale.

5. Chaleur continuelle à la tête.

A neuf heures et demie le côté gauche de la langue est blessé.

(Le corps mou, envie de se coucher).

(Incapable de tout travail).

Sensation de chair de poule, comme s'il entendait couper du liége près de lui.

10. Bâillements répétés.

Sensation de froid, quoique bien enveloppé.

(Assoupissement de deux heures et demie à trois heures).

Faible diarrhée.

Urine couleur de thé très-chargé.

15. Quatre heures.—Augmentation de chaleur au front et au visage.

Taches d'un rouge foncé, et inflammation du côté droit de la face.

Étourdissement et pesanteur de la tête.

Chaleur aux jambes.

A six heures.—Légère douleur sur le ventre, autour du nombril, mais de peu de durée.

20. Sensation d'une piqûre d'aiguille à l'aile droite du nez.

A midi.—Compression à la tête, comme un cercle qui en ferait le tour et viendrait se nouer à la nuque.

Sensation de brisement dans les orteils du pied gauche.

Douleur répétée, tantôt dans la fesse, tantôt dans la cuisse du côté gauche.

Faiblesse de la jambe gauche.

25. Petite callosité au-dessus de la malléole interne de la jambe gauche.

Sentiment de fatigue et de brisement général.

Deuxième jour.— Le sommeil agité comme la première nuit.

Réveil plusieurs fois dans la nuit, et toujours préoccupé d'une rixe avec un certain individu qui l'effrayait.

Les étourdissements continuent.

30. Pesanteur sur le front.

Sensation de cinglement au côté interne de la jambe droite, avec taches rouges.

Comme un commencement d'érysipèle.

Frissonnement, avec tressaillement.

Bâillements.

35. Douleur intermittente dans l'aine droite après avoir marché.

Goût de pain pâteux dans la bouche.

Vue très-sensible à la lumière, il ne peut ouvrir les yeux dans un endroit éclairé au soleil.

A huit heures du soir douleur dans l'aine droite, comme une piqûre d'aiguille dans la direction de l'articulation pendant un quart d'heure.

La même douleur se reproduit dans le nombril étant couché.

40. *Troisième jour.* — Engourdissement du bras sur lequel on a été couché la nuit.

Endurcissement de la jambe gauche avec élancement.

Taches marbrées sur différents points de la figure.

Taches rouges et suintantes à la jambe gauche.

Sommeil tranquille et court, éveillé quatre fois dans la nuit.

45. Tête étourdie ; faible pesanteur au front.

Chaleur dans la jambe droite, à l'endroit de la tache rouge qui est sensible au toucher.

Goût de pain pâteux dans la bouche.

Abattement pendant le jour.

Érection le soir, avec envie de se coucher.

50. *Quatrième jour.* — Engourdissement des mains et des jambes.

Inquiétudes dans la jambe gauche.

GUANO AUSTRALIS.

GUAN.

Cette substance, exploitée depuis quelques années pour l'engrais des terres, est un produit excrémentiel des oiseaux qui habitent les côtes de la Patagonie, et dont l'accumulation forme des masses considérables. Notre position à Rio-Janeiro nous offre de nombreuses occasions d'obtenir ce produit, dans des circonstances beaucoup plus favorables qu'en Europe; car c'est presque frais qu'il nous arrive du cap Horn, où de nombreux navires vont le chercher. Le Guano présente quelques variétés, que nous avons expérimentées successivement, de même que les parties cristallines formées par la condensation des vapeurs ammoniacales qui s'en dégagent abondamment. Nous espérions trouver dans ces cristaux une substance normale plus active, nos espérances ne se sont pas réalisées, et comme nous venons de le dire, après de nombreux essais, rien ne nous a paru préférable au Guano le plus frais possible, et dont l'aspect se rapproche beaucoup des excréments ordinaires d'oiseaux.

Cette substance se triture comme toutes les autres.

1. *Premier jour.* — Frissonnement intérieur, pendant trois minutes le matin.

Violente céphalalgie.

Douleur au front en penchant la tête en avant, à 6 heures du matin.

Grande démangeaison au dos, et douleur cuisante après avoir gratté, 7 heures du matin.

5. Fourmillement dans la fosse nasale droite, 7 heures et demie.

Douleur et pincement derrière les oreilles, 8 heures du matin.

Étourdissement. On voit tournoyer les objets de bas en haut, 9 heures du matin.

Nausées avec salivation abondante.

Pâleur de la face avec commencement de défaillance, midi.

10. Grande lassitude, 2 heures et demie du soir.

Envie de vomir, 2 heures et demie du soir.

En mangeant, douleur au scrobicule et envie de vomir.

Sueur abondante générale, après le repas.

Douleur de tête, au front et aux tempes, augmentée en se baissant, 3 heures et demie.

15. Douleur à la pommette gauche.

Douleur au poumon, qui ôte la respiration; dure trois minutes.

Gonflement de l'index de la main droite.

Démangeaison aux parties génitales.

Grand froid en plongeant les mains dans l'eau; elles deviennent glacées par un séjour plus prolongé.

20. Douleur aux pieds, qui empêche de les poser par terre, 5 heures du soir.

Place rouge, avec démangeaison au dos ; en grattant, la douleur devient cuisante.

Violente céphalalgie, comme si la tête était serrée par une couronne de fer.

Deuxième jour.— Battement à la commissure gauche des lèvres, 6 heures du matin.

Démangeaison dans la narine droite et éternuments fréquents, pendant une heure, 6 heures et demie.

25. Grande faiblesse.

Elle reste à la place où elle s'est cognée.

Troisième jour.—Ganglion très-douloureux au bras gauche, avec grande rougeur et démangeaison ; en le grattant, il est insensible jusqu'à l'écorcher; dure une demi-heure, 6 heures du matin.

Douleur de tête : il semble qu'on la lui ouvre, 8 heures du matin.

Ganglion cuisant sous le mollet de la jambe droite, et gênant la marche ; dure jusqu'à la nuit.

30. *Quatrième jour.* — Nausée ; on ne peut voir manger, 7 heures du matin.

Ganglion douloureux au coude du bras gauche.

Petits boutons avec démangeaison.

Violentes palpitations de cœur ; on ne peut respirer que très-faiblement. Dure cinq minutes.

Large place dure et rouge, avec picotements comme par des milliers d'épingles, au dos. Cette sensation commence à 9 heures et dure toute la nuit.

35. *Cinquième jour.* — Sueur abondante sur les bras et les mains. Insensibilité de la peau des cuisses ; on peut se piquer impunément ; elles sont couvertes de petits boutons pendant deux jours.

Crampe au scrobicule avant le repas.

Sixième jour. — Violente douleur au genou droit, comme si on lui arrachait des lambeaux de chair, 7 heures du matin.

Brûlement sous la plante des pieds, elle ne peut conserver ses souliers.

Crampe au pouce gauche, pendant un instant.

40. *Septième jour.*— Sensation de coups de canif dans les gencives, puis saignement pendant une demi-heure, 6 heures du matin.

Grand fourmillement dans la narine droite; pendant cinq minutes, 10 heures.

Sensation de coups de marteau à la nuque, 3 heures du soir.

Douleur comme si des pointes aiguës pénétraient dans le ventre, 9 heures du soir.

Huitième jour. — Langue blanche et épaisse.

45. Bouche amère comme du fiel, 6 heures du matin.

Sommeil très-profond.

Rêve qu'elle joue avec des bêtes sauvages.

HIPPOMANE MANCINELLA (*L.*).

Hipp. Mancinella venenata, Tuss. — Mancenillier. Euphorbiacées.

Quoique les propriétés délétères du Mancenillier aient été fort exagérées ce n'en est pas moins un arbre extrêmement vénéneux, devenant heureusement de plus en plus rare, par la précaution que l'on prend de le couper dans tous les endroits cultivés où il se rencontre. C'est un arbre élevé de 4 à 5 mètres, dont le tronc, d'un bois blanc et très-mou, est recouvert d'une écorce grisâtre. Il est surmonté d'une cime rameuse qui lui donne un peu l'aspect d'un arbre fruitier d'Europe. Ses feuilles sont alternes, ovales-aiguës, un peu cordées à leur base, assez finement dentées et portées sur de longs pétioles, ayant une glande rouge à leur sommet. Elles sont stipulées pendant leur jeunesse. Fleurs monoïques ; formant de longs épis terminaux sur lesquels les fleurs mâles occupent la partie supérieure ; les femelles sont placées au-dessous ou à l'aisselle des feuilles. Fleurs mâles à périanthe bifide, d'où naissent les étamines, dont les filaments réunis forment une colonne portant les anthères. Fleurs femelles, un périanthe, à 2 ou 3 parties, avec une foliole rudimentaire, l'ovaire est rond et supère : le style droit, terminé par 6 à 7 stygmates rouges, étoilés et réfléchis. Le fruit est rond, pulpeux, de 3 à 4 centimètres de diamètre, ombiliqué à son sommet, et renferme un noyau ligneux à 7 loges monospermes.

On triture les feuilles fraîches.

Lorsque l'on apprit qu'un Mancenillier avait été trouvé aux environs de

Rio, nous envoyâmes spécialement M. Ackermann, un élève de l'Institut, s'assurer de son identité et en recueillir le suc; il accomplit sa mission avec dévouement, et dans la séance publique du 10 janvier 1847, avec plusieurs de nos élèves, il but une partie de la teinture alcoolique qu'il avait préparée. Les symptômes si violents que l'on va lire dans l'expérience, ont atteint chez quelques expérimentateurs l'intensité d'un véritable empoisonnement, qu'il a fallu immédiatement traiter; c'est pourquoi si le nombre des symptômes n'est pas en rapport avec le nombre des personnes qui ont pris le médicament, on ne devra attribuer cette disproportion qu'à la cause que nous venons d'indiquer. La pathogénésie du Mancenillier est une des plus précieuses de la matière médicale brésilienne; nous sommes fiers d'attacher les premiers le nom de l'Institut homéopathique de Rio-Janeiro à cette dangereuse expérience attendue depuis si longtemps par les homéopathistes européens.

Expérimentateur : M. E.-T. AKERMANN.

Première expérience.

1. *Premier jour.* — Gaieté, envie de chanter.
Disposition à tout prendre en bonne part.
Bourdonnement dans les oreilles et sifflement comme par le vent, en marchant.
Urines peu abondantes et blanchâtres.
5. Sensation de chaleur et de tremblement dans la poitrine.
Renvois continuels comme des bouffées d'air.
Vomissements aqueux.
Grande douleur dans le ventre, comme s'il avait été frappé par un coup de pointe d'un bâton.
Deuxième jour. — Sommeil lourd et réveil tardif.
10. Idées fugitives.
Sensation de paralysie aussitôt après s'être levé, sa main tremble extrêmement; il lui est impossible d'ouvrir la porte de sa chambre.
Absence de pensées.
Inclination au silence.
Profonde tranquillité d'esprit, le matin.
15. Tristesse.
Somnolence après déjeuner.

Gêne de la respiration en se rendormant.
Rougeur de la peau.
Sueur dans la paume des mains pendant que le reste du corps est parfaitement sec.
20. Douleur à la partie inférieure de la tête, et pesanteur comme s'il s'était heurté.
Éruption de petits boutons.
Douleur martelante au côté gauche du cou.
Douleur comme des coups de marteau tout autour du cou.
Douleur au côté droit de la tête pendant qu'il entendait frapper sur une enclume, il lui semblait recevoir les coups de marteau.
25. Douleur à la nuque et au front en se baissant. Elle est tellement confuse, qu'il ne peut la décrire.
Rougeur des mains dans le courant de la journée.
Sensation de pesanteur sur les yeux.
Il se mouche avec plus de facilité que d'ordinaire.
Douleur tout autour de la tête, comme après avoir reçu un coup, après être resté quelque temps au soleil.
30. Rougeur et chaleur des oreilles.
Alternative de faim et d'inappétence.
Faiblesse de l'estomac.
Dégoût.
Urines très-abondantes, mais toujours blanchâtres.
35. Vive douleur, avec pesanteur au creux de l'estomac pendant une minute.
Renvoi, pendant l'expiration, comme des bouffées de chaleur qui arriveraient dans la bouche avec sensation d'oppression.
Goût métallique dans la bouche.
Expectoration blanche.
Douleur martelante dans l'abdomen après déjeûner.
40. Sensation extrêmement désagréable en entendant scier une planche.
En entendant des coups de marteau, on en ressent le contre-coup par tout le corps.
Il se couche et se relève alternativement.
Gonflement des veines des mains.

Douleur prolongée, depuis le matin jusqu'au soir, dans le poignet et le métacarpe, comme s'ils étaient serrés avec force par des cordes.

45. Trois légers battements sur le bras, comme si l'on touchait avec le bout du doigt.

Selles faciles.

Couleur jaune de la face pendant que tout le corps est rouge.

Émission abondante de flatuosités.

Faiblesse générale pendant toute la journée.

50. Colique et diarrhée à deux reprises, avec tiraillement dans les intestins, à minuit.

Troisième jour. — Songes tristes, puis gais.

Tout l'ennuie.

Les douleurs de tête continuent et causent de l'impatience.

Sentiment de tendresse et de pitié profonde.

55. Urines très-abondantes et blanchâtres.

La poitrine se dilate amplement pendant l'inspiration, même en tenant la bouche fermée.

Brisement dans la poitrine comme après un coup, avec gêne de la respiration.

La douleur constrictive du poignet passe au milieu du bras gauche pendant près d'une heure, après quoi elle redescend à son siége primitif.

Quatrième jour. — Douleur lancinante dans la tempe gauche.

60. Bourdonnement dans les oreilles, et sensation comme d'un roulement de tambour en marchant au vent.

Douleur lancinante dans la poitrine.

Sensation de picotement comme par des aiguilles qui traverseraient le cœur.

Pendant les émotions morales, sensation de malaise inexprimable, douleur martelante dans la poitrine et manque de la parole.

Au moindre effort, toux violente et picotements douloureux dans la gorge.

65. Au moment de parler, suffocation soudaine et battements violents dans la poitrine.

Suffocation et battements dans la poitrine quand on veut rire.

Douleur martelante dans la tête et la nuque, avec impossibilité de baisser la tête pour écrire.
Faiblesse de poitrine.
Soif d'heure en heure pendant toute la journée; désir de l'eau et répugnance pour le vin ou toute autre liqueur spiritueuse.
70. La faiblesse augmente.
Tristesse.
Colique et diarrhée.
Inspirations larges et fréquentes.
Urines claires et abondantes, blanchâtres.
75. Élancements dans la vessie en commençant à uriner, et soulagement en finissant.
Douleur tiraillante dans les intestins.
Cinquième jour. — Douleur de tête.
Douleur dans la poitrine au moindre mouvement.
La respiration cesse d'être gênée.
80. Envie extrême de fumer du tabac.
Picotements dans les pieds en étant assis.
Pesanteur douloureuse dans les pieds en marchant.
Faiblesse générale.
Douleur de brisement dans les jarrets.
85. Constriction comme par un fil circulaire autour de la cuisse et des jambes.
Élancements dans les aines.
Désirs vénériens.
Soif continuelle pendant toute la journée.
Sécheresse de la bouche.
90. Abattement.
Tristesse.
Froid aux extrémités.
Urines claires et abondantes.
Sommeil profond pendant le jour.
95. Répugnance pour le travail.
Sixième jour. — Songe de spectres, de fantômes.
Douleur de tête.
Tristesse le matin.

Soif de plus en plus forte dans le courant de la journée et jusqu'au soir.

100. Pesanteur générale.

Urines abondantes et claires.

Dégoût de toutes choses.

Répugnance pour le travail.

Envie de se coucher.

105. *Septième jour.* — Douleur de tête avec vertige, surtout le matin, après avoir mangé un morceau de pain.

Sensation comme d'un coup dans le ventre, suivi d'évacuation.

Fourmillement dans la hanche droite, et élancements en marchant.

Soif continuelle.

Tristesse.

110. Urines claires et abondantes.

Huitième jour. — Les urines reviennent à leur état normal.

Neuvième jour. — Les symptômes précédents disparaissent.

Activité d'esprit, disposition au travail.

Grand appétit.

115. *Onzième jour.* — Dartre d'un pouce de diamètre sur le bras droit; elle disparaît le lendemain.

Douleur martelante dans le cou, soulagée pour quelques instants en portant la tête en arrière.

Picotements dans la bouche en mangeant du pain.

Désir de rester couché.

Selles fréquentes.

120. Gonflement de la malléole gauche.

Picotements pendant deux heures à l'articulation du genou gauche.

Douzième jour. — Douleur lancinante à la tête.

Pesanteur à la tête.

Après avoir médité, apparition d'une douleur de tête, comme si on appliquait une peau de vessie de l'une à l'autre tempe.

125. Douleur confuse à la tête en écrivant.

Douleur lancinante à la tête aussitôt que l'on se dispose à manger.

Douleur contusive dans les clavicules, lorsque l'on veut tourner la tête à droite ou à gauche.

Deuxième expérience.

Premier jour. — Pris le médicament à 7 heures et demie du soir; une heure après, douleurs de tête extrêmement violentes, avec élancements très-douloureux.

Mêmes souffrances et insomnie pendant toute la nuit.

130. *Deuxième jour.* — Continuation des douleurs de tête, surtout aux tempes et au-dessus des yeux.

Douleur très-aiguë aux articulations des coudes.

Goût de sang dans la bouche.

Douleur dans l'omoplate, comme rhumatismale.

Élancements à plusieurs reprises, et avec beaucoup de violence dans le côté droit du bas-ventre.

135. Élancements à intervalles inégaux dans l'omoplate gauche et les muscles, du côté gauche de la poitrine.

Douleur de tête toute la journée.

Grande sécheresse constante de la gorge.

Goût de sang dans la bouche pendant toute la journée.

Troisième jour. — Élancements très-douloureux dans la tête, aux tempes et au-dessus des yeux.

140. Douleurs lancinantes intenses dans le côté gauche.

Élancements dans les hypocondres et les omoplates.

Continuation de la douleur à l'articulation du coude.

Élancement dans l'articulation du genou droit.

Lourdeur et pesanteur excessive de la tête.

145. Constante envie de dormir.

Douleurs de tête incessantes.

Douleur très-intense, lancinante et constrictive dans les muscles de la partie supérieure du bras droit, pendant plus d'une heure.

Fourmillements prolongés dans les deux pieds à la fois, mais surtout dans le gauche.

Goût de sang à la bouche, comme si un flot de sang était remonté dans la gorge et en eût laissé le goût.

150. Fréquents élancements très-violents dans l'abdomen et les intestins.

Manque presque complet d'appétit.

État comateux, somnolence continuelle.

Grande pesanteur de la tête, dans laquelle les douleurs sont constantes.

Quatrième jour. — Insomnie la nuit.

155. Les douleurs de tête deviennent insupportables.

Même goût de sang dans la bouche.

Accès de dévoiement, avec douleurs et ténesme.

Cela a commencé par une selle naturelle, à la suite de laquelle sont survenues des évacuations fréquentes, douloureuses, d'abord de matières noires et très-fétides, suivies d'évacuations aqueuses; cet accès a duré plus de deux heures.

Élancement dans les muscles du genou droit, ainsi que dans les côtes et le côté droit.

160. Douleurs dans les hypocondres.

Douleur lancinante dans les intestins.

Douleur lancinante dans l'épaule gauche.

Persistance de douleurs de tête.

Manque complet d'appétit.

165. Manque de sommeil.

HURA BRASILIENSIS (*Willd*).

Hura. Euphorbiacées, Assacù, Oassacù.

Le Hura brasiliensis croît dans les régions équatoriales de l'Amérique du Sud, dans les provinces de Para, de Rio-Negro, et dans le voisinage de l'Amazone, où il est très-répandu. Son aspect est un peu celui du Hura crepitans ; ses feuilles sont alternes, subcordées, arrondies, très-lisses, dentées en scie; enroulées et stipulées pendant leur jeunesse. Le pétiole porte deux grosses glandes à son sommet. Fleurs monoïques, les mâles à périanthe court, urcéolé, sont revêtues chacune d'une bractée écailleuse, elles forment de gros chatons allongés, pédonculés et terminaux. Les fleurs femelles, doubles en longueur de celles du Hura crepitans, ont leur périanthe appliqué contre l'ovaire, qui est surmonté d'un style long et infundibuliforme terminé par un stygmate rayonné; elles sont solitaires et placées près des fleurs mâles. C'est de cet arbre que les Indiens tirent le suc laiteux nommé assacù par les Brésiliens.

Un lépreux réfugié dans les solitudes des Amazones prit, sur les indications d'un Indien qu'il rencontra, une quantité assez considérable d'un suc connu sous le nom d'*assacù*, et qui découle du tronc de l'abre décrit par Willdnow sous le nom de *Hura brasiliensis*. Il guérit; et le président de la province du Para en fit part au gouvernement impérial. Depuis lors, l'usage de cette substance

s'est généralisé, sans confirmer toutefois l'espérance des malheureux lépreux. A l'expérience pure seule appartient la mission de saisir les nuances délicates qui déterminent le choix de chaque substance en particulier.

Le premier et le troisième sujet de la présente expérience offraient cette heureuse coïncidence que tous deux avaient été atteints de la lèpre dans un voyage au Brésil, en 1842. Traités homéopathiquement dès le début de la maladie, ils paraissaient complétement guéris, et cependant la gravité de leur état sembla, dès le début de l'expérience, montrer que le miasme était plutôt assoupi que totalement vaincu. Les symptômes effrayants de compression de la moelle épinière, qui mirent en danger la vie du premier expérimentateur, font entrevoir dans l'assacù un des agents les plus précieux à employer dans diverses formes de myélite. Les symptômes d'excitation nerveuse, les tressaillements, l'irritabilité morale, commune à tous les expérimentateurs, fourniront une nouvelle analogie à ceux qui cherchent spécialement dans la lèpre une lésion du système nerveux. Si les exanthèmes et l'insensibilité du tissu cutané sont aussi peu prononcés, c'est que sans doute ils dépendent d'une forme chronique, qu'un usage prolongé et un empoisonnement réel pourraient seuls produire.

Ces quatre expériences ont été faites avec une seule goutte de teinture de la cinquième atténuation donnée à chaque expérimentateur. Nous évitons avec soin, en général, de répéter les doses qui pourraient jeter de la confusion dans la succession chronologique des symptômes que nous regardons comme si importante. Nous ne croyons pas que l'on puisse attendre beaucoup plus des doses répétées, et, si un expérimentateur n'éprouvait décidément aucun effet de la substance, nous croirions préférable d'en chercher une autre à laquelle son organisation soit plus sensible. Dieu remit à Moïse une baguette mystérieuse, qui pouvait faire jaillir les eaux du sein du rocher ; mais il lui dit de n'en frapper qu'une fois.

Premier expérimentateur : AUG. JOLY,

Vingt-neuf ans, tempérament bilieux-nerveux, constitution régulière.

Premier jour. — A dix heures du soir, prise d'une dose d'assacù, 5e dynamisation.

1. Une heure après, prurit sur les côtes, le sternum ; le biceps et la partie postérieure du bras droit.
Le matin, au réveil, bouche pâteuse.
Rêve de banquet, de maisons en construction.
Le matin, prurit sous les bras, aux jambes, sur la partie externe des tibias.
5. Paupières supérieures et inférieures enflammées et bleuâtres.
Démangeaison au bras droit, à la portion inférieure et interne de l'humérus, causée par un petit bouton qui commence à se développer.
Goût de sang dans la gorge.
Sifflement dans les oreilles, et surtout la droite.
Groupes de boutons miliaires sur le dos, les bras, les jambes et la poitrine.
10. Irritation par la moindre contrariété.
Envie de vomir, mal de cœur.
Douleur rhumatismale au bras gauche.
Aspect fatigué comme après une orgie, quoiqu'il ait bien dormi sa nuit.
Pincement au côté droit de la langue.
15. Elancement dans le canal de l'urètre.
Picotement autour des yeux, et surtout de l'œil droit.
Sensation comme si de petits boutons commençaient à poindre à l'intérieur des paupières.
Battement nerveux dans les paupières.
Douleur rhumatismale au sacrum, surtout en se baissant.
20. Douleur contusive à la région lombaire.
Eruption miliaire aux articulations.
Deuxième jour.— Bouche sèche le matin.
Douleur très-vive dans la région lombaire et dans l'os sacrum comme si l'on était tombé sur cette partie du bassin.
Goût de fumée à l'eau que l'on boit au déjeuner.
25. Douleur dans l'articulation ilio-fémorale.
Douleur qui s'étend le long de la cuisse gauche.
Éternument, mouchement fréquent, comme au commencement d'un coryza, puis écoulement involontaire par le nez d'un mucus de couleur jaune-citron, avec chatouillement.

Douleur incessante au bas des lombes, redoublant en s'asseyant ou en se baissant.

Douleur lancinante au sommet de la tête.

30. Onze heures du matin, faible envie de vomir.

Étourdissements.

Rêve qu'il nageait dans une rivière dont l'eau était chaude, et de couleur vert sombre ; puis qu'il était au Brésil dans une plantation où des hommes puisaient l'eau d'un marais qui était de couleur jaune.

Chaleur humide, intermittente, parcourant tout le corps et montant jusqu'au visage, de quart d'heure en quart d'heure.

Picotement à l'œil droit.

35. Sensation de chaleur montant jusqu'aux clavicules.

Dix heures moins un quart. Nez sec, on ne peut se moucher, démangeaison à l'intérieur du nez.

Troisième jour.— Le matin la douleur du sacrum semble complétement disparue.

Dix heures et demie. La douleur du sacrum est revenue avec aggravation après avoir remué une caisse.

Sensation de brûlure à l'index droit, avec place rouge s'étendant depuis l'ongle jusqu'à la seconde phalange. Engourdissement. Il y a presque insensibilité.

40. Midi et demi. Douleur comme s'il s'était enfoncé une écharde sous l'ongle du pouce.

Le soir, prurit en dessous des bras et le long de l'épine dorsale.

La nuit insomnie, réveil fréquent, agitation fébrile.

Quatrième jour.— Le matin, chaleur aux mains.

A deux heures, petit bouton vésiculaire au dos de la main gauche ; a duré quatre heures.

45. Raideur dans le muscle trapéze vers son attache à l'occiput.

Douleur à l'avant-bras gauche, comme s'il avait reçu un coup de bâton.

Petits boutons vésiculaires et démangeaison sur les côtes, les bras, et sur toutes les parties saillantes des os.

Cinquième jour. — Le matin les boutons des bras et des mains sont presque disparus ; il n'existe qu'une petite démangeaison au sternum.

Chaleur au bout des doigts de la main droite.

50. Sensation comme s'il s'était détaché une petite partie de l'ongle de l'index de la main droite.

A six heures et demie du soir, chaleurs et sueurs passagères.

Sensation de cuisson brûlante, comme une dartre naissante, sur le côté gauche du menton dans la barbe, à sept heures et demie du soir.

Sensation derrière le muscle masséter, comme un coup reçu récemment sur la glande parotide.

A huit heures du soir la plaie devient sensible au toucher, il y a une petite enflure qui remonte au-dessous de l'arcade zygomatique.

55. Sensation d'une dartre naissante à l'avant-bras sur le muscle grand supinateur.

Petits boutons sur la face interne de la lèvre inférieure.

Raideur du muscle trapèze et du cou.

Picotement comme par de la poussière au bord de la paupière inférieure de l'œil droit.

Picotements et fourmillement sous la plante des pieds, dix heures et demie du soir.

60. Démangeaison au dos, aux jambes et aux bras, à la même heure.

Sixième jour.—Excroissances charnues à la face interne des lèvres.

Fatigue dans les jambes en montant les escaliers, à quatre heures.

A huit heures du soir, raideur douloureuse du cou. La douleur du muscle masséter, déjà moins violente le matin, disparut complétement le soir.

Pesanteur dans les testicules en marchant, à cinq heures du soir.

65. Goût de sang dans la gorge avant le déjeuner.

Septième jour.— Démangeaison à la paupière inférieure de l'œil droit, comme si un bouton était sur le point de paraître.

Sensation de poussière dans l'œil gauche, à trois heures.

Sensation de pesanteur sur les yeux comme après une grande fatigue.

Huitième jour.— Insomnie pendant toute la nuit.

70. Douleur pressive sur le crâne.

Chaleur dans les ongles de la main gauche.

Neuvième jour.—Sensation comme de courbature dans la partie

supérieure du sacrum, l'empêchant de rester debout, midi.

Goût de sang dans la gorge avant déjeuner.

Crachats rouillés de sang.

75. Sensation de fléchissement dans l'articulation du genou, en descendant l'escalier, à deux heures.

A quatre heures, grande douleur de reins augmentant encore. A cinq heures, la douleur diminue.

Picotement dans l'œil gauche et prurit insupportable avec excitation nerveuse se propageant jusqu'au cœur, mais très-passagère.

Dixième jour. — Picotement dans l'œil gauche comme par de la poussière.

Sensation de cuisson dans la barbe comme s'il y avait un bouton à chaque poil, à neuf heures.

80. Sensation de brûlement dans l'angle interne de l'œil droit, à neuf heures et demie du soir.

Les points lacrymaux sont enflammés.

Onzième jour. — Démangeaison la nuit sur la face antérieure du tibia, et sensation de cuisson comme si c'était une dartre.

Apparition d'un petit cercle rouge ayant au milieu un petit bouton d'un rouge plus foncé. Il est suivi d'excoriation.

Démangeaison au cuir chevelu, surtout derrière les oreilles et l'apophyse mastoïde, comme s'il avait une dartre.

85. Sensation comme s'il s'était arraché une envie, ou comme s'il avait une écharde dans le doigt annulaire de la main gauche.

A dix heures, cuisson vers le pli du bras droit, sur la partie externe du bras.

Douzième jour. — Prurit au bras gauche avec petits boutons vésiculaires.

Démangeaison dans la barbe avec petits boutons formant croûte au-dessous du menton.

Démangeaison et petits boutons croûteux sur le cuir chevelu.

90. Sensation de constriction à l'anus; cinq heures et demie.

Treizième jour.—Sensation douloureuse aux parties supérieures et latérales du sacrum, comme une fatigue ou une meurtrissure.

Groupes de petits boutons miliaires au pli du bras, avec rougeur autour des boutons après avoir gratté.

Les boutons ne sont plus vésiculaires comme auparavant. Il y en a aussi sur les cous-de-pieds.

Sensation de picotement aux yeux toute la journée, avec rougeur et cuisson sur le bord même des paupières.

95. Sensation comme s'il y avait de la poussière ou des corps étrangers dans l'œil.

L'œil droit est plus sensible que le gauche.

Lassitude dans les jambes, après midi.

Douleur dans le genou gauche comme par une fausse position, avec élancements au-dessus de la rotule.

Quatorzième jour. — Sensation de contraction au-dessous et sur le côté droit du coccyx.

100. Douleur rhumatismale au côté gauche du cou, muscles splenius, complexus et trapèze.

Quinzième jour. — Douleur rhumatismale au cou, avec difficulté de tourner la tête à gauche, dès le matin.

Douleur de tête semblable à une pesanteur sur le crâne et jusqu'aux apophyses mastoïdes.

Sensation de dégoût avec nausées.

Oppression et embarras d'estomac en se tenant debout.

105. Face pâle, les yeux cernés, et rougeur au bord des paupières.

Douleurs de tête comme un battement aux pariétaux et au vertex, correspondant aux apophyses mastoïdes et s'étendant dans les muscles sterno-mastoïdiens.

Sensation de constriction dans le haut de la gorge.

Expectoration considérable de crachats jaunâtres, pesants et mousseux, depuis la prise du médicament.

Les sentiments affectueux sont très-développés.

110. Raideur douloureuse du cou, qui empêche de tourner la tête à gauche.

Sensation en fermant les yeux, comme si les paupières étaient froides.

Douleur de tête à l'occiput s'étendant au vertex, avec battement et douleurs vives.

Seizième jour.— Douleur atroce dans la région sacro-lombaire à l'articulation de la dernière vertèbre lombaire et du sacrum, en voulant soulever un fardeau.

Douleur semblable à l'arrachement d'un ligament; douleur engourdissante dans la cuisse gauche dans le trajet du nerf sciatique.

115. Impossibilité de se baisser sans éprouver de grandes douleurs dans la région sacro-lombaire, il est obligé de se mettre au lit.

Évanouissement en voulant se mettre sur son séant, causé par la violence de la douleur du sacrum; sensation d'arrachement.

Spasmes nerveux, convulsions, crampes dans les mollets et les orteils pendant l'évanouissement.

Sensation de frémissement au sacrum.

Prurit comme si des vers passaient et repassaient dans le sacrum.

120. Malgré les douleurs, il dormit assez bien la nuit du quinzième au seizième jour.

Envies d'uriner toutes les demi-heures.

Il est très-long à uriner.

Urines claires comme de l'eau, avec une petite teinte verdâtre.

Crampes dans les doigts médius et annulaire de la main droite.

125. Pouls suspendu pendant deux minutes, tintement dans les oreilles, bruissement dans la tête, battement dans les tempes.

Pendant et après l'évanouissement, disposition à aimer tout le monde, et particulièrement ceux qui vous entourent. Il pense souvent à la mort, mais il ne craint pas de mourir; il semble même qu'il mourrait sans regrets.

Il se reproche toutes les mauvaises actions qu'il a pu commettre, se reproche les moindres choses, et se croit bien coupable de les avoir faites.

Préoccupation de son salut éternel pendant la crise nerveuse.

Développement excessif de l'odorat, jusqu'à sentir l'odeur des personnes à distance.

130. *Dix-septième jour.* — La douleur du sacrum semble diminuer, mais il ne peut encore se lever ni faire de mouvements dans son lit, et est obligé de rester sur le dos.

Il a de l'appétit, mais il mange peu.

Une espèce de glande douloureuse apparaît en arrière du muscle masséter, au-dessous de l'oreille droite.

Embarras dans la tête, sur le frontal.

Sensation d'oppression sur le front.

135. *Dix-huitième jour.* — Réveil fréquent la nuit.

Il se réveille de meilleure heure que d'habitude.

Le matin, bouche pâteuse.

Crachats sanguinolents, putrides, couleur chocolat au lait.

La douleur du sacrum est moins forte, elle semble occuper une plus grande étendue, remonte un peu vers les muscles dorsaux et lombaires, et jusqu'aux vertèbres dorsales.

140. La tête est encore un peu embarrassée au-dessus des arcades sourcilières.

Faiblesse dans les articulations des doigts et des poignets.

La glande du cou est toujours douloureuse, il y sent des élancements.

Goût de sang dans la gorge.

Chaleurs passagères.

145. La respiration est douloureuse, comme s'il y avait une plaie à vif dans la région lombaire.

Dix-neuvième jour. — Sommeil tranquille et prolongé.

Saignement de nez, le matin.

Bouton au front.

Sensation de pesanteur sur les yeux, il ne peut lire longtemps.

150. Sensation de fatigue dans les bras, quoique étant couché.

La douleur du sacrum va en diminuant, mais quelquefois elle remonte jusqu'aux vertèbres cervicales.

Picotement dans les yeux.

Un groupe de boutons apparaît au poignet, sur la face externe et inférieure du radius, ils sont vésiculaires (semblables à ceux qu'il avait à son retour du Brésil).

Sensation de bouffissure aux yeux.

155. Battements pulsatifs au sacrum, sans cependant sentir de douleur.

Face pâle, yeux caves, avec rougeur autour des paupières.

Vingtième jour. — Du seizième au vingtième jour, absence complète de selles.

Selles dures et difficiles.

La douleur du sacrum est diminuée beaucoup, cependant il

sent encore de forts battements et pulsations dans cette partie du bassin, mais sans éprouver de douleur.

160. Il s'est levé à huit heures, mais ses jambes étaient faibles, et la tête lui semblait lourde ; il s'est recouché peu de temps après (une heure), avec un grand froid aux pieds.

Il sent une douleur contusive aux os iliaques, mais elle n'est pas constante.

Le groupe de boutons du bras est diminué, et les petits boutons qui restent contiennent un peu d'eau, qui jaillit lorsqu'on les presse.

Sensation de meurtrissure dans les muscles fessiers.

Pulsations ou battements très-forts et lents dans la région sacro-lombaire, sans douleur.

165. *Vingt et unième jour.* — Nuit agitée, rêve de crime, de cadavres, d'enfants dont la tête avait été coupée à moitié, tandis qu'on la coupait à d'autres.

Douleur de meurtrissure dans les muscles fessiers, tantôt à gauche, tantôt à droite.

Il sent une douleur de meurtrissure au sacrum, avec chaleur montant au visage, à neuf heures du matin, peu après s'être levé.

Crampes dans les orteils.

Battements dans la tempe gauche.

170. Point douloureux et sensation de battement entre les omoplates.

Vingt-deuxième jour. — Rêve voluptueux avec pollution.

Chaleur montant au visage avec oppression à la poitrine.

Douleur vive et violente dans l'orteil du pied droit.

Lourdeur existant toujours au sacrum, mais moins de sensation de meurtrissure dans les muscles fessiers ; faiblesse dans l'articulation des genoux, avec craquement, soit en montant, soit en descendant les escaliers.

175. Sensation comme si un liquide chaud coulait d'une plaie qu'il aurait dans la région lombaire.

Sept heures du soir, chaleur montant à la face.

Faiblesse dans les jambes en montant ou en descendant les escaliers.

Vingt-troisième jour.— Nuit agitée, grande chaleur avec sueurs toute la nuit.

Rêve de travaux, de grandes occupations.

180. A deux heures, éblouissements, ondulations passant devant la vue ; la vue se trouble en écrivant.

Il passe des étincelles et des zigzags devant les yeux, soit en marchant, soit en étant assis.

Faiblesse dans les jambes.

Pesanteur sur les paupières supérieures.

Céphalalgie frontale.

185. Sensation de pression sur le front, avec froid humide aux pieds et aux mains.

La douleur de tête s'étend jusqu'au-dessus des sourcils et descend sur les yeux.

Oppression à la gorge à la hauteur des amygdales, mais peu persistante.

Les yeux sont rouges, cernés ; la face est pâle, terne, jaune.

La douleur des reins est bien diminuée ; mais il ne peut rester longtemps debout sans éprouver un certain embarras à l'estomac, remontant jusqu'à la poitrine, avec oppression.

190. La sclérotique est rouge, enflammée, et les vaisseaux capillaires sont injectés de sang.

Sensation de pression avec battements sur la sclérotique.

Faiblesse de l'articulation du genou en marchant, et en descendant ou en montant les escaliers.

Hoquet quatre heures après avoir mangé.

Vingt-quatrième jour. — Sommeil agité.

195. Légère douleur picotante dans l'articulation sacro-lombaire en montant les escaliers.

Sensation d'oppression à la poitrine.

Vingt-cinquième jour. — Pression sur le front.

Chaleur dans la région sacro-lombaire ; sensation d'oppression à la poitrine et flux de sang arrivant jusqu'au larynx, avec étouffement ; goût de sang et sensation d'arrachement dans la poitrine.

Vingt-sixième jour. — Sommeil un peu agité.

200. Sensation de pulsation et de faiblesse dans la région sacro-lombaire.

Nausées étant en voiture, quoiqu'à jeun.

Sensation de chaleur aux reins, après une longue course en voiture.

Légère douleur pressive sur le front et le vertex.

Vingt-septième jour. — Sommeil agité et interrompu.

205. Battements dans la région lombaire avec de légers tiraillements ou frémissements.

Faiblesse dans la région lombaire.

Faiblesse dans l'articulation du genou; sensation de déboîtement après une promenade.

Vingt-huitième jour. — Sommeil un peu agité, rêve de travaux, d'animaux féroces dévorant des viandes de boucherie dans une halle publique.

Sensation de chaleur avec pulsation et fatigue dans la région lombaire et au-dessus des os iliaques.

210. Pâleur, froid aux mains et aux pieds, avec faiblesse générale pendant tout le temps des douleurs.

Vingt-neuvième jour.—Rêve de révolution, de coups de fusil, de démolition d'édifice public. Il marchait dans les décombres.

Sensation de bien-être le matin en se levant.

Bouche pâteuse tous les matins, avec crachats bruns couleur chocolat au lait et d'odeur fétide.

Le matin, crachement de sang qui paraît venir du fond de la gorge.

215. Enflure de la gencive inférieure du côté gauche, au-dessous des grosses molaires, partie externe, avec mal aux dents de ce côté.

Petits boutons au genou de la jambe droite donnant une sensation comme s'il avait une dartre, avec démangeaison très-douloureuse en y touchant; lorsque l'on presse ces boutons, il en sort un peu de liquide. Démangeaison aux jambes sur les tibias.

Trentième jour.—L'enflure de la gencive continue, mais la douleur de dents est moins forte.

La joue menace d'enfler.

Goût de sang très-prononcé dans la bouche et dans la gorge, avec sensation de grattement ou d'arrachement en respirant.

220. A deux heures, mal de tête, comme s'il avait un clou enfoncé au vertex, avec grandes douleurs de dents, et enflure de la gencive, après une promenade. Battements dans tout le côté gauche du visage jusqu'à l'œil gauche.

Froid humide, continuel, aux pieds et généralement par tout le corps, avec faiblesse.

Embarras d'estomac. Il semble ne digérer son déjeuner qu'avec une grande difficulté; cependant il mange de bon appétit (depuis le vingt-quatrième jour).

Trente et unième jour. — Nuit agitée.

Érections insupportables, rêves érotiques et pollutions.

225. Gros boutons aux jambes autour des bulbes de chaque poil.

Le soir, gros boutons, larges d'un centimètre et très-gonflés, comme des piqûres de moucherons, démangeant extrêmement et s'excoriant immédiatement si l'on y touche.

Trente-deuxième jour.—Faiblesse, avec point douloureux dans la région lombaire.

Grand embarras d'estomac, tous les jours après le déjeuner de midi.

Violent mal de tête du côté gauche.

230. *Trente-troisième jour.* — Douleur de luxation et d'arrachement dans la région dorsale en s'asseyant (pendant une minute).

Crachement de sang assez abondant, avec sensation d'excoriation dans la gorge et les voies respiratoires, après avoir parlé pendant quelque temps.

Contraction nerveuse de la peau du front.

Éruption de boutons par tout le corps, de même nature que précédemment; étouffements montant jusqu'au larynx.

Trente-quatrième jour. — Goût de sang dans la bouche pendant le coït. Sperme jaune-citron.

235. Amaigrissement général.

Impossibilité de se pencher en avant; il ne peut marcher qu'étant renversé en arrière; pour peu qu'il se penche en avant, des tiraillements se font sentir dans la région lombaire et l'obligent à se redresser.

Trente-cinquième jour.— Embarras d'estomac depuis le déjeuner de midi jusqu'à quatre heures du soir.

Il est irritable : la moindre chose l'impatiente.

Trente-huitième jour. — Envies fréquentes d'uriner.

240. Urines claires, après un renouvellement de la douleur sacro-lombaire.

Sensation d'arrachement dans les reins; douleur extrêmement vive, avec défaillance et pâleur de la face.

Quarante-sixième jour. — Sueur froide la nuit.

Cinquante-cinquième jour. — Face pâle, maladive; yeux cernés.

Lèvres rouges.

245. Amaigrissement considérable.

Faiblesse dans la région sacro-lombaire.

Vue trouble et picotements dans les paupières.

(A dater de cette époque, convalescence graduelle.)

Deuxième expérimentateur : CH.-DIEUDONNÉ JOLY,

Vingt-quatre ans, tempérament sanguin nerveux, constitution robuste.

A huit heures du soir, pris une dose d'assacù à la 5e dynamisation.

Premier jour.—Contraction des papilles de la langue; immédiatement.

250. Lourdeur à la tête.

Douleur vive au rein droit pendant la marche, avec grand besoin d'uriner, à neuf heures du soir; dure deux minutes.

Deuxième jour.—Le matin, en marchant, douleur de luxation à l'articulation coxo-fémorale gauche, pendant quelques instants.

Dans la journée, picotement au bord des paupières.

Face fatiguée, yeux cernés.

255. Élancement à l'index et au pouce de la main gauche.

Élancements moins distincts à la main droite.

Démangeaison au flanc droit et au mollet gauche.

A huit heures du soir, sensation de piqûre à l'index droit.

A dix heures, sensation comme du sable dans l'œil gauche.

260. *Troisième jour.* — Pollution nocturne.

A midi, éternuments et besoin de moucher, comme un commencement de coryza.

A deux heures, rougeur foncée et insensibilité presque complète des côtés du cou sur les muscles sterno-mastoïdiens ; il y enfonce des épingles, et ne sent de douleur qu'une heure après.

Quatrième jour. — Insomnie la nuit, et somnolence le jour.

Face livide à midi.

265. Neuf heures du soir, démangeaison aux paupières de l'œil gauche.

Cinquième jour. — Sept heures du matin, commencement d'hémorrhagie nasale.

Sensation comme une piqûre d'insecte à l'éminence hypothénar de la main droite.

Légère douleur au médius de la main gauche.

Sixième jour. — Démangeaison au bord des paupières de l'œil gauche.

270. Midi, bouton à la partie droite inférieure de la mâchoire inférieure (gencive).

Dix heures du soir, étant couché, cuisson et démangeaison au point lacrymal et à la paupière inférieure de l'œil gauche.

Septième jour. — Deux heures. Douleur pressive comme un point de côté sous les fausses côtes droites; pendant une minute.

Dixième jour. — Trois heures du soir. Légères coliques et nausées.

Tête lourde et embarrassée, avec faiblesse des jambes.

275. *Onzième jour.* — A onze heures. Hypocondrie, tristesse, désespoir; il se croit repoussé et abandonné des siens.

Douzième jour. — Fatigue et faiblesse de la vue.

Treizième jour. — Yeux rouges, vue faible, il lit difficilement.

Fatigue des membres supérieurs et inférieurs.

Quatorzième jour. — Yeux fatigués, vue faible.

280. Douleur par petits élancements sourds dans les muscles dorsaux du thorax. Cette douleur paraît plutôt interne qu'extérieure, et ne gêne pas la respiration.

Quinzième jour. — Fatigue des yeux, pression sur la partie supérieure des orbites.

Mal de tête.

Neuf heures du soir. Douleur élançante dans les muscles biceps et triceps brachial. Même douleur dans le muscle trapèze, entre l'omoplate et la colonne vertébrale.

Irritation et sécheresse de la gorge, qui force à tousser.

285. Sécheresse de la glotte faisant tousser comme dans un rhume.

Seizième jour. — Démangeaison au bord des paupières.

Dix-septième jour. — Sensation comme si les oreilles se bouchaient; puis, comme si des bulles d'air entraient dans l'oreille gauche (pendant deux ou trois secondes).

Petits boutons cuisants au bas de la jambe droite.

Vingt-troisième jour. — Diarrhée.

290. *Vingt-septième jour.* — Pollution nocturne.

Lourdeur au frontal.

Chaleur à la tête.

Point douloureux dans la région iléo-cœcale, se renouvelant à plusieurs reprises par le mouvement et par la marche.

Légères nausées.

295. *Trentième jour.* — Douleur de fatigue sensible à la pression dans la partie externe du muscle crural de la cuisse gauche.

Trente-unième jour. — La douleur de fatigue du muscle crural externe devient très-prononcée et se continue toute la journée.

Trente-deuxième jour. — Violent mal de tête dans toute la région pariétale gauche.

Trente-troisième jour. — Maux de tête partiels.

Trente-quatrième jour. — Le soir, légère douleur de fatigue dans les muscles lombaires.

300. *Trente-cinquième jour.* — La fatigue des lombes se continue le matin.

Neuf heures du soir, légère douleur de fatigue avec un élancement vif d'une seconde dans la région lombaire.

Dix heures du soir, élancement dans l'orteil gauche.

Trente-sixième jour. — A midi, longue douleur élançante sous l'orteil gauche.

Grand appétit depuis deux ou trois jours.

305. *Trente-septième jour.* — Selles dures très-faibles, difficiles.

Distraction.
Inaptitude au travail.
Caractère maussade, contrariant.
Rougeur des paupières.
310. Paresse, fatigue générale.
Bâillements continuels.
Trente-huitième jour. — Faim, deux heures après un copieux repas.
Tension à l'estomac, le soir.
Trente-neuvième jour. — Le matin, à cinq heures, violente sensation de faim avec douleur tensive et pressive à l'estomac; étant couché, les douleurs s'étendent jusqu'à la région ombilicale.
315. La douleur continue en marchant; pression après avoir mangé; sensation douloureuse de faim, sans avoir faim réellement.
Douleur d'estomac extrêmement vive, avec faim continuelle.
Envie fréquente d'uriner.
Les urines déposent un sédiment blanc.
Midi, douleur pressive à l'estomac, avant et après avoir mangé.
320. Douleur vive, comme un point à la face antérieure du poumon droit, qui empêche de respirer largement.
Grande distraction, il commet des erreurs fréquentes, et prend, dans ses dates, un mois pour un autre, soit juillet au lieu de septembre, pendant plusieurs jours de suite.
Il se trompe deux fois de rues.
(Pendant les derniers jours de l'expérience, émission fréquente d'urine déposant un sédiment blanc.)

Troisième expérimentateur : Mme AL. J***,

Vingt-six ans, tempérament sanguin, bonne constitution.

Premier jour. — Pris une dose à dix heures du soir, 5e dynamisation.
Le matin, au réveil, bouche pâteuse et forte envie de dormir.
325. Elle a rêvé de mort, d'enterrement.
Douleur à la langue, petits boutons sur son côté gauche.
Chaleur brûlante à l'estomac.

Raideur de la nuque.

Faiblesse des jambes et des bras.

330. A deux heures, nausées.

Fièvre; face rouge-écarlate; mains chaudes, brûlantes.

Abattement, envie de ne rien faire, rien ne lui plaît.

Taches blanches sur la langue.

Envies fréquentes d'uriner.

335. Sensation de fatigue par tout le corps.

Sensation de douleur avec chaleur au sacrum.

Deuxième jour. — Douleur lancinante en zigzag dans la matrice, le matin, à six heures et demie.

Apparition de flueurs blanches peu abondantes.

Toux sèche.

340. Douleur dans l'aine, sensation de compression comme dans les douleurs de l'enfantement.

Sensation d'un élancement partant de la région lombaire jusqu'au coccyx.

Troisième jour. — Nuit agitée, réveil fréquent.

Au réveil, sensation de fatigue, de courbature.

Douleur aiguë dans la paume de la main gauche, partant de l'index et décrivant un cercle jusqu'à l'articulation carpienne du pouce.

345. Fatigue très-grande, au point de ne pouvoir marcher, surtout de la jambe gauche.

Dans la nuit du deuxième au troisième jour, coliques tortillantes à minuit et demi.

A une heure, diarrhée violente, avec douleurs rappelant celles qu'elle avait souffertes à son retour d'un voyage au Brésil; les matières rendues sont aussi de même nature et tout à fait semblables.

Selles fétides et avec de petits vers blancs dans les excréments.

Quatrième jour. — Chaleur aux mains et en dessous des cuisses, le matin.

350. La diarrhée continue et est suivie d'une grande faiblesse de la poitrine.

Joues violettes.

Chaleur aux joues et aux tempes.

Rougeur au front.

Petites vésicules miliaires sur la pommette de la joue droite, sur le milieu du front et sur la joue gauche.

355. Insouciance; elle ne s'occupe des choses que machinalement.

Cinquième jour. — Rêve de cimetière ; elle posait des torches sur des tombeaux.

Au réveil, face rouge, écarlate, bouffie.

Petites boursouflures dans le haut de la joue droite, à la hauteur de la tempe. Ces boursouflures sont encore analogues à celles qu'elle avait à la figure à son retour du Brésil (et c'est ainsi qu'une énorme dartre croûteuse a commencé à cette époque).

A deux heures, chaleur insupportable à la poitrine, douleur très-violente et sensation de brûlement sur le sternum.

360. *Sixième jour.* — Sommeil très-agité.

Excitation nerveuse, impatience, à midi et demi.

Chaleur sèche aux mains.

Septième jour. — Petit bouton vésiculaire au poignet droit.

Sensation très-prononcée de pesanteur partant du pariétal et allant jusqu'à l'attache inférieure du muscle sterno-mastoïdien à la face supérieure du sternum.

365. Deux heures et demie ; par moments la pesanteur descend sur le front, avec chaleur.

Petit bouton au poignet droit, rouge à sa base, et ayant de l'eau dans son centre.

Huitième jour. — Insomnie complète.

Douleur tortillante au côté gauche, ou lancinante comme des coups de bistouri tout autour du bassin, avec élancement très-douloureux ; la douleur la fait crier et passe très-rapidement, neuf heures du matin.

Chaleur brûlante par tout le corps.

370. *Neuvième jour.* — Douleur tortillante à l'articulation scapulo-humérale.

Douleur très-vive au-dessus du sein.

Midi et demi ; la douleur de l'articulation scapulo-humérale se renouvelle de temps en temps avec une grande violence. A cinq heures du soir, la douleur est continuelle, mais moins violente ; elle conserve toujours le même caractère.

Neuf heures et demie, éruption miliaire à la figure.

375. Petits boutons rouges, occupant la pommette de la joue droite, sensation de cuisson sur la joue droite, cette éruption a commencé le matin à sept heures.

Éruption miliaire sur les épaules avec démangeaison, le soir.

Boutons rouges vésiculaires; la vésicule crève en la pressant et il en sort un petit jet d'eau très-vif.

Dixième jour. — Lourdeur de tête le matin, en se levant.

Face rouge, les petits boutons sont moins apparents.

380. Mal à l'estomac, comme ayant faim, sans pour cela l'avoir réellement.

Elle avale sa salive.

Elle est obligée de manger pour calmer sa douleur.

Onzième jour. — Douleur de tête, petits battements sur le front pendant une grande partie de la nuit.

Le mal de tête continue avec une lourdeur sur le front, le matin

385. *Douzième jour.* — Petits boutons au dos avec prurit.

Boutons rouges et vésiculaires au même endroit.

Saignement de nez, à huit heures.

Selles dures et difficiles pendant huit jours.

Saignement de nez, à dix heures et demie.

390. *Treizième jour.* — Agitation la nuit, rêve de voyage sur mer.

Tête lourde, saignement de nez considérable en se levant.

Douleur de tête, lourdeur avec battements sur le frontal, toute la journée.

Gros boutons rouges sur les épaules avec sensation de piqûre en y touchant.

Élancement et piqûre dans le petit doigt gauche, à trois ou quatre reprises.

395. *Quatorzième jour.* — Grande chaleur et rougeur à la face.

Boutons rouges pruriants sur les épaules.

Quinzième jour. — Sensation de miettes de pain dans les yeux.

Sclérotique rouge, yeux cernés, paupières rouges, face rouge.

Boutons rouges sur les côtés des hanches, avec cuisson.

400. *Seizième jour.* — Sensation douloureuse aiguë, puis douleur vive lancinante au cœur.

Dix-septième jour. — A huit heures, le matin, douleur aiguë, lancinante, par saccades, tantôt faible, tantôt violente, au côté droit du sacrum.

Dix heures du soir. Torticolis du côté droit du cou.

Dix-huitième jour. — Sensation, étant assoupie, comme si elle était suspendue à trois pieds de terre.

Sensation comme si elle tombait dans un fossé.

405. Grand froid alternant avec grandes chaleurs, la nuit.

Dix-neuvième jour. — Douleur aiguë à la hanche gauche, le matin à neuf heures.

A neuf heures du soir, la douleur se renouvelle et se continue plusieurs jours à la même heure.

Douleur à la matrice comme par compression.

Elle a toujours une douleur au cœur, très-aiguë par moments, quelquefois insupportable.

410. La respiration s'arrête. Cette douleur lui cause de grandes impatiences.

Douleur lancinante à la tête.

Vingtième jour. — Douleur au genou gauche, comme s'il se déboîtait.

Vingt-unième jour.—Coliques tortillantes et diarrhée continuelle cinq fois dans la journée.

Vingt-deuxième jour. — Nuit agitée.

415. Le soir, douleur aux lombes et de chaque côté des ovaires.

Élancements violents avec picotement, puis douleur lancinante dans le vagin ; apparition des règles, mais peu abondantes.

Vingt-troisième jour. — Douleur de matrice comme si on y enfonçait un instrument tranchant.

Douleur lancinante au-dessus du sein gauche.

Douleur au petit orteil du pied droit, comme une pulsation intermittente, avec un picotement insupportable, à dix heures et demie du soir.

420. *Vingt-quatrième jour.* — Sommeil interrompu par une violente démangeaison causée par de petits boutons aux épaules.

Le matin, la douleur du petit orteil est revenue, mais elle a duré moins longtemps que la veille.

Maux de reins, sensation de fatigue dans la région du sacrum.

Douleur froide et lourde à la hanche gauche.

Douleur comme des picotements d'épingle, dans le poignet et le long de la main gauche, entre le médius et l'annulaire.

425. *Vingt-cinquième jour.* — Picotements et point au-dessus du sein gauche, gênant la respiration, soit en marchant, soit en étant assise.

Douleur très-vive en respirant.

Vingt-sixième jour. — Sensation de déboîtement au genou gauche, et craquement en marchant.

Vingt-huitième jour. — Nuit agitée.

Envie de pleurer.

430. Fièvre, impossibilité de fermer les mains.

Pensées tristes, chagrines.

Vingt-neuvième jour. — Sensation comme si elle était suspendue dans les airs.

Insomnie complète.

Soubresauts dans le lit.

435. Sensation comme si elle tombait à terre.

Douleur lancinante au-dessous du cœur ; elle est continuelle, tantôt faible et tantôt forte.

Mauvaise digestion, l'estomac n'a pu se dégager de la nuit.

Trentième jour. — Nuit agitée, soubresauts en dormant.

Sensation de fatigue dans la région lombaire, pendant toute la nuit.

440. Douleur au sacrum, comme à la suite d'un coup reçu récemment ; cette douleur augmente jusqu'à quatre heures du soir.

Pression sur le sacrum, avec fatigue dans la cuisse gauche.

Pesanteur sur le sacrum, en étant assise.

Sensation comme si des vers rampaient dans la partie postérieure et externe du sacrum.

Trente-unième jour. — La douleur du sacrum l'oblige à se tenir courbée ; cette douleur monte et descend du sacrum à la cuisse gauche, et est accompagnée de claquements des dents avec paroles entrecoupées, de froid aux pieds et aux mains.

445. Douleur fourmillante et tortillante passant rapidement dans la jambe droite, à trois heures du soir, étant couchée.

Douleur tortillante s'étendant depuis le sacrum jusque dans la jambe gauche, et obligeant à se coucher.

A chaque accès, la douleur excite un rire nerveux, avec plaintes comme un enfant malade.

Sensation comme si des chiens avaient mordu la place souffrante.

Sensation comme si elle avait un emplâtre sur les reins.

450. La douleur descend le long de la cuisse sur le muscle vaste externe.

La figure devient violette par places; dans le commencement de l'expérience elle devenait rouge, maintenant elle est quelquefois pâle.

Elle ne peut marcher, sans craindre de tomber.

Généralement, insouciance de l'avenir; pleurs avec ennui. Elle pense à la mort, sans la craindre.

La douleur du sacrum augmente en étant assise, et l'oblige à se coucher.

455. *Trente-deuxième jour.* — La nuit, elle a dormi; mais la douleur de reins est revenue aussitôt qu'elle s'est levée.

Le siége de la douleur est dans l'articulation sacro-lombaire; mais elle s'étend dans les muscles fessiers, avec sensation comme si elle était mâchonnée par des chiens.

Le pouce de la main droite semble être engourdi par moments.

Trente-troisième jour. — Douleur dans la colonne vertébrale.

Sensation de désarticulation, avec douleur dans les muscles fessiers, de même nature que la veille.

460. *Trente-quatrième et trente-cinquième jours.* — Sensation de tortillement dans l'aine.

Saignement du nez étant couchée.

Éruption considérable de petits boutons vésiculaires sur tout le corps, avec taches rouges, comme si on avait frotté la peau.

Gros boutons aux jambes, comme des piqûres de moustiques.

Sensation aux reins et aux fesses, comme si elle était mâchonnee par des chiens.

465. Éternuments successifs pendant deux ours.

Trente-septième jour. — Sensation dans les cuisses, comme des morsures de chiens.

Les boutons augmentent avec l'élévation de la température et laissent de larges plaques rouges autour des reins et au-dessus des hanches.

Depuis les douleurs du sacrum, il lui est impossible de dormir et de se coucher sur le ventre.

Trente-huitième jour. — Impatiences; elle se prend quelquefois à pleurer dans la rue.

470. Douleur de tête très-vive, comme un cercle roulant très-vite sur le front.

Éblouissements.

Abondants saignemements de nez par les deux narines.

Une odeur de sang précède l'hémorrhagie.

Face rouge, avec petits boutons entre la peau et la chair.

475. Chaleur à la figure.

Sensation comme si la peau de la face était tendue outre mesure.

Emission fréquente d'urine aqueuse de couleur claire.

Sensation de froid dans la cuisse et la jambe droite.

Trente-neuvième jour.—Sensation de froid, avec élancement dans le muscle crural externe de la cuisse gauche.

480. — *Quarantième jour.* — Rêves de morts, d'assassins, de bœufs pourris, et d'eau jaune.

Saignement de nez continuel ou très-fréquent, surtout le matin.

Les douleurs de reins vont en diminuant.

Quarante-troisième jour. — Tressaillement nerveux à la paupière inférieure de l'œil gauche.

Quarante-cinquième jour. — Affluence d'idées tristes; elle pense qu'elle va perdre quelqu'un qui lui est cher.

485. Elle pleure à chaque instant, et surtout depuis deux jours, s'imagine voir la personne morte devant ses yeux.

Cinquante-huitième jour. — Sensibilité douloureuse de toute la moitié droite de la tête, surtout en y touchant.

Elancements dans les mâchoires, douleur au bras droit.

Impatience, colère; elle se mord les mains, et s'irrite parce que les idées lui viennent trop lentement.

Il lui semble qu'elle a la moitié de la tête enflée.

Quatrième expérimentateur : Mlle E. R***,

Dix-sept ans, tempérament sanguin, constitution régulière.

490. A huit heures du matin, l'éminence thénar est douloureuse à chaque main.

Neuf heures et demie, elle est très-émue et soupire beaucoup.

Dix heures, engourdissement de l'index droit de minute en minute.

Dix heures et demie, pieds froids et humides, puis chaleur trois heures après.

Onze heures et demie, petits élancements dans les deux dernières molaires de la mâchoire inférieure, côté gauche. Sensation d'engourdissement sous le pli de l'avant-bras droit.

495. Elancement dans l'index de la main droite et principalement dans l'articulation de la dernière phalange.

Sensation d'une petite boule de deux centimètres de diamètre au-dessous du sein gauche. En même temps, élancement sous l'épaule gauche, pendant cinq minutes.

A midi, grande tache rouge à la partie inférieure de la joue gauche.

Midi et demi, chaleur au visage pendant une heure.

Midi et demi, petits boutons à la joue gauche, au-dessus du nez et contre la lèvre inférieure; ils sont rouges, avec un petit point blanc au milieu.

500. Deux heures, battements dans l'index de la main droite.

Deux heures et demie, élancement dans les gencives.

Quatre heures et un quart, douleur dans les gencives correspondant à l'œil gauche, avec chaleur au visage.

La joue gauche brûlante, pesanteur sur les yeux, douleurs élançantes dans les oreilles.

Douleur à la malléole externe, comme si elle s'était heurtée.

505. Céphalalgie frontale à neuf heures et demie du soir.

Sueur froide sur la figure.

Pression sur les orbites, comme par une violente céphalalgie.

Les dents et les gencives sont douloureuses en serrant les mâchoires avec force, la douleur se continue jusque dans le nez.

Mal de dents du côté gauche.

510. *Deuxième jour.* — Six heures et demie, langue blanche.
Faible douleur commençant au-dessus de l'oreille gauche, et passant ensuite dans l'orbite du même côté.
Petit bouton causant une vive démangeaison à la partie interne du coude droit.
Sept heures et demie, élancements au côté droit de seconde en seconde.
Froid aux pieds.
515. Huit heures, douleur comme si le bras droit avait été tendu très-longtemps; douleur contusive au dos de la main droite, principalement au médius.
Élancement dans les gencives du côté droit.
Démangeaison au front.
Petits boutons au front.
Etouffement dans la poitrine, surtout en pensant à la moindre contrariété.
520. L'étouffement monte et redescend aussitôt.
Chaleur montant à la face.
Douleur au sternum.
Elancements aux tempes.
Douleur dans les gencives du côté gauche.
525. Découragement, envie de ne rien faire.
Pesanteur sur les bras.
Etouffement dans la poitrine.
Dix heures du soir; douleur sur les orbites, comme par une violente céphalalgie, ou comme quand on regarde longtemps la même chose.
Troisième jour. — Six heures et demie du matin, la joue droite est enflée entièrement, sans avoir mal aux dents.
530. Bouton très-rouge démangeant beaucoup au milieu de la joue gauche et au côté gauche du cou.
Neuf heures, battement au côté droit du thorax, presque sous l'aisselle.
Trois heures et demie, douleur au poignet droit; toutes les veines et toutes les fibres lui font mal.
Huit heures et demie, oppression à l'estomac.
Colique tortillante.

535. Neuf heures, chaleur à la figure.

Dix heures et demie, grande envie de pleurer.

Depuis qu'elle a pris le médicament, la moindre chose la contrarie; alors elle est oppressée et a envie de pleurer, elle se sent devenir rouge, soupire beaucoup, et cela plusieurs fois par jour.

Elle mange avec moins d'appétit qu'avant la prise du médicament.

Douleur à la poitrine, correspondant au sein gauche, en étant couchée. La douleur passe doucement du côté droit.

540. *Quatrième jour.* — Depuis le premier jour, elle se réveille bien plus tôt qu'avant. Elle avait le sommeil lourd, et elle ne pouvait ouvrir les yeux.

Maintenant elle les ouvre très-facilement, et la pensée lui arrive de suite.

Cinq heures et demie, un frisson lui parcourt tout le corps, elle est oppressée, et a envie de pleurer.

Coliques avec froid aux pieds.

Huit heures et demie, le frisson lui parcourt les jambes; elle est oppressée et a toujours froid aux pieds.

545. Neuf heures et un quart, picotement à la langue, du côté gauche, lui faisant venir beaucoup d'eau à la bouche.

Douleur nerveuse passant promptement des orbites au front, et disparaissant aussitôt.

Elle soupire beaucoup.

Dix heures, elle se sent mal à l'estomac, comme si elle avait bien faim, ordinairement elle n'a faim qu'à midi.

Faim quelquefois immédiatement après le repas.

550. Douleur comme si on appuyait très-fort sur une place très-douloureuse derrière l'oreille droite, et sous le cou, au larynx, douleur en remuant la tête.

Les pieds très-froids, à dix heures et demie du matin.

Faim avec douleur d'estomac, à onze heures du matin.

Serrement à la racine du nez, pendant un instant.

Petits élancements parcourant tout le visage, avec serrement de la tête à partir des tempes.

555. Faible douleur contusive sous les fausses côtes droites.

Cinquième jour — Oppression qui l'empêche de respirer, à midi.

Elle éprouve une oppression dans la poitrine, qui la fait soupirer beaucoup.

Engourdissement de la tête.

A partir du vertex, toute la tête et la face lui font horriblement mal.

560. Douleur contusive entre l'annulaire et l'auriculaire, remontant jusqu'au conde du bras droit; elle dure un instant.

Serrement de la partie postérieure de la tête.

Douleur de fatigue devant et derrière le cou.

Envies fréquentes d'uriner.

La joue gauche est très-rouge.

565. Rougeur sur l'aile du nez.

Frisson dans le dos et dans les jambes en déjeunant.

Cinq heures, oppression et soupirs.

Douleur dans la moitié de la mâchoire et dans l'oreille, ensuite picotement dans l'oreille.

Cinq heures et un quart, colique et frisson.

570. Huit heures, douleur de fatigue entre les deux épaules.

Neuf heures du soir, oppression sur la poitrine.

Elle soupire beaucoup.

Tremblement intérieur.

Sueur froide aux pieds.

575. Dix heures et demie, gros bouton rouge sur l'épaule droite; vingt minutes après s'être couchée, grande chaleur aux pieds.

Sixième jour. — Six heures, colique, avec diarrhée, et tremblement intérieur.

Six heures et demie, frissons.

Tache rouge et démangeaison à l'avant-bras droit.

Sept heures, très-fortes coliques, avec diarrhée et frissons.

580. Rire nerveux la faisant frissonner.

Froid aux pieds, frisson dans la jambe gauche.

Huit heures, craquement dans l'avant-bras droit.

Elancement dans les gencives du côté gauche et allant à l'oreille droite.

Huit heures et un quart, tache rouge comme une piqûre de puce sur le dos de la main gauche.

585. Lourdeur à la tête et pesanteur sur les orbites.

Grand froid aux pieds; le gauche est plus froid que le droit.

Neuf heures, oppression sur la poitrine; elle soupire beaucoup.
Onze heures, pesanteur sur les orbites, comme par un grand besoin de sommeil.
Douleur crampoïde au poignet de la main droite, passant au bras et ensuite sous l'aisselle.
590. Colique d'estomac.
Oppression et soupirs.
Elle tremble un peu du bras droit, battement à la face antérieure du poignet.
Onze heures et un quart, douleur rhumatismale à l'épaule droite.
Petits boutons vésiculaires démangeant beaucoup, à la lèvre inférieure.
595. Douleur comme quand on s'est couché à faux, au côté droit de la poitrine, sous le bras.
Battement douloureux au-dessous du sein droit.
Élancements douloureux dans toute la tête, allant à l'oreille et aux dents du côté gauche, puis passant à la partie supérieure de l'orbite.
A midi, envie de dormir.
Douleur entre les deux épaules, augmentée en appuyant sur le sternum.
600. Douleur contusive à la jambe gauche.
Point douloureux à la partie externe du sein, allant jusque sous le bras.
Grande faim, et à peine a-t-elle mangé qu'elle est rassasiée de suite.
Grande démangeaison à la malléole externe du pied droit.
Engourdissement de tout le bras droit jusque dans l'index gauche, tous les muscles lui font mal.
605. Une heure, picotement à la plante des pieds, comme par des milliers de fourmis.
Une heure et demie, douleur contusive dans le dos, aux hanches et aux reins, comme si elle était tombée.
Forte pression sur la tempe gauche.
Deux heures, envie de dormir.
Trois heures et demie, colique.
610. Quatre heures, sensation de battement à la face externe du poignet droit.

Frémissement nerveux parcourant la poitrine en tout sens, et passant entre les deux épaules.

Élancement dans la tête, du côté gauche, allant à l'œil, aux tempes, au-dessus de l'oreille et dans la mâchoire inférieure.

Sifflement dans les oreilles.

Mal à l'estomac, comme si elle avait faim.

615. Élancement dans le sein gauche.

Élancement dans la première phalange du médius.

Quatre heures, mal aux dents du côté gauche, répondant dans les yeux.

Très-forte douleur de fatigue dans le dos et correspondant à la région lombaire.

Mal à l'estomac, oppression, soupirs.

620. Élancement dans les gencives du côté gauche.

Quatre heures, battement à la malléole externe droite.

Élancement dans toute la mâchoire.

Rougeur et chaleur lui montant au visage; les joues et le front sont plus rouges que le reste de la face.

Huit heures et demie, oppression, mal à l'estomac, comme si elle avait faim.

625. *Septième jour.* — Six heures, colique, diarrhée et frissons.

Huit heures, grande gaieté et envie de rire, puis frisson dans la tête et dans les jambes.

Froid aux pieds.

Elancement dans les gencives inférieures du côté gauche, serrement du nez lui répondant dans la mâchoire.

Très-émue, oppressée, comme si un grand malheur lui était arrivé.

630. Douleur nerveuse au-dessous du pli du bras droit, descendant jusqu'aux doigts annulaire et auriculaire, à dix heures du matin.

Douleur pressive sur l'épaule gauche qui est très-sensible, à onze heures du matin.

Battement sous l'épaule droite.

Élancement dans les gencives et dans l'œil gauche, à onze heures du matin.

Raideur du cou; le moindre mouvement répond douloureusement à la nuque et aux gencives.

635. Pesanteur sur les yeux et dans la tête.

Engourdissement à la nuque.

Sensation d'une barre traversant la mâchoire, et allant d'une oreille à l'autre, avec serrement de la tête.

Serrement à la racine du nez.

Le poignet gauche est douloureux.

640. Les dents sont douloureuses par la mastication.

Douleur dans le dos, presque sous l'épaule droite, accompagnée de battements dans la poitrine.

Froid aux pieds à une heure.

Battements au côté droit de la poitrine.

Chaleur à la face et envie de dormir après dîner.

645. Pesanteur sur les orbites.

Douleur au côté, avec élancements dans le sein droit.

Douleur sous le pli du bras droit, augmentée par le mouvement.

Battement à l'extrémité de l'index droit.

Étouffements la faisant soupirer beaucoup.

650. Coliques, envie de bâiller.

Battements au bout de la langue, du côté gauche.

Deux heures et demie, mal aux reins en étant assise.

Grande chaleur et douleur traversant tous les orteils.

Douleur d'engourdissement allant du poignet à la partie supérieure du bras droit.

655. Raideur et battement dans le côté gauche du cou, surtout en remuant la tête.

Huit heures et demie du soir, battements sur l'orbite de l'œil droit, ensuite des deux côtés.

Battements à la racine du nez.

Points douloureux au côte droit empêchant de respirer.

Dix heures et un quart, douleur pressive et contusive au côté droit.

660. Douleur de fatigue sous l'épaule droite.

Tête lourde, le plus petit mouvement lui répond dans les yeux et sur les orbites.

Elancements dans les gencives et grande chaleur à la face.

Huitième jour.— Six heures, coliques avec diarrhée.

Elancement au sein gauche, à deux heures du soir.

665. Mal aux reins du côté droit.

A midi, bouton au front du côté gauche.

Deux heures, grande chaleur à la figure.

Quatre heures, battements sur l'orbite de l'œil droit, et quelquefois du côté gauche.

Six heures du soir, point douloureux au côté droit empêchant la respiration.

670. Sept heures du soir, tristesse, envie de pleurer.

Le sang lui monte à la tête.

Grande chaleur à la face.

Dix heures, saignement de nez.

Onze heures, les pieds sont froids et humides étant couchée.

675. Quelque temps après, grande chaleur aux pieds.

Neuvième jour.— Six heures, douleur dans le haut de la cuisse droite, à la face externe, la faisant boiter un peu.

Point douloureux dans le sein gauche.

Sept heures et demie, envie de pleurer, poitrine serrée comme par une émotion.

Huit heures et demie, encore envie de pleurer, la moindre chose l'impressionne et la rend triste; une porte que l'on ouvre brusquement la fait vivement tressaillir.

680. Elle étouffe et respire péniblement.

Douleur dans le poignet droit, répondant à chaque doigt de la main.

Chaleur à la face.

Envie de pleurer extraordinaire, même en chantant, puis étouffement, à neuf heures et demie du matin; elle pleure.

Douleur vive et nerveuse passant de l'épaule au sein gauche.

685. Douleur au pli du bras droit.

Pesanteur sur les yeux et envie de dormir, à midi et trois quarts.

Battement au côté gauche de l'abdomen.

Battement au creux de l'estomac, répondant dans toute la poitrine.

Envie fréquente et inutile d'aller à la selle.

690. Douleur comme si on lui serrait la tête au-dessus des oreilles, avec engourdissement de la mâchoire.

Pesanteur dans toute la tête.

Élancement dans la gencive inférieure gauche ; peu après, élancement dans la gencive supérieure.
Raideur de la nuque.
Chaleur à la face.
695. Sifflement très-fort dans l'oreille gauche.
Envie de dormir.
Engourdissement des gencives.
Elle pousse de profonds soupirs et bâille beaucoup.
Chaleur montant à la face, de temps en temps.
700. Douleur dans la gencive gauche allant à l'œil et derrière l'oreille.
Grande chaleur, pas d'appétit, à une heure.
Élancements dans la gencive, répondant douloureusement dans toute la tête.
Violents battements à la tempe gauche.
Engourdissement du poignet gauche, toute la main est douloureuse.
705. Vive douleur dans la gencive gauche, tout le côté gauche de la tête est engourdi.
Mains chaudes et sueur froide, à trois heures du soir.
Dixième jour.— Sensation de torpeur dans la tête, avec engourdissement de la gencive supérieure et des muscles de l'œil.
Douleur à la hanche droite, à une heure.
Serrement à l'épigastre; elle est très-émue, comme si un grand malheur devait lui arriver, à deux heures du soir.
710. Douleur dans l'oreille droite.
Douleur dans la joue et la gencive gauches.
Battement dans le bras et le poignet droit.
Pesanteur sur l'orbite de l'œil droit, à trois heures du soir.
Peu d'appétit.
715. Sueur froide à la face, à six heures et demie du soir.
Étouffement.
Envie de dormir, à huit heures et demie du soir.
Grande chaleur à la face, à neuf heures du soir.
Onzième jour. — Sommeil agité.
720. Bouche pâteuse, à six heures du matin.
Inflammation du point lacrymal de l'œil gauche.
Douleur aux gencives et à la joue droite, à midi.
Les joues sont brûlantes d'une heure à quatre heures du soir.

Douzième jour. — Petits boutons sur le visage, à six heures du matin.

725. Douleur dans les reins, à neuf heures du matin.
Faiblesse des jambes.
Battement sous la hanche droite.
Douleur aux gencives, à onze heures du matin.
Deux heures, douleur et battement sous l'épaule gauche.

730. Huit heures, petits boutons au menton démangeant beaucoup.
Huit heures et demie du soir, colique et sueur froide.

Treizième jour. — Yeux cernés et gonflés.
Colique avec diarrhée.
Agitation étant couchée.

735. Flueurs blanches.
Les règles avancent de huit jours.
Règles très-abondantes.
Six heures et demie, élancement dans les gencives du côté gauche.
Sept heures, élancements dans toute la mâchoire.

740. Serrement à la racine du nez.
Engourdissement du bras droit.
Neuf heures, sifflement dans l'oreille droite.
Douleur et battement sur l'épaule droite.
Dix heures, battement dans le petit doigt, le pouce et l'index de la main gauche.

745. Toute la main est brûlante.
Grande démangeaison à l'index, tout le bras gauche est douloureux, principalement le poignet.
Dix heures et demie, douleur et battement près de la malléole interne du pied droit.
Grande chaleur aux deux pieds.
Mal aux dents du côté gauche.

750. Onze heures, douleur et démangeaison au pied gauche; forte douleur dans tout le pied droit.
Très-forte douleur près l'angle interne de l'œil gauche.
Douleur dans le poignet gauche.
Battement dans l'index droit.
Midi, paupières inférieures gonflées.

755. Rougeur sur le côté gauche du nez.
Douleur dans le poignet et au pli du bras gauche.
Douleur contusive au genou droit.
Douleur dans les gencives du côté gauche.
Douleur de fatigue dans les jambes.
760. Deux heures, douleur élançante passant des genoux au coude droit, puis à l'épaule, au pied droit, au poignet droit, et enfin dans les genoux.
Deux heures et demie, douleur nerveuse aux reins.
Douleur de tête, derrière et dans l'oreille droite.
Coliques.
Douleur dans les gencives du côté gauche, lui répondant à la racine du nez.
765. Douleur dans le poignet gauche.
Douleur de fatigue dans le dos, près de l'épaule gauche.
Sifflement dans l'oreille droite.
Douleur comme si on lui tirait violemment le bras droit.
Raideur douloureuse du côté gauche du cou.
770. *Quatorzième jour.* — Six heures et demie, douleur dans les poignets.
Douleur derrière la tête et dans le cou, correspondant aux gencives gauches.
Le cou roide.
Douleur et battement au coude, à l'avant-bras droit et au pli du bras gauche.
Douleur rhumatismale à l'épaule droite, passant sous le bras.
775. Point douloureux au sein gauche.
Midi, le pied gauche est brûlant, le pied droit très-froid.
Chaleur et douleur à l'index droit.
Une heure et demie, chaleur aux pieds, et surtout au droit.
Douleur au petit orteil droit.
780. Deux heures, douleur au bout de la langue.
Dix heures du soir, douleur dans les gencives du côté gauche.
Quinzième jour. — Dix heures du matin, douleur aux gencives.
Étouffement dans la poitrine.
Neuf heures du soir, tremblement nerveux du bras droit.
785. *Seizième jour.* — Midi, battement au médius et à l'index droits.

Dix-septième jour. — Rêve agréable, elle fait des emplettes.

Neuf heures et demie, douleur au bras droit allant au doigt auriculaire.

Douleur au sein droit, presque sous l'aisselle.

Engourdissement du poignet droit.

790. Battement à l'épaule droite.

Élancement dans les gencives du côté gauche.

Dix heures et demie, douleur dans toute la main droite.

Douleur sur l'orbite de l'œil droit.

Douleur au poignet gauche et dans toute la main.

795. Douleur en étendant le bras gauche.

Midi, frissonnement nerveux.

Douleur de brûlure avec tache rouge, grande comme une pièce de cinq francs, au-dessus du coude droit.

Douleur nerveuse passant de l'œil aux gencives, avec battement à la tempe gauche.

Très-fort battement au côté gauche du thorax, sous l'aisselle.

800. Pesanteur sur l'orbite de l'œil gauche.

Violents élancements au poignet et au pouce droits.

Deux heures, grande envie de dormir.

Engourdissement de tout le bras.

Trois heures, douleur au dos et sur la poitrine.

805. Battement à la tempe droite.

Forte douleur, comme un point au sein gauche.

A deux heures, petite démangeaison au menton, sous la lèvre inférieure, qui se transforme par le frottement en une douleur aiguë qui dure toute la journée.

Dix-huitième jour. — Rêve de corps mutilés, de cadavres, dont les bras ont été coupés.

Six heures et demie, douleur sous la lèvre inférieure, avec enflure du côté gauche, présentant un gros bouton rouge à son centre.

810. Huit heures, douleur et picotement à l'épaule droite.

Battement au-dessus du genou droit.

Cinq heures, froid aux pieds, et grande chaleur à la figure.

Dix-neuvième jour.—Rêve d'enfants, de délivrance de prisonniers.

Huit heures et demie, froid aux pieds.

815. Trois heures, douleur sur les orbites et dans le front.

Quatre heures et demie, douleur aux gencives, allant à l'œil gauche.

Douleur au poignet droit, entre le pouce et l'index, ainsi que près du pli du bras.

Battements nerveux sur l'orbite de l'œil gauche.

La peau du front est extrêmement tendue.

820. Impatiences; elle a envie de tout briser.

Distractions en travaillant.

Elle pense rester seule au monde et se croit perdue.

Pleurs sans sujet, suivis d'un rire nerveux.

Tristesse, mélancolie; elle pense à l'avenir, se croit malheureuse.

825. *Vingtième jour.* — Une heure après midi, mal de cœur après déjeuner.

Migraine, douleurs dans toute la tête.

Elle a envie de dormir, avec des nausées.

Serrement de la partie postérieure de la tête.

Douleur très-aiguë derrière les oreilles.

830. La moindre chose lui fait mal et lui donne d'horribles douleurs au front, aux tempes et sous le menton.

Battements dans le sein gauche.

Froid aux pieds.

Élancement derrière le cou, du côté gauche.

Cinq heures, frissons à chaque instant.

835. Douleur de tête en marchant.

Elle éprouve une horrible douleur et un battement affreux à la poitrine.

Ses yeux se ferment malgré elle.

Douleur dans les gencives.

Tremblement intérieur.

840. Le sang lui monte à la tête; elle devient très-rouge.

Vingt et unième jour. — Du onzième au vingt et unième jour, règles abondantes, accompagnées de flueurs blanches.

Deux heures et demie, douleur et battement sur l'épaule gauche.

Trois heures, battement au côté gauche de la tête.

Envie de dormir; pesanteur dans la tête.

845. *Vingt-deuxième jour.* — Insomnie.

Colique avec diarrhée, depuis le dix-huitième jour.

Pesanteur dans la tête.

Du vingt-troisième au vingt-huitième jour inclusivement, coliques affreuses tous les matins, avec diarrhée, et douleurs dans le milieu du dos.

La moindre chose l'impressionne, une chaise que l'on pousse trop fort la fait tressaillir.

850. Elle devient rouge et elle a la poitrine oppressée.

Tous les jours, après avoir déjeuné, elle sent des étouffements sur la poitrine.

Elle digère difficilement son déjeuner; elle change de couleur et devient pâle après midi.

Trente-troisième jour.— Elle se sent très-chaud aux mains, aux pieds et à la face, mais les personnes qui lui touchent les mains lui disent qu'elle les a froides et humides. Elle pense que c'est la même chose pour les pieds et pour la figure, quoiqu'elle ne s'en aperçoive pas.

Sueur froide sur la figure et tout le corps.

855. *Trente-quatrième jour.* — Les yeux sont gonflés et plus petits.

Boutons douloureux au toucher, sur la joue gauche, aux sourcils.

Trente-cinquième jour. — Tressaillement pour la moindre chose.

Elle bâille toute la soirée.

Trente-huitième jour. — Très-forte douleur sur la poitrine allant au sein gauche, passant de temps en temps au sein droit, surtout en remuant les bras.

860. Douleur de tête.

Trente-neuvième jour. — Douleur et sensation de fatigue aux reins.

Rêves de voyage et de fête.

A une heure après midi, grande envie de dormir.

Grande chaleur à la face.

865. Coryza.

Face terne et noire, avec pâleur, et ordinairement marbrée de rouge.

Douleur de reins, comme si elle était tombée sur le sacrum.

Goût de cuivre dans la bouche.

Douleur du côté gauche gênant la respiration.

870. Inflammation de l'œil droit.

LEPIDIUM BONARIENSE (*D. C.*).

Lep. Mastruco. Crucifères.

Le Lepidium bonariense est très-commun aux environs de Rio, où il croît le long des chemins et dans les endroits pierreux. C'est une plante herbacée à tiges glabres nombreuses, dressées, s'élevant de 30 à 60 centimètres; les feuilles radicales sont pétiolées, finement découpées; les supérieures alternes, sessiles et presque linéaires. Elle fleurit en septembre. Les fleurs en épis terminaux sont portées sur des pédicules filiformes; calice à quatre folioles; corolle petite, cruciforme, à quatre pétales hypogynes, six étamines tétradynames, style très-court, silicule petite, subelliptique, un peu échancré au sommet; racine fibreuse, simple, pivotante.

On triture les feuilles fraîches.

La nature n'a pas répandu ses secours d'une main avare. Chacun de nos besoins, chacune de nos douleurs ont été prévus par elle, et elle a semé sur le globe de nombreux moyens de les soulager, de les satisfaire. L'homme n'avait pas besoin, pour posséder un fébrifuge comme le Quinquina, de découvrir un nouveau monde. L'Arsenic, la Sepia, le Natrum et bien d'autres substances, communes sur le

vieux continent, répondaient à toutes les formes possibles de la fièvre intermittente. De même l'Amérique pourrait au besoin se passer de la pathogénésie européenne. Tous les polychrestes européens ont leurs analogues au Brésil. Le Bufo sahytiensis répond à Lachesis ; Convolvulus duartinus et Petiveria ont leurs symptômes très-analogues à ceux de Belladone; Jacaranda est comparable à Thuia et Nitri acidum ; Hura et Mancinella à Rhus et Lycopode; Solanum oleraceum à Pulsatille; Cannabis indica à l'Opium ; Ocymum au lieu de la Cantharide ; Elaps corallina de Nux vomica ; Myristica, et Murure de Mercure ; Pediculus peut en grande partie représenter l'Aconit, et Momordica la Bryone.

Ces travaux réciproques, loin de restreindre la hauteur des vues de l'homéopathiste, sont un aiguillon qui pousse les expérimentateurs vers des régions inexplorées ; car chaque nouveau médicament, tout en offrant une analogie séduisante avec les polychrestes connus, renferme en lui des nuances qui, pour un homéopathiste patient et exercé, présentent quelquefois la solution des cas les plus embarrassants par eux-mêmes.

Le Lepidium bonariense offre la plus grande analogie avec Arnica et a guéri dans les mêmes circonstances. Déjà l'instinct populaire avait su reconnaître en partie les précieuses propriétés de ce végétal si répandu dans les champs du Brésil. L'école homéopathique devait s'approprier cette substance qui est entre les mains de tous, et que tout habitant de l'intérieur peut préparer en quelques heures, au lieu de l'Arnica qu'il est difficile et incertain de se procurer. Nous avons donc la conscience d'avoir fait une chose utile, surtout au Brésil, en nous appliquant à compléter sa pathogénésie.

1. *Premier jour.* — Bien dormi jusqu'à minuit. De cette heure jusqu'au jour, elle n'a pu sommeiller ; elle avait des douleurs dans le corps lorsqu'elle se remuait.

Chaleur générale et douleur sourde ; le côté gauche était le plus douloureux.

Avant de se lever, douleur forte dans le bras gauche ; elle ne peut l'étendre ; plus elle le couvre, et plus la douleur est vive; elle finit par le découvrir, et la douleur cesse de suite.

Deuxième jour.—Le matin, vers neuf heures, étourdissement : la

tête tombait en avant, et il lui semblait que le plancher descendait sous elle ; tout tournait autour d'elle.

5. A 11 heures, chaleur à la figure, du côté gauche.

Douleur sourde à l'estomac, suivie d'une très-forte envie de vomir.

Froid comme dans les spasmes.

Faim après avoir dîné.

Le soir, grande chaleur à la figure.

10. Douleur comme des égratignures de chat ; dure une heure, suivie de chaleur aux pieds.

Douleur battante au-dessus de l'oreille gauche.

Douleur poignante dans les gencives de la mâchoire inférieure, pendant une heure.

Grande démangeaison dans l'oreille droite, qui s'augmente en se baissant ; dure une demi-heure.

La nuit, rêve qu'on parle avec des personnes mortes ; grande agitation.

15. Tristesse au réveil.

Troisième jour.—En se levant, douleur comme si une couronne lui pressait la tête.

Douleur autour de l'oreille droite, comme des pointes d'aiguille ; elle se calme en frottant ; dure un quart d'heure.

Point dans le poumon droit pendant cinq minutes.

Douleur dans la pommette de la joue gauche, avec rouger.

20. Ardeur dans la bouche, du côté gauche, comme si l'on mangeait du piment.

Palpitation de cœur qui correspond dans le flanc, avec une forte douleur qui fait manquer la respiration ; s'accroît en se baissant en avant, et se calme en se couchant.

Midi. — Douleur térébrante sur la partie gauche du vertex, pénétrant jusqu'à l'oreille.

Ardeur dans le nez et sensation d'un courant d'air froid dans la fosse nasale gauche.

Douleur dans la nuque à droite, qui s'apaise en remuant le cou et en frottant.

25. Sensation d'un couteau qui pénètre lentement dans le cœur, qui s'apaise en appuyant avec force pendant quelques minutes.

Picotement comme des épingles à l'omoplate, qui se propagent au côté du cou droit.

Forte démangeaison à la narine droite.
Picotement à la peau, suivi de démangeaison.
Piqûre dans l'oreille, qui descend le long de la mâchoire.
30. Élancement dans le sein droit, amélioré en se tenant debout.
Douleur poignante en demi-lune sous l'aisselle.
Piqûres d'épingles entre les seins.
Douleur comme une ceinture à droite, comme par une contraction du diaphragme dans cette partie, jusqu'à ôter la respiration, aggravée en pressant.
Élancement comme d'un couteau dans l'épine de l'omoplate, qui passe à l'autre épaule; amélioré en se tenant droit.
35. Douleur dans l'hypocondre gauche, comme par des épingles.
Piqûre sous l'aisselle.
Envie de chocolat, de salade, de fruits verts.
Grand désir de vinaigre.
Le soir, nouvel élancement au cœur.
40. Étouffement après avoir mangé.
Tremblement convulsif du cœur.
Douleur au creux de l'estomac après avoir mangé, aggravée en touchant, en marchant.
Le sang, qui a paru le lendemain des règles, est plus foncé et coagulé.
Quatrième jour. — Contraction du diaphragme comme la veille.
45. Élancements passagers, au ventre, aux côtés et aux seins.
Élancements du coude à l'omoplate.
En urinant, pesanteur et pression sur la vessie.
Les règles suspendues après vingt-quatre heures.
Sommeil court.
50. Envie de vomir toute la nuit.
Fourmillement au-dessus de l'épaule gauche.
Léger crachement de sang après la toux.
Coups de canif sous le sein gauche.
Ardeur dans la gorge avec envie de vomir, et bruissement dans les oreilles en avalant la salive.
55. Douleur constrictive dans la tête.
Vertige avec disposition à tomber en avant.

Crachats épais, difficiles à détacher, avec bruissement dans les oreilles.

Douleur de piqûre au genou, soulagée en marchant.

Piqûre sur les joues.

60. Élancements sous l'aisselle.

Coliques dans la région ombilicale.

Ouïe difficile.

Palpitation à l'épigastre.

Tristesse profonde et songe de maladie.

65. Douleur dans l'os du pouce de la main gauche, avec tremblement en voulant s'en servir.

En s'appliquant à lire, les yeux se remplissent de larmes.

Cinquième jour.— Tristesse, inquiétude, esprit querelleur, mécontent, sommeil profond.

Sixième jour.—OEil trouble, comme par un bandeau blanc; elle voit gris lorsqu'elle porte son œil au ciel.

Son œil gauche se baigne d'eau; la douleur s'augmente en remuant. La douleur suit le sourcil; dure six heures.

70. Douleur de crampe à l'annulaire de la main droite, qui se prolonge jusqu'au coude, et contracte le fléchisseur commun des doigts, avec rougeur au bas de l'ongle; dure vingt minutes et passe au grand air.

Douleurs de dents du côté droit, 1 heure.

Toujours de l'eau dans l'œil gauche, qui s'accroît à l'air, et finit par une démangeaison; dure 10 minutes.

Ardeur dans le coin de la narine gauche, et piqûre au lobule du nez; dure 15 minutes.

Douleur au front, avec battement du côté gauche; dure 10 minutes.

75. Gaieté, on rit à propos de tout.

Envie de vomir après dîner, en tenant la tête baissée

Digestion difficile, poids sur l'estomac.

Crachats salés, épais et difficiles.

Douleurs pendant cinq minutes, allant de l'épaule au milieu du dos, avec élancements qui ôtent la respiration.

80. Douleur qui parcourt rapidement la partie droite de la tête, du sommet du pariétal gauche jusqu'au sourcil.

Envie de thé.

Élancements dans les oreilles.

Douleur de coups de canif au cardia ; dure peu.

Soif, bouche sèche.

85. Insomnie la nuit, lassitude de tout le corps, comme la troisième nuit.

Septième jour. — Douleur dans le poumon gauche, qui parcourt le dos, et s'aggrave beaucoup en portant quelque chose de lourd; dure 12 heures.

Point dans le côté gauche; en respirant, la douleur semble entrer dans le corps comme un coup de couteau, et se confond après une courte durée avec la douleur précédente; trois fois répétée.

Urine claire, blanche et peu chargée.

Sensation d'une corde au sein droit, sans douleur.

90. Douleur dans les dents de la mâchoire inférieure gauche, qui correspond à l'oreille, et rend sourd pendant trois minutes.

Douleur de dents, les dents sont molles et agacées, pendant tout le jour; s'est renouvelée chaque jour depuis la prise du médicament, et ne se fait pas sentir la nuit.

Douleur tractive de l'épaule à l'oreille, très-violente, et qui empêche de remuer la tête pendant trois minutes.

Elle sent comme un cordon qui lui tire de l'épaule à l'oreille.

Frisson avec pâleur et les yeux cernés.

95. Cette fièvre se calme en se couvrant et excitant une forte transpiration ; elle est suivie d'un malaise.

Huitième jour. — Toux de nuit, sommeil léger.

Rêves tristes et grande peur en se réveillant; la peur continue, et la tristesse continue pendant un quart d'heure.

Démangeaison, comme des pointes d'aiguilles, à la langue; dure cinq minutes.

Démangeaison au mamelon des seins droit et gauche, engorgement des glandes, dureté des seins; la démangeaison dure peu.

100. Douleur au creux de l'estomac, qui répond au sein gauche, et saute de l'une à l'autre place. Piqûre aux deux places à la fois.

Démangeaison de tout le dessous du menton, d'une oreille à l'autre; elle part de la gorge.

Petite toux sèche, qui donne envie de cracher, et après des efforts redoublés, donne une salive salée.

Douleur dans la mâchoire inférieure gauche, tirant vers l'épaule; dure cinq minutes.

Douleur comme un coup de canif et démangeaison sur le biceps droit.

105. Picotement à la tempe et démangeaison, qui devient générale; dure tout le jour.

Douleur dans l'omoplate, comme une aiguille qui traverse l'os, trois minutes.

En courant, douleur dans le doigt du milieu, qui reste tendu pendant quatre minutes.

Douleur dans la hanche gauche, s'étendant jusqu'au genou, avec faiblesse de la jambe, améliorée en s'asseyant.

Douleur et martellement dans la mâchoire gauche, pendant dix minutes.

110. Le soir, vertiges et envie de vomir.

Toux avec voix rauque.

Deuxième expérience.

Premier jour. — Sommeil lourd et grand engourdissement en se réveillant; on sent comme si tout le corps était meurtri.

A la gorge, douleur tractive vers le bas. La langue est épaisse, comme si elle était très-gonflée.

Deuxième jour. — Le bras gauche très-engourdi, douleur dans l'épaule gauche, comme des coups de marteau.

115. Douleur poignante au creux de l'estomac, après avoir mangé.

Douleur crampoïde dans la main droite, qui empêche de la fermer; ensuite, frissonnement de tout le corps.

Troisième jour. — Insomnie jusqu'à minuit.

Sept heures du matin, grande démangeaison au coin de la lèvre droite.

Nez gonflé du côté gauche, avec douleur, qui diminue au grand air, et plus forte par le toucher.

120. Larmoiement des yeux sans douleur.

Grande démangeaison sur le dos des mains.

Grande fatigue.

Envie de vomir, qui s'accroît avec le temps et se trouve au comble après une demi-heure; se dissipe en agissant.

Douleur dans le creux de l'estomac, comme une barre qui coupe le corps en deux; durée, une demi-heure.

125. Douleur au jarret, comme si l'on tirait un tendon en dedans lentement.

Bourdonnement dans l'oreille gauche.

Douleur comme de rhumatisme à l'omoplate droite, qui ne dure que quelques minutes.

Somnolence de midi à trois heures.

Céphalalgie sus-orbitaire et temporale, aggravée par le contact et en levant les yeux.

130. Douleur dans le grand pectoral, commençant sous l'aisselle, et se prolongeant jusqu'à la région du cœur en quelques minutes.

Coliques vermineuses dans le bas-ventre pendant cinq minutes, avec envie inutile d'aller à la selle et ténesme.

Bâillements fréquents.

Douleur au bras droit, comme un coup de marteau et engourdissement.

Vertige avec chute de la tête en avant, en fixant un bassin d'eau.

135. Douleur dans la joue droite, qui se dissipe en comprimant la pommette.

Compression comme par une ceinture autour de la taille, qui paraît due à une contraction du diaphragme. La douleur était surtout marquée à l'épigastre.

Sentiment de faiblesse dans l'estomac, et tendance à s'affaisser.

Douleur comme une crampe dans le côté droit du cou; elle s'étend à diverses parties de l'épaule et du bras; améliorée par la pression.

Coliques par l'impression de l'air humide.

140. Froid à la région de l'estomac, qui envahit toute la poitrine jusqu'à la gorge.

Douleur avec palpitation des muscles sous le sein droit, qui s'étend jusqu'à l'aisselle en diminuant.

Douleur rhumatismale et raideur de l'indicateur gauche, qui reste tendu pendant quelques minutes.

Douleur comme de contusion à la hanche droite, améliorée par la pression.

En mangeant un gâteau, il s'arrête dans l'œsophage, et puis tombe tout à coup dans l'estomac avec ébranlement; même symptôme en buvant.

145. Ardeur au bout de la langue, comme par du piment, et sensation d'épanouissement des papilles.

Fonctions du ventre régulières.

Urines foncées.

Douleur poignante sous l'aisselle gauche.

Frissons et sueur froide par l'impression de l'air.

150. Coryza violent, inflammation, prurit au nez.

Brisement des membres.

Envie de cresson, qui est remplacée par le dégoût en le voyant.

Contraction de la jambe, qu'on ne peut ployer par raideur du jarret.

Quatrième jour. — Sensation d'un coup de couteau a l'épigastre de dehors en dedans.

155. Toux sèche, avec perte de la respiration.

Coup violent transversal au milieu du dos.

Battement et pulsation dans la tête, de dedans en dehors, qui fait pencher le front en avant.

Elle se voit abandonnée dans un cimetière, poursuivie par un fantôme, et crie au point d'avoir une extinction de voix le lendemain, quoique l'on ne l'ait pas entendue.

Élancement allant de l'oreille jusqu'à l'épaule.

160. Battement sur le front, qui fait tomber la tête en avant; dure peu.

Comme un coup de marteau au pouce du pied gauche.

Gaieté (effet curatif) après la tristesse des premiers jours.

Envie de fruits et dégoût de tous les aliments.

Cinquième jour. — Saignement au nez, de la narine droite; le sang est caillé et noir, avec démangeaison.

165. Douleur dans l'œil droit, comme un rond qui pèse devant, et cause une démangeaison dans l'angle interne.

Douleur dans l'épaule, qui se prolonge autour du cou, la presse comme un serpent, et la pique au creux de l'estomac et à la nuque.

Douleur autour de la tête, qui presse et pique comme des épines.

Douleur de crampes dans la main gauche.

Le saignement du nez a continué jusqu'à une heure, où il s'est développé largement, mais avec du sang rouge et clair.

170. *Sixième jour.* — Sommeil profond.

Douleur comme un coup de canif qui passe en haut de la mâchoire; dure peu.

Douleur crampoïde derrière le cou; dure cinq minutes.

Petite douleur qui prend à la tempe et se termine au menton, comme un rasoir qui coupe la face.

Battement dans la poitrine au creux de l'estomac, avec picotement, qui s'aggrave en respirant; dure peu.

175. Douleur sur le trajet de la carotide depuis l'oreille gauche jusqu'au bas du cou, qui s'aggrave en portant la tête du côté droit.

Il semble que l'oreille gauche est complétement bouchée; on n'entend rien de ce côté.

Dégoût de la viande.

Septième jour. — Douleur dans le dos comme un clou qui entre, et la douleur se répand entre les épaules.

Douleur au côté gauche, qui ôte la respiration.

180. Frisson dans tout le corps comme au commencement de la fièvre.

Chaleur qui succède au froid, et se fait sentir surtout aux reins.

Douleur constrictive au cœur, qui continue sous l'aisselle du bras gauche.

Grande envie de vomir, une demi-heure.

Picotement dans le bout du doigt médius, qui le tire en haut et empêche de l'ouvrir par contraction.

Troisième expérience.

185. *Premier jour.* — Grande envie de dormir, frissonnement dans les jambes, comme avant un accès de fièvre; très-passager.

A huit heures, un point de côté gauche, qui a disparu spontanément.

A onze heures, un serrement dans le front, comme si on le pressait; pendant un quart d'heure.

Engourdissement physique et moral presque continuel.

Mal de tête avec des douleurs sourdes continuelles.

190. Bâillements fréquents.

Maux de cœur, envie de vomir avant le manger.

A quatre heures de l'après-midi, grand mal de tête.

Douleur sourde dans le ventre, qui ne s'aggrave pas en pressant, principalement du côté droit.

Mal de tête avec chaleur à la partie antérieure du vertex.

195. Absence d'idées. Impossibilité de penser, avec indifférence pour tout.

Somnolence comateuse sans pouvoir dormir.

Poids sur les paupières, avec envie de les fermer.

On trouve l'air extérieur très-frais.

Picotement au côté gauche de la figure.

200. Soif.

Envie très-violente de café.

Grande chaleur intérieure et agitation après s'être couché, qui force à se relever.

Tiraillement au front et à la racine du nez.

Ardeur dans l'estomac, avec sensation de sécheresse et d'irritation.

205. Pulsation dans le dos, qui paraît provenir de l'aorte.

Aversion pour le lait.

Envie de se promener.

Grande chaleur passagère dans le dos, suivie d'un frissonnement général.

Deuxième jour. — Insomnie durant la nuit, agitation générale, suivie de picotements par tout le corps, toute la nuit.

210. Paupières très-fatiguées, elle les lève avec peine toute la nuit.

A quatre heures, douleurs dans le ventre, du côté droit, de même que la veille.

Troisième jour. — Même agitation que la veille, suivie d'une insomnie semblable.

Douleur dans le bras gauche, elle peut à peine le lever; dure peu.
Maux de cœur, suivis d'envie de vomir avant le repas.
215. Élancements dans l'œil droit; sans rougeur pendant trois heures.
Quatrième jour. — Maux de cœur avant de manger.
Grande fatigue dans les jambes pendant trois heures.
Excessive chaleur dans le dos; dure peu; suivie de quelques frissons.

Quatrième expérience.

Deuxième jour. — Dix heures du matin, ressenti une douleur de haut en bas du tronc.
220. Tiraillement dans le trajet du muscle couturier gauche.
Deux heures, douleur de contraction, de torsion au-dessous des lombes, dans le muscle grand fessier gauche.
Six heures, douleur comme un coup de canif sous l'aisselle gauche.
Troisième jour. — Douleur paralytique au bras gauche, quand il reste quelque temps tranquille.
La nuit, rêves de morts.
225. *Quatrième jour.* — Onze heures, douleur pénible au creux de l'estomac, envie de vomir.
Abattement général des forces et du moral, manque d'appétit, dégoût des aliments.
Deux heures, chaleur à la tête avec sueur froide et un peu de fièvre.
Envie continuelle de bâiller.
Six heures, chaleur à la tête, sans sueur.
230. Diarrhée.
Huit heures du soir, fortes coliques, soulagement étant assis, vents par le bas.
Rapports aigres.
Cinquième jour. — Sept heures du matin, grande sensibilité au ventre, comme si c'était une plaie au dedans.
Sensibilité du cuir chevelu.
235. Respiration courte.
Amélioration du ventre.
Onze heures, sensation de brûlure dans les yeux.
Douze heures, battement sur l'épaule droite, comme un petit

marteau battant avec vitesse pendant à peu près une minute.

Deux heures, point dans l'abdomen, du côté gauche.

240. De quatre heures à sept heures du soir, défaillance de l'estomac.

Sixième jour. — Six heures et demie, douleur dans le grand fessier ; dure une heure.

Septième jour. — Trois heures, palpitation de cœur.

Dans la nuit, accès de suffocation étant couché.

Renvois putrides toute la journée.

245. Douleur nocturne dans toute la région du ventre.

Cinq heures, bourdonnement dans l'oreille droite pendant à peu près deux minutes.

Cinquième expérience.

Premier jour. — Élancements violents au côté droit de la poitrine pendant quelques minutes, sous la troisième côte, et à peu d'instants d'intervalle.

Vive douleur à la partie antérieure du tibia droit.

Deuxième jour. — Lourdeur, pesanteur du corps.

250. Assoupissement toute la journée.

Très-mauvaise nuit, extrême agitation du système nerveux.

Douleurs dans tout le lobe gauche du cerveau, elles ont commencé à la partie antérieure au-dessus de l'œil (qui lui-même éprouve des contractions), puis ont gagné le vertex, la partie postérieure de la tête; puis, enfin, la nuque, où elles sont restées fixées pendant quelque temps. Toutes ces douleurs ont été successives et non simultanées, la seconde ne se faisant sentir qu'après la cessation de la première, et paraissant exister dans les tissus qui enveloppent le cerveau.

Douleurs aiguës poignantes, avec élancements sous les fausses côtes, dans la région du cœur.

Violentes douleurs de tête, comme si intérieurement on donnait des coups de marteau, et comme si la cervelle bondissait dans le vide ; cela a duré une demi-heure.

255. Douleur aiguë dans l'os maxillaire inférieur du côté droit, où toutes les dents sont bien saines.

Palpitations de cœur.

Troisième jour. — Nuit moins agitée.

Sommeil continu.

Lourdeur de tête, avec sentiment vague de malaise dans le cerveau, principalement du côté gauche.

260. Sensation douloureuse, mais fugace dans l'arcade zygomatique droite.

Quatrième jour. — Au réveil, douleurs vives dans la tête et les muscles de la nuque.

Douleurs lancinantes intenses dans les muscles de la main droite et les articulations des doigts de la même main.

Deux heures après, mêmes sensations dans l'omoplate droite, accompagnées de douleurs dans le poignet droit; toutes ces douleurs ne durent que peu d'instants, mais ont un caractère très-marqué.

Cinquième jour. — Extrême agitation toute la nuit, sans qu'il y ait eu la moindre cause apparente ni le moindre écart de régime; insomnie complète.

265. *Sixième jour.* — Le soir, picotement des yeux, comme si on y avait introduit un corps très-astringent.

Globe de l'œil et paupières fortement injectées.

Élancements dans l'omoplate droite.

Septième jour. — Les yeux continuent à être rouges, injectés et douloureux.

Douleurs lancinantes au-dessus des yeux et dans les tempes.

270. *Huitième jour.* — Les yeux sont encore rouges, mais il y a du mieux; point de picotement.

Neuvième jour. — Les yeux sont à l'état normal.

Treizième jour. — Douleurs intenses et réitérées dans les muscles du cou et ceux de l'omoplate gauche.

Violent mal de tête le matin, qui a duré jusqu'à deux heures.

Quatorzième jour. — Pesanteur, lourdeur du corps; assoupissement.

275. *Quinzième jour.* — Répétition le matin des douleurs des muscles du cou et de l'omoplate.

Lourdeur et assoupissement; incapacité de continuer un travail qui demandait de l'attention. A trois heures, repris ce travail avec une grande facilité.

Seizième jour. — Douleurs intenses dans les muscles du cou et ceux de l'omoplate gauche.

Le soir, très-violentes douleurs de tête, avec sentiment de compression dans le front. Elles se prolongent de l'une à l'autre tempe.

Grande sécheresse de la bouche et de la gorge.

280. *Dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième jours.* — Continuation des douleurs très-violentes de tête, se prolongeant tout le jour; commençant régulièrement vers dix heures du matin et cessant la nuit.

Palpitations de cœur très-fortes.

Douleurs violentes dans les muscles du cou, de la cuisse et de la jambe gauche, très-passagères, mais se répétant souvent dans la journée.

(Éructations gazeuses le soir, sans acidité.)

Vingtième jour. — Point de douleurs de tête. Mêmes symptômes que les jours précédents dans les muscles du côté gauche.

285. Palpitations, mais passagères.

Éructations.

Dégoût des aliments, surtout de la viande.

Douleurs dans les os maxillaires, comme si toutes les dents étaient attaquées.

Vingt et unième jour. — Élancements au-dessus de l'œil gauche et dans la tempe gauche.

290. Élancements dans les os de la mâchoire du côté gauche.

Manque complet d'appétit, dégoût de la viande.

Vingt-deuxième jour. — Manque complet d'appétit.

Vingt-troisième jour. — Manque d'appétit.

Douleurs de tête du côté gauche.

295. Palpitations de cœur.

Vingt-quatrième jour. — Amélioration de l'état de l'estomac.

Faibles élancements dans la tête, toujours du côté gauche.

Éructations.

Vingt-cinquième jour. — L'appétit revient.

PANACEA.

Par un accident regrettable, il nous a été impossible de retrouver les figures et les notes que nous avions recueillies sur l'arbre que les Brésiliens nomment *Panacea* à cause de l'immense variété des cas dans lesquels ils l'emploient. Nous ne pouvons ici qu'indiquer la synonymie brésilienne qui facilitera toutes les recherches que l'on voudrait faire pour se procurer cet arbre très-commun au Brésil. On le connaît sous les noms d'*Azougue dos pobres* (Mercure des pauvres), de *Cabedula*, et d'*Erva carneira*.

1. *Premier jour.* — Pesanteur sur le front, augmentée par la somnolence, dix heures du soir.

Grande chaleur suivie d'un froid considérable, dix heures et demie du soir.

Deuxième jour. — Grande amertume de la bouche, le matin en se levant, cinq heures du matin.

Douleur à l'omoplate en penchant la tête du côté gauche.

5. Nausée.

Bâillements spasmodiques s'arrêtant tout à coup.

Crampe depuis l'index jusqu'au coude.

Violente céphalalgie, augmentée en se penchant à gauche, six heures du matin.

Douleur au front et aux tempes.

10. Douleur de meurtrissure aux lombes comme par des coups de bâton, six heures du matin.

Sensation d'une boule étouffante au scrobicule; elle ne peut s'agrafer.

Faim et dégoût des aliments.

Défaillance.

Douleur à l'articulation du poignet droit, allant au coude.

15. Tournoiement augmentant la céphalalgie qu'elle a depuis le matin, six heures du matin

Pesanteur de la tête.

Envie de dormir.

Déchirement augmentant de la poitrine au gosier, sept heures.

Douleur comme un coup de marteau à l'épaule gauche

20. Étourdissement, elle se penche en arrière comme pour tomber, sept heures et demie du soir.

Douleur comme un coup de canif au nombril, faisant le tour du ventre et se terminant aux lombes.

Grande chaleur à la langue, avec sensation de petites gouttes d'eau glacée, neuf heures du matin.

Douleur aux tempes, serrant comme un étau.

Grande envie de dormir, avec pesanteur sur les yeux, à midi.

25. Crampes des pieds se prolongeant dans les jarrets.

Sensation de vide dans l'estomac avec besoin de manger.

Faim qui cause un brûlement à l'estomac.

Fléchissement des genoux à quatre heures du soir.

Désir de la solitude.

30. Frisson en allant à l'air libre, sept heures du soir.

Elle ne peut rester à genoux pendant quelque temps.

Douleur remontant dans la poitrine avec tiraillements.

Douleur comme un coup de scie rouillée passant rapidement au-dessus des orbites.

Sensation comme si on arrachait les ongles des pieds.

35. Fatigue comme après un long voyage, huit heures du soir.

Troisième jour. Engourdissement de la main gauche, on ne peut la remuer, six heures du matin.

Douleur comme des coups de couteau aux flancs et à l'ombilic.

Douleur de coups de canif dans une dent gâtée, sept heures du matin.

Douleur pressive au vertex avec étourdissement; cette douleur se porte à l'œil gauche, puis sensation comme une fusée qui en sortirait, sept heures et demie.

40. Sensation d'étranglement, neuf heures du matin.

Elle tremble beaucoup de la main droite.

Elle est mécontente d'elle-même, tout l'ennuie.

Céphalalgie qui augmente son mécontentement.

Frisson parcourant tout le corps.

SOLANUM TUBEROSUM ÆGROTANS.

Sol. t. æ. Solanées. La pomme de terre malade.

Une description du Solanum tuberosum, faite pour une pharmacopée européenne, serait tout à fait inutile, tant la culture de cette plante alimentaire est répandue dans nos contrées. Cependant, comme cet ouvrage se trouvera entre les mains de personnes étrangères à notre continent, nous avons cru à propos d'en donner une figure et une courte description. La Pomme de terre est originaire du Chili : c'est une plante herbacée, à tige rameuse s'élevant de un à deux pieds. Ses feuilles sont pinnatifides, à folioles ovales, entières, légèrement velues en-dessous et presque opposées. D'autres folioles, plus petites, naissent quelquefois dans leurs intervalles. Les fleurs forment des corymbes dressés ou couchés; calice à cinq parties; corolle d'un blanc violet, à cinq divisions égales; 5 étamines soudées à la base de la corolle; un style et un stygmate; baie charnue à deux loges. Les racines donnent naissance à des tubercules plus ou moins volumineux qui sont nommés pommes de terre. Dans les maladies de la plante, les premiers signes d'altération sont des taches brunes irrégulièrement distribuées dans l'intérieur des tubercules; peu à peu ces taches deviennent des centres de fermentation, et alors se développent des points blancs d'apparence cotonneuse, comparables aux cryptogames, nommés byssus, qui se trouvent sur les bois humides. A partir de ce point, la décomposition est presque générale, et la pomme de terre exhale une odeur nauséeuse insup-

portable. Nous avons employé un tubercule dans lequel tous les germes de décomposition étaient développés, sans cependant arriver à la putréfaction complète; on a eu soin de prendre, avec les parties brunes, des portions de cette espèce de byssus dont nous parlions tout à l'heure.

Traitement homéopathique de la maladie des pommes de terre.

La pathologie humaine ne peut être le seul champ réservé aux travaux de l'homéopathiste. Placés par Hahnemann à un point de vue plus élevé que les médecins de l'école, nous devons jeter un coup d'œil scrutateur sur tout ce qui souffre, et ramener l'harmonie des fonctions partout où une cause accidentelle est venue la troubler dans le règne organique. Plus que toute autre, l'homéopathie est une science vaste, compréhensive, unitaire. Moins que jamais on ne peut aujourd'hui scinder l'art de guérir, et avoir une médecine vétérinaire et une médecine humaine. L'art véritable étant basé sur la pathogénésie, dont l'expression la plus complète a lieu seulement chez l'homme, il doit embrasser toutes les manifestations de la vie, sous peine de n'être que la moitié d'un art, c'est-à-dire sous peine de ne pas exister.

Le devoir imposé aux homéopathistes de sauvegarder la précieuse solanée qui est la nourriture du peuple, étant ainsi établi, il nous reste seulement à rechercher comment il peut être rempli.

D'abord il n'est pas douteux que la maladie des pommes de terre doit être traitée d'une manière préventive. C'est un axiome, que tout mal doit être combattu à son début : *Principiis obsta*. Il appartenait à l'homéopathie de nous apprendre à combattre les maladies avant leur apparition. Certes, le traitement de la rougeole, du choléra, de la petite vérole, n'a acquis le cachet de la perfection suprême que le jour où la vaccine, la belladone, le vératrum ont étouffé dans leur germe le développement futur de ces horribles maladies. Les difficultés pratiques sont du reste un obstacle presque insurmontable à tout autre mode de traitement en grand pour les végétaux.

Ceci accepté, il nous restait à déterminer les préservatifs propres à prévenir la maladie de la pomme de terre, et la manière de les appliquer.

Voici comment nous avons procédé. Nous avons pensé que nous

devions avant tout développer chez l'homme même les symptômes produits par le miasme toxique, et, plus tard, lui opposer les médicaments qui produisent les mêmes effets. On pouvait, il est vrai, faire cette expérience sur le tubercule lui-même, et chercher parmi des milliers de substances celle qui pourrait développer une maladie similaire à celle qui l'atteint en ce moment sur toute la surface de l'Europe; mais cette route était longue, incertaine, indirecte. Nous pensons que le moyen offert par la pathogénésie humaine, plus direct et plus simple, est vraiment celui que la Providence met à notre disposition pour une pareille circonstance.

L'homme n'est point, en effet, une espèce que l'on peut assimiler aux myriades d'êtres organisés qui nous entourent : l'homme est au sommet de l'échelle des êtres; il est le résumé de la vie animale sur notre planète, le type le plus parfait auquel nous puissions rapporter toutes les existences secondaires. Il est pour le philosophe le microscome, qui contient en abrégé toutes les merveilles de l'univers, l'archée responsable chargée de la direction de la terre. Pour l'homéopathiste, il est le seul agent d'une pathogénésie véritable; lui seul peut révéler les symptômes les plus fugitifs, les plus précieux et les plus caractéristiques, les lésions de sensation. Sur les végétaux et même sur les animaux, nous ne pourrons jamais apprécier que des désordres de fonction, des désorganisations de texture, ou soupçonner de vives douleurs, manifestées par des gestes ou des cris; mais l'action vraiment dynamique ne peut être perçue et bien décrite que par l'homme.

Du reste, l'homéopathiste vétérinaire se trouve parfaitement de procéder ainsi. Nous ne croyons donc pas que pour la pathologie végétale on puisse ou l'on doive s'ouvrir une autre voie. Plein de cette conviction, nous n'avons pas hésité à convier nos semblables à ce dévouement inouï jusqu'ici, et, grâce à Dieu, nous avons trouvé de nobles âmes qui nous ont entendu. Oui, après avoir trouvé des hommes à qui nous avions dit : Dévouez-vous pour propager l'homéopathie; allez, enseignez, guérissez ! et en récompense, on vous raillera, on vous persécutera, on vous emprisonnera; prenez sur vous les douleurs de l'humanité, qui vous insulte; soyez malades vous-mêmes, pour que la maladie soit vaincue dans son essence; nous avons osé leur dire encore plus ; nous leur avons dit : Pendant

que l'humanité hésite á accepter le bienfait de Hahnemann, ne perdons pas de temps ; il est d'autres régions de la création où le mal n'est pas vaincu, même en théorie. Descendez vivants dans cet enfer, où Satan s'est réfugié, pour qu'il soit expulsé de ce dernier asile. Nous avons dit cela, et nous avons trouvé encore une fois des dévouements qui nous ont entendu. Ainsi se continue ce drame divin, dans lequel le verbe hahnemannien, image physique de la rédemption chrétienne, combat et prévient le mal par la douleur et le mal lui-même, descendant de sphère en sphère, et ne remontant à sa véritable patrie qu'aprés l'avoir poursuivi dans toutes les régions de l'univers créé.

Passons maintenant á la partie pratique de notre travail.

Dés les premiers temps de l'expérience, des céphalalgies frontales, avec pression sus-orbitaire, se sont montrées avec beaucoup d'ensemble, non-seulement chez les trois personnes dont l'expérience est publiée en ce moment, mais encore chez d'autres expérimentateurs, qui ne se sont observés que les premiers jours.

Jusque vers le vingtième jour, ces céphalalgies ont été souvent accompagnées de fiévre, avec froid, chaleur, sueur et frissons, auxquels ont succédé des maux de gorge avec toux et expectoration muqueuse verdâtre.

Les violents battements de cœur que l'on observe pendant toute la durée, et surtout á la fin de la troisiéme expérience, paraissent être représentés chez le deuxième expérimentateur par de fortes pulsations musculaires, qui occupent chez lui le même espace chronologique. Les selles, dures, volumineuses, fragmentées, et dont l'expulsion douloureuse provoquait quelquefois la chute du rectum, l'émission si fréquente de flatuosités, précédée ou accompagnée de coliques intestinales, avec sensibilité des téguments de l'abdomen chez le premier expérimentateur, forment des symptômes très-constants de ce médicament. Ces symptômes, qui ont paru dés le commencement de l'expérience, se sont continués en s'aggravant jusque vers les derniers jours.

Nous indiquerons aussi ces faiblesses, soit générales, soit seulement partielles, suivies, chez le troisième expérimentateur, par de violentes douleurs des lombes.

L'enduit blanc dont la langue a été chargée dans les premiers

temps, s'est circonscrit à une ligne jaune occupant seulement sa partie médiane. Parmi les autres symptômes moins généraux répandus dans toute l'expérience, il faut citer le manque d'appétit et le goût amer des aliments, les éruptions cutanées, le gonflement de la membrane muqueuse du palais, les urines épaisses, et enfin les douleurs de l'aine ou de l'articulation iho-fémorale droite.

L'action morale du médicament s'est traduite par une grande irritabilité. Les rêves fantastiques de transformation, qu'il a provoqués, se sont présentés avec un rare ensemble dans les trois expériences. On remarque aussi chez le deuxième expérimentateur une double répétition des rêves de la nuit précédente.

Après avoir comparé attentivement les symptômes du *Solanum tuberosum* à ceux de la matière médicale, connus jusqu'ici, nous lui avons trouvé des rapports avec les médicaments suivants, que nous classons dans l'ordre de leur importance relative.

1° Bryonia ;
2° Arsenicum ;
3° Plumbum ;
4° Nux vomica ;
5° Sepia ;
6° Strontiana ;
7° Viola tricolor ;
8° Squilla ;
9° Pulsatilla ;
10° Graphites ;
11° Alumina ;
12° Mercurius ;
13° Natrum muriaticum ;
14° Ignatia ;
15° Calcarea.

Il est indubitable pour nous que l'emploi de Bryonia ou d'Arsenicum doit préserver les pommes de terre de l'atteinte de la maladie ; mais, pour dire toute notre pensée, nous croyons plus certain encore d'inoculer à la pomme de terre destinée à la reproduction, la préparation elle-même du *Solanum ægrotans*. Nous savons toutes les objections faites contre l'isopathie ; mais en général, et dans ce cas particulier, on n'a peut-être pas assez réfléchi aux modifications profondes imprimées à l'agent toxique avant qu'il soit employé par l'homme comme moyen prophylactique. On sait que les préparations homéopathiques sont déjà un modificateur actif. La trituration transforme pour ainsi dire le médicament entre les mains de l'homme, et cette transformation est surtout due au choix providen-

tiel d'une substance qui n'est point inerte, comme Hahnemann le croyait, mais douée au contraire de l'activité la plus salutaire. Nous voulons parler du sucre de lait, cette substance animale qui opère une digestion préalable des produits qui lui sont incorporés, et leur donne des qualités vitales plus appropriées à l'usage médicinal. N'avait-on pas déjà remarqué la supériorité de certains produits animaux sur les minéraux correspondants? Le Calcarea tiré de l'écaille d'huître n'est-il pas déjà préférable aux carbonates et aux phosphates de chaux préparés chimiquement? Les venins des serpents ne sont-ils pas destinés à monter au premier rang parmi les polychrestes?

Maintenant, pour en revenir à notre sujet, la préparation du virus de la pomme de terre malade n'est pas celle de l'agent toxique lui-même tel que la nature l'emploie, mais bien de ce virus incorporé à un tubercule encore vivant, et qui, par conséquent, l'avait déjà soumis à une digestion préalable qui en atténuait et en modifiait l'action délétère.

Basé sur ces considérations, nous n'hésitons pas à conseiller aux agriculteurs l'emploi de *Solanum ægrotans* comme préservatif. Nous tenons du reste à leur disposition les trois premiers antidotes pour faire des essais comparatifs.

Quant aux moyens d'application pratique, voici comment nous nous y prenons. Avec une grosse épingle, nous perforons la pomme de terre avant son enfouissement, et nous introduisons dans le trou un seul globule de la troisième dynamisation du médicament choisi.

Cette opération est aussi simple que possible. Nous pensons qu'elle peut être appliquée même dans les plus grandes exploitations, et que, grâce à elle, la pomme de terre pourra longtemps encore être cultivée dans cet hémisphère.

Premier expérimentateur : VAN-DYCK,

Vingt-six ans, tempérament sanguin-nerveux, constitution robuste.

1. *Premier jour.* — Point douloureux au flanc droit, quelques instants après la prise du médicament.

Aigreurs et renvois, à neuf heures du soir.

Deuxième jour. — Au réveil, pesanteur sur les yeux et lourdeur du front, comme au lendemain d'une ivresse.

Frissons et sensation de froid intérieur, à midi.

5. Selle faible et difficile, divisée en petites boules noires, le soir.

Troisième jour. — Rêve qu'il doit habiller et dessiner le corps d'un homme noyé; ce cadavre sautait à chaque instant et retombait, soit sur ses habits, soit sur sa planche à dessin.

La membrane muqueuse de la voûte palatine semble se détacher sur plusieurs points.

Humeur acariâtre; il ne trouve rien de bien, et ne peut souffrir que l'on dérange quelque objet autour de lui.

Quatrième jour. — Selle difficile, par petites boules noires.

10. *Cinquième jour.* — Selle difficile, par petites boules noires.

Sixième jour. — Coliques atroces, comme si les intestins se tordaient violemment, suivies, un quart d'heure après, d'une selle dure et abondante, et de deux autres selles presque liquides (la nuit).

Septième jour. — Diarrhée abondante et liquide, d'une couleur jaune verdâtre, le matin.

Picotement autour des paupières, qui, à leur face interne, sont rouges et injectées de sang.

La langue est chargée d'un enduit blanc.

15. Les dents sont couvertes d'une matière blanche.

(Larmoiement abondant.)

Peu d'appétit.

Le pouls est un peu agité.

Huitième jour. — Toute la ligne médiane de l'abdomen est douloureuse au toucher, depuis le sternum jusqu'à l'hypogastre.

20. Soif.

Peu d'appétit.

Sensation de chaleur à la tête, quatre heures du soir.

Neuvième jour. — Rêve de magie, de transformation d'hommes en animaux parlants, de changement à vue, etc.

Chaleur dans le canal de l'urètre, après avoir uriné.

25. Les urines déposent un sédiment jaunâtre.

Petits boutons sur le dos, causant une violente démangeaison.

Éternument en montant l'escalier.

Dixième jour. — Pesanteur sur les yeux.

Battements légers aux tempes.

30. Chaleur qui monte à la tête de temps à autre.

Onzième jour. — Au réveil, picotement autour des paupières.

Démangeaison au dos.

Transpiration facile, provoquée par le moindre travail.

Lourdeur de la tête.

35. *Douzième jour.* — Lourdeur dans la tête, devenant très-forte par instants, augmentant surtout en baissant et relevant la tête.

Cuisson et picotement aux yeux.

Pas de selles depuis le septième jour.

Treizième jour. — Pesanteur de la tête, plus forte le matin que le soir.

Selle ordinaire.

40. Digestion difficile.

Éternuments après avoir monté les escaliers.

Peu de disposition au travail ; désir de flâner.

Quatorzième jour. — Lourdeur de tête.

Selle ordinaire.

45. Il veut se coucher, mais il est trop paresseux pour le faire, dix heures du soir.

Douleurs dans les cuisses, au-dessus de la rotule.

Quinzième jour. — (Larmoiement au réveil.)

Faible lourdeur de tête.

La ligne médiane de la langue est couverte d'un enduit jaune verdâtre.

50. Les dents sont couvertes de mucosités blanches.

Céphalalgie, à midi.

Élancements au cœur.

Froid avec claquement des dents.

Cuisson aux yeux, le soir.

55. Très-peu d'appétit.

Éternuments.

Lèvres gercées, saignantes et presque au vif.

Seizième jour. — Sensation de cuisson aux paupières.

Langue légèrement chargée d'un enduit blanc.

60. Dents couvertes de mucosités blanches.

Rêve des occupations journalières.

Flatuosités et renvois.

Pouls un peu agité.

Éternuments, quatre heures du soir.

65. Cuisson et picotements aux yeux.

Dix-septième jour.—Coliques suivies de deux selles, quatre heures du matin.

La région ombilicale droite est douloureuse au toucher.

Dix-huitième jour. — Coliques.

Peu d'appétit.

70. Éternuments, cinq heures du soir.

Dix-neuvième jour.—Picotement dans la gorge, forçant à tousser.

Toux sèche.

Vingt-troisième jour. — Lourdeur de la tête au réveil.

Vingt-quatrième jour. — Céphalalgie augmentant par l'odeur de l'esprit-de-vin, et disparaissant à trois heures du soir.

75. *Vingt-cinquième jour.* — Coliques au réveil.

Émission fréquente de flatuosités.

Douleurs entre les deux épaules (10 heures du soir).

Vingt-sixième jour.—Rêve qu'il a les mains coupées en morceaux.

Chatouillement à la gorge, faisant tousser.

Deuxième expérimentateur : CH. DIEUDONNÉ JOLLY,

Vingt-quatre ans, tempérament nerveux-sanguin, constitution robuste.

80. *Premier jour.* — Pression à la racine du nez.

Rêve de choses religieuses.

Deuxième jour. — Lourdeur de la tête, le matin.

La tête et surtout le front sont embarrassés comme pendant un coryza, toute l'après-midi.

Coliques après le repas.

85. Rêve érotique, puis de femmes qui se changent en animaux.

Troisième jour. — Émission fréquente de flatuosités, le matin.

La langue est chargée d'un faible enduit blanc, le matin.

Coliques et tortillements d'estomac après le repas.

Goût salé dans la gorge.

90. Pression au front et au-dessus des orbites.

Cinquième jour. — La langue est faiblement chargée d'un enduit blanc jaunâtre, le matin.

Chaleur à la face, quatre heures et demie du soir.

Douleur de luxation à la partie postérieure de l'articulation coxo-fémorale droite.

Grande affluence d'idées, cinq heures.

95. Battements à la partie moyenne du triceps brachial ; huit heures et demie.

Septième jour. — Réveil de grand matin depuis le troisième jour.

Démangeaison à l'éminence thénar, neuf heures du soir.

Huitième jour. — Réveil de grand matin.

Langue légèrement chargée d'un enduit jaunâtre, le matin.

100. Picotements dans les muscles lombaires, six heures du soir.

Neuvième jour. — Piqûre au doigt auriculaire gauche, sept heures du matin.

Piqûre et pincement aigu à l'aine droite, près de l'anneau inguinal. Cette douleur s'est manifestée en écartant fortement les jambes, comme si on voulait monter trois marches à la fois ; peu après une selle ordinaire, onze heures du matin.

Battement dans la fesse gauche, étant assis, quatre heures du soir.

Envie de dormir le soir, vers sept heures et demie, et réveil de grand matin.

105. *Dixième jour.* — Battement sous l'épaule droite, neuf heures du soir.

Grande envie de dormir le soir vers huit heures.

Onzième jour. — Pesanteur dans le testicule gauche pendant toute la journée, et le soir en étant assis.

Douzième jour. — Pulsations violentes demi-circulaires à la partie inférieure du muscle vaste interne, qui durent une heure et demie, le matin.

Treizième jour. — Battement dans les muscles lombaires, quatre heures du soir.

110. — *Quatorzième jour.* — Céphalalgie.

Éternuments répétés, huit heures et demie du soir.

Quinzième jour. — Après avoir marché, sensation de grande fatigue dans les muscles de la cuisse droite; la jambe droite n'est nullement fatiguée.

L'attention que l'on apporte, soit à une audition, soit à un travail, est souvent distraite par un cours d'idées tout à fait étrangères à l'objet. Se renouvelle plusieurs fois dans le courant de l'expérience.

Seizième jour.—La langue est chargée d'un enduit blanc, le matin.

115. Contraction et battement sur la paupière supérieure gauche, sept heures du soir.

Faible colique et émission fréquente de flatuosités, le soir et toute la nuit.

Dix-septième jour. — Sommeil très-agité.

Flatuosités le soir.

Selle dure et petite.

120. — *Dix-huitième jour.* — Rêve; il craint de tomber du haut d'une tour.

Violents battements de cœur en se redressant.

Picotements au côté droit de la langue, de midi à trois heures du soir.

Apreté dans la gorge et soif, le soir.

Toux et expectoration muqueuse jaunâtre, la nuit.

125. —*Dix-neuvième jour.* — Rêve; il craint de tomber du haut d'édifices.

Gonflement de la membrane muqueuse du bord alvéolaire interne des deux incisives et de la canine gauche.

Violente céphalalgie frontale et coryza toute la journée.

Douleur de luxation à l'articulation scapulo-humérale droite, après s'être appuyé sur le coude, le soir au lit.

Grande agitation toute la nuit.

130. — *Vingtième jour.* — Rêve extrêmement confus.

Pouls agité le matin.

Coryza.

Vingt et unième jour. — Rêves confus, embrouillés.

Céphalalgie frontale.

135. Coryza.

Pouls agité.

Sueur générale le matin, au lit.

Fortes pulsations au périnée, aux lombes et au doigt annulaire droit, quatre heures et demie.

Violente céphalalgie frontale, en marchant, cinq heures du soir.

140. Selle volumineuse, dure, fragmentée.

Émission continuelle d'urine pendant toute la durée de la selle.

Vingt-troisième jour. — Fortes pulsations dans la région vertébrale, le matin étant couché.

Sifflement dans l'oreille gauche, le soir á cinq heures.

Grande disposition á se rappeler des voyages passés ; affluence d'idées théoriques, etc.

145. *Vingt-quatrième jour.* — Douleur pressive dans la région hypogastrique droite, vers l'anneau inguinal, aprés une assez longue course.

Vingt-cinquième jour. — Les urines sont rougeâtres et paraissent tenir des mucosités en suspension.

Troisième expérimentateur : Mme Al. J***,

Vingt-six ans, tempérament sanguin, bonne constitution.

Premier jour. — Déchirement dans la poitrine et la gorge, immédiatement.

Deuxième jour. — Rêve érotique et voluptueux.

Coliques sourdes dans la région hypogastrique, pendant la nuit.

150. *Troisième jour.* — Rêve de sorcellerie, de magie.

Digestion difficile accompagnée de tortillements d'estomac, aprés le déjeuner et le dîner.

Selles dures, noueuses et difficiles ; aprés la selle, désir inutile de recommencer, avec une violente cuisson á l'anus.

Chute du rectum.

Sensation de contraction du sphincter.

155. Aprés les selles, le rectum sort et rentre alternativement.

Les chutes du rectum sont accompagnées de frissons parcourant tout le corps, pendant dix minutes.

Cinquième jour. — Palpitations de cœur, le soir à onze heures, étant couchée.

Sixième jour. — Palpitations de cœur, à sept heures du matin.

Coliques d'estomac, après le repas, à six heures du soir.

160. *Septième jour.* — Déchirement dans la gorge, à huit heures du matin.

Langue chargée d'un enduit blanc.

Huitième jour. — Sommeil agité ; elle rêve qu'elle mange de la chair humaine.

La moindre chose la contrarie et l'irrite.

Palpitations de cœur, à midi.

165. Palpitations de cœur à trois fois différentes, à onze heures du soir.

Neuvième jour. — Langue épaisse, à deux heures du matin.

Onzième jour. — Sommeil très-agité.

Sueur froide la nuit, étant couchée.

Douzième jour. — Sensation de déboîtement à l'articulation ilio-fémorale, répondant douloureusement dans la matrice. Cette douleur s'est montrée pendant un petit effort.

170. Émission de flatuosités ; quelquefois elle ne peut parvenir à les expulser.

Céphalalgie.

Contraction du sphincter de l'anus.

Douleur lancinante sur le front, le soir depuis le dîner jusqu'à neuf heures et demie.

Coliques tortillantes.

175. Selles toujours dures et difficiles.

Grande chaleur à l'anus, après une selle.

Larmoiement de l'œil droit, pendant quelques minutes.

Envie fréquente d'aller à la selle.

A chaque instant, le corps est parcouru par des frissons, neuf heures du soir.

180. Renvois, le soir.

Flatuosités, le soir.

Disposition à quereller, à se mettre en colère.

Treizième jour. — Insomnie.

Chaleur générale avec sueur.

185. Le pouls est très-agité.

Rêve qu'elle nage dans une rivière d'où elle ne peut se retirer.

Bouffées de chaleur montant à la face, de temps en temps, et surtout pendant le repas.

Froid après ces chaleurs.

(Impossibilité de serrer les mains.)

190. Le pouls est très-irrégulier, tantôt faible, tantôt fort.

Céphalalgie frontale avec sentiment d'hébétude et disposition à tomber en avant.

Paresse.

Fatigue générale; elle est obligée de se coucher, à midi et demi.

Peu d'appétit.

195. Pression sur la poitrine.

Soif.

L'eau froide lui cause une impression de saisissement, soit en buvant, soit en se lavant le visage.

Céphalalgie qui cesse pour quelque temps et qui reprend ensuite sans aggravation.

Élancements comme si le cerveau allait éclater, en montant les escaliers.

200. Vive rougeur de la pommette droite.

Petits boutons rouges sur les joues.

Frissons de temps à autre.

La sclérotique est injectée de sang.

Face rouge, trois heures du soir.

205. Grande chaleur passant rapidement par tout le corps, trois heures et demie.

Sensation, en se baissant, comme si le cerveau sautait dans le crâne.

Chaleur au vertex, devenant générale, quatre heures.

Sensation comme si un ressort se déroulait dans l'hypocondre gauche.

Sensation de faiblesse ; elle s'arrête pour ne pas défaillir.

210. En respirant, douleur aiguë dans le muscle grand dorsal droit.
Borborygmes et flatuosités dans l'abdomen.
Les intestins se tordent les uns sur les autres, à dix heures et demie.
Coliques et frissons.
Toux sèche le soir.
215. La céphalalgie diminue le soir.
Émission de flatuosités.
Rougeur et chaleur de la face.
La peau de la face pèle légèrement.
Quatorzième jour. — Grande chaleur la nuit, troublant le sommeil.
220. Au réveil, sensation de fatigue dans tous les membres.
Embarras du front.
La langue est chargée d'un enduit blanc.
Goût de pommes de terre crues, le matin.
Le sang des règles est de couleur rosée, neuf heures du matin.
225. Borborygmes dans le ventre, le matin.
Au moindre mouvement, elle sent comme un corps creux tournant rapidement avec bruissement dans la poitrine; alors elle croit qu'elle va s'évanouir, huit heures du matin.
Céphalalgie frontale toute la journée.
Cuisson et sensation douloureuse par le frottement des habits à la cinquième vertèbre dorsale.
Peu d'appétit.
230. Raideur des muscles postérieurs du cou.
Rougeur foncée et chaleur des joues.
Grande chaleur par tout le corps, quoique le temps soit froid et humide.
Le sang des règles ne coule pas.
Éternuments répétés, suivis d'une toux faible, tous les soirs à cinq heures, depuis le dixième jour.
235. Odeur de sang, elle voudrait saigner du nez, sept heures du matin.
Quinzième jour. — Sommeil très-agité.
Mauvaise digestion du dîner de la veille; aigreurs pendant la nuit.
Bouche pâteuse, le matin.

Fatigue générale, en se levant.

240. Douleur tractive dans la partie postérieure de la jambe droite, depuis le grand fessier jusqu'au talon.

Le sang des règles ne coule pas.

En fléchissant la jambe, douleur de tiraillement dans les muscles de la partie postérieure et interne de la cuisse.

Hypocondrie.

Tristesse.

245. Tout l'ennuie, elle veut partir loin de la maison.

Apparition de petits boutons à la partie inférieure du cou et au genou droit. Ces boutons sont très-rouges à leur base avec un point blanc à leur centre; ils disparaissent une heure après.

Sensation de pesanteur sur la nuque et les muscles postérieurs du cou, onze heures et demie.

Sa tête lui semble trop lourde; elle est obligée de faire des efforts pour la tenir droite.

Douleur de fatigue dans toute la région dorsale et les muscles postérieurs des cuisses et des bras.

250. La tête est toujours embarrassée.

Douleur de meurtrissure qui l'empêche de se remuer dans son lit.

Grande chaleur aux mains.

Faible saignement de nez, à onze heures du matin.

Elle marche péniblement, elle craint de devenir impotente.

255. Les douleurs s'aggravent le jour et diminuent le soir.

Le sang des règles ne coule pas.

Desquammation de l'épiderme de la face.

Éruption considérable de petits boutons sur tout le visage.

Besoin d'étirer ses membres.

260. *Seizième jour.* — Insomnie, sommeil interrompu.

Étouffement par la mauvaise digestion de son dîner de la veille, qui la force à se lever à trois heures du matin.

Renvois suivis de borborygmes dans l'estomac, disparaissant après avoir bu un verre d'eau sucrée.

La langue est couverte d'un enduit blanc, présentant une ligne jaune à sa partie médiane.

(Une phrase qu'elle ne peut comprendre l'irrite au point de vouloir tout briser et de se mordre les mains.)

265. Bouche pâteuse, la nuit.

Chaleur et frissons alternatifs, la nuit.

(Après avoir mangé des pommes de terre au repas du soir, le goût lui en est resté toute la nuit.)

Battement dans la tempe gauche.

Raideur dans les muscles postérieurs du cou.

270. Le sacrum est douloureux au toucher et pendant la marche.

Après le repas, étranglement et difficulté de respirer, causée par une grande sécheresse à la bouche.

Boutons microscopiques et démangeaison insupportable sur les grandes lèvres de la matrice.

Dix-septième jour. — Sommeil agité.

Réveil à quatre heures du matin par un mal d'estomac accompagné de renvois, pendant une heure.

275. Céphalalgie dans un demi-sommeil.

Lourdeur au vertex le soir.

Frissons et chaleur brûlante, le soir au lit.

Palpitations de cœur, étant couchée.

Tintement dans les oreilles, comme si elle allait s'évanouir.

280. Douleur aiguë comme un point au côté gauche; cette douleur l'empêche de se retourner dans son lit.

Les poils se collent sous les aisselles.

Dix-huitième jour. — Lourdeur au vertex.

Sommeil interrompu.

Douleurs d'estomac et rougeur de la face après le déjeuner.

285. *Dix-neuvième jour.* — Sentiment de bien-être général.

Picotement comme par des milliers d'épingles sur la face droite interne du sternum.

Vingtième jour. — Inflammation de la gorge; elle ne peut avaler sa salive, le soir.

Douleur insupportable dans la région lombaire; elle ne peut se tenir droite.

Vingt et unième jour. — Elle sent comme une excroissance de chair dans la gorge.

290. Douleur lancinante dans la région iliaque gauche ; plus faible à droite.

Grand appétit.

Impossibilité de marcher en se tenant droite.

Elle se plaint beaucoup de sa douleur des lombes.

Vingt-deuxième jour. — Elle est réveillée par une toux violente et stridente durant cinq minutes.

295. Les douleurs lombaires reparaissent plus fortes en se baissant.

Douleur aiguë, comme par une déviation du sacrum.

La douleur des lombes devient si vive qu'elle lui arrache des cris ; elle marche pliée en avant, à onze heures.

Le moindre mouvement cause une douleur très-vive dans l'articulation sacro-lombaire.

Douleur comme des coups de canif dans la partie postérieure de la jambe droite.

300. Douleur dans le muscle fessier gauche, accompagnée de nausées.

Sensation comme si quelque chose allait se détacher du sacrum.

Elle ne peut rester ni debout ni assise.

Pression comme par une barre de fer appliquée sur l'articulation sacro-lombaire. Cette douleur devient tellement aiguë qu'elle est obligée de se mettre au lit. La douleur s'améliore dans la position couchée.

Sensation de fourmillement au sacrum.

305. Toux comme par obstruction du pharynx.

Vingt-troisième jour. — Sommeil agité.

Vive douleur lancinante au-dessus du sein droit, pendant deux minutes, le matin.

Douleur de luxation dans toute l'étendue de la colonne vertébrale, et se propageant jusqu'aux talons en parcourant les muscles postérieurs des membres abdominaux.

Rougeur foncée de la face.

310. Elle marche courbée en avant.

Lourdeur dans l'estomac, son dîner lui fait mal, neuf heures du soir.

La marche est gênée par la douleur des vertèbres lombaires.

Grand désir de café.

Vingt-quatrième jour. — Son dîner lui fait mal pendant toute la nuit.

315. Palpitations de cœur à trois reprises, pendant la nuit.

Coliques avec émission de vents bruyants.

Rêves décousus.

La douleur lombaire diminue.

Douleur tortillante sillonnant la matrice, à neuf heures du soir.

320. *Vingt-cinquième jour.* — Une démangeaison la réveille à quatre heures du matin.

Rêve de magicienne, d'acteurs devenant alternativement verts, jaunes et noirs.

Sensation de déboîtement dans l'aine droite.

Faible hémorrhagie nasale, à six heures du soir.

Urines très-épaisses se chargeant de mucosités blanches quelque temps après l'émission.

325. *Vingt-sixième jour.* — Rêve d'incendie, puis de comédie.

Les urines continuent à se charger de mucosités blanches peu après l'émission.

Vingt-septième jour. — Faible saignement de nez après le repas du soir.

Violente démangeaison sur les grandes lèvres de la vulve, à deux heures.

Vingt-neuvième jour. — Selles dures, difficiles et trop volumineuses.

330. *Trentième jour.* — Rêve de révolution, de ville à feu et à sang.

Renvois aigres provoquant la toux.

Cuisson et démangeaison à la vulve (deux heures du soir).

Trente-deuxième jour. — Faim dévorante à dîner.

Aigreurs, amertume et régurgitation après dîner.

335. Selles très-dures et trop volumineuses.

Les selles sont très-pénibles ; elle met un quart d'heure pour en expulser une qui ne sort que par fragments et d'une manière incomplète.

La selle est si douloureuse que les larmes lui viennent aux yeux ;

la sclérotique est injectée de sang par la violence des efforts qu'elle est obligée de faire.

Urines savonneuses d'un jaune pâle.

Colique dans le trajet du gros intestin, à neuf heures et demie du soir.

340. *Trente-troisième jour.* — Tiraillement d'estomac, à deux heures du matin.

La bouche est sèche et sans salive.

Selles dures, sèches, trop volumineuses, ne pouvant être expulsées qu'avec de grands efforts.

L'expulsion de la selle n'est pas complète; elle se casse à la moitié.

Douleur et cuisson au rectum causées par les violents efforts nécessités par l'expulsion de la selle.

345. Inaptitude au travail, le soir à huit heures.

Envie de dormir irrésistible.

Urines troubles devenant d'une couleur jaune sale et se couvrant d'une pellicule huileuse.

Rêve de persécutions.

Piqûres en dormant, comme si on lui enfonçait des épingles dans la moelle épinière; elle est réveillée par la violence des piqûres.

350. Sursauts en dormant.

Sécheresse de la bouche avec sensation de déchirement dans la poitrine, à deux heures du matin.

Elle se lève pendant la nuit, croyant que des voleurs sont cachés derrière les rideaux, mais elle n'ose pas s'en assurer et prie une autre personne de le faire.

Trente-quatrième jour. — Sommeil agité.

Anxiété au réveil.

355. Sa langue est fendillée le matin.

Palpitations et pulsations violentes avec sensation comme si le cœur tournoyait vivement.

Sensation de pression sur l'utérus par des flatuosités.

Selles dures, sèches, volumineuses, ne pouvant être expulsées qu'avec de violents efforts qui la font larmoyer.

Régurgitations et renvois, à trois heures.

360. Vents bruyants, le soir à neuf heures.

Trente-cinquième jour. — Sommeil très-léger.

Voix enrouée au réveil.

La langue est blanche et chargée.

Désir de boire des liqueurs et de manger des oranges.

365. *Trente-sixième jour.* — Toux sèche dans la journée et la nuit.

Trente-septième jour. — Toux sèche au réveil.

Chaleur brûlante aux mains et par tout le corps.

Le pouls est dur et tendu.

La langue est blanche à son centre et rouge à son extrémité.

370. Douleur au vertex.

Sensation comme si de l'eau clapotait dans la tête.

Raideur des muscles postérieurs du cou.

Les joues sont écarlates.

La douleur de tête est aggravée par le travail.

375. Étant au lit, la sueur a l'odeur de la pomme de terre.

La langue est très-rouge.

Mains brûlantes, le pouls est un peu agité.

Trente-huitième jour. — Les seins ont été douloureux pendant tout le temps de l'expérience, la douleur s'aggrave en remuant les bras et paraît se fixer vers le bord externe du grand pectoral.

Sensation de froid général; elle ne peut se réchauffer, cinq heures et demie du soir.

380. Les joues sont écarlates.

Après le dîner, elle se trouve trop serrée dans ses vêtements, la digestion est gênée.

Toux sèche pendant dix minutes, dix heures et demie du soir.

Elle se préoccupe beaucoup de son avenir, qu'elle croit misérable.

Quarantième jour. — Toux sèche, le soir.

385. Coliques sourdes dans le bas-ventre.

Quarante et unième jour. — Les règles avancent.

Sortie de caillots de sang noir.

Pendant cinq jours, le sang des règles est d'une odeur très-fétide, semblable à celle de poissons pourris.

Urines troubles d'un jaune sale, déposant, en grande quantité, un sédiment blanchâtre.

390. *Quarante-deuxième jour.* — Soif ardente, il lui semble avoir la bouche salée.

Tressaillement de la jambe droite.

Sensibilité douloureuse du cuir chevelu et de la racine des cheveux.

Sensation d'arrachement au vertex ; elle ne peut supporter la moindre coiffure.

Quarante-troisième jour. — Au lever, enrouement qui disparaît aussitôt. Cet enrouement reparaît le soir, mais dure très-peu de temps.

395. *Quarante-quatrième jour.* — Sensation d'arrachement dans la gorge, avec accumulation de mucosités qu'il est très-difficile d'expulser.

L'expectoration forme des caillots jaunâtres.

Les mucosités s'amassent dans la gorge et semblent couvrir toute sa partie antérieure.

Cette douleur disparaît après avoir agi et parlé.

Tous les jours, le cuir chevelu est douloureux ; elle sent des tiraillements qui ne lui permettent pas de supporter le peigne.

400. Expectoration de caillots de sang noir, le matin.

Elle mouche des mucosités sanguinolentes, le matin.

Saignement de nez le matin des quarante-deux, quarante-trois et quarante-quatrième jours.

Elle rêve de bataille, de cadavres et d'une immense mare de sang.

Quarante-cinquième jour. — Elle rêve d'hommes verts, couverts de mousse, vivant dans l'eau ; ces hommes se transformaient en chiens.

405. *Quarante-sixième jour.* — Au dîner, les mets lui semblent amers comme du fiel.

Quarante-septième jour. — Elle sent dans la gorge comme un obstacle qu'elle ne peut expectorer, puis expectoration d'un petit caillot dur d'humeur grise jaunâtre.

L'urine, quoique encore trouble, dépose beaucoup moins.

En chantant, de violentes palpitations de cœur l'empêchent de

former les sons; la respiration lui est enlevée, il semble qu'elle va s'évanouir.

(La face est rouge écarlate.)

410. *Cinquantième jour.* — Fortes palpitations de cœur avec étouffement, et disposition à tomber en défaillance.

Elle est sur le point de s'évanouir; un verre d'eau la fait revenir à elle.

Cinquante et unième jour. — Palpitations de cœur.

Cinquante-deuxième jour. — Grande chaleur aux pommettes et au front, en allant à l'air libre.

Fortes palpitations de cœur après le repas du soir.

415. Les palpitations étaient irrégulières, s'arrêtaient un moment pour reparaître avec plus de force; semblables à un vase qui se déboucherait tout à coup.

Ces palpitations sont accompagnés d'étouffements, qui sont améliorés dans la position couchée.

Pulsations ou battements alternatifs sous-cutanés au-dessus de la rotule, aux deux jambes.

Elle ne veut entendre aucune explication et est très-irritée.

Rougeur de la face et injection sanguine de la sclérotique.

420. *Cinquante-troisième jour.* — Palpitations de cœur pendant toute la journée.

Les palpitations sont provoquées par la déglutition.

Les palpitations sont instantanées et correspondent aux parties supérieures du thorax.

(Tremblement des jambes par la faim.)

PLUMBAGO LITTORALIS (*Nobis*).

P. LIT. Picao da praia.

Plante rampante, croissant sur le bord de la mer dans la baie de Rio-Janeiro. Sa tige est herbacée, arrondie, couverte de poils courts et un peu raides. Les feuilles sont simples, opposées, atténuées en un court pétiole cannelé, soudé avec celui du côté opposé, et formant des bouquets de distance en distance, d'où naissent des racines adventives. Leur limbe est glabre, trapézoïde, marqué de grosses dents à son sommet. Les fleurs forment de petits capitules axillaires présentant chacun de quinze à vingt fleurs naissant d'un involucre à cinq divisions, et portées par un pédoncule un peu filiforme. Calice tubuleux monophylle, à cinq dents, beaucoup plus court que le tube de la corolle; celle-ci est monopétale, d'un blanc jaunâtre, tubuleuse, renflée à son extrémité, qui présente cinq divisions réfléchies, cinq étamines à anthères biloculaires, conniventes, plus longues que la corolle. Ovaire uniloculaire, aplati au sommet, d'où part un style grêle, terminé par un stygmate glanduleux dépassant les étamines. Fruit monosperme allongé, à tégument crustacé en achaîne, dont la superficie, hérissée d'un grand nombre de poils raides et recourbés, présente des sillons longitudinaux irréguliers. La racine est vivace et rameuse. On emploie les feuilles.

1. *Premier jour.* — Faiblesse dans les articulations des membres abdominaux, immédiatement.

Vertiges.
Légère douleur au côté droit du cou, pendant cinq minutes.
Chaleur excessive du corps et de la tête.
5. Froid des extrémités.
A onze heures, violents désirs vénériens, qui disparaissent ensuite pour tout le reste de la journée.
Deuxième jour. — Le matin, douleur de tête.
Douleur aux parties latérales de la poitrine.
Faiblesse dans les membres abdominaux.
10. Ennui et dégoût de toute chose.
Taciturnité.
Douleur aiguë à l'oreille gauche pendant quelques minutes.
Chaleur de la figure avec mal de cœur.
Douleurs passagères au bras gauche.
15. Douleur passagère à la jambe gauche, pendant dix minutes.
Sommeil excessif après midi.
Douleur à la tête après une promenade.
Douleur aiguë à la jambe gauche, le soir.
Le soir, douleur dans les membres en général.
20. Douleur dans la tête.
Chaleur interne.
La nuit, grande chaleur interne.
Pouls dur et petit.
Douleurs passagères et lancinantes en différentes parties du corps.
25. Élancements en diverses parties de la tête.
Douleur lancinante dans les reins; tout était douloureux et en forme de points.
Douleur à l'épaule droite.
Picotement brûlant très-douloureux à la jambe droite.
Inflammation catarrhale de la gorge.
30. Salivation fréquente et peu abondante.
Douleurs passagères au cou.
Douleur continue dans la tête.
Faible sensation de pesanteur dans l'estomac.
Sensation de froid à chaque mouvement.
35. Vertiges qui durent trois ou quatre minutes, après le repas.
Ardeur aux yeux.

Odorat trop vif pendant toute la journée.
Céphalalgie continuelle, surtout au front.
Douleur aux lombes, du côté gauche.
40. Pesanteur à la tête et vertiges.
Envie de dormir aussitôt après neuf heures.
Point de selles, urines rouges.
Troisième jour. — Le matin, douleur dans la jambe droite.
Douleur au cou.
45. Pesanteur à la tête et sur les paupières.
Taciturnité.
Tristesse.
Langueur excessive.
Picotements à différentes parties du thorax.
50. Impossibilité de rester appuyé sur un bras, à cause de la douleur du thorax.
Douleurs aux tempes.
Faiblesse d'estomac.
Palpitations de cœur douloureuses.
Chaleur aux membres thoraciques et abdominaux.
55. Chaleurs des bras avec les mains froides.
A neuf heures du soir, pouls dur et petit, douleur à la jambe droite pendant toute la journée.
Vertiges.
La tête toujours pesante.
Somnolence.
60. Ardeur aux yeux.
Douleurs momentanées et passagères en différentes parties du tronc.
Douleur passagère à l'humérus.
Douleur constante à la jambe droite et à la hanche.
Douleurs passagères au cou.
65. Nouveaux désirs vénériens comme au premier jour.
Douleur à la tête, mais moins opiniâtre qu'au premier jour.
Chaleur interne qui disparaît et reparaît momentanément.
Douleurs dans les côtes en se penchant. Pouls faible.
Douleur et constriction de la gorge.

70. Après une promenade, chaleur à la tête qui dura tout le reste de la journée.
Douleurs en différentes parties du corps, et qui semblent passer d'un endroit à un autre.
Urines rouges.
Chaleur excessive à la tête.
Quatrième jour. — Le matin, aversion pour toutes choses.
75. Douleur au cou.
Douleur au dos.
Douleur de tête.
Chaleur au visage.
Douleur d'estomac.
80. Douleur au cœur.
Douleur de poitrine, en faisant un effort.
Douleur à l'humérus, en soulevant quelque chose.
Légères douleurs de tête, au-dessus des sourcils.
Palpitations de cœur.
85. Pouls agité.
Ulcération à la commissure des lèvres.
Douleur constante dans la région iliaque.
Crachats couleur de lait.
Emission facile des urines.
90. Douleur au-dessous des dernières fausses côtes gauches, en respirant.
Même douleur à droite, mais plus passagère.
Selles dures, sans odeur.
Douleurs de tête, la nuit.
Douleur et difficulte de respirer.
95. Peu de salive.
Aggravation d'une ancienne douleur de poitrine.
Cinquième jour. — Le matin, salivation abondante.
Inflammation et larmoiement de l'œil gauche.
Lèvres sèches et fendillées aux commissures.
100. Pesanteur d'estomac.
Mollesse excessive.
Fièvre ardente, vertiges, pouls agité.
Douleurs aiguës par tout le corps pendant trois quarts d'heure.

Douleur aux côtes et à la nuque, le soir.
105. Douleur terrible aux yeux.
Céphalalgie frontale.
Taciturnité pendant quelque temps.
Point douloureux au cœur.
Douleur d'estomac.
110. Douleurs aux articulations empêchant les mouvements.
Sixième jour. — Douleur d'estomac.
Douleur au dos, étant assis.
Mollesse et abattement général.
Salivation abondante.
115. Légère amertume dans la bouche.
Douleur au frontal.
La jambe droite est toujours douloureuse.
Douleurs de tête.
Douleurs à différentes parties du corps.
120. Crachats blancs.
Septième jour. — Douleur à la jambe.
Douleur dans l'abdomen.
Douleur à l'épaule droite.
Songes divers, terribles, de morts.
125. Douleur au front.
Pesanteur d'estomac.
Huitième jour. — Douleur dans les articulations.
Douleur dans les côtes droites.
Douleur au front.
130. Faible douleur à l'épaule droite.
Douleur à la jambe.
Douleurs passagères au-dessus de l'oreille droite.

SOLANUM OLERACEUM (*Velloz*).

Sol. ol. Solanées. Gyquirioba. Juquerioba.

Plante herbacée à tige rampante un peu ligneuse, cylindrique, couverte sur ses rameaux supérieurs d'épines courtes et crochues. Les feuilles, d'un vert sombre, sont alternes, pennées avec impaire; les follioles longues, lancéolées, presque sessiles sur un rachis épineux, sont au nombre de sept à neuf et augmentent de grandeur à l'extrémité des feuilles. Les fleurs sont portées sur des pédoncules rameux, exaxillaires; calice campanulé, à cinq divisions; corolle d'un blanc verdâtre, monopétale, à cinq divisions égales, rotacées, un peu réfléchies, alternes avec celles du calice. Cinq étamines à anthères dressées, conniventes et biloculaires; leurs filets sont courts, à l'exception d'une seule qui dépasse toutes les autres. Ovaire ovale surmonté d'un style filiforme. Baie sphérique à deux loges, d'un vert foncé, marbré de blanc. Le Solanum oleraceum croît sur les rivages des environs de Rio-Janeiro, dans les endroits humides et ombragés.

On triture la fleur.

1. Émission peu abondante d'urine.
   Règles de courte durée.
   Maux de dents, la nuit.
   Catarrhe aigu.
5. Toux avec suffocation.
   Douleur à la face.
   Maux de dents.

Douleur et gonflement de la face et de la gorge avec inflammation.
Insomnie pendant deux nuits.
10. Orgelet à la paupière inférieure de l'œil droit.
Gonflement d'une glande du cou.
Rougeur continue du visage.
Digestion difficile.
Douleur à l'angle interne des yeux.
15. Inflammation de la paupière supérieure de l'œil gauche.
Prurit aux jambes.
Éruption de pustules sur tout le corps, elles commencent par être blanches, puis deviennent rouges, et causent de temps en temps un prurit insupportable.
Douleur lancinante de peu de durée dans l'estomac.
Sensation de froid dans le côté gauche de la poitrine, après avoir bu.
20. Douleur très-violente à la joue gauche, qui s'étend ensuite à toute la face.
Écoulement de mucosités fétides par la narine gauche.
Affliction.
Irritabilité et impatiences.
Somnolence et mal de tête.
25. Éruption dartreuse à la malléole.
Fièvre urticaire.
Inflammation de la gorge.
Prurit.
Salivation.
30. Manque d'appétit.
Langue chargée d'un enduit blanc.
Insomnie.
Somnolence pendant quatre heures au milieu du jour.
Écoulement muqueux d'un blanc de lait par le vagin.
35. *Gonflement des glandes mammaires avec grand épanchement de lait, le second jour.*
Somnolence toute la journée.
Peu après la prise du médicament, les seins d'une négresse de soixante ans se gonflèrent, et l'on en vit sortir une grande quantité de lait.

PAULLINIA PINNATA (*D. C.*).

Paul. Sapindacées. Paullinia timbo. (Vell). Guaratimbo. Timbo-sipo. Cururu-apé.

Cette belle liane se trouve communément dans les bois du Brésil; sa tige, d'un bois flexible et tenace, donne des rameaux grêles, légèrement pubescents, parcourus dans toute leur longueur par de profonds sillons parallèles. Les feuilles sont alternes, à pétiole ailé; composées de cinq folioles presque sessiles, ovales-lancéolées, crénelées, bijuguées avec impaire. Les fleurs sont petites, en épis, sur des axes accompagnés de vrilles et naissant de l'aisselle des feuilles. Calice à cinq folioles. corolle à quatre pétales, alternes aux folioles du calice; huit étamines; ovaire à trois loges uniovulées. Capsule pyriforme aiguë se divisant en trois tubercules à sa partie supérieure. Racine à longs rameaux fasciculés, garnis d'un peu de chevelu à leur extrémité.

On triture la racine fraîche.

1. *Premier jour.* — Dégoût, langue épaisse et pâteuse, après quelques minutes.
Rêve d'une femme lépreuse qui la dégoûte.
Deuxième jour. — Grand froid.
Colique, suivie de diarrhée rougeâtre mêlée de glaires.
5. Céphalalgie, comme si la tête était couverte d'une calotte de plomb sur laquelle on frapperait.
Grand dégoût des aliments.
Désir de friandises.
Envie fréquente et inutile d'uriner.
Douleur sous la plante du pied en marchant, augmentée par la pression.
10. Douleur lancinante au talon.
Troisième jour. — Sensation de brisement dans tous les membres.
Étourdissement; la tête tombe en avant.
Engourdissement des pieds, après avoir monté un escalier.
Grand froid aux bras, à la poitrine et toute la tête, à l'exception des oreilles.
15. Envie de vomir.
Elle croit sa langue épaisse d'un doigt.
Grand brûlement en urinant.
Elle veut rester tranquille et enfermée.
Rêve de lépreux saignant par ses plaies.
20. Elle sent sa poitrine s'ouvrir et craquer.
Piqûre comme par un insecte, au-dessous de l'œil droit.
Quatrième jour. — Frisson en se levant.
Douleur aiguë, comme un coup de canif au bas-ventre, pendant une selle.
Picotement à l'œil gauche, qui est larmoyant et très-enflammé.
25. Rougeur de la sclérotique.
Bourdonnement dans l'oreille gauche pendant un quart d'heure.
Douleur dans l'aine, comme si on coupait les nerfs de la cuisse.
Douleur crampoïde du côté gauche de l'hypogastre.
Démangeaison et fourmillement dans la gorge.
30. Douleur aux sourcils venant se croiser à la racine du nez.
Chaleur à la plante des pieds.

Étouffement et brûlement des deux côtés de la poitrine.
Pression à l'hypogastre.
Douleur comme une corde serrant autour des hypocondres.
35. Démangeaison insupportable, avec sensation de brûlure dans la poitrine.
Martellement dans la tempe et au-dessus de l'œil gauche.
Douleur comme un coup de canif à l'ombilic.
Sensation très-douloureuse d'une barre de fer, qui forcerait la tête à s'incliner en avant.
Ennui continuel.
40. Dégoût en voyant des aliments.
Grand désir de boire et de sentir le café.
Fatigue générale.
Cinquième jour. — Douleur dans les jambes, qui se raidissent en marchant.
Crampe dans la paume et les doigts de la main gauche, et se prolongeant dans le bras.
45. Violente douleur pressive, comme si on lui enfonçait une pierre dans le côté.
Grande démangeaison et suppuration à la partie postérieure de la tête.
Sixième jour. — Sensation de martellement au vertex, répondant douloureusement aux tempes.
Sommeil très-agité.
Rêve qu'elle veut s'ouvrir la poitrine pour regarder dedans.
50. Pression sur la poitrine et les flancs, comme si elle était serrée avec des plaques de tôle, et qu'ainsi pressée, ses chairs soient percées de coups de canif causant de violentes douleurs déchirantes.
Forte nausée.
Douleur lancinante, comme des coups de canif donnés à temps mesuré sur le mamelon du sein gauche.
Douleur sécante, comme si on coupait le cartilage de l'oreille gauche; cette douleur se prolonge sur le côté gauche du cou.
Picotement comme par des milliers de coups d'épingle sur le haut de la cuisse gauche, pendant quatre à cinq minutes.
55. *Septième jour.* — Pression comme un cercle de fer autour de

la ceinture; et piqûres dans la partie supérieure du thorax, augmentées pendant les mouvements.

Douleur crampoïde dans la main gauche, pendant un instant.

Sensation d'une pierre qui s'enfonce dans l'estomac en parlant, pendant une heure.

Douleur comme si on enfonçait un couteau dans le côté droit.

Huitième jour. — Rêve qu'elle voit venir à elle un chien galeux couvert de plaies; elle prit ce chien, qui la mordit; elle jeta alors de grands cris, au milieu desquels elle se réveilla, en ressentant une grande douleur dans la poitrine.

60. Elle a le corps meurtri comme par des coups de bâton.

Céphalalgie, comme si on lui fendait la tête en deux.

Grand larmoiement, surtout de l'œil gauche.

Grande faim à dîner.

Sensation de coups de poignard dans les ovaires; dure un instant.

65. Points douloureux de chaque côté du ventre.

Neuvième jour. — Brûlement dans la poitrine.

Douleur à la malléole du pied droit, comme si elle se tordait le pied.

Fouillement dans la gorge.

Douleur de brisement aux lombes; elle ne peut se relever quand elle se baisse.

70. Douleur à l'épaule droite, disparaissant par le frottement.

Engourdissement dans l'épaule.

Vive démangeaison sous le bras gauche.

Deuxième expérience.

Premier jour. — Sensation de grattement dans la gorge.

Ardeur dans la partie antérieure de la poitrine.

75. Respiration courte.

Douleur passagère sur le foie.

Douleur aiguë au poignet gauche.

Borborygmes dans l'hypocondre droit.

Douleur dans l'hypocondre gauche.

80. Douleur dans la région pariétale droite, comme par une pression de dedans en dehors.
Tremblement interne dans la région ombilicale et l'hypocondre gauche.
Douleur dans tout l'abdomen, qui s'augmente par le toucher.
Douleur à la région du cœur, deux heures du soir.
Élancement dans la région précordiale.
85. Froid d'abord à la partie supérieure du corps, et ensuite général.
Chaleur et froid alternant à la figure.
Bouche sèche.
Langue âpre, volumineuse.
Obnubilation.
90. Élancement comme après avoir mâché du clou de girofle; ce symptôme est persistant.
Engourdissement des bras.
Tremblement des jambes.
En marchant, on semble aller en arrière.
Nonchalance, inaptitude au travail.
95. Désir de se coucher.
Voix rauque.
Expectoration jaunâtre, amère, difficile et tenace.
Inappétence.
A six heures, la douleur du cœur s'étend jusqu'aux dernières côtes.
100. Douleur vive au milieu de la tête et à droite.
Douleur de tête du côté gauche.
Essoufflement avec envie de vomir.
Douleur au-dessus des yeux pénétrant dans le cerveau.
Douleur à la mamelle gauche.
105. Douleur dans le côté droit de la poitrine, à sept heures et demie.
Mélancolie.
Pesanteur sur le front, au-dessus de l'œil gauche, à huit heures et demie.
Douleur dans la tempe droite.
Faiblesse et pesanteur dans les jambes.
110. Engourdissement à la plante du pied droit et au genou.

Douleur dans les omoplates.
Apparition de taches rougeâtres à la figure et sur la poitrine.
Élancements dans les deux mâchoires.
Tristesse et somnolence pendant toute la journée.
115. *Deuxième jour.* — Envie de vomir en se réveillant.
Douleur à l'aine gauche, à huit heures.
Sensation de faiblesse dans la poitrine.
Douleur dans la tempe gauche.
Douleur dans le bras gauche, s'étendant jusqu'au dos.
120. Douleur au milieu de la tête, comme si on y enfonçait un clou.
Prurit dans la main et les doigts, jusqu'au point d'enlever l'épiderme en se grattant.
Ennui profond.
Douleur vive au côté droit de la poitrine, à quatre heures du soir.
Chaleur dans les oreilles.
125. Douleur dans la nuque, à droite, à sept heures du soir.
Douleur dans la fesse gauche.
Douleur dans les dents du côté droit.
En touchant les côtes droites, douleur contusive correspondant au foie; aggravation en marchant.
Froid général le soir.
130. Douleur près du coude du bras droit, à neuf heures du soir.
Troisième jour. — Elancements aigus sous le bras droit.
Douleur au cou.
Élancements dans le flanc gauche.
Pesanteur de tête avec douleur dans la tempe droite.
135. Chaleur à la face.
Élancement sous le sein droit, à une heure.
Douleur sourde dans l'oreille gauche, à deux heures.
Élancements au foie.
Maux de tête pendant la nuit.
140. *Quatrième jour.* — Douleur dans tout le ventre.
Désir extraordinaire de café et de fruits.
Constipation depuis deux jours.
Continuation des maux de dents.
Douleur sous le bras droit.
145. Douleur à la partie interne du bras droit.

Élancements dans le côté droit de la poitrine, à quatre heures du soir.

Cinquième jour. — Songes de morts.

Vision de morts.

Céphalalgie, qui correspond douloureusement à la tempe droite.

150. Douleur depuis le bras jusqu'à la poitrine, à huit heures du matin.

Ardeur à la poitrine, autour du sein, qui paraît comprimé par un cercle de fer.

Chancellement en marchant.

Bouche amère.

Salive abondante.

155. Respiration courte.

Douleur dans le bras gauche en l'étendant.

Douleur dans le cou, soulagée à l'air.

Douleur dans le côté droit de la poitrine, sous la clavicule, et l'aisselle droite, à six heures du soir.

Insomnie.

160. *Sixième jour.* — Diarrhée

Douleur dans le côté droit de la poitrine.

Douleur rhumatismale dans les genoux.

Douleur autour de l'ombilic.

Douleur dans la poitrine.

165. Céphalalgie toute la journée.

Envie de se promener.

Élancements dans la région splénique, à midi.

Douleur à l'épaule droite, à une heure.

Froid, à trois heures.

170. Frissonnement avec somnolence et douleurs arthritiques.

Élancements dans le côté droit de la poitrine, à trois heures et demie.

Élancements sous le sein droit, à six heures du soir.

Pesanteur de la tête et du front.

Septième jour. — Respiration courte.

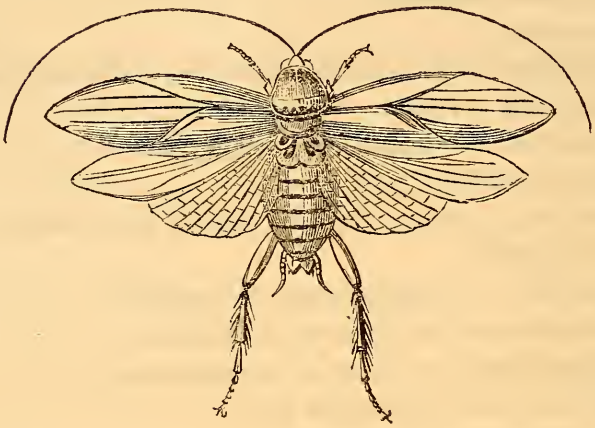
175. Douleur sous le sternum.

Douleur dans le poignet droit.

Douleur dans les articulations.
Douleur dans l'oreille droite.
Crachats avec stries de sang.
180. Le soir, mal de tête, avec impossibilité de la baisser.
Toux violente, avec inflammation de la gorge.
Crainte d'être phthisique.
Songes tristes.
Huitième jour. — La poitrine semble s'ouvrir en respirant.
185. Toux sèche et courte.
Neuvième jour. — Céphalalgie le matin.
Fatigue des jambes.
Douleur dans le côté gauche de la poitrine jusqu'au bras, comme si on le grattait.
Dixième jour. — Douleur autour de l'ombilic.
190. Élancements au côté droit de la poitrine.
Élancements dans l'œil droit, avec larmoiement.
Ardeur dans toute l'étendue du dos.
Grand appétit toute la journée.
Songes de morts et pleurs au réveil.
195. Toux sèche et courte.
Onzième jour. — Oppression de poitrine.
Toux sèche.
Douleur dans le côté droit de la poitrine.
Inappétence.
200. Ulcération aux jambes avec prurit.

BLATTA AMERICANA (*Lam.*).

Blat. Kakerlat americana (Sar.). Baratta.



La Blatta americana, extrêmement commune au Brésil où elle vit dans les habitations, est un insecte orthoptère, à corps allongé, ovale, un peu aplati, long de vingt-huit à trente-trois millimètres, d'un brun roux devenant plus pâle sous l'abdomen. Le prothorax est lisse, luisant, d'un jaune ocreux, présentant deux grandes taches brunes se réunissant quelquefois en une seule. Chez le mâle, les élytres dépassent l'extrémité de l'abdomen de près de neuf millimètres; ceux de la femelle sont un peu plus courts. Ils présentent de nombreuses stries longitudinales, se bifurquant près de la marge pointillée qui termine l'élytre. Les ailes sont striées et réticulées, de la longueur des élytres. Les antennes, plus longues que le reste du corps, présentent un petit point jaunâtre à leur base. Les pattes sont garnies d'épines noires et se terminent par un tarse à cinq articles.

℞ On triture l'insecte entier et vivant s'il est possible, pendant un quart d'heure, après lequel on prend deux ou trois grains du magma obtenu avec 100 grains de sucre de lait pour faire la première dynamisation.

1. *Premier jour.* — Douleur pressive dans les tempes.
Engourdissement et pesanteur de la tête.
Fourmillement dans les doigts des pieds, à sept heures du matin.
Douleur passant du dos à l'omoplate.

5. Piqûres, comme par des aiguilles, du côté gauche du cou.
Forte chaleur dans le canal de l'urèthre, en urinant.
Piqûre vive, comme par une mouche, au coin de l'œil gauche, dix heures du matin.
Sentiment de lassitude dans les jarrets.
Couleur jaune de la face.
10. Couleur jaunâtre de la sclérotique.
(Quand l'expérimentateur fut affecté d'un ictère pour lequel la Blatta est regardée empiriquement comme spécifique au Brésil, il éprouvait une série de symptômes reproduits par l'expérience présente ; abattement général, lassitude, etc.)
Bâillements fréquents.
Écoulement aqueux par le nez.
Larmoiement des yeux.
Gonflement passager au creux de l'estomac.
15. Somnolence, l'après-midi.
Douleurs aiguës dans les tempes, revenant à des intervalles rapprochés, vers quatre heures du soir.
Froid et frissonnement pendant une demi-heure.
Douleur au pied droit, depuis l'extrémité des orteils jusqu'aux genoux.
Colique légère.
20. Douleur dans le dos, du côté droit.
Frissons ; sensation de chaleur et légère moiteur générale.
Douleur dans le côlon transverse, dans le duodénum et le creux de l'estomac.
Douleur au petit orteil du pied gauche.
Douleur au côté droit de la poitrine.
25. Nouvelle apparition de frissons, pendant une heure.
Continuation de la douleur dans les tempes.
Couleur jaune de l'urine, de plus en plus prononcée.
Salive très-salée.
Deuxième jour. — Douleur dans la tempe, avec élancements de temps en temps.
30. Sensation de lassitude dans le jarret.
Douleur dans les pieds, en différents endroits, et quelquefois sous la plante.

Paresse.

Bâillements fréquents.

Douleur aiguë dans la poitrine, après midi.

35. Crampe dans la jambe droite.

Lassitude extrême en montant les escaliers.

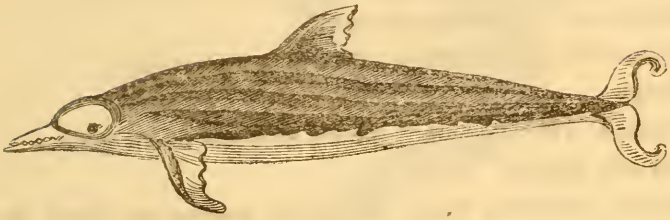
Douleur très-forte dans la poitrine, avec manque de respiration.

Urine d'un jaune vif, et très-albumineuse.

L'expérience a été suspendue à la suite d'un accident.

DELPHINUS AMAZONICUS.

Delph. Delphinus Geoffroyi (Desm.). Peixe boi



Ce Dauphin, qui nous a paru se rapporter au Delphinus Geoffroyi de Desmarest, est long d'environ trois mètres à trois mètres cinquante centimètres; son corps est gros et cylindrique, d'un gris brunâtre en dessus, d'un blanc pur en dessous. Ses mâchoires, d'égale longueur, sont longues, étroites et linéaires, garnies de chaque côté de vingt-six grosses dents coniques, un peu rugueuses, à couronnes dilatées. Le front est très-bombé, les yeux placés un peu au-dessus de la commissure des lèvres. Les nageoires pectorales sont grandes, un peu brunes à leur extrémité et placées très-bas; la dorsale est élevée et semi-lunaire. Comme son nom l'indique, ce Dauphin habite l'embouchure de l'Amazone. Sa peau est épaisse et fibreuse, c'est elle que nous triturons.

(Avant la prise du médicament, l'expérimentateur avait des accès de toux avec suffocation, pendant lesquels une hernie sortait avec beaucoup de force.)

1. *Premier jour.* — Faible douleur au nombril, après cinq minutes. Sensation de beaucoup d'air dans l'estomac, avec grondement dans le ventre.

Douleur aux lombes, le matin en se levant.

Renvois.

5. Douleurs violentes de cuisson et d'excoriation, se portant de la cuisse droite au talon, puis à l'épaule droite; ces douleurs sont augmentées par le toucher.

En remuant les orteils du pied droit, les os craquaient comme s'ils étaient crénelés.

Douleur passant rapidement sur le sourcil droit.

(En toussant, la hernie ne sortait plus avec tant de force.)

Deuxième jour. — Bouche pâteuse.

10. (Il n'a pas eu de suffocation, et la toux a diminué.)

Céphalalgie.

Forte colique avec déjections molles et d'une odeur âcre.

Douleur aux lombes.

Ventre dur, surtout à droite, où il sent comme une boule douloureuse au toucher, le soir.

15. Sécheresse des lèvres.

Troisième jour. — Sommeil agité et interrompu.

(La toux continue.)

Douleur aux lombes.

La dureté qu'il avait sentie au côté droit du ventre est passée du côté gauche.

20. Saignement de nez par la narine gauche. (Avant la prise du médicament, il saignait par la narine droite.)

Quatrième jour. — Aigreurs d'estomac.

(Accès de toux et étouffements.)

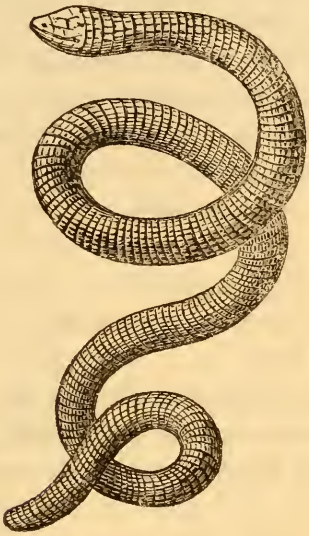
Erections très-fortes, et grande excitation de l'appétit vénérien.

Démangeaison à l'anus, comme par des vers.

25. Tous les os de la caisse thoracique sont atteints de douleurs rhumatismales.

AMPHISBOENA VERMICULARIS (*Wagl.*).

Amph. Amphisbène.



Cette espèce marche indifféremment dans le sens de la tête ou de la queue ; elle se trouve assez fréquemment dans les bois du Brésil. Son corps est cylindrique, long de cinquante à quatre-vingts centimètres, terminé par une queue très-obtuse. Il est dépourvu d'écailles proprement dites; mais sa peau est divisée en compartiments quadrilatères disposés en anneaux autour du corps ; ils sont au nombre de deux cent vingt-huit pour le tronc et de vingt-six pour la queue. La lèvre du cloaque est divisée en six lames longues et étroites ; la tête est petite, un peu aiguë, protégée par des scutelles et indistincte du cou. Les yeux très-petits ; la mâchoire n'est pas dilatable, les dents sont coniques, courbées, inégales et séparées les unes des autres ; les narines latérales et percées dans une plaque unique, la naso-rostrale. La couleur de l'Amphisbène est brunâtre en dessus et d'un blanc un peu rosé en dessous. Nous avons recueilli le venin sur l'animal vivant en coupant une portion de la mâchoire, qui fut immédiatement triturée.

Affections générales.

1. Défaillance.

Tristesse et grande lassitude le matin, qui se dissipe en marchant.

Tristesse tendre qui porte à la douceur.

Grande douleur dans toute la colonne vertébrale, qui s'accroît en marchant, en remuant les bras et en se baissant.

5. Bouton extrêmement douloureux et volumineux au côté gauche de la lévre supérieure, qui finit par suppurer.

Q. Éruption miliaire rosée (gale sèche guérie), par plaques étendues, de figure elliptique; quand l'éruption est guérie, il s'opère des desquammations furfuraires à la place de chaque bouton.

J. ♄. Réveil à minuit précis, pendant dix jours de suite.

Sommeil interrompu.

I. *Quinzième jour.* — Abattement.

10. Ennui.

Impatience.

T. Pesanteur dans le front et les pariétaux.

Pesanteur sur le front.

Grand étourdissement et vertiges avec balancement qui semble entraîner du même côté par une série d'impulsions successives, et vous ramène du côté opposé par une oscillation de même nature.

15. Douleur d'orgelet à l'angle interne de l'œil droit.

Battement répété sur le côté droit du front, comme s'il était frappé par de la grêle.

Sueur à la tête.

Perturbation des sensations; on éprouve d'horribles maux de tête, et l'on croirait que les pieds sont dans le cerveau.

En tournant la tête, étourdissement comme par l'ivresse.

20. Y. Frémissement continu de la paupière supérieure droite, et surtout de la gauche.

Constriction de l'œil droit, il est comme bridé.

Douleur et élancements dans le coin extérieur de l'œil gauche.

Sensation d'un grain de sable dans l'œil droit.

Fatigue des yeux le soir, douleur et picotement en regardant la lumière.

25. Lacrymation et bridement de l'œil gauche.

O. Douleur dans le conduit de l'oreille, comme par l'introduction de l'air.

F. Petits picotements et chaleur à la pommette de la joue droite.

Douleurs sourdes dans *l'os de la mâchoire inférieure droite.*

Élancements et douleurs qui envahissent tout le côté droit de la tête.

30. Douleurs de la *mâchoire inférieure droite* et gonflement considérable aggravé par l'air et l'humidité.

D. Gonflement de la *mâchoire inférieure droite* s'aggravant à l'air.

Sensation d'allongement des dents et agacement surtout des molaires inférieures droites, et à l'intérieur de la bouche.

L'odontalgie est plus forte après midi et le soir.

On ne peut mâcher sans douleurs ; mais l'impression des liquides n'est pas douloureuse.

35. **G**. Gonflement des amygdales.

La déglutition est difficile, on ne peut avaler la salive.

A. Hernie ombilicale sortant.

Froid et douleurs à l'épigastre.

Douleur déchirante tout le jour au nombril.

40. Suppuration d'une hernie inguinale.

La hernie est douloureuse et on y sent de l'air renfermé.

Élancement comme un coup de stylet dans le nombril.

Constipation.

L. K. Z. Les taches de l'éruption miliaire en petits boutons rosés s'étendent sur toute la poitrine, le cou et le dos avec démangeaison, plus forte le matin et qui diminue jusqu'au soir.

45. Peu à peu il se forme une perle blanche à chaque bouton, d'où suinte une sérosité claire, et après laquelle l'éruption se dessèche le cinquième jour.

Éruptions miliaires de petits boutons, surtout à l'avant-bras.

Gonflement très-douloureux du bras le quinzième jour.

Crampe dans la jambe gauche.

Rétraction des jambes sans douleurs.

50. Crampes dans la jambe gauche; en marchant elle reste en arrière comme paralysée.

RESINA ITU.

ITU.

Cette résine, apportée de la province de Saint-Paul, est employée empiriquement contre les hernies.

1. *Premier jour.*—Douleur assourdissante de la tête, qui s'aggrave en se baissant.
Vertige à tomber à droite.
Douleur d'oreille à la moindre humidité, qui descend jusqu'à l'articulation de la mâchoire.
Engourdissement à l'articulation du cou-de-pied, quand on est resté assis.
5. Douleur de dedans en dehors, dans le bas-ventre.
Sensation de froid à l'hypogastre, surtout le soir.
Deuxième jour. — Sommeil léger la nuit, mais continu.
Hoquet prolongé.
Mal de tête pressif dans le front et sur les yeux.
10. Battement dans la tempe droite.
La douleur se propage jusqu'à l'oreille et l'articulation de la mâchoire.
Douleur de torticolis du côté gauche.
Élancement comme un coup de canif dans le front à droite.
Nausées aggravées par le mouvement.
15. Douleur dans l'hypocondre gauche en se penchant en avant.
Troisième jour. — Forte démangeaison près de l'extrémité sternale de la clavicule droite, suivie d'une dartre humide, qui se dissipe après six heures.
Quatrième jour. — Grande démangeaison au bras droit; il se couvre de boutons très-rouges, arrondis comme des têtes d'épingle.
La démangeaison cesse dans la journée, mais l'éruption persiste tout le jour.
Éruption de boutons à la partie latérale gauche du cou; ils sont moins enflammés mais causent le même prurit.
20. Engourdissement des jambes. On ne peut se tenir droit en se levant de sa chaise.

Cinquième jour. — Grande raideur de la nuque, qui empêche de lever ou de baisser la tête.

Douleur de la nuque, qui pénètre jusqu'au front et produit un engourdissement et une pesanteur entraînant la tête en avant.

Les boutons du bras et du cou se dissipent peu à peu.

Sixième jour. — Crampes à l'articulation du pied gauche.

25. Selles involontaires.

Septième jour. — Sensation subite d'un coup de pistolet dans l'oreille avec douleur effroyable jusqu'aux dents, pendant deux à trois minutes. Cet accès se renouvelle jusqu'à quatre fois dans la matinée, et d'heure en heure.

Engourdissement très-fort dans l'articulation du cou-de-pied, chaque fois qu'on se lève.

Diarrhée abondante sans douleur.

Selles abondantes, jaunes, diarrhéiques.

30. *Huitième jour.* — Les sensations de coups de pistolet dans les oreilles se renouvellent jusqu'à huit fois dans le cours de la journée.

Sueur abondante après les détonations.

L'air aggrave les souffrances.

Douleur lancinante dans la région du foie, qui s'aggrave en marchant et en se baissant.

Tête lourde, elle tombe en avant.

35. Pesanteur sur les yeux en marchant.

Douleur brûlante à l'anus après être resté assis.

Clignotement des yeux.

Ardeur brûlante dans les paupières. On voit voltiger des points noirs, comme des têtes d'épingle.

40. Accès de douleur depuis l'oreille jusqu'aux dents, moins violent mais plus prolongé que le précédent.

Douleur lancinante dans l'orbite de l'œil gauche, allant aboutir au sourcil.

Odontalgie augmentée en buvant froid.

Neuvième jour. — Chaleur brûlante suivie d'une grande démangeaison à la vulve.

Douleur crampoïde au tendon d'Achille.

45. Selle jaune très-claire et qu'on ne peut retenir dès qu'on est debout.

Eternuments répétés.

Coryza.

Douleur crampoïde allant du mollet jusqu'au talon.

Lourdeur dans les jambes et lassitude le soir.

50. *Douzième jour.* — Douleur vive dans l'articulation du genou.

Sensation d'épaisseur de la langue comme si elle remplissait toute la bouche, quoiqu'en réalité elle soit peu enflée.

Langue rouge.

Grande difficulté de remuer la langue et de parler.

Inflammation des amygdales.

55. Douleur dans la gorge et sensation d'un bouchon qui obstruerait le pharynx.

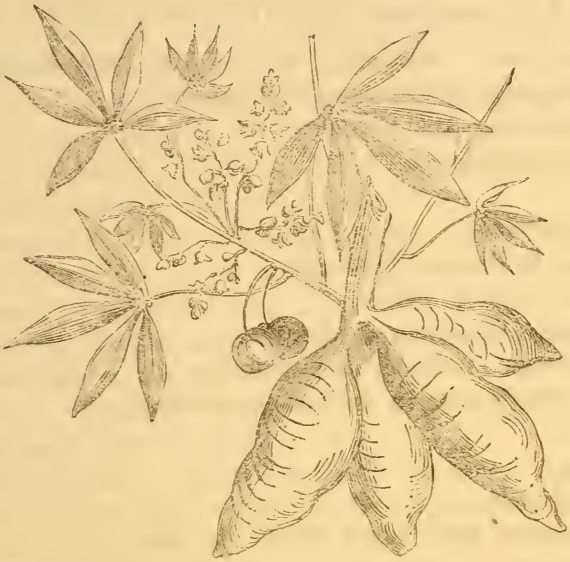
Douleur dans le sein gauche, plus forte en marchant.

Grande démangeaison au sein gauche et au mamelon, surtout le matin.

Douleur à l'épine iliaque postérieure en tendant la jambe ou en se levant, plusieurs jours de suite.

JANIPHA MANIHOT (*Kunth.*).

Jan Jatropha manihot (Lin.). Manihot utilissima (Poul.). Manioca mandi. Euphorbiacées.



Le Manihot, très-cultivé dans toute l'Amérique du Sud, pour sa racine alimentaire, est un sous-arbrisseau à tige arrondie et rameuse, s'élevant souvent à un mètre de hauteur. Ses feuilles, d'un vert glauque et portées sur de longs pétioles, sont alternes, palmées, à cinq ou sept lobes lancéolés, lisses, et très-entiers. Les fleurs, qui sont monoïques, forment des panicules rameux terminaux ou axillaires; leur périanthe est calicoïde, campanulé, à cinq divisions profondes, de couleur jaune pâle, marqué de brun à l'extrémité des divisions. Fleurs mâles, dix étamines dont les filets alternativement longs et courts viennent s'insérer sur un disque charnu qui, chez les fleurs femelles, entoure la base d'un ovaire subglobulaire à trois loges uniovulées; pas de style, mais trois stygmates présentant six ou sept lobes épais, comprimés, formant une masse épaisse et sinueuse. Les racines, qui sont tuberculeuses et très-grosses, renferment abondamment un suc laiteux, très-vénéneux à l'état frais, et que l'on extrait par la pression d'abord, et par la dessiccation ensuite de la partie féculente, qui sert de base à l'alimentation des agriculteurs brésiliens. C'est ce suc que l'on prépare par la trituration.

Le 2 juillet 1845, une grande quantité de ce dangereux liquide fut exprimée en séance publique de l'Institut, et prise à la dose d'une once par M. João Vincente Martins, et plusieurs élèves de l'Ecole électrisés par son exemple, à la tête desquels on remarqua MM. Antonio de Souza Dias et Chedifer. La violence des symptômes ayant obligé la plupart des expérimentateurs à se traiter activement, le nombre des symptômes re-

cueillis est peu considérable, mais le dévouement qui les a provoqués n'en est pas moins précieux. L'homéopathie n'est pas seulement une science de faits, elle devient une science vivante. Elle est un des rayons de la religion compréhensive de l'avenir, et ce n'est que par des sacrifices inouïs, que l'on fera comprendre aux masses toute sa supériorité sur les doctrines matérialistes.

Nous avons espéré que l'exemple donné par le Brésil serait imité et compris.

Expérimentateur : João Vincente Martins.

1. *Premier jour.* — Renvois, à six heures et demie du matin.
Faible sensation de sécheresse dans l'œsophage.
Légère pesanteur dans l'estomac.
Envie de dormir le jour.
5. Soif.
Sommeil tardif.
Selles plus faciles que d'ordinaire.
Douleur au voile du palais.
Douleur dans l'intérieur des orbites.
10. Douleur dans l'intérieur de la poitrine.
Faiblesse des genoux en montant les escaliers.
Tristesse.
Faiblesse.
Etourdissements.
15. Douleur aiguë dans le bras gauche, la nuit.
Deuxième jour. — En urinant, douleurs vagues dans le bas-ventre, à six heures du matin.
Évacuation d'une grande quantité de selles claires et aqueuses, d'une odeur fétide.
A huit heures, nouvelle envie d'aller à la selle, mais sans résultat.
Appétit en commençant à déjeuner, et qui cesse tout à coup après avoir pris du lait.
20. Sensation de gonflement dans l'amygdale gauche.
Sueurs abondantes pendant le sommeil, cessant au réveil.
Selles aqueuses, verdâtres et fétides.
Faibles douleurs sourdes dans l'estomac et les intestins, avec borborygmes.
Douleur soudaine avec élancement dans l'urèthre au-dessus de la fosse naviculaire, pendant deux minutes.
25. Ténesme et pression dans le sphincter de l'anus, avec picotement, à trois heures du soir.
Pesanteur de tête surtout dans le haut du front, à quatre heures du soir.

Sommeil le jour, à quatre heures du soir.
Songes pénibles pendant lesquels on veut sauver un enfant asphyxié et que les parents refusaient de laisser traiter.
Etourdissement.
30. Réveil de mauvaise humeur.
Tremblement des genoux et de tous les membres, avec violente émotion en entendant parler de maladie que l'on craint d'avoir.
Douleur dans le côté de la poitrine et dans les épaules, aggravée par le mouvement.
Troisième jour. — Douleurs vagues et passagères, mais très-aiguës dans l'estomac.
Sueur très-fétide sous les aisselles et au scrotum.
35. Bouche pâteuse et mauvaise haleine.
Bruissement dans les oreilles qui s'étend jusqu'à l'occiput, comme si l'on entendait un jet de vapeur.
Ardeur légère dans l'urèthre.
Gonflement des malléoles, qui diminue un peu la nuit.
Douleur dans le dos.
40. Douleur dans le coude gauche.
Abattement moral et physique.
Quatrième jour. — Pesanteur dans l'estomac pendant toute la nuit, soulagée par l'apposition des mains.
Illusions de la vue.
Bouche amère.
45. Douleur dans le front et les fosses nasales.
Cinquième jour. — Douleur à l'intérieur de la cuisse.
Songe d'incendie avec de petites flammes semblables à celles que présentait la 10e atténuation du Crotalus cascavella dans l'expérience du microscope solaire faite à l'Institut homéopathique de Rio-Janeiro.
Sixième jour. — Somnolence.
Diarrhée le matin.
50. Douleurs aux lombes.
Froid glacial des genoux.
Septième jour.— Froid glacial sous les omoplates, au lit, même étant bien couvert.
Froid des pieds et des mains.
Huitième jour.— Douleur rhumatismale dans la cuisse droite.
55. Froid glacial dans le bras jusqu'à la moelle de l'os.
Froid de toute la tête, surtout à la nuque.

MELASTOMA AKERMANI.

Mel. Tapixirica.

Cette espèce n'a pas encore été décrite par les auteurs; c'est un sous-arbrisseau à rameaux arrondis devenant triangulaires à leur extrémité, et couverts d'une écorce brunâtre. Les feuilles sont opposées, portées par des pétioles courts et velus; leur limbe est ovale, très-réticulé, couvert de poils raides, et parcouru à sa surface inférieure par 5 grosses nervures presque parallèles de la base au sommet de la feuille. Les fleurs sont sessiles, portées sur des axes terminaux.

On emploie les feuilles

1. *Premier jour.* — Le matin, douleur dans la région du sternum.
Éternument.
Chaleur générale.
Palpitations de cœur.
5. Bourdonnement dans l'oreille gauche.
Aigreur d'estomac.
Salivation abondante.
Frissons, puis sueur.

Vertige.
10. *Deuxième jour.* — Ébranlement des dents.
Élancement et piqûres comme par une épingle au vertex.
Piqûres sur les pieds, les malléoles et les poignets.
(Guérison de diarrhée et colique anciennes.)
Démangeaison et chaleur la nuit.
Ténesme avec constriction du sphincter.
15. Douleur au périnée.
Urines claires et écumeuses.
Dureté de la verge, même sans érection.
Urine d'odeur puante.
Fouillement dans les dents.
20. Ardeur et picotement à l'anus.
Picotement dans l'urèthre.
Faiblesse des cuisses.
Urines abondantes.
Élancements dans le périnée, l'urèthre et les testicules.
25. Borborygmes.
Urines plus chargées et moins écumeuses.
Douleur dans le ventre.
Abattement.
Pâleur du visage.
30. Somnolence le jour.
Sédiment blanc des urines.
Urine albumineuse.
Douleur terrible et tiraillement du périnée jusqu'à l'aine, étant assis, et qui ne passe dans aucune position, pendant six heures.
Frissons violents pendant quatre heures, suivis de chaleur sans sueur.
35. Langue blanche.
Bouche amère.
Maux de reins.
Urines rouges sans odeur, avec caillots sanguinolents.
Céphalalgie et sensibilité du cuir chevelu.
40. Gonflement œdémateux des jambes.
Éruption aux lèvres, surtout à la supérieure.
Chaleur interne.

SEDINHA.

Plante herbacée, à tige grêle, arrondie et pubescente ; ses feuilles sont opposées, lancéolées et très-aiguës ; leur face supérieure est velue et d'un vert plus foncé que la face inférieure dont les poils sont longs et soyeux.

On emploie les feuilles de cette plante, qui est très-commune près de Rio-Janeiro.

1. Douleur pressive à l'articulation sternale des quatrièmes côtes.
Prurit intérieur et désir de gratter au scrobicule.
Sensation de coups de canif à la région hépatique.
Ténesme.
5. Les urines brûlent comme de l'eau bouillante.
Rêves agités, d'assassinats, d'animaux monstrueux.
Souffrance en voyant manger.
Douleur dans le creux de l'estomac en se redressant.
Pression dans les tempes et au vertex.
10. Douleurs ostéocopes au-dessus des yeux.
Bâillement continuel, deux jours de suite.
Douleur dans l'abdomen, après dîner, qui paraît partir du creux de l'estomac, avec légères coliques.

Grande sensibilité et agacement des dents, surtout des incisives droites supérieures.

Démangeaisons dans l'oreille gauche et abondance de cérumen.

15. Douleur fouillante dans le poumon droit.

Expectoration de mucosités sanguinolentes.

Desquammation sur le dos de la main, qui s'étend jusqu'aux ongles, où la peau se détache et forme ce qu'on appelle vulgairement des envies.

Démangeaison au pubis.

Sortie de boutons et démangeaisons sur le dos, la poitrine et sur les bras.

20. Coliques le soir, avec incarcération de flatuosités, soulagées quand celles-ci sortent.

Maux de dents après le repas, avec grande sensibilité et saignement des gencives.

Douleurs dans les dents gâtées.

Maux de tête, comme par des bulles d'eau dans des parties limitées du front.

Sensation d'excoriation dans l'urèthre.

25. Légère douleur en urinant.

Écoulement par l'urèthre d'une eau mêlée de petits flocons muqueux.

Ardeur brûlante sur le dos de la main comme par un coup de soleil, et desquammation après quelques jours.

Sensibilité excessive des gencives et agacement des dents incisives.

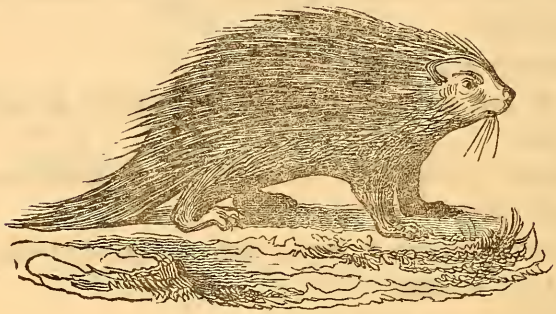
Rêves extrêmement plaisants. On est poursuivi par des crocodiles, et en éternuant on les met en fuite.

30. Aggravation des symptômes par le café; agacement et sensation de froid dans les dents incisives, qui descend par intervalles.

Carie d'une dent incisive.

SPIGGURUS MARTINI (*Nobis*).

Spig. Spiggurus spinosa (Fr. Cuv.). Hystrix subspinosus. Le Coui.



Ce petit animal est commun au Brésil où il se tient sur les arbres à l'aide de ses pattes de derrière; sa queue, qui est assez longue, lui sert pour descendre. Sa longueur est de trente-trois centimètres, depuis le museau jusqu'à l'origine de la queue; celle-ci a une longueur presque égale à celle du tronc. Toutes les parties supérieures du corps sont revêtues d'épines très-aiguës, variant de trente à trente-cinq millimètres de longueur, attachées à la peau par un pédicule très-mince. Celles de la tête, blanches à la base, noires au milieu et brunes jaunâtres au sommet; celles de la région dorsale sont d'un jaune-soufre à leur base. A la croupe et au tiers antérieur de la queue, elles sont noires à leur extrémité. Les épines sont très-serrées, mêlées à quelques poils longs et fins. Les membres inférieurs sont couverts d'un pelage grisâtre parsemé de petites épines; la queue est épineuse à sa partie supérieure, et couverte de poils durs et noirs, excepté à son extrémité où elle est nue.

On triture les épines prises sur un des flancs.

Expérimentateur : João Vincente Martins.

Premier jour.— A huit heures du matin, pris une dose de la troisième dynamisation.

1. Envie de vomir et nausées à la vue de tout aliment, immédiatement.

La nuit, sensation de sécheresse et de plénitude dans l'estomac.
Après le dîner, grande envie de dormir.
Dans la soirée, nulle disposition pour le travail.
5. *Deuxième jour.* — Réveil de bon matin.
Songes gais et tranquilles.
A cinq heures du matin, étant couché, sensation de plénitude dans l'abdomen.
Diarrhée.
Douleurs passagères aux doigts des pieds, à la tempe droite et à une dent canine droite.
10. Douleurs à l'extrémité inférieure du cubitus droit.
Douleur à l'apophyse zygomatique droite.
Douleur à la première dent incisive.
Saignement des gencives.
Douleur dans la moitié de la tête.
15. Bourdonnement dans les oreilles.
Fléchissement des genoux. Il en est de même des articulations tibio-tarsiennes.
Les douleurs de dents deviennent opiniâtres.
Après le dîner, toutes les douleurs se passèrent.
Frissonnement avec claquement de dents.
20. Toux avec douleur de poitrine.
Point sur le cœur du côté gauche, qui lui ôte la parole pendant deux minutes.
Douleur au bras droit, allant de la main jusqu'au coude, comme un cordon qui lui empêchait d'étendre le bras.
Amélioration en tournant le bras et en soulevant des poids, et enfin en agissant de diverses manières. Aggravation immédiate lorsque l'on cesse de se livrer à ces mouvements.
Après déjeuner, douleur térébrante pénétrant à travers les os de la tête.
25. Aggravation en se couchant et amélioration en marchant à l'air libre.
Douleurs d'estomac, comme s'il était serré avec un cordon.
Troisième jour.—Dormi tranquillement avec des songes gais. Il rêve le matin de beaucoup d'insectes, et d'un serpent qui fut très-difficile à tuer.

Sensation douloureuse à l'articulation de la mâchoire.

Sifflements et bourdonnements depuis l'oreille gauche jusqu'à la partie postérieure de la tête.

30. Picotements de longue durée à l'apophyse zygomatique.

Le matin grande disposition à écrire, disparaissant après le déjeuner.

De dix heures jusqu'à onze, grande pesanteur de tête.

Desquammation abondante dans les favoris et au menton.

Le sifflement des oreilles continue.

35. Le soir, en allant à cheval, douleur vive dans les muscles intercostaux.

De temps en temps, petits picotements au vertex, surtout à droite.

Douleur à l'extrémité inférieure des cubitus.

Il sent un étourdissement à la partie postérieure de la tête en écrivant.

Sensation d'un bruit dans les oreilles comme un ouragan dans le lointain.

40. Amertume dans la bouche jusqu'à la gorge, avec goût salé.

Nausées avec douleur pénétrante dans le dos, pendant un quart d'heure.

Quatrième jour. — Douleur de tête térébrante, pénétrant à travers les os.

Même toux que la veille.

Faiblesse générale.

45. Somnolence pendant tout le jour.

Élancement dans tout le côté gauche de la tête, à travers les os du crâne. Impossibilité de mouvoir la tête pendant trois minutes.

Etant assis et en se levant, douleur lancinante dans le gros orteil du pied droit, qui empêche de marcher, pendant deux minutes.

50. Avant dîner, gonflement douloureux du ventre.

Après avoir pris du thé, grande démangeaison au pubis.

Cinquième jour. — Grande envie de bâiller et salivation.

Les yeux se remplissent de larmes.

Il sent un point au flanc gauche, qui l'empêche de bâiller, pendant cinq minutes.

55. Élancement à l'épigastre, comme par des aiguilles, pendant six minutes.

Douleur au flanc gauche, au moment de bâiller.

Douleur vive, depuis l'oreille gauche jusqu'à la mâchoire, pendant deux minutes.

Constriction générale depuis le cou jusqu'au diaphragme, avec poids de la tête et alourdissement des bras.

60. Engourdissement et insensibilité pendant une demi-heure.

Douleur dans le flanc droit, comme si on y enfonçait un tampon, pendant deux minutes.

Grande douleur dans le canal de l'urèthre, après avoir uriné; aggravation de cette douleur, en se baissant pour ramasser quelque chose.

Douleur autour du nombril.

Le ventre continue à être enflé et douloureux jusqu'à l'aine gauche.

65. Somnolence.

Grand appétit.

Nausées après dîner.

Frissons de temps en temps.

Chaleur et engourdissement des pieds.

70. Songes gais, la nuit.

Sixième jour.— Démangeaison par tout le corps, et saignement après s'être gratté.

Douleur dans le bras droit comme si les os étaient brisés, avec impossibilité de rien saisir.

Surdité de l'oreille gauche, comme si elle était bouchée.

Caractère inconséquent et capricieux.

75. *Dixième jour.* — Les pellicules de la tête et des favoris se sont formées en moins grande abondance; elles étaient arrivées à un point de former une croûte si épaisse qu'il ne sentait plus ni le froid ni la chaleur, et que l'eau d'un bain ne lui fait aucune impression.

Disposition irritable, au point de se quereller pour la moindre chose.

Crevasses entre les doigts des pieds.
Grande douleur au rein gauche.
Constamment des sifflements dans les oreilles.
80. La parole est quelquefois embarrassée.
Il lui a paru des cheveux blancs.
Il lui tombe des cheveux.
Tout l'ennuie, il désire voyager.

JACARANDA CAROBA (*D. C.*).

Jac. Bignonia caroba (Well.). Carobe. Bignoniacées.

Arbre à bois blanc, dont la cime rameuse s'élève de sept à huit mètres. Feuilles pennées, tri ou quadrijuguées; composées de cinq à neuf folioles opposées, sessiles, glabres et ovales. Les fleurs sont grandes, violettes, portées sur des pédoncules renflés à leur extrémité, formant des panicules rameux terminaux. Calice tubuleux à cinq dents, corolle tubuleuse, légèrement velue extérieurement, un peu renflée à son sommet, où elle s'étale en un limbe à cinq divisions obtuses. Cinq étamines, dont une avorte; ovaire ovoïde surmonté d'un style simple terminé par un stygmate bilamellaire. Gousses linéaires aplaties. Le Carobe est très-commun au Brésil dans les jardins et les plantations; il fleurit en septembre.

On triture la fleur.

Plusieurs espèces de Caroba sont employées au Brésil pour le traitement des maladies syphilitiques. Nous avons choisi parmi elles le Jacaranda

caroba, qui nous a donné des résultats aussi complets que nous pouvions le désirer. C'est, à notre avis, un des plus importants spécifiques pour la guérison des chancres.

1. *Premier jour.* — Sensation d'un point dans le cœur. On sent battre le cœur lentement en appuyant sur la poitrine, neuf heures du soir.

Point et tiraillement à droite au-dessous de l'estomac, minuit.

Sécheresse et picotement général.

Deuxième jour. — Insomnie la nuit et somnolence le jour.

5. Sécheresse de la bouche, le matin au lit.

On ne sent plus battre le cœur, le matin au lit.

Le battement du cœur devient régulier en allant à l'air libre.

Point douloureux au cœur, presque constamment.

Pouls plein et très-lent, le matin au lit.

Fatigue en parlant.

10. Douleur tractive à droite, depuis l'aisselle jusqu'aux fausses côtes, neuf heures du matin.

Douleur sourde sous le sternum en levant la tête et en aspirant.

Il mange peu quoique ayant bon appétit, neuf heures du matin.

Faiblesse générale, le matin.

Faible douleur à l'articulation de la deuxième phalange des doigts de la main droite, neuf heures et demie du matin.

15. Faiblesse des jambes.

Douleur et meurtrissure dans le genou droit, en marchant; dure peu, dix heures du matin.

Sensation continuelle de meurtrissure dans les muscles et les os des jambes.

Faible douleur tractive depuis l'œil jusqu'à la mâchoire inférieure droite, puis frémissement de la peau au même endroit, onze heures du matin. Cette douleur se répète en devenant contusive.

Sensibilité de l'os malaire en y appuyant le doigt.

20. Sensation comme si la pointe du cœur était douloureuse du côté droit, midi.

Respiration précipitée, avec sensation de plénitude sous le ster-

num. (Ce symptôme s'est répété plusieurs fois dans le courant de la journée.)

Point douloureux sous les fausses côtes droites, midi.

Absence de selles.

Traction instantanée du fléchisseur commun des doigts, au poignet gauche, midi et demi.

25. Tiraillement depuis l'extrémité inférieure du cubitus jusque dans le petit doigt droit, une heure.

Fatigue des membres, et besoin de rester assis.

Faiblesse des jambes et de la région lombaire, deux heures.

Douleur légère au bas des côtes droites, deux heures et demie.

Douleur de plénitude à la tempe droite; se portant à la tempe gauche un instant après, et disparaissant en arrivant au côté gauche de la nuque, le soir à l'air libre.

30. Sensation de plénitude dans la tête, l'après-midi.

Douleur sourde entre le front et la tempe droite; elle disparaît en passant de l'autre côté, le soir.

Douleur d'excoriation au côté gauche de la langue.

Tiraillement depuis la mâchoire inférieure jusqu'au milieu du cou à droite, le soir.

Plénitude au creux de l'estomac, avec respiration faible, précipitée; quelquefois aspiration forte et prolongée, avec expiration forte et subite, l'après-midi.

35. Douleur lancinante dans la région du cœur.

Picotements prolongés, sous le sternum.

Point douloureux au côté gauche du nombril.

Sensation, en marchant, comme s'il y avait entre les fesses plusieurs épines obtuses, ou des brins de paille, et quelquefois de la mousse raide et sèche sur une place excoriée.

Démangeaison à l'anus, étant assis.

40. Douleur au coude gauche, pénétrant par élans dans presque toute l'étendue du cubitus, le soir.

Douleur obtuse dans le poignet droit, pénétrant jusqu'au milieu du cubitus; même sensation au bras gauche, mais plus faible.

Douleur de meurtrissure dans les os de l'avant-bras droit, et élancement, allant du poignet au cubitus, six heures du soir.

Douleur aiguë tractive et profonde sous la dernière côte gauche, six heures du soir.

Palpitation de cœur en montant et descendant les escaliers, avec douleur aiguë, comme si on le poussait avec le bout du doigt, neuf heures du soir.

45. *Troisième jour.* — Bouche pâteuse, six heures du matin.

On ne sent plus le battement du cœur sous le sein gauche; il paraît battre au creux de l'estomac, six heures du matin.

Le mouvement fait renaître le battement du cœur, il est lent et faible.

Bruissement dans l'oreille, comme par le battement des ailes d'un papillon, huit heures du matin.

Eternument et écoulement fluent par le nez, huit heures et demie du matin.

50. Démangeaison à la commissure gauche des lèvres, neuf heures du matin.

Douleur tractive fatigante dans les muscles antérieurs du cou, et jusque dans l'oreille droite, neuf heures et demie du matin.

Coliques; et flatuosités parcourant l'abdomen, suivies d'émission de vents sans odeur, neuf heures et demie du matin.

Point douloureux dans les téguments de l'abdomen, entre l'ombilic et le creux de l'estomac, un peu à droite, dix heures du matin.

Douleur obtuse au-dessus du poignet et dans le radius, dix heures et demie du matin.

55. Douleur sourde et comme crampoïde dans le coude droit, puis passant au coude gauche.

Douleur de meurtrissure au côté droit, dix heures trois quarts du matin.

Point douloureux au cœur; ce point passe à l'instant de l'autre côté, comme si on avait deux cœurs, onze heures du matin.

Large douleur pressive depuis la partie supérieure droite du front jusqu'à l'œil, midi.

Légère douleur à la tempe droite, comme plusieurs pointes obtuses appliquées simultanément. Douleur sourde dans l'orbite de l'œil droit.

60. Coryza, midi et demi.

Bouche sèche et pâteuse.

Sensation d'une griffe dans la peau, un peu à droite de l'ombilic, une heure du soir.

Absence de selles.

Élancement allant du coude jusqu'à la moitié du cubitus, puis jusqu'au poignet gauche, de neuf heures à trois heures du soir.

65. Obturation du nez, trois heures du soir.

Douleur pénétrante sur la carotide externe droite, trois heures et demie du soir.

Tiraillements verticaux au-dessus du creux de l'estomac, quatre heures du soir.

Quatrième jour. — Raideur des lombes et douleur de meurtrissure dans le ventre et les hypocondres; six heures du matin.

Selle molle et facile. (Avant l'expérience les selles étaient ordinairement dures et douloureuses.)

70. L'inflammation de l'anus a disparu.

Coryza, avec lourdeur et fatigue au vertex, au front et aux yeux, neuf heures du matin.

Coryza, avec douleur fouillante, lancinante dans le côté gauche du front, correspondant à la voûte palatine du même côté, midi.

Sécheresse des lèvres, de la bouche et de la langue.

Vive démangeaison entre l'annulaire et l'auriculaire de la main gauche, et tache rouge pruritante sur l'articulation de la deuxième phalange de l'annulaire.

75. Tache rouge, avec pellicule jaunâtre et démangeaison à la partie antérieure des poignets, midi et demi.

Chaleur à l'oreille gauche, avec douleur chaude creusante jusque dans la narine gauche, deux heures et demie du soir.

Sensation comme si l'oreille gauche était bouchée, trois heures du soir.

Douleur contusive à l'ongle d'un doigt de la main droite, trois heures et demie du soir.

Cinquième jour. — Le coryza a disparu.

80. *Sixième jour.*—Rêves d'objets qu'il défend avec courage contre des voleurs qui lui tendent mille piéges; de fruits inconnus qu'il désire goûter, puis qui s'évanouissent bientôt.

Douleur sourde à la partie externe de l'arcade sourcilière droite; se dissipe au grand air.

Douleur aiguë dans le testicule gauche, en marchant.

Grand appétit.

Douleur rhumastimale dans le genou droit. Cette douleur disparaît par le mouvement.

85. Léger pincement au bout du prépuce.

Douleur sourde dans la région temporale droite, dix heures du matin.

Du septième au treizième jour. — Légères douleurs dans le testicule gauche, en marchant, ou par la pression du vêtement.

Quatorzième jour. — Chaleur et enflure du scrotum, du côté de l'aine gauche, avec douleur au frottement et au toucher.

Faible suppuration entre le gland et le prépuce, à droite.

90. *Quinzième jour.*—Diminution du gonflement du scrotum, augmentation de la suppuration du gland.

Seizième jour. — Démangeaison au front, comme par des moustiques qui viendraient s'y poser.

Dix-huitième jour. — Le gonflement du scrotum a disparu, le testicule est moins douloureux. La suppuration s'étend à l'extérieur du prépuce, sans affecter le gland.

Gonflement de l'aine droite, qui est douloureuse au toucher.

Douleur comme d'une cheville qui serait placée perpendiculairement à droite du front.

95. Éternuments violents.

Rêve d'orage effrayant, écrasant et brûlant des palais, ou faisant crouler des montagnes gigantesques lançant des colonnes de vapeur.

Dix-neuvième jour. —Grande abondance d'eau coulant par le nez.

Goût fade ou acide des aliments, l'eau sucrée semble du vinaigre.

Vingt et unième jour. — Douleur pénétrante, comme s'emparant d'un petit faisceau de fibres du prépuce.

100. Picotement au prépuce.

Le prépuce suppure abondamment un liquide blanc jaunâtre, d'une odeur de pus ordinaire.

Chaleur et douleur de la verge, dont l'inflammation est augmentée par la chaleur du lit.

On ne peut plus retourner la peau du prépuce.

Malaise général, nausées, affaissement du corps.

105. Le gonflement du scrotum a complétement disparu.
Le testicule reste un peu enflé et douloureux.
(Guérison très-avancée de la végétation à l'anus ; cette végétation a considérablement diminué depuis huit jours.)
Rêve de combats, de morts; il ramasse de très-petites têtes à moitié calcinées par un brasier; ces têtes ouvraient les yeux et lui parlaient en se montrant très-irritées.
Vingt-deuxième jour. — La douleur et l'inflammation du prépuce diminuent.
110. Le testicule est de moins en moins douloureux.
Grande fatigue le soir, qui oblige à se mettre au lit.
La suppuration et l'inflammation du prépuce augmentent le soir, elles s'étendent à tout le prépuce.
Démangeaison au scrotum.
Vingt-troisième jour.— Douleur vive, avec élancements à l'anus, comme si on y enfonçait une grosse épine à trois ou quatre fois.
115. Accablement; un exercice léger le fatigue et le force à se coucher.
Fatigue des genoux.
Suppuration jaune verdâtre au prépuce.
Vingt-quatrième jour. — Le prépuce suppure abondamment un liquide jaune verdâtre.
La membrane interne du prépuce est enflammée.
120. *Vingt-cinquième jour.* — Prurit à l'anus, le matin.
L'inflammation du prépuce a diminué à droite, elle se porte à gauche.
Démangeaison et picotement au bord du prépuce.
Émission d'urine claire, quatre à cinq fois par jour.
Vingt-sixième jour.—L'inflammation a disparu de l'intérieur du prépuce, pour se porter à son bord qui a beaucoup enflé pendant la nuit ; il est excorié et saigne à plusieurs endroits.
125. Le contact de l'urine fait éprouver des douleurs de déchirement. Ces douleurs affectent tout l'organisme et laissent un grand malaise après leur apparition.
Le système nerveux, la tête et le cou en sont douloureusement affectés.
L'orifice du canal de l'uréthre présente deux petites lèvres enflammées à l'intérieur. Le toucher y fait naître une faible démangeaison qui s'étend jusqu'à la moitié de la verge.
130. *Vingt-septième jour.*—Froid intérieur, comme si le sang s'était

glacé dans les veines, en allant à l'air libre ; dure un quart d'heure.

Érections rendues douloureuses par le gonflement du prépuce qui a persisté.

Suppression totale de l'appétit vénérien, avec flaccidité de la verge.

Vingt-huitième jour. — Sommeil profond.

L'inflammation et la suppuration du gland diminuent beaucoup le matin.

135. *Vingt-neuvième jour.*—On peut marcher longtemps sans fatigue.

Deuxième expérience.

Premier jour.—Sensation de constriction à la gorge, jusqu'au soir.

Douleur rhumatismale dans l'omoplate gauche.

Deuxième jour. — Continuation de la douleur dans l'omoplate jusqu'au soir.

Troisième jour. — Sommeil très-agité ; rêves effrayants.

140. Sourdes douleurs dans la tête, pendant tout le jour.

Quatrième jour. — Apparition au gland d'un bouton de la grosseur d'un demi-grain de blé, ne causant d'autre douleur qu'un simple prurit.

Cinquième jour.—Sommeil très-agité , et rêves très-excentriques.

Le bouton du gland s'est mis en suppuration sans douleur, mais avec prurit; il a l'aspect d'un chancre.

Pesanteur de la tête, qui est douloureuse tout le jour.

145. *Sixième jour.* — Très-grande agitation la nuit; le sommeil est souvent interrompu, avec excessive difficulté de se rendormir.

Le bouton chancreux du gland s'est séché naturellement; il reste un point rouge à sa place qui n'est pas douloureuse.

Grande sécheresse de la gorge.

Septième jour. — On éprouve toujours une très-grande agitation la nuit, le sommeil est inquiet et non réparateur.

Huitième jour. — Douleur rhumastimale dans le mollet droit.

Grande agitation nocturne.

150. *Neuvième jour.* — Sommeil plus tranquille.

La douleur dans le mollet est persistante, intense, et assez forte pour empêcher la marche.

Dixième jour. — Mal de gorge, avec constriction du pharynx et déglutition difficile.

La douleur du mollet s'est transportée dans l'omoplate, depuis les dernières côtes jusqu'au cou.

Le cou est douloureux, au point de ne pouvoir que très-difficilement et avec douleur incliner la tête à droite.

155. *Onzième jour.* — Même douleur dans l'omoplate et le cou.

Continuation de la constriction de la gorge.

Douzième jour. — Mêmes symptômes que le onzième jour, mais un peu moins intenses.

Insomnie la nuit et sommeil le jour.

Douleur dans la nuque.

160. Douleur sous le sternum.

Lassitude et abattement.

Pollutions nocturnes toutes les nuits.

Ardeur à l'anus.

Picotements autour de l'anus.

165. Fièvre.

Abattement au point de ne pouvoir parler.

Toux sèche.

Toux avec expectoration blanche et aqueuse.

Ulcères aux jambes.

170. Douleurs articulaires.

Inflammation des yeux.

Douleur dans la jambe droite.

Mauvais goût dans la bouche, le matin.

Maux de tête pendant le jour.

175. Catarrhe.

Pression au creux de l'estomac.

Nausées en mangeant.

Douleur dans le dos et la poitrine.

Douleur aiguë à l'hypogastre par la pression.

180. Réveil en sursaut avec effroi, deux fois dans la nuit.

Songé et parlé haut la nuit.

Douleur dans le bras gauche, le matin.

Rougeur au bras gauche.

Point douloureux sous les côtes droites en respirant, pendant une demi-heure.

TRADESCANTIA DIURETICA (*Mart.*).

Trad. Tradescantia commelina (Well.). Commelinæ. Trapoeraba. Trapoerava.

Plante herbacée, assez commune au Brésil. Ses tiges rameuses et cylindriques sont dressées ou un peu couchées; les feuilles sont alternes, vaginales, un peu lancéolées, et forment à l'extrémité des rameaux des espèces de touffes d'où naissent de longs pédoncules portant chacun de quatre à six fleurs; périanthe double triphylle; l'externe à divisions aiguës herbacées, l'interne pétaloïde et de couleur bleue. Six étamines fertiles; un ovaire libre triloculaire, surmonté d'un style simple.

On emploie les feuilles.

1. *Premier jour.* — Douleur du côté gauche de la poitrine.
La respiration est gênée comme par un rhume.
Deuxième jour. — Urines jaunâtres, abondantes, laissant au fond du vase un sédiment cendré très-abondant.
Odeur aigre des urines.
5. Inflammation du scrotum qui est douloureux et très-rouge.
Vertige.
Respiration difficile, soupirs comme si l'on manquait d'air.

Ces symptômes se continuent depuis le troisième jusqu'au quinzième jour.

La respiration est très-pénible.

L'inflammation du scrotum a diminué depuis le douzième jour.

10. Ecoulement blanchâtre par l'urèthre.

Douleur en urinant.

Jet mince de l'urine.

Diarrhée.

Les testicules rentrent par l'anneau inguinal.

MURURE LEITE.

Mur. L. Résine employée dans les Amazones comme antisyphilitique.

1. Ecoulement blennorrhéique.
Ulcères aux jambes.
Urine jaune et putride.
Sensation d'éclatement au tibia.
5. Salivation abondante.
Petit bouton non douloureux et qui plus tard s'ouvre et suppure avec cuisson.
Tache sur le cou-de-pied. Cette tache est douloureuse au centre et insensible à la circonférence.
Engourdissement du bras gauche.
Engourdissement des membres.
10. Douleur sciatique.
Enflure du visage comme dans l'éléphantiasis des Grecs.
Douleur dans une ancienne cicatrice au côté gauche de la langue.
Froid aux mains.
Pesanteur de la tête.
15. Douleurs de tête qui se reproduisent le troisième et le quatrième jour.
Douleur dans l'oreille gauche, le premier jour.
Selles plus faciles.
Ardeur dans les yeux.
Yeux enflammés.
20. Somnolence de jour et de nuit.
Agitation continuelle pendant le sommeil.
Exaltation des idées.
Dégoût des aliments, manque d'appétit.
Douleur sur l'épaule gauche qui empêche la respiration en marchant.
25. Éruption pustuleuse sur la verge.
Éruption aux jambes.
Douleurs de dents pendant quatre jours.
Éruption de boutons à l'occiput, le quatorzième jour.

Vomissements, le seizième jour.

30. Besoin pressant d'aller à la selle, et évacuation de selles molles.

Peu d'appétit.

Forte douleur aux cuisses.

Picotements à la langue.

Tête lourde.

CANNABIS INDICA.

Cann. ind. Urticées. Haschich. Pango.

Plante enivrante, herbacée, dont la tige droite est marquée de sillons dans toute sa longueur ; à feuilles alternes, palmées, composées de cinq folioles presque linéaires, dentées en scie, portées sur un pétiole grêle. Fleurs dioïques à périanthe monophylle verdâtre, en groupes de deux à dix, placés à la base des feuilles, et formant un épi terminal. Fleurs mâles à cinq divisions réfléchies, cinq étamines à anthères presque vésiculaires, pendantes ; fleurs femelles à périanthe entier fendu d'un seul côté. Fruit monosperme ovoïde. La culture du haschich est sévèrement interdite au Brésil à la race nègre, qui l'y a importé, et le connaît sous le nom de Pango. On ne se le procure donc qu'avec quelque difficulté.

On triture les feuilles.

L'usage du haschich, si répandu en Afrique, et parmi les nègres importés au Brésil, devra donner lieu à nos zélés confrères de re-

cueillir les nombreux symptômes que cette substance narcotique développe chez ceux qui en font usage. Nous ne croyons pas aller trop loin en avançant que le Cannabis indica prendrait autant d'importance que l'Opium et la Belladone, si on l'expérimentait avec autant de soin que ces deux substances l'ont été. Nous commençons par apporter un bien faible tribut à cette importante pathogénésie, mais notre intention principale, en publiant ces quelques symptômes arrachés à une vie aussi active que la nôtre, a été surtout d'attirer l'attention des homéopathistes sur ce sujet si important et si profondément négligé jusqu'ici.

1. *Premier jour.* — Douleur de fatigue au pli du bras droit, à sept heures du matin.
Douleur légère au creux de l'estomac.
Cette douleur est suivie d'une sensation de picotement très-prononcé.
Ces douleurs cessent après le repas.
5. Peu d'appétit.
Céphalalgie qui occupe l'occiput et les tempes.
Étourdissements en se baissant et par la marche.
Clignotement des yeux.
Frissons.
10. Pâleur du visage.
Vertiges avec renversement de la tête en arrière.
Yeux hagards.
Deuxième jour. — Étourdissements comme dans l'ivresse.
Froid et frissons avec chaleur du corps.
15. Yeux abattus, pesanteur de la tête.
Manque d'appétit.
Douleurs dans les articulations.
Amertume de la bouche.
Langue chargée d'un enduit blanc.
20. Urines épaisses rougeâtres.
Grande envie de dormir, même le jour.
Contraction des paupières.
Grands maux de tête, surtout au vertex, avec battements.
Rêves vifs et animés, quelquefois extatiques.
25. Faim violente pendant plusieurs jours.

PETIVERIA TETRANDRA (*Gom.*).

Pet. Mappa graveolens (Well.). Phytaolceæ. Pipi. Erva de Pipi. Raiz de Guiné.

Sous-arbrisseau commun dans les champs de Rio-Janeiro, où il fleurit toute l'année. Ses rameaux dressés, un peu sarmenteux, légèrement pubescents à leur extrémité, portent des feuilles alternes entières, lisses, un peu ondulées. Les fleurs sont petites, semées sur de longs épis axillaires ou terminaux; leur périanthe est persistant, herbacé, à quatre divisions linéaires. Quatre étamines alternes aux divisions du périanthe et le dépassant un peu. Un seul ovaire, surmonté d'un style divisé en dix stygmates réfléchis. Capsule aplatie, contenant une seule graine. Les racines sont rameuses et très-fibreuses; elles exhalent une forte odeur alliacée.

On triture la racine fraîche.

Expérimentateur : Dr MANOEL DUARTE MOREIRA.

1. I. Gaieté et disposition à chanter.
J Sommeil régulier et même profond, plus prolongé que d'ordinaire, pendant les trois premiers jours.
Sommeil durant toute la journée, avec bâillements fréquents, sans envie de se coucher.
Songes insignifiants ou désagréables, dont le souvenir se perd presque entièrement au réveil.
5. Sommeil prolongé le matin, le premier jour.
Mal de tête en se réveillant.
Sommeil et bâillements après déjeuner, le premier jour.
Somnolence après dîner, mais sans dormir complètement, le deuxième jour.
V. Frissons par tout le corps, sueur; les cheveux se hérissent sur la tête, le deuxième jour, à neuf heures du matin.
10. T. Pesanteur de la tête au réveil, huit heures après avoir pris le médicament.
Poids au vertex, qui paraît presser le cerveau, avec pesanteur des paupières et difficulté de les ouvrir, sans sommeil.
Douleur profonde et sourde dans la partie supérieure du cerveau, aggravée par le toucher, par la parole et par la position assise; soulagée par la marche ou tout autre mouvement, le premier jour.
Même symptôme le second jour, mais un peu moins violent.
Sensation de plénitude dans la tête, le deuxième jour.
15. Sensation de plénitude dans la tête, comme si elle allait éclater, surtout après midi, le troisième jour.
Sensation comme si on jetait de l'eau chaude sur le cuir chevelu, pénétrant jusqu'au cerveau, le deuxième jour.
Disparition des maux de tête, qui deviennent légers et variables, le troisième jour.
Y. Vue plus faible et plus trouble que d'ordinaire.
Ardeur douloureuse au bord des paupières, aggravée en fermant les yeux.
20. Vue trouble après dîner, le deuxième jour.
E. L'haleine est de mauvaise odeur.

Sensation dans la gorge, comme si l'on avait mangé quelque chose d'astringent.

Sensation dans la bouche et dans la gorge, comme si l'on avait mangé un fruit âcre et résineux, le deuxième jour, au matin.

A. Douleur sourde dans les intestins et dans l'hypogastre, le deuxième jour.

25. Constipation, pendant trois jours.

U. Urines abondantes, le matin.

Urines claires, aqueuses, sans odeur ni dépôt, le troisième jour.

R. Élancements violents sous le sein droit, se répétant à chaque inspiration.

En baissant la tête, douleur légère au sternum.

30. La voix devient rauque à force de tousser.

X. Lassitude et engourdissement du bras gauche, avec douleur dans l'articulation huméro-cubitale, le premier jour.

Engourdissement de l'extrémité des doigts, surtout du doigt annulaire.

Z. Sensation d'une morsure de fourmi au milieu de la fesse droite; démangeaison et chaleur après avoir gratté.

Crampe dans les mollets pendant la nuit, le deuxième jour.

Deuxième expérimentateur : Mlle NORMA,

Vingt et un ans, tempérament sanguin, bonne constitution, visage pâle, caractère mélancolique, cheveux châtains.

35. I. Elle est portée à rire et à plaisanter, le premier jour.

Tristesse et envie de pleurer; peu de temps après, pleurs involontaires, le sixième jour, le matin.

J. Sommeil régulier, prolongé, profond, les trois premiers jours.

Sommeil tout le jour, avec bâillements fréquents, sans envie de se coucher.

Songes de querelles, dont le souvenir se perd au réveil.

40. Sommeil, le matin, plus prolongé que d'ordinaire, le premier jour.

Mal de tête au réveil.

Somnolence après le déjeuner, avec bâillements, le premier jour.

Somnolence après dîner, le deuxième jour.

Songes tristes de personnes malades dans sa famille, cinquième jour.

45. Sueur froide, abondante, et froid général du corps, avec frissonnements après le premier sommeil, le sixième jour.

V. Frisson dans tout le corps en se couchant.

Chaleur fébrile, visage pâle et mains froides, le soir du sixième jour.

Q. Deux petites taches jaune foncé au cou.

T. Mal de tête, avec le pouls petit et faible; chaleur à la face, surtout à la joue droite, sentie profondément pendant que la peau paraît fraîche, le premier jour.

50. Poids douloureux au front, aggravé en ouvrant les yeux, avec chaleur extérieure de la tête, le premier jour, à deux heures après midi.

Sensation de coups de couteau dans la tempe droite, le premier jour, à trois heures du soir.

Douleur sourde et battements dans la tempe gauche, le troisième jour.

Douleur pressive dans les tempes.

Douleur dans le front, avec sentiment de compression du cerveau, aggravée par la marche.

55. **Y**. Yeux demi-fermés, gonflés extérieurement, entourés d'un cercle bleuâtre, surtout du côté du nez, pendant trois jours.

Pesanteur sur les paupières, qui oblige à fermer les yeux; dans cet état, elle aperçoit des figures variées, sixième jour.

N. Les veines du nez sont gonflées et bleuâtres. (*Voy.* Yeux.)

O. Rougeur et chaleur de l'oreille gauche, pendant quelques minutes, le troisième jour.

E. Douleur de l'estomac avec sensation de froid intérieur.

60. Douleur aiguë et fixe dans tout l'estomac, en se levant.

R. Suffocation avec les pieds froids, ce qui l'oblige à rester couchée, le soir du sixième jour.

X. **Z**. Douleurs dans les muscles de la partie supérieure et interne du coude, semblables à des morsures de fourmis.

Douleur contusive dans les bras et les jambes.

Lourdeur et lassitude des membres, le matin du sixième jour.

65. Engourdissement des jambes, avec répugnance au mouvement.

Douleurs contusives dans les bras et dans les jambes, le sixième jour.

Pieds froids, le matin, au lit.

Troisième expérimentateur : Mlle SILVIA,

Vingt ans, tempérament sanguin, bonne constitution, caractère gai.

I. Disposition à chanter.

J. Sommeil régulier et profond, plus prolongé que d'ordinaire, pendant les trois premiers jours.

70. Sommeil tout le jour, avec bâillements fréquents, sans envie de se coucher.

Rêve désagréable, dont le souvenir se perd au réveil.

Réveil à quatre heures du matin ; elle s'endort de nouveau un quart d'heure après.

Sommeil léger et interrompu après déjeuner, le premier jour, à neuf heures du matin.

Sommeil profond à dix heures, le même jour.

Sommeil profond, le deuxième jour.

75. Abattement général, avec disposition à se coucher, et cependant sans sommeil, le troisième jour, à neuf heures du matin.

Songes tristes, dont on perd le souvenir.

Insomnie au lit.

Sueur abondante et froide après le premier sommeil.

Q. Sensation de piqûres d'aiguilles sur l'épaule droite, suivie d'une rougeur inflammatoire pendant un quart d'heure.

80. Elancements par tout le corps, comme par des pointes d'aiguilles ; ensuite démangeaison depuis le coude jusqu'aux mains, et petites taches violacées sur la peau, au bras, au dos et sur les pieds, le deuxième jour.

Douleur à la partie externe du bras gauche, avec une tache rouge, large et enflammée comme un érysipèle.

Chaleur à la superficie du corps, comme si on était à la chaleur du soleil, tandis que les pieds sont froids.

T. Douleur au vertex comme si on y avait reçu un coup, douleur sourde au sommet de la tête à gauche, plus forte en tournant

la tête ou en marchant, le deuxième jour, à onze heures du matin.

Douleur engourdissante et profonde qui paraît presser les deux tempes, et douleur sourde au vertex, le deuxième jour.

85 Au moment de se coucher, sensation dans la tête comme d'une explosion bruyante dont le bruit s'échapperait par les oreilles, troisième jour.

Douleur profonde, tantôt dans le front, tantôt dans la nuque.

Répugnance au mouvement, envie de rester tranquille.

Engourdissement paralytique du bras et des jambes, le matin du cinquième jour.

Grande pesanteur dans différentes parties du front en baissant la tête, le sixième jour, à midi.

90. **Y**. Pesanteur des yeux et abattement comme par somnolence, sans que cependant en réalité on ait envie de dormir.

Grande sensibilité à la lumière du jour.

Rougeur de la conjonctive, surtout près de l'angle interne de l'œil gauche.

Inflammation rapide de l'œil gauche pendant le dîner, au point de quitter la table; l'ophthalmie se développe pendant trois jours.

La lumière de la bougie paraît jaune et entourée d'une auréole jaune.

95. **N**. Rougeur de l'aile du nez et de la joue gauche, le troisième jour.

Eternuments fréquents après midi, le cinquième jour.

F. Rougeur à la joue gauche.

E. Elancements aigus à l'épigastre du dedans en dehors, le soir du cinquième jour.

Elancements dans l'estomac après avoir dîné, le septième jour.

100. Douleur à la gorge, avec difficulté d'avaler sa salive.

R. Rhume du troisième au cinquième jour.

L. Brisure dans le rachis en se couchant, comme si elle avait levé un poids considérable, le premier et le deuxième jour, le soir; la douleur est aggravée en se redressant ou s'inclinant en arrière, et disparaît quand on se penche en avant.

xz. Engourdissement dans le trajet du nerf cubital au poignet, avec sensibilité au toucher, le deuxième jour, le soir.

Elancements par tout le corps, comme des piqûres de fourmis, suivis de prurit à la partie postérieure de l'avant-bras, le matin du deuxième jour.

105. Rougeur et inflammation intense à la partie externe de l'avant-bras gauche, le deuxième jour, à onze heures du matin.

Douleur ardente à l'os radial gauche, avec sensation de contusion au toucher, le troisième jour.

Forte démangeaison dans l'éminence hypothénar de la main gauche, suivie d'un gonflement inflammatoire, le soir du troisième jour.

Fatigue des bras et des jambes et engourdissement comme après une longue marche, le matin du quatrième jour.

Engourdissement douloureux à la partie externe des bras et des jambes.

110. Sensation de froid dans l'intérieur des os, le quatrième jour, à midi.

Engourdissement des bras et des jambes, avec douleur profonde tantôt dans le front, tantôt dans la nuque, avec répugnance au mouvement, le matin du cinquième jour.

Froid excessif qui pénètre jusqu'aux os, aux mains et aux pieds, le septième jour.

Engourdissement subit des genoux, avec douleur sourde dans le tibia, le premier jour, à midi.

Douleur aiguë et lancinante dans la partie du métatarse qui correspond au petit orteil gauche.

115. Douleur comme une piqûre d'aiguille au cinquième orteil du pied gauche, le huitième jour, dans la matinée; peu d'instants après le même orteil paraît se retourner en dessous.

Quatrième expérimentateur : Mlle Célia,

Dix-sept ans, tempérament sanguin, bonne constitution, visage pâle, caractère gai, cheveux châtains.

1. Idées fugitives et confuses.

Manque de mémoire.

On a des souvenirs fugitifs qui vous échappent à l'improviste.

Tristesse jusqu'à pleurer, avec mal de tête, le deuxième jour.

120. J. Sommeil profond commençant de bonne heure et finissant plus tard que d'ordinaire, pendant trois jours.

Sommeil tout le jour avec bâillements fréquents, sans envie de se coucher.

Songes désagréables dont on perd le souvenir en se réveillant.

Sommeil tranquille malgré des songes inquiétants que l'on oublie au réveil, le deuxième jour.

Abattement comme par somnolence sans avoir cependant envie de dormir.

125. Songes de morts avec réveil en sursaut et sueur froide par tout le corps.

T. Sensation comme si on appuyait le doigt sur la tempe droite, avec grande sensibilité au toucher, le deuxième jour, à midi.

Douleur lancinante dans la tempe droite, qui passe tout à coup à la gauche et de là au vertex où se manifeste une sensation de brûlure, le deuxième jour.

Douleur et chaleur au front avec pression sur les yeux, le deuxième jour, à trois heures du soir.

Douleur sourde à la racine du nez, le soir.

130. Engourdissement et sensation de compression comme si la tête était serrée avec un linge chaud.

Abattement général comme par somnolence.

La voix paraît venir de loin.

Le corps paraît insensible en étant couchée et elle se trouve comme dans un état d'évanouissement.

En marchant il semble qu'elle ne touche pas le sol et qu'elle va tomber.

135. Douleurs des yeux, comme si le globe était chassé des orbites par un corps étranger.

Sensation d'eau chaude dans la tête.

Tristesse et pleurs; dans son affliction, elle reste assise, immobile, sans parler. (Tous ces symptômes de la tête se sont présentés en moins d'une heure, le deuxième jour, peu après midi.)

V. Mal de tête avec pesanteur sur les yeux, le deuxième jour.

Sensation de morsures de fourmis sous la paupière inférieure gauche.

140. **N.** Nez légèrement enflammé et brillant.

Douleur sourde sur la racine du nez, le soir du premier jour.

Douleur à l'aile gauche du nez, qui se propage du côté opposé ; ensuite engorgement sur le dos du nez, le deuxième jour, à midi.

F. Sensation de chaleur au visage, quoique la peau soit froide.

Sensation comme si l'on avait enfoncé une aiguille dans la lèvre supérieure de dedans en dehors, le onzième jour, en se levant le matin.

145. **D.** Maux de dents.

E. Bouche sèche.

Langue brûlante comme si on avait bu de l'eau trop chaude, le deuxième jour, en se levant.

En se couchant, afflux de salive aqueuse et froide, déposant une espèce de sédiment comme de la cendre et des granulations blanchâtres qui ont le goût et l'odeur de la bile, mais ne sont pas amères.

A. Douleur aiguë et lancinante qui traverse la rate de bas en haut, le deuxième jour.

150. Légère colique dans le côlon descendant.

Depuis onze heures du matin jusqu'au soir elle urine de cinq en cinq minutes, avec chaleur dans l'urèthre, le deuxième jour.

Elle urine trois à quatre fois par heure sans douleur, le troisième jour.

Urine décolorée les jours suivants.

R. Resserrement et battement à la région du cœur, le soir du quatrième jour.

155. Douleur profonde et sourde dans la poitrine sous le sternum.

L. Douleur sourde dans la région cervicale postérieure en remuant le cou, le deuxième jour, à midi.

X. Dans l'articulation du poignet droit, douleur interne, aiguë et qui paraît plus forte à l'extérieur.

La même douleur se reproduit au poignet gauche, avec moins d'intensité.

Douleur dans l'articulation huméro-cubitale, s'étendant jusqu'au poignet.

160. Engourdissement à la partie postérieure et interne de l'avant-bras.

Douleur aiguë et sensation d'âpreté douloureuse à l'avant-bras, le soir du premier jour.

Douleur dans la main droite, convergeant de la circonférence au centre.

Douleur subite au petit doigt de la main gauche, parcourant toute la longueur de l'avant-bras, se fixant à l'articulation huméro-cubitale et croissant graduellement avec sensation de constriction, le matin du deuxième jour.

Élancements et prurit à la partie interne et supérieure de l'avant-bras, le deuxième jour au matin.

165. Douleurs dans les derniers doigts de la main droite comme s'ils étaient frappés par un maillet, le deuxième jour, à midi.

Sueur dans la paume des mains, le soir du deuxième jour.

En se baissant, sensation de torsion à l'articulation scapulo-humérale, le troisième jour.

Sensation de paralysie dans les avant-bras et dans les articulations des phalanges, les doigts paraissant engourdis, le soir du troisième jour.

Ardeur comme de brûlure légère à la peau des bras, après y avoir passé la main.

170. Légère douleur crampoïde dans les tendons de la paume des mains et dans la partie antérieure du poignet.

Même douleur dans les tendons des doigts annulaires, sixième jour.

Nouvelle douleur crampoïde dans les mains, neuvième jour.

Crampe dans le doigt auriculaire droit, le dixième jour.

Légères crampes dans les mains, douzième jour.

175. **z**. Engourdissement depuis le genou jusqu'à la plante des pieds, où il se fixe, le premier jour, à midi.

Faiblesse et engourdissement des jambes, surtout en se levant, le premier jour, après midi.

Faiblesse dans les jambes et les genoux en se baissant.

Faiblesse des jambes, à tel point que les genoux plient, le deuxième jour, après midi.

Douleur à la partie antérieure du tibia, comme si elle y avait reçu un coup.

180. Douleur contusive au mollet, aggravée par le contact.

Émoussement des sensations en étant couchée, comme si le corps était engourdi.

Cinquième expérimentateur : Mlle NINA,

Quatorze ans, tempérament sanguin, caractère gai, visage coloré, cheveux châtains.

I. La moindre chose provoque chez elle une gaieté excessive; elle a envie de chanter.

J. Sommeil régulier et généralement plus prolongé que d'ordinaire, pendant trois jours.

Sommeil tout le jour avec bâillements fréquents, sans envie de se coucher.

185. Songes dont on perd complétement le souvenir.

Y. Larmoiement avec sensation de sable dans les yeux.

U. Urines plus abondantes et plus claires.

X. Engourdissement du bras droit.

Sixième expérimentateur : M. CYPRIEN HUET.

Cinquante et un ans, tempérament sanguin, constitution robuste, caractère grave, conjonctives injectées, vue faible, rougeur du bord des paupières.

I. Gaieté excessive.

190. Il rit et chante toute la journée.

J. Sommeil profond, commençant plus tôt et finissant plus tard que d'ordinaire, pendant quatre jours.

Songes matamores, de violentes querelles, le deuxième jour.

Q. Taches violacées, allongées horizontalement, à l'hypocondre droit.

T. Douleur sourde sur un point de cuir chevelu et pression sur l'occiput du côté droit.

195. Douleur térébrante au sommet du front, le deuxième jour.

Douleur contusive dans les arcades zygomatiques.

Elancements violents à la partie supérieure du front et dans l'in-

térieur de la tête du côté gauche pendant une minute, le deuxième jour, à midi.

Douleur dans la partie supérieure du pariétal gauche, comme si le crâne s'entr'ouvrait.

Y. Douleurs térébrantes dans la paupière supérieure du côté droit, le premier jour.

200. Douleur sourde comme s'il avait reçu un coup de poing sur l'œil droit, soulagée par la pression, le deuxième jour, à midi.

N. Douleur légère dans l'intérieur du nez.

Démangeaison vive et subite sur le dos du nez.

O. Accès de surdité dans l'oreille droite comme si elle était bouchée.

F. Douleurs contusives dans la partie extérieure des orbites.

205. Sensation d'une pustule de la grosseur d'un pois sur la joue, avec tension de la peau, pendant quelques secondes.

Forte démangeaison à la même place.

E. Sensation dans la gorge comme si on avait avalé une chose astringente.

A. Borborygmes étant couché, le matin du deuxième jour.

Élancement dans les hypocondres.

210. Diarrhée muqueuse, de couleur foncée, mêlée de matières fécales en fragments durs et détachés, le troisième jour.

U. Urines claires et abondantes, le deuxième et le troisième jour.

XZ. Chaleur sèche dans la paume des mains pendant plusieurs jours.

Sensation de contusion dans les muscles de l'avant-bras droit, à la partie interne entre le radius et le cubitus, le matin du premier jour.

Douleur crampoïde dans les muscles de la main droite, principalement au pouce, le premier jour, le matin.

215. Douleur sourde et engourdissement comme lorsqu'il arrive de toucher le nerf brachial à son passage sur le condyle interne de l'humérus, aggravés au toucher, le premier jour, à midi.

Violente douleur crampoïde au muscle de la paume de la main droite, pendant cinq minutes.

Douleur crampoïde du petit doigt de la main gauche.

Engourdissement des doigts de la main droite pendant plusieurs heures, premier jour, après midi.

Élancement et chaleur à l'extrémité du pouce droit, comme s'il y avait un panaris, qui s'étend jusqu'à l'articulation de la première phalange.

220. Poids et engourdissement des extrémités, le soir du premier jour.

Douleur contusive à l'avant-bras.

Prurit aux deux derniers doigts.

Engourdissement qui se répète à trois reprises différentes dans les membres supérieurs et inférieurs après s'être levé, le deuxième jour.

Prurit dans la paume de la main gauche.

225. Douleur dans la partie moyenne extérieure de l'avant-bras droit, comme si on y enfonçait des épines.

Sensation de même nature, mais moins prononcée, au bras gauche.

En sortant du lit le matin, engourdissement et prurit au pied droit, le premier jour.

Douleur sourde dans l'articulation du genou et au jarret, surtout le premier jour.

Engourdissement et prurit léger dans la jambe droite jusqu'au pied, le deuxième jour, à midi.

230. Petites douleurs aiguës et circonscrites dans les aines, se montrant à intervalles répétés.

Chaleur dans les reins, le deuxième jour.

Chaleur sèche par tout le corps, surtout dans la paume des mains.

Accès de faiblesse générale, tous les jours après s'être levé.

CONVOLVULUS DUARTINUS (*Nobis*).

Convol. duart. Calonyction speciosum (D. C.). Ipomea bona nox (Linn.). Convolvulus pulcherrimus (Well.). Convolvulacées. Herva trombetta.

Plante volubile, cultivée dans les jardins de Rio-Janeiro. Feuilles grandes, entières, très-cordiformes, alternes, portées sur de longs pétioles, naissant ordinairement à l'aisselle des rameaux florifères. Calice à cinq folioles inégales, les trois externes aiguës, les deux internes ovales foliacées; corolle blanche, très-grande, dont le tube, long de dix à douze centimètres, s'étale en un large limbe circulaire. Les étamines, au nombre de cinq, sont adhérentes par leurs filets au tube de la corolle, qu'elles dépassent beaucoup. Anthères linéaires acuminées. L'ovaire est entouré à sa base par un disque glanduleux; le style est très-long, filiforme, terminé par un stygmate velu, bilobé; fruit à test coriace. Les fleurs sont au nombre de deux à trois sur les pédoncules florifères; elles simulent la forme d'une trompette dont le nom leur a éte donné par les Brésiliens. Fleurit en juin et juillet. On prépare la fleur.

Expérimentateur : Dr Manoel Duarte Moreira.

1. Q. Ardeur et chaleur à la peau en général, avec picotements comm des morsures de fourmis.

Sueur abondante au lit, plusieurs nuits de suite.

Tache rouge sur la joue droite en se levant, qui disparaît dans le courant de la journée.

Frissons qui se manifestent à plusieurs intervalles dans le courant du jour.

5. Petite tache rouge au côté droit du cou.

J. F. Somnolence le soir, chez trois expérimentateurs.

Abattement, chez deux expérimentateurs.

Somnolence pendant le jour, chez deux expérimentateurs.

Rêves de querelles.

10. Rêvasseries pendant le jour.

Rêves de morts et de chute des dents incisives.

Rêve que l'on vole le long d'une rue illuminée; apparition d'un spectre; réveil en sursaut.

Langueur.

Défaillance morale, chez deux expérimentateurs.

15. Hypocondrie.

Langueur d'esprit.

Découragement.

T. Douleur dans la région temporale gauche, qui correspond à l'œil.

Douleur à la joue droite.

20. Douleur à la région frontale.

Étourdissement, chez trois expérimentateurs.

Douleur générale à la tête, principalement sur la ligne médiane.

Douleur à la région frontale avec ardeur à la racine du nez, chez trois expérimentateurs.

Deux petites taches au front, qui disparaissent au bout de quelques minutes.

25. Douleur dans toute la tête, depuis le matin jusqu'à cinq heures du soir.

Douleur aiguë le matin sur la région temporale gauche, deux jours de suite, chez deux expérimentateurs.

Douleur de tête tantôt au vertex, tantôt à l'occiput.

Douleur aux tempes.

Violente douleur au vertex, le soir.

30. Pression à la région frontale.

Mal de tête du côté gauche.

Pesanteur et étourdissement dans la région frontale, deux jours de suite.
Ardeur brûlante à la région frontale, dissipée après un bain froid.
Douleur violente au vertex, le matin.
35. Vertiges avec défaillance.
Légère douleur de tête sur le vertex.
V. Inflammation de l'œil gauche.
F. Rougeur foncée de la face.
B et G. Légère ardeur à la partie supérieure de l'œsophage.
40. Mal de gorge pendant plus de huit jours.
Sensation de gonflement à la langue.
Mal de dents.
Gonflement des gencives.
Mauvais goût dans la bouche.
45. Expuition de mucosités.
Ardeur et sécheresse à la partie antérieure et supérieure de l'œsophage, chez trois expérimentateurs.
Légère douleur de chaque côté du cartilage thyroïde.
E. Appétit en se levant le matin, chez deux expérimentateurs.
Douleur d'estomac pendant trois jours.
50. Diminution de l'appétit.
A. Douleur de ventre avec chaleur interne.
Coliques violentes avec tiraillement, chez deux expérimentateurs.
Constipation, les premiers jours de l'expérience, chez huit expérimentateurs.
U. Urines rouges.
55. Sédiment jaune dans l'urine.
X. Engourdissement dans la région scapulaire gauche.
Douleur à l'épaule gauche.
Engourdissement du bras, aggravé lorsqu'on le laisse pendant.
Engourdissement aux deux bras.
60. Douleur profonde à l'avant-bras gauche.
Engourdissement à l'index et au médius de la main droite.
Douleur à l'articulation du poignet gauche.
Douleur profonde sous le sein droit.
Z. Douleur au genou droit.
65. Douleur profonde dans les mollets.

Douleur à la partie antérieure de la jambe gauche pendant quatre jours.

Douleur paralytique des jambes et des cuisses pendant plusieurs jours.

Douleur profonde d'abord dans la cuisse gauche, et puis dans la cuisse droite.

Engourdissement de la jambe et du talon gauches.

70. Elancement au genou droit.

BUFO SAHYTIENSIS (*Nobis*).

Bufo. Bufo agua (Lat.).

Ce crapaud est répandu dans toute l'Amérique du Sud; il se tient dans les endroits humides et marécageux. Sa grosseur, très-variable, est à peu près celle des deux poings. Il est facilement reconnaissable à ses énormes parotides rhomboïdales, d'où il lance une grande quantité de venin. Sa tête est aplatie, triangulaire, plus large que longue; elle présente une forte arête osseuse qui, commençant au bout du museau, se dirige vers l'angle antérieur de l'œil, le contourne, et vient se terminer derrière les paupières. L'œil est grand ainsi que la paroi tympanique. Le tronc, très-large en avant par le grand développement des parotides, est couvert, de chaque côté de l'épine dorsale, de deux rangées irrégulières de grosses pustules elliptiques ou coniques; quelquefois les flancs en présentent aussi. Les membres antérieurs n'atteignent pas l'extrémité du tronc; les postérieurs dépassent le bout du museau de la longueur du quatrième orteil. Les doigts sont un peu déprimés, le premier plus long que le second. Sa peau présente une coloration très-variable, consistant en un certain nombre de taches brunes se fondant entre elles sur le dos, et séparées sur l'abdomen par des gouttelettes jaunâtres.

L'affreux coassement de ces animaux, qui fut un des tourments qui nous étaient réservés sur le territoire de la colonie phalanstérienne du Sahy, ne peut mieux se comparer qu'à des milliers de battoirs en bois, frappant simultanément et déconcertant la patience de l'homme le plus phlegmatique

C'est ainsi que nous avons perdu souvent l'occasion de prendre quelques instants de repos, lorsque épuisé par de longues journées de travail, nous cherchions dans le sommeil l'oubli de nos fatigues énervantes et de l'ingratitude des hommes que nous servions aux dépens de notre santé, de notre fortune et de notre repos.

On excite l'animal à lancer sa salive, que l'on recueille sur un morceau de sucre de lait qui doit être aussitôt mis en trituration.

Expérimentateur : BRUNO VIDAL.

1. *Premier jour.* — Lourdeur extrême de la tête, à deux heures.
Inaptitude et dégoût pour le travail, pendant toute l'après-midi.
Deuxième jour. — Douleur au sacrum, aggravée en se levant, se baissant ou s'asseyant.
Pression expansive aux orbites presque continuelle, et sensation de prurit interne, avec besoin de se frotter largement les yeux avec toute la paume des mains.
5. Prurit au pubis.
Prurit à la face.
Violente démangeaison aux lèvres.
Troisième jour. — Douleur à la partie interne du genou droit.
Selles faciles.
10. Prurit presque général.
Peu de disposition à l'étude.
Moins d'activité que d'ordinaire.
Pression expansive et démangeaison dans les orbites.
La douleur du sacrum continue.
15. *Quatrième jour.*—Amélioration de la douleur du sacrum ; celle du genou a disparu.
Pression expansive et démangeaison dans les orbites.
Prurit presque général.
Érections continuelles sans désir ; il est peu disposé à s'occuper de travaux intellectuels, il montre aussi peu d'activité.
Du *cinquième* au *dixième jour.* — L'esprit est aussi paresseux que les jours précédents.
20. Érections continuelles, mais sans désirs vénériens.
Prurit et expansion dans les orbites.
Onzième jour. — Insomnie.

Douzième jour. — Picotement au gros orteil droit.

Treizième jour. — Douleur crampoïde à la partie externe de la jambe droite.

25. Apparition d'un bouton rouge qui finit par crever, en laissant une tache noire à sa place.

Picotement au creux de l'estomac.

Pincement à la partie interne du coude gauche.

Quatorzième et *quinzième jours.* — Pression sur les cartilages des fausses côtes.

Dégoût pour l'étude.

30. *Dix-septième* et *dix-huitième jours.*—Les yeux sont rouges et cuisants.

Un ancien fongus devient sanguinolent.

Les orbites semblent plus grandes et paraissent toucher aux parois orbitaires.

Dégoût pour le travail.

Il oublie avec facilité les choses dont il vient de s'occuper à l'instant.

35. *Dix-neuvième jour.*—Les yeux sont toujours cuisants et douloureux au toucher.

Du *vingtième* au *trente-cinquième jour.* — Insouciance.

Paresse et découragement.

Peu de disposition et dégoût pour le travail.

Faiblesse de la mémoire.

40. La partie supérieure des orbites semble toucher aux parois orbitaires, particulièrement la nuit.

Besoin de se frotter la face le matin.

Formication à la mâchoire inférieure.

Démangeaison sur les vertèbres lombaires.

Prurit autour de l'anus.

45. Persistance d'une tache noire laissée par un bouton à la malléole externe du pied droit.

Trente-sixième jour. — Apparition d'un gros bouton rouge sur l'occiput.

Trente-huitième jour. — Grande gaieté le soir.

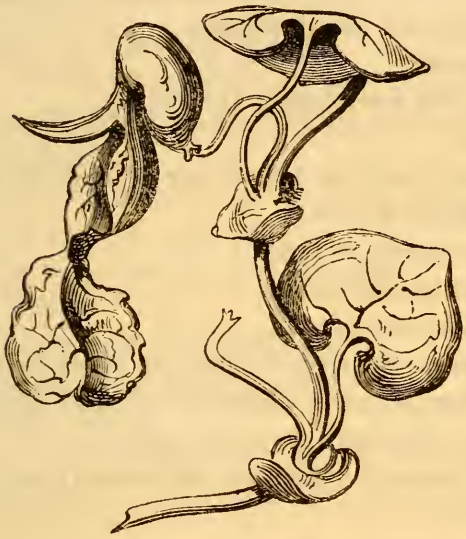
Disposition à parler de choses gaies.

Trente-neuvième jour. — Gaieté. Vivacité d'esprit.

50. Le bouton de la nuque persiste.
Démangeaison aux vertèbres lombaires.
Douleur au devant du lobe de l'oreille gauche.
Ganglion sous la plante du pied droit.
Il se forme une petite excoriation sur le muscle masséter gauche, qui suppure un peu d'humeur sanguinolente.
55. Forte pesanteur de tête après une promenade.
Les yeux sont cuisants et douloureux au toucher.
Il s'endort pendant une heure, au milieu du jour, quoiqu'il n'en ait pas l'habitude.
Tristesse; il s'éloigne du monde.
Il ne peut agir résolument, il fait des projets qu'il n'accomplit pas.
60. Fourmillement dans la région lombaire.
Rêves toutes les nuits, mais au réveil il ne peut se souvenir de leur sujet.
Pression au côté droit du front.
Humeur sombre et taciturne.
Sensation douloureuse sous les fausses côtes.
65. Démangeaison au sacrum.
(Sensation de faiblesse dans toute la moitié gauche de la tête.)
Picotement aux extrémités des doigts de la main droite et des orteils du pied gauche.
Apparition de boutons au front.
Faiblesse intellectuelle et de la mémoire, l'esprit se relève le soir.
70. Élancements aigus dans la tempe gauche.
Douleur aiguë dans le poignet droit.
Céphalalgie prolongée.
Douleur dans les muscles extenseurs du bras droit.
Apparition d'un bouton sur le poignet droit.
75. Violentes démangeaisons.
Somnolence.
Rêves poétiques et philosophiques.
Exaltation de l'imagination.

ARISTOLOCHIA MILHOMENS (*Nobis*).

Arist. Aristolochia grandiflora (Gom.). Aristolochia cymbifera (Mart.). Aristolochiées.



Plante volubile à tige glabre, à feuilles alternes, cordées uniformes, pédatinervées, présentant, entre les nervures, des veinules réticulées; elles sont portées par un long pétiole, muni d'un stipule grand, entier, réniforme, amplexicaule. Les fleurs sont solitaires sur un pédoncule sillonné, long de huit à dix centimètres. Périanthe unique, très-grand, d'un brun jaunâtre, tuberculeux, courbé, divisé en deux lèvres; la supérieure, aiguë et lancéolée, se recourbe un peu en dehors; l'inférieure, d'une longueur double de celle de la première, d'abord dilatée à sa base, s'étale en une large lame ovale à bords ondulés. Toute la fleur est couverte de fortes nervures. Six étamines épigynes. Ovaire glabre, surmonté d'un stygmate à six lobes très-courts et arrondis.

On emploie la fleur.

1. *Premier jour.* — Sommeil agité.

Il rêve qu'il ne peut ni agir, ni boire, ni marcher.

Glocitation sur la bosse frontale droite, pendant une minute.

Bouche pâteuse, pendant toute la matinée.

5. Soif.
Douleur dans l'aine droite.
Engourdissement de la jambe gauche.
Engourdissement au bas du mollet.
Borborygmes dans l'estomac et les intestins.
10. Élancements dans toute l'étendue du membre abdominal gauche.
La jambe gauche est rouge et enflée.
La tête est lourde.
Grande soif, avec amertume de la bouche.
Pas d'appétit.
15. Piqûre dans l'éminence hypothénar de la main gauche, trois heures et demie du soir.
Sensation de torpeur au vertex.
Picotement au testicule droit.
Picotement à la cuisse droite.
Piqûre comme par un coup d'épingle au bas de la jambe gauche.
20. Démangeaison à la partie interne de la cuisse gauche.
Picotements à différentes parties du corps.
Douleur à l'éminence hypothénar de la main droite, à sept heures du soir.
Sensation de torpeur au cervelet.
Piqûre sous le talon.
25. Prurit à la malléole externe du pied gauche, huit heures.
Démangeaison sur la peau du prépuce.
Douleur crampoïde à la molléole interne du pied droit.
Douleur contusive sur le muscle pectoral gauche, qui est sensible au toucher, la nuit.
Deuxième jour. — Sommeil inquiet.
30. Il rêve d'un mouton et d'un chien couverts d'écharpes rouges. Le premier, qui se trouvait enlevé de terre, hochait la tête, et était saisi par le second au milieu du dos; le chien était lui-même suspendu par le dos, par un homme accompagné de beaucoup d'autres individus.
Puis un rêve très-érotique avec pollution.
Point douloureux sous l'omoplate, comme après avoir reçu un coup.
Gêne derrière la malléole interne de la jambe gauche.

Embarras, puis picotement dans les cuisses, à deux heures après midi.

35. Douleur contusive au genou gauche.

Élancements à la partie antérieure de la malléole externe du pied gauche, à sept heures du soir.

Plénitude d'estomac.

Tulerpoignante à la cuisse droite.

Le matin, la jambe est gonflée et violette; elle s'enflamme par la fatigue, et devient d'un rouge noirâtre vers le soir.

40. Manque d'appétit.

Toute la jambe est couverte par de larges taches irrégulières, formées par du sang extravasé.

On urine plus fréquemment qu'à l'ordinaire.

La tête est brûlante.

La soif est continuelle et la bouche amère.

45. Écorchures des lèvres et des gencives.

Absence totale d'appétit.

La jambe gauche est douloureuse, comme si elle était excoriée; la douleur passe à la malléole interne de la jambe droite, en devenant plus vive.

Troisième jour. — Douleur élançante à la pointe du cœur, qui ôte la respiration pendant la nuit.

Les tempes sont très-douloureuses au toucher, pendant toute la journée.

50. Raideur de la jambe, avec impossibilité de se tenir debout pendant quelques minutes.

Douleur poignante entre les deux épaules.

Douleur sourde à la partie inférieure de la région lombaire et au bas-ventre.

Douleurs brûlantes à l'anus.

Écorchures aux lèvres et aux gencives, comme le jour précédent

55. Démangeaison au-dessus du pli du bras droit.

Douleur crampoïde dans le tendon d'Achille gauche.

Engourdissements partiels autour des malléoles.

Douleur contusive sous la rotule gauche, à trois heures du soir.

Élancements au bas de la jambe droite et à la malléole interne, à trois heures et demie.

60. La partie supérieure et inférieure du bras gauche est douloureuse au toucher, quatre heures et demie.

Élancements douloureux à la partie interne du genou gauche.

Piqûre à l'articulation de la première phalange du petit doigt, à huit heures du soir.

Quatrième jour. — Douleur à la partie dorsale de l'index gauche.

Colique, suivie d'une selle d'abord molle, puis diarrhéique, à deux reprises immédiates, le matin.

65. Malaise, comme si quelque chose s'amassait à la partie interne de la jambe droite, au-dessus du genou, le soir et une partie de la nuit.

Cinquième jour. — Embarras dans la région lombaire.

Sensation comme si la peau de la partie inférieure de la jambe droite avait une tendance à tomber sur les malléoles, comme pourrait le faire une chaussette; il y porte souvent la main, comme pour la relever.

Prurit à la partie antérieure de la jambe droite.

Picotement à la face interne de la jambe droite.

70. Embarras à la partie inférieure du tendon d'Achille.

Selle facile.

Sixième jour. — Démangeaison à la malléole interne du pied gauche.

Prurit à la cuisse gauche.

Douleur au-dessus de la malléole interne de la jambe droite.

75. Rêves dégoûtants.

Septième jour. — Malaise après s'être réveillé le matin; il ne peut se rendormir. Il sent comme si quelque chose le gênait près des malléoles, pendant plusieurs heures.

Cette douleur augmente en devenant contusive, vers trois heures.

Les malléoles paraissent gonflées.

80. Douleur aiguë dans la région sacro-lombaire.

Douleur au flanc droit.

Huitième jour. — Douleur au scrobicule.

Les douleurs des jambes se continuent.

Douleur permanente au-dessus de la malléole interne de la jambe gauche.

85. Cuisson à la partie interne et supérieure de la cuisse droite, le soir.

Élancement aigu dans la tête, le soir.

Neuvième jour. — Élancement aigu dans le côté gauche de la tête, le soir.

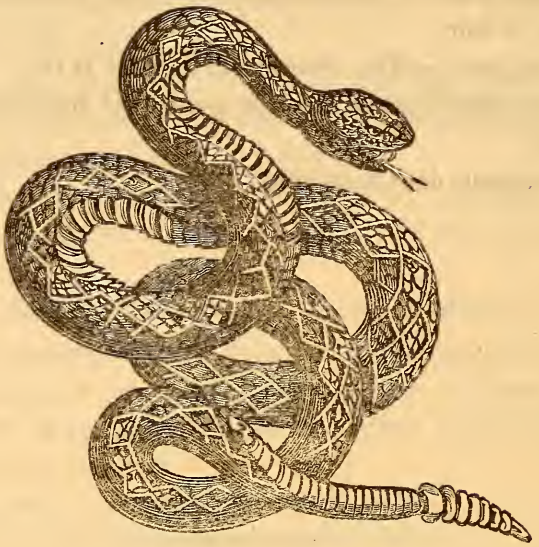
Dixième jour. — Fort élancement derrière la tête.

La partie antérieure de la jambe gauche est douloureuse au toucher.

90. Élancements dans le cervelet.

CROTALUS CASCAVELLA.

CROTAL.



Ce serpent redoutable se trouve dans la province du Céara, d'où il fut apporté à Rio-Janeiro. Quoique la longueur commune de cette espèce soit de cent à cent vingt centimètres, l'individu sur lequel le venin fut recueilli atteignait deux mètres cinquante centimètres. Sa tête ovalo-triangulaire, demi-scutellée, présente une fossette ronde au devant des yeux, qui sont couverts par une grande scutelle elliptique formant la plaque sourcilière. Le corps est gros, conique, se mouvant avec peu d'agilité; il est couvert d'écailles en dessus, les dorsales sont carinées, sublancéolées; celles de la queue quadrangulaires et plus petites. Le ventre est pourvu de cent soixante et dix grandes plaques transversales. Les caudales, au nombre de vingt-cinq, dont les trois premières sont divisées en scutelles. L'extrémité de la queue est munie de sept à huit capsules parcheminées, produisant un bruit strident par l'agitation. La couleur du Crotalus est d'un brun jaunâtre, beaucoup plus claire sous l'abdomen et marquée, de chaque côté du dos, de vingt-quatre à vingt-six grandes lignes rhomboïdales régulières. Lorsqu'on l'irrite et pendant les grandes chaleurs, il répand une odeur de musc très-fétide. Les dents maxillaires peu nombreuses, très-grandes et toutes vénéneuses, sont portées par des mâchoires très-dilatables. L'effrayante activité du venin de ces serpents est trop connue pour que nous ayons besoin

d'insister sur ce caractère ; ce ne fut qu'en courant les plus grands dangers que MM. Mure et Martins parvinrent à en obtenir quelques gouttes, en comprimant, sur l'animal vivant, la glande qui le renferme.

Piqûre au doigt.

1. Enflure de la main et gouttes de sang de la blessure.
Douleur dans la paume de la main, qui s'étend jusqu'au poignet.
Après une heure la main enfle prodigieusement, et sensation de froid ainsi que dans les jambes et les pieds.
Pouls plein, qui se prolonge jusqu'à 110 et 140.
5. Sentiment de plénitude dans le trajet des jugulaires, qui ensuite s'étend aux côtés et derrière la nuque.
Altération de la vue.
Fourmillement à la face.
Après une heure et demie la douleur et le gonflement s'étendent aux deux tiers de l'avant-bras.
Engourdissement de tout le corps.
10. Une heure vingt minutes, tremblement visible de tout le corps.
Trouble de la tête.
Pouls fréquent.
Difficulté de mouvoir les lèvres.
Propension au sommeil.
15. Sentiment de constriction dans la gorge.
La main continue à gonfler.
Le bras entier est gonflé et douloureux.
Une heure trente-huit minutes, la malade a froid et se couvre.
Une heure quarante-huit minutes, douleur à la langue et dans le gosier qui se propage jusqu'au ventre.
20. Sensation de froid aux pieds.
Deux heures cinq minutes, difficulté de parler.
Deux heures vingt-cinq minutes, difficulté d'avaler.
Anxiété.
Sueur copieuse à la poitrine.
25. Deux heures cinquante minutes, engourdissement des bras, gouttelettes de sang par les narines.
Inquiétude et anxiété augmentée.
Pouls à quatre-vingt-seize.
A trois heures quatre minutes, sueur générale.

Gémissements involontaires.

30. Abattement.

Pouls à cent pulsations.

Trois heures un quart, douleurs dans les bras, inquiétude.

Trois heures et demie, pouls à quatre-vingt-dix-huit.

Rougeur du visage.

35. Sang par le nez.

Rougeur de tout le corps.

Le sang sort par une pustule sous le bras.

Quatre heures, la rougeur tend à être plus foncée.

Douleurs plus fortes dans les membres thoraciques, qui ne laissent aucun repos au malade malgré son profond accablement.

40. Constriction de la gorge. Respiration gênée.

Quatre heures et demie, pouls à 104. Grande douleur à toute la surface du corps.

Salivation.

Cinq heures et demie, pouls dans le même état.

Torpeur.

45. Urines abondantes.

Salive épaisse, visqueuse et foncée, qui sort avec peine de la bouche.

Prostration musculaire.

Les douleurs arrachent des gémissements fréquents.

Respiration tranquille.

50. La peau est moite.

Sept heures, somnolence et gémissements.

La douleur de poitrine et celle des bras s'apaisent.

Sensation d'un nœud dans la gorge.

Urine copieuse.

55. Déglutition difficile.

Salive blanche et visqueuse.

Sérosité sanguinolente coulant par le nez.

Neuf heures un quart, sommeil.

Première expérience.

Premier jour. — Douleur gravative dans le fond de l'orbite et sur la paupière gauche.

60. *Deuxième jour.* — Douleur sous l'orbite droite et sur le front à droite.

Troisième jour. — Toux sèche par chatouillement dans la gorge, la nuit.

Quatrième jour. — Céphalalgie qui envahit le front, puis le reste de la tête.

Cinquième jour. — Odeur, toute la journée, comme celle du *crotalus même*, fade, nauséeuse, ressemblant à celle d'un hôpital.

Sixième jour. — Élancements dans diverses parties du corps.

65. *Septième jour.* — Contraction pressive sur le globe de l'œil droit, qui semble tiré en dehors.

Huitième jour. — Diarrhée jaunâtre.

Neuvième jour. — Douleur au milieu du front.

Dixième jour. — Douleur rhumatismale dans l'épaule droite.

Onzième jour. — Douleur rhumatismale dans le poignet gauche.

70. *Douzième jour.* — Crampes violentes dans le talon.

Deuxième expérience.

Le médicament est pris à dix heures du soir.

Crachement de sang noir.

Picotement par tout le corps.

Soubresauts pendant le sommeil.

Insomnie.

75. Effroi, la nuit, de choses indéterminées.

Sommeil le matin.

La pointe du nez est tirée en haut comme par une corde qui suivrait sa ligne médiane et viendrait s'attacher à un point central du front.

Fourmillement dans la gorge, comme de la bière qui y pétillerait.

Bouche très-salée, on boit de l'eau sucrée inutilement.

80. Pouls un peu lourd.

Apparition de petits boutons rouges coniques au poignet.

Tiraillement douloureux sur les parties latérales du cou en tournant la tête.

Sentiment de froid dans l'estomac, après avoir mangé.

Sensation d'une cheville à la partie moyenne du foie.

85. Douleur pressive à la gencive gauche.

Douleur comme un cercle autour du ventre, qui se ferme au nombril.

Élancements sous l'aisselle droite, comme deux coups de poignard successifs qui ôtent la respiration et répondent dans la poitrine.

Sensation d'un grain de sable dans l'angle externe des yeux.

Pincement brûlant au pylore.

90. Constriction dans la glande tyroïde.

Sensation de raccourcissement dans la jambe droite, depuis la hanche jusqu'au talon, et claudication produite par l'illusion que la jambe est plus courte.

L'œil gauche est comme tiré du côté de la temp e.

Brûlement et constriction dans la gorge.

Deuxième jour. — Douleur dans l'intérieur de la tête.

95. Froid des pieds.

Faiblesse des bras.

Sensation de contusion à la partie interne de l'omoplate droite.

Pesanteur douloureuse aux lombes.

Éblouissements de couleur bleue.

100. Borborygmes.

Pression douloureuse dans les tempes.

Envie de vomir.

Sensation de plaies internes, sous les seins.

Élancements comme par des épingles dans l'épine dorsale.

105. On croit entendre marcher derrière soi.

Toute la boîte osseuse du crâne serre le cerveau comme un casque de fer.

Tiraillement au creux de l'estomac.

Démangeaison aux cuisses.

Prurit aux oreilles.

110. Gonflement de l'oreille droite.

Surdité.

Rêves de soirées avec illuminations. Querelles, batailles.

Céphalalgie frontale, comme si la tête allait éclater, et pesanteur sur les yeux, surtout la nuit.

Mal d'estomac qui correspond jusqu'au nombril.

115. Fatigue des bras et des jambes.
Cuisson aux narines.
Sensation de coupure circulaire, comme si l'on enlevait le globe de l'œil avec un canif.
Douleur dans la joue gauche.
Sueurs et faiblesse après avoir mangé.
120. Crachement verdâtre le matin.
Sensation d'un être vivant, qui marcherait circulairement dans la tête.
Secousses dans le cerveau à faire perdre l'équilibre.
Frémissement continu des paupières, surtout de la gauche.
Écume d'un sang noir autour des lèvres, le matin.
125. Langue rouge écarlate.
Tressaillement dans les doigts.
Douleur dans le coude, comme si les os étaient tiraillés.
Sensation d'un fil qui roule dans l'œil et tiraille le globe du côté de la tempe.
Tiraillement aigu dans la cuisse, avec paralysie momentanée dans le membre pelvien droit.
130. Élancements très-aigus dans la tempe droite.
Grande soif.
Mal de ventre après avoir bu.
Pression de tout le ventre vers le nombril.
Sensibilité excessive du ventre.
135. Grande envie de manger, qui passe subitement à la vue des aliments.
Dégoût de la viande.
Le tour des yeux jaune et cerné.
Après effort et ténesme on rend par l'anus des glaires comme des blancs d'œufs.
Sortie du rectum pendant dix minutes.
140. Douleur dans le creux de la main.
Troisième jour.—Douleur dans la poitrine, qui traverse jusqu'au dos.
Sensation d'une ouverture au creux de l'estomac où il passerait de l'air.
Insomnie avec agitation.

Céphalalgie comme si le front allait éclater.

145. Céphalalgie, saignement de nez, et émotion violente pour avoir été réveillé en sursaut.

Rétraction de la jambe depuis la hanche jusqu'aux pieds, et douleur crampoïde.

Flueurs blanches.

Petits boutons sur le cuir chevelu.

Les doigts des pieds restent courbés.

150. Rougeur des ongles.

Sensation d'eau dans la poitrine, avec efforts pour la vomir et défaillance comme si le cœur plongeait dans un liquide.

Bâillements continuels.

Démangeaison à la langue.

Cuisson au bout des doigts.

155. Sensation de poussière dans la gorge.

Les boutons commencent par un point rouge à la peau comme une piqûre de puce, puis ils s'élèvent en cône, deviennent le centre d'une exfoliation moins étendue que celle causée par l'Elaps corallinus et au milieu de laquelle persiste un petit point noir.

Démangeaison au coin de l'œil.

Sensation vive d'une brûlure et rougeur de la peau, qui est sensiblement déprimée à l'ouverture de la narine droite.

On croit entendre des gémissements.

160. Compression du buste et de la tête comme dans une armure de fer.

Sensation de liens autour du ventre.

Douleur dans les coudes.

En remuant le cou, douleur dans les jugulaires.

Mucosités abondantes coulant par la narine droite, la nuit.

165. Goût putride et d'oignons dans la bouche jusqu'à ce qu'on l'ait rincée.

Brûlure et picotement au bout de la langue.

Défaillance qui est soulagée par l'air libre.

Anorexie tout le jour et grand appétit le soir.

Douleur au-dessus du sein à droite.

170. Le bol alimentaire tombe tout d'un coup dans l'estomac et reste comme une pierre avec douleur jusque dans le dos.

Point dans le côté gauche lorsque l'on prend sa respiration après avoir bu.

Élancements dans le côté.

Quatrième jour. — Violents élancements dans la matrice en se lavant avec de l'eau froide; élancements terribles si elle est chaude, pesanteur sur l'utérus.

Démangeaison sous les pieds.

175. Fourmillement dans les pieds jusqu'à la malléole.

Picotement comme des aiguilles dans les jarrets.

Délabrement d'estomac.

Poids énorme à la région hypogastrique.

Dans un état de clairvoyance on parle à quelqu'un qui ne vous répond pas.

180. La nuit, sentiment de crainte.

On sent d'abord le sang qui remonte dans les artères carotides à plusieurs reprises, puis un sentiment de défaillance, et enfin tout d'un coup comme une soupape qui s'ouvre.

Coup violent à l'épigastre.

Tremblement de tous les membres.

Froid général que les couvertures ne peuvent faire cesser.

185. Grand mal de tête au vertex et sensibilité au cuir chevelu en le touchant.

Extinction de voix.

Grande faiblesse.

Abattement, tristesse.

Étouffement et crainte d'une autre attaque.

190. Sensation d'un fer rouge implanté dans le vertex.

Pesanteur des paupières.

Douleur dans les gencives inférieures, comme si elles avaient été touchées par un fer rouge.

Poids énorme au diaphragme.

Douleur de contusion continue entre les deux épaules, et quelquefois élancements lents et mesurés en se penchant en arrière, comme si une vertèbre était fracturée.

195. Douleur constrictive comme un cordon qui lierait la glande thyroïde.

Cinquième jour. — Après avoir mangé, froid dans le dos.

Traction du cou à l'épigastre.

Douleur dans la clavicule droite.

Pesanteur sur les orbites, la nuit.

200. Froid glacial aux pieds.

Mal de tête sur les yeux, à dix heures du matin.

Maux d'estomac en mangeant, comme par vacuité.

Il semble que le cœur palpite de haut en bas.

Douleur intérieure entre les deux épaules.

205. Ulcération dans l'intérieur du nez.

L'idée de la mort poursuit en tous lieux, surtou quand on est seul.

On ne pense qu'à la mort avec grande tristesse.

On a envie de pleurer et l'on ne peut pas.

Élancements dans le conduit auditif.

210. Métrorrhagie vermeille.

Paralysie de la langue, on ne peut parler.

Pendant dix minutes elle monte sur la croisée, et on la retient au moment où elle veut se précipiter.

A trois heures elle se lève tout d'un coup en poussant deux cris aigus et se jette en avant.

La métrorrhagie vermeille qu'elle avait depuis le matin est subitement suspendue.

215. Larmes abondantes.

Froid des mains.

Tremblement des mains.

Manque absolu de mémoire.

Deuxième attaque à six heures, puis elle s'asseoit dans un fauteuil.

220. Front brûlant.

Palpitations de cœur.

Pleurs.

Elle joue comme un enfant avec ses doigts.

L'étouffement augmente.

225. État zoomagnétique, elle n'entend rien et voit de nouveau le

fantôme de la mort. Squelette immense, noir, décharné. Ses pleurs et sa démence redoublent.

Yeux hagards.

Points pressifs dans le ventre.

Sixième jour. — Douleur ostéocope et gonflement de la clavicule gauche.

On rêve d'un cheval qui se baigne dans une mare d'eau et se noie graduellement.

230. Gémissements plaintifs pendant le sommeil.

On se sent tomber du lit même pendant la veille.

Grand mal de reins à l'articulation sacro-lombaire.

Perte de connaissance, on n'entend plus, on ne voit plus.

Froid dans le dos.

235. Oppression ; il lui semble que l'air manque dans la maison.

Contraction des doigts des pieds.

Grande envie de prendre de la neige, sans désirer de l'eau ni du vin.

Démangeaison à l'épigastre.

Ardeur dans les cuisses.

240. Elle s'écrie à plusieurs reprises : Il est dans la fosse aux lions, mais ils ne le mordront pas.

Le soir, à six heures, nouvel accès de démence. État zoomagnétique dans lequel elle ne répond pas aux questions, mais entend une voix étrangère à gauche et en arrière ; elle la suit, et se heurte contre les portes qu'on a fermées, en les rayant de ses ongles.

Trois attaques à peu près pareilles se succèdent. Quelquefois elles sont interrompues par des rires niais et finissent toujours par un torrent de larmes.

Elle s'écrie de nouveau : Il est dans la fosse, mais les lions ne le mangeront pas.

Septième jour. — Défaillance par la faim avant de manger.

245. Douleur contusive à l'occiput.

Somnolence toute la matinée.

Nouvel accès d'aliénation mentale, on entend des voix que l'on suit, pleurs abondants.

Tête lourde et stupeur.

L'extrémité humérale de la clavicule gauche continue à gonfler.

250. Métrorrhagie très-rouge intermittente deux fois par jour et alternant avec les attaques de démence.

Émission involontaire d'urine en dormant.

Douleur transversale à la région ombilicale, avec sensation d'écartement et de pincement alternatifs.

Gonflement des trois derniers doigts du pied gauche.

Excoriation et pustules purulentes sur les orteils du pied gauche.

255. Étouffement.

Douleur dans les os surtout des articulations, aux omoplates, aux coudes, aux phalanges des doigts de la main, aux genoux, à la hanche, sous les ongles des pieds.

Pression sur la hanche droite, comme une lame de couteau.

La métrorrhagie disparaît.

On ne peut sentir quelqu'un à sa droite sans avoir des battements de cœur, et une fatigue réelle de plaisir.

260. *Huitième jour.*—On rêve d'araignées énormes, velues comme des mygales, qui veulent vous atteindre et monter sur vous.

Douleur comme des élancements dans le grand psoas.

Étouffement.

Entre les deux seins tache circulaire noire à la partie supérieure, rouge en dessous.

Taches de rousseur d'un jaune vif, ou éphélides sur le dessus de la main droite.

265. Petits boutons rouges au pied gauche, comme ceux qu'on a eus à la main le deuxième jour.

Grande constipation.

Elancements, comme des coups de couteau dans la matrice et l'anus, surtout en se lavant avec de l'eau froide.

Douleurs dans le bas-ventre en buvant f oid.

Sensibilité excessive de l'épigastre; on ne peut y supporter aucun vêtement.

270. Agacement et sensibilité excessive des dents molaires.

Après avoir déjeuné, vomissement pour avoir bu de l'eau tiède.

Bouffées de chaleur à la face.

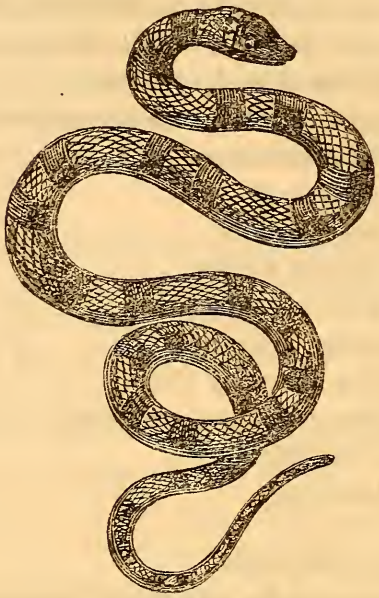
Violente démangeaison aux mollets.

Petits boutons rouges avec un point blanc.

275. En buvant de l'eau froide, les veines du jarret sont d'un noir foncé.
Bourdonnement dans les oreilles en descendant les escaliers.
Dixième jour. — Mal de dents, la nuit, dans les molaires supérieures, avec inflammation des gencives.
Crachement de sang mêlé à des mucosités épaisses.
Rêves de morts et d'apparitions.
280. Dégoût pour les aliments.
Après un mois, grande surdité.
Elle croit sentir ses yeux tomber.
Petites douleurs sous les sourcils.
Mucosités blanches par la bouche.
285. Saignement au nez d'un sang clair.
Les dernières phalanges sont comme cassées.
Le bout des doigts est bleu.
Les ongles sont déchaussés.
Teint jaune.
290. Douleur dans le côté gauche.
Malaise pour avoir ses régles, et mauvaise humeur les ayant.
Répulsion pour la parole.
Susceptibilité.
Envie de changer de place.
295. A toutes les questions elle répond non.
Petits boutons rouges par tout le corps.
Serrement de la tête, du haut.
Crampes dans les bras, comme si les nerfs étaient noués dans les saignées.

ELAPS CORALLINUS (*Merr.*).

Elaps. Elaps venustissimus (Spix). Serpent corail Vipera coralina.



L'Elaps corallinus se trouve fréquemment dans les bois de tout le littora brésilien, où sa morsure dangereuse le fait extrêmement redouter. C'est, parmi les serpents du Brésil, celui qui présente les couleurs les plus brillantes et les plus agréablement disposées. Sa tête est petite, couverte de grandes écailles polygones ; renflée en arrière d'où elle se continue avec le cou dont elle diffère peu de grosseur. Les yeux sont ronds et petits ; les mâchoires peu dilatables présentent des dents aiguës accompagnées de crochets reposant sur les glandes venimeuses. La longueur du corps est d'environ quatre-vingts centimètres ; il est rond, assez gros relativement à la tête, et terminé par une queue aiguë. Sa face supérieure est couverte d'écailles lisses rhomboïdales ; l'abdomen est revêtu de deux cents scutelles transverses; celles de la queue, au nombre de cinquante, sont disposées en deux rangs parallèles. La coloration, très-variée, se compose d'anneaux rouges-cinnabre alternant avec des anneaux noirs, dont ils sont séparés par des lignes circulaires d'un blanc verdâtre. Le dessus de la tête est noir ainsi que le premier anneau coloré du cou ; les scutelles des mâchoires sont blancs, séparés par des lignes noires. Comme pour le Crotalus cascavella, le venin fut recueilli non sans danger sur le serpent vivant.

PRÉFACE TRADUITE DU PORTUGAIS.

Voué aux réalités, sobre de paroles, pendant que les phalanstériens de Paris tiraient des œuvres de C. Fourier, des poésies, des

chansons, des journaux et des banquets, je tentais, en 1841, la la réalisation d'une commune sociétaire au Brésil. Les travaux de la réalisation du Sahy ont ralenti, mais non suspendu mon œuvre de propagation homéopathique. Un enseignement fut fondé, des dispensaires établis. Grâce à l'homéopathie, on a vu pour la première fois une colonisation européenne exempte de mortalité sous un climat tropical; car il faut nous rendre aussi cette justice, que malgré tant de calomnies contraires, jamais état sanitaire aussi satisfaisant n'avait accompagné une émigration semblable.

L'expérience pure, base de toute homéopathie, ne pouvait être oubliée par moi. Je m'occupai d'abord des venins de serpent et demandai à mes collaborateurs un des plus redoutés, le *Cobra-Coral*. Plusieurs de ces animaux me furent apportés dans la même journée, tant les forêts du Sahy renferment de reptiles de cette espèce. Celui que je choisis fut enveloppé dans un linge, sa tête fixée par une petite fourche de bois, et avec une paire de pinces en acier on fit jaillir de sa mâchoire huit ou dix gouttes de venin que je reçus sur cent grains de sucre de lait et qui furent immédiatement triturées dans mon mortier mécanique. Elles y reçurent l'action de six mille tours sans interruption. Un grain du résultat fut consacré à une deuxième atténuation qui reçut seulement trois mille tours, ainsi que la troisième.

Les effets les plus saillants furent produits par les seules émanations qui sortirent de ma machine, en dépit de sa triple enveloppe, phénomène, du reste, qui se reproduit chaque fois que je fais préparer une substance un peu active, et qui a souvent occasionné des accidents inquiétants.

Je pense que mon observation sera reçue favorablement par les homéopathes. Le nombre des symptômes que j'ai recueillis n'est pas très-considérable, mais je crois pouvoir répondre de leur réalité. Presque tous ont été relevés sur plusieurs sujets, d'autres m'ont été déjà confirmés par des guérisons, comme, par exemple, l'oppression en montant un escalier, l'éruption vésiculaire aux pieds, et la surdité. Ce dernier est d'une grande importance ; il répond à une des affections les plus rebelles jusqu'ici aux procédés homéopathiques. Les affections pulmonaires trouveront peut-être aussi un supplément désirable dans le venin du Corail. L'hémoptysie et

l'état des voies digestives le rendent spécialement indiqué dans le cours de la deuxième période de la phthisie pulmonaire. L'aliénation mentale et les éruptions cutanées lui devront aussi des indications très-utiles.

L'action spéciale sur le côté droit, la paralysie, les élancements, m'ont paru dignes d'attention. Les mouvements gyratoires, le besoin d'oscillation, la chute de l'épiderme et quelques symptômes du moral, qui semblent rappeler la nature du reptile qui les produit, me paraissent dignes de fixer l'attention du naturaliste philosophe.

Il y a certainement des analogies remarquables entre les effets obtenus et ceux du Lachesis-trigono-cephalus. Cependant les différences sont aussi assez nombreuses pour désabuser quelques personnes qui ont avancé que les substances animales avaient une action presque identique, et que le Crotalus, par exemple, était un succédané parfait du Lachesis. Je suis tellement convaincu du contraire, que je crois que le venin des serpents, bien expérimenté, fournirait à lui seul les moyens les plus rapides et les plus sûrs de combattre toutes les infirmités humaines. Chaque époque a sans doute une source de moyens thérapeutiques où elle peut puiser avec plus de confiance, parce qu'elle est plus homéopathique que toute autre au caractère général des affections régnantes. Ainsi quand l'espèce humaine sera purifiée en partie des miasmes qui la rongent, les simples fleurs des champs offriront sans doute un arsenal surabondant aux heureux praticiens qui combattront ses légères et courtes incommodités. Mais nous, malheureux héritiers des miasmes chroniques de tous les âges, nous, accablés des virus héréditaires de la lèpre, des scrofules, de la syphilis et de mille autres chancres hideux, c'est aux agents les plus redoutables que nous devons demander un secours proportionné à l'intensité du mal. Sortez donc de la terre, substances corrosives que les sombres gnômes élaborent dans les antres caverneux du globe! Monstres de la mer et de la terre, versez tous les poisons que vos organes peuvent sécréter. Et toi surtout, serpent, emblème de l'ingratitude, de la méchanceté et de la ruse, rassemble l'immense tribut des êtres immondes qui rampent comme toi! apporte tous les venins les plus subtils, que la nature t'a prodigués; viens, c'est

une époque gangrénée par le vice, dévorée par la lèpre de l'égoïsme ; viens, c'est le dix-neuvième siècle qui t'appelle!

Sois pour moi-même le fatal symbole des passions basses et cruelles qui ont dénaturé la grande entreprise humanitaire essayée sur le territoire du Sahy. Ne charmes-tu pas les yeux, ô le plus beau des Ophidiens (venustissimus), par les anneaux luisants de ta robe d'ivoire émaillée de vermillon et d'ébène; ne les charmes-tu pas, avant d'atteindre l'imprudent voyageur de ton dard léthifère? Eh bien! moi aussi, je me suis ébloui aux reflets d'un mirage enchanté. Théories sublimes! divines aspirations du prophète de l'harmonie, savant agencement de la série, rédemption de l'homme par l'attraction, palingénésie mystérieuse, je vous avais embrassés de toutes les puissances de mon être! j'avais choisi pour vous un asile, où, loin des influences empestées du vieux monde, vous pourriez vous développer dans toute votre grandeur et toute votre majesté! Idées redoutables, puissances génésiaques, ne vous ai-je pas sacrifié tout ce qui m'appartenait? Fortune, repos, bien-être, tout a péri pour vous, et si je suis sorti vivant du gouffre, ô mes compagnons de sacrifice et de douleurs, dites, ai-je un seul instant ménagé ma vie dans cette grande lutte de la pensée contre le fait, de l'esprit contre la matière, de l'avenir contre le présent! Amis ou ennemis, je vous adjure de me rendre témoignage; et vous tous, hommes aveuglés, qui avez, par des dissensions fatales, compromis une cause sainte et retardé le salut du monde, puissiez-vous, par un dévouement sans bornes, expier cette faute irréparable, et vous pardonner à vous-mêmes comme je vous pardonne! Puissiez-vous, à l'heure de nouveaux combats, retrouver en vous cette foi profonde qui remplit mon être et persiste, après de si cruelles épreuves, plus forte que la douleur et plus inextinguible que la haine.

La Providence n'ouvre pas qu'une seule voie à celui qui désire sincèrement la régénération du monde. Faut-il renoncer momentanément à la fondation du premier phalanstère? C'est le moment de donner une impulsion plus vigoureuse à la propagation homéopathique. Doctrine de Hahnemann! cause sainte! apostolat sublime! rayon le plus pur de la Divinité! à toi j'ai dû la vie, quand les ombres de la mort semblaient déjà s'épaissir autour de moi; à toi j'ai dû mes plus douces jouissances, lorsque je t'annonçais aux peuples

abusés; par toi, ma frêle organisation a résisté aux plus rudes travaux, lorsque dans le sein des forêts vierges j'affrontais les émanations les plus dangereuses, les travaux les plus épuisants et le déchaînement des passions humaines, plus terrible cent fois que les autres fléaux réunis; je te consacre aujourd'hui ce qui me reste encore d'une vie que je te dois! Puissé-je aujourd'hui, du sein de ma pauvreté glorieusement acquise au service de Dieu, faire jaillir l'étincelle de la vérité plus éblouissante qu'au temps où je pouvais l'enchâsser dans les rayons de ma richesse. Puissé-je, ô parole de salut! trouver des accents dignes de toi, pour t'annoncer au Nouveau-Monde.

Rio de Janeiro, 15 novembre 1843.

1. *Du premier au troisième jour.* — Rêvasseries de jour, on se figure que l'on reçoit des coups.
On croit entendre parler.
On entend parler sans comprendre.
Distraction.
5. Cauchemar et congestion à la tête.
Songes anxieux.
Pesanteur dans la région pariétale droite et douleur pénétrant jusqu'à la nuque.
Battement isochrone dans la nuque, comme une horloge.
Pesanteur sur le front et au-dessus des orbites.
10. Douleur térébrante depuis le vertex jusqu'à l'arcade sourcilière droite.
Douleur qui paraît avoir son siége dans le cervelet, à droite.
Sueur au front et à la nuque.
La tête tombe avec force en avant.
Constriction très-douloureuse dans les tempes et dans les yeux.
15. Battement violent de la carotide externe.
Douleurs affreuses en renversant la tête en arrière; amélioration en la penchant en avant.
Tension dans la *nuque*.
Raideur qui empêche de tourner la tête
Sensation d'un corps étranger dans la tempe droite.
20. Elancements dans le coin externe de l'œil gauche

Douleur térébrante qui s'étend de la mâchoire inférieure à l'œil droit, et puis du sourcil droit à l'oreille.

Besoin de fermer les yeux comme dans la fièvre.

Picotement très-vif à l'angle interne des yeux.

Douleurs pressives autour des yeux, avec éblouissements.

25. Bourdonnement prolongé comme si une mouche était enfermée dans le conduit auditif.

Surdité prolongée.

Tintement dans les oreilles.

Écoulement de sérosité par l'oreille gauche.

Picotement terrible dans la cavité nasale supérieure.

30. Gonflement des gencives des trois dernières *molaires* droites.

Picotement comme par du piment, après avoir trituré le médicament.

Picotement au bout de la langue.

Renvois aigres, désir d'eau froide, de glace.

Dégoût pour les aliments, aigreur à chaque bouchée.

35. Constriction pressive dans la gorge.

Du larynx à la langue, brûlement avec besoin de l'air frais, comme par l'action de la menthe.

Les aliments descendent en tournant en hélice dans l'œsophage.

D'autres fois, le bol alimentaire se précipite de haut en bas comme dans un tube métallique et tombe lourdement dans l'estomac qui tremble violemment.

Diarrhée aqueuse jaunâtre, mêlée de glaires, avec borborygmes.

40. Urines presque rouges.

Urines abondantes.

Urines rouges.

Constriction du sphincter.

Écoulement prolongé de liqueur prostatique.

45. Épaississement de la peau du prépuce, et inflammation.

Excoriation sur le dos de la verge, qui cause une démangeaison prolongée.

Faiblesse de la puissance génitale, impuissance.

Élancements et piqûre dans la verge.

Poids et gonflement des testicules.

50. Crachement de sang coagulé en caillots noirs, avec arrachement douloureux, comme s'il venait du cœur.

Toux presque continuelle.

Sensation dans l'intérieur de la poitrine et au sternum, comme si les plèvres étaient arrachées et les deux poumons écartés l'un de l'autre avec violence.

Impossibilité de se pencher à droite, à cause d'un tiraillement très-douloureux dans le poumon *droit*.

Violente démangeaison, traction, piqûre à l'épigastre, qui empêche de respirer largement.

55. (Un essoufflement chronique en montant les escaliers, se trouve guéri après deux jours d'expérimentation.)

Accès très-violent d'une toux sèche, qui se termine enfin par une expectoration de sang noir, avec souffrances atroces d'arrachement dans tous les points des poumons et surtout à la partie supérieure de la poitrine à *droite*.

Goût de sang à la bouche avant la quinte et envie de vomir qui lui succède.

Brûlure dans les mains en préparant le médicament.

Picotement dans le dos de la main droite.

60. Tiraillements dans la main droite se propageant jusqu'au doigt annulaire.

Douleurs dans les coudes.

Constriction crampoïde dans les phalanges des doigts et sous les ongles.

Élancements et picotements sur le dos de la main.

Le sang tombe dans la main, qui est violette et comme paralysée, on est obligé de la tenir élevée pour prévenir cet effet.

65. Un sang noir jaillit du doigt à la moindre piqûre.

Éruption vésiculaire aux pieds.

Douleurs dans les genoux.

Douleurs de brisure et de contusion dans les genoux, surtout dans le genou gauche que l'on ne peut toucher, et aussi douloureux que dans une luxation.

Du troisième au sixième jour. — Sensibilité du *côté droit*.

70. Impossibilité de se lever le matin à cause de la douleur du côté droit.

De légères phlyctènes apparaissent sur plusieurs points, surtout aux extrémités; souvent elles deviennent le centre d'une exfoliation de l'épiderme.

Somnolence toute la journée, et insomnie la nuit.
Rêvasseries des occupations du jour.
Douleur dans le front.
75. Paupières rouges.
Sensibilité extrême de l'œil à l'eau froide.
Obturation de la narine droite, améliorée en se couchant du même côté.
Mauvaise odeur du nez.
Tiraillement dans l'œsophage.
80. Violent mal de tête si l'on tarde un moment à satisfaire le besoin de manger.
Etouffement après avoir mangé.
Gonflement de l'estomac après le repas.
Tiraillement au creux de l'estomac.
Faim très-violente.
85. Pression à l'hypocondre droit.
Pression dans le flanc gauche, jusqu'à la colonne vertébrale.
Douleur sourde dans le poumon *droit*, aggravée en marchant.
Afflux de sang à la gorge, provoqué par la douleur du poumon.
Sensation de luxation et de raideur dans l'articulation du *genou*.
90. *Sixième jour*. — Douleur de pression à la *nuque*, comme par affaissement du cervelet.
Yeux rouges et enflammés.
Le sang sort par les yeux.
Regard vitreux.
Bouche amère, salée.
95. Borborygmes bruyants et très-violents.
Points de côté.
Chute du rectum.
Voix rauque.
Violents battements de cœur.
100. Brisure dans les parties latérales du cou.
Traction douloureuse à la partie interne du bras, allant de l'aisselle jusqu'au poignet, mais surtout sensible au pli du bras.
La main droite est comme paralysée.
Frissonnement jusqu'à l'épaule en plongeant la main dans l'eau.
Grande souffrance dans toute l'étendue des membres abdominaux

105. Le pied gauche est enflé et bleu, avec plaques rouges.
Rétraction des pieds.
Tressaillement dans la glande parotide.
La salive est salée.
Éruption croûteuse couvrant l'oreille et une partie de la joue.
110. Démangeaison dans l'intérieur de l'oreille, le soir.
L'urine est rouge, avec sédiment nuageux.
Sensation de pincement à l'hélix et au lobule de l'oreille.
Écoulement d'un liquide jaune verdâtre par l'oreille, le matin.
La glande parotide est douloureuse.
115. Bouton avec prurit aux jambes.
Écoulement de sang par l'oreille.
Gonflement des glandes de l'aine.
L'aine gauche est douloureuse au toucher.
Coliques avec envie pressante d'aller à la selle.
120. Diarrhée noirâtre et écumeuse.
Les urines sont très-épaisses et déposent un sédiment rouge.

Deuxième expérience.

Premier jour. — Tension dans la nuque et impossibilité de tourner la tête.
Teint très-foncé, presque rouge.
Douleur dans le canal de l'urèthre, en urinant.
125. Picotement dans les gencives gauches.
Envie de manger, avec répugnance de le faire.
Lassitude dans les membres.
Picotement sous les ongles des pieds.
Sensation d'excoriation à la nuque.
130. Violentes douleurs dans la région lombaire, formant ceinture jusqu'à la matrice.
Pesanteur sur l'utérus.
Poids sur l'estomac, après avoir mangé.
Aigreurs, nausées et sensation de défaillance.
Pesanteur au côté gauche de la matrice.
135. Soif inextinguible.

Sentiment de froid dans la poitrine, après avoir bu.

Les jambes ploient sous le corps.

Douleur dans le cou-de-pied droit, comme après une course forcée.

Colique passant successivement dans toute l'étendue du côlon, depuis le cæcum jusqu'au rectum.

140. Insomnie avec inquiétude.

Pesanteur sur le vagin, par suite de coliques hystériques.

Le sang, après une congestion prolongée vers les membres thoraciques, paraît se porter vers les membres abdominaux.

Picotements à l'utérus, au vagin et à la région pubienne, se propageant jusqu'à l'épigastre, avec des élancements très-douloureux.

Elancements à l'ombilic, de haut en bas, jusqu'à l'utérus.

145. Vomissement de bile verte, suivi de diarrhée bilieuse.

Bourdonnement dans l'oreille.

Sortie de petites boulettes de cérumen noir, durci, en nettoyant le conduit auditif.

Deuxième jour. — Douleur sourde dans le poumon droit, aggravée en marchant, avec souffrance et afflux de sang à la gorge.

Picotement et tiraillement au poumon droit.

150. Les yeux chassieux.

Serrement du thorax, comme par un corset.

Pression sous le bras droit.

Leucorrhée blanche, glaireuse, comme du blanc d'œuf.

Sensation de sable dans les yeux.

155. Écoulement de mucosités blanches et aqueuses par les narines.

Prurit continuel au nez.

Pesanteur très-forte sur la matrice, en se levant, aggravée par la marche.

Coryza par le moindre courant d'air. Eternuments.

Douleur vive de contusion à la partie interne de la jambe gauche, et sensation comme si quelque chose montait et descendait dans le tibia.

160. Difficulté d'ouvrir les yeux.

On croit voir des filaments longs et blancs qui voltigent devant les yeux.

En fermant les yeux, on voit tout rouge avec des points noirs.

Démangeaison dans le conduit auditif de l'oreille droite.

Après avoir mangé, embarras dans l'œsophage, comme si une éponge s'y était arrêtée.

165. Les boissons s'arrêtent, comme par une contraction spasmodique de l'œsophage, puis tombent lourdement dans l'estomac.

Élancements de haut en bas dans les muscles postérieurs du tronc, depuis l'occiput jusqu'au sacrum, accompagnés de douleurs dans les tempes.

Élancements sous la plante des pieds, en étant assis ; ils se dissipent en marchant.

Douleurs dans le front.

Écoulement de sang noir, hors le temps des règles.

170. Le cuir chevelu est comme à vif sur la protubérance occipitale, le matin.

Démangeaison violente au vagin.

Picotement, comme par des milliers d'épingles.

Douleur pressive dans le flanc gauche.

Crampes dans les mollets, augmentant l'après-midi.

175. *Troisième jour.* — Le déjeuner passe assez bien, mais le dîner fait mal.

Grande sensibilité au froid.

Chaleur dans le creux de la main, après dîner.

Froid dans le dos.

Yeux chassieux.

180. On voit, devant l'œil droit, une gaze d'un blanc bleuâtre ou nacrée.

Sensation de luxation et de raideur à l'articulation du genou.

Disposition à tomber en syncope.

Défaillance avec sueurs.

Insomnie ou somnolence, avec rêvasseries pénibles des occupations du jour.

185. Élancement dans le vagin.

Ardeur dans la narine gauche, et gonflement de la cloison nasale.

Pesanteur à gauche dans le vagin, et douleur vive qui l'empêche de monter les escaliers.

Elle sent comme un tube qui se fermerait tout à coup par l'abaissement d'une soupape, et ferait affluer une colonne liquide dans l'abdomen, où se développent des borborygmes très-violents.

La paupière de l'œil gauche est douloureuse et tirée en bas.

190. Renvois d'odeur d'œuf pourri dans la gorge.

Élancements qui partent simultanément des aines, et viennent se croiser à la symphyse du pubis.

Diarrhée violente de mucosités sanguinolentes et de bile jaune, au lieu de verte qu'elle était.

On voit devant l'œil gauche, en marchant, un disque noir de quatre pouces de diamètre à quelques pas devant soi.

Évacuation de sang noir dans les excréments, avec coliques aiguës, comme si les intestins se nouaient entre eux.

195. Orgelet à l'œil gauche, avec fort élancement.

Chatouillement et stries rougeâtres de la sclérotique.

Plaque rouge sur la rotule.

Colique violente, comme si les intestins se tordaient l'un sur l'autre.

Dyssenterie sanguinolente, suivie de sommeil.

200. Apparition des règles hors de leur époque ordinaire.

Pression entre les deux épaules.

Voile grisâtre devant la vue, comme un nuage qui s'épaissit; il commence par être de la grandeur d'une pièce de deux francs, et finit par couvrir tout le champ de la vision.

Sensation d'une barre de fer appliquée sur les reins.

Élancement dans l'orgelet de l'œil gauche.

205. Élancement dans les muscles du dos, surtout en levant les bras.

Le côté droit est engourdi et comme paralysé, depuis l'épaule jusqu'au genou.

Tiraillement à l'orifice cardiaque, avec sensation de faim et consensus térébrant jusqu'à la colonne vertébrale.

Douleur dans la moelle épinière, depuis la nuque jusqu'à l'articulation sacro-lombaire. Le cou reste tordu quand on

le tourne, avec constriction dans la glande thyroïde.
Constriction crampoïde au pli du bras, surtout en le remuant.

210. Poids dans l'estomac après l'ingestion des aliments; après avoir mangé il se soulève pour les rejeter.
Douleur constrictive au pli du bras et dans le creux du jarret.
Démangeaison dans le conduit auditif.
Cette démangeaison se propage dans l'intérieur de la joue en suivant le trajet du conduit de Sténon.
Salive aqueuse.

215. Salive visqueuse plus abondante.
Les changements de position sont douloureux, on voudrait rester toujours assis ou levé.
Diarrhée d'aliments non digérés.
Les dents sont ébranlées; on ne peut rompre son pain.
Toux grasse.

220. *Quatrième jour.* — Paralysie complète du côté droit, avec impossibilité de se lever le matin.
Démangeaison violente dans l'œil gauche.
Cécité absolue pendant cinq minutes.
La main droite est engourdie. Piqûre qui traverse l'épaisseur du métacarpe.
Cuisson sous les ongles.

225. Traction douloureuse de la partie interne du bras, allant de l'aisselle jusqu'au poignet; mais surtout sensible à la saignée.
Tiraillements dans la trachée, comme après une toux violente.
Petite dartre rouge à l'angle de la narine droite, qui gagne la joue, avec prurit.
Obturation des deux narines, on respire par la bouche.
Étouffement en mangeant.

230. Grande souffrance dans toute l'étendue des membres thoraciques.
Cyanose et taches rougeâtres sur les membres.
Forte démangeaison sous l'aisselle, et apparition d'une dartre.
Le sang tombe dans la main droite, qui est violette, et comme paralysée.
En la plongeant dans l'eau, frissonnement jusqu'à l'épaule.

235. Le bras et la main sont enflés, bleuâtres, et se couvrent de taches rouges, ainsi que la jambe et le pied droits.
Crampes dans tout le côté droit.
Crampes dans le mollet.
Gonflement de l'estomac.
Élancements aigus, de temps en temps, dans le quatrième orteil gauche, comme par une aiguille.
240. Élancements rapides et passagers dans le dos, les côtés et les bras.
Douleurs à la racine des cheveux, à l'occiput.
Les fruits et les boissons froides restent sur l'estomac comme une glace.
Coliques subites, avec diarrhée.
Élancements et piqûres dans le haut de chaque poumon.
245. Gonflement à la région du diaphragme.
Après avoir bu froid, frissonnement depuis la tête jusqu'aux pieds, et claquement des dents.
Élancements dans le côté interne du genou.
Élancements allant de la racine du nez jusqu'à l'oreille.
Sensibilité du creux de l'estomac.
250. Le bout des doigts pèle avec douleur.
Rougeur et douleur sous les ongles, le derme apparaît à vif.
On mord sa main dans le sommeil sans se réveiller.
Pression entre les épaules.
Les liquides tombent dans l'œsophage en faisant glou-glou.
255. Le nez continue à enfler, et la douleur s'étend jusqu'à l'oreille.
Picotement dans les paupières, surtout à gauche.
Douleurs très-aiguës dans l'os iliaque, du côté droit, comme si la crête iliaque était gonflée et le périoste enflammé.
La jambe droite est froide comme de la glace jusqu'au genou.
Céphalalgie frontale.
260. Évacuation de sang noir et liquide.
Borborygmes et vents bruyants.
Étranglement du sphincter, après un quart d'heure.
Mouvement péristaltique, en sens inverse, dans les intestins; le sang paraît refluer dans l'abdomen, avec grande douleur et

palpitations affreuses, suivies d'élancements qui empêchent de marcher.

Cinquième jour. — Rêve de morts; on embrasse des morts, on tombe dans des caves et on s'embarrasse les pieds; on marche de traverse en traverse.

265. Humeur querelleuse, irritable, agitation d'esprit.

Grand appétit.

Le talon commence à peler, comme les doigts de la main.

Elle s'est mordue à l'avant-bras pendant un rêve.

Vertige à tomber en avant.

270. On se figure tomber en avant, quoiqu'on reste immobile.

En portant la main au côté droit de la nuque, on sent une douleur pénétrante, qui se propage jusqu'à l'oreille.

Point de côté continuel, toute une journée.

Respiration interrompue par le nez.

On croit entendre parler.

275. Grande démangeaison au cuir chevelu.

Sixième jour. — Illusion singulière de l'ouïe; elle entend des coups de sifflet et de sonnette, et se lève pour aller voir.

Rêves effrayants; elle ensevelit un mort et fouille avec un couteau dans ses blessures.

Puis elle a des remords cuisants et verse des larmes abondantes.

Elle rêve qu'elle se bat avec un forçat.

280. Envie de battre et de chercher querelle.

Agitation d'esprit.

Démangeaison sous la plante des pieds, qui continuent à peler.

Petit bouton avec forte démangeaison.

Petit écoulement de mucosité claire par l'urèthre.

285. A la moindre contrariété, le corps frissonne, le sang pétille avec des picotements.

Lassitude de tous les membres.

Septième jour. — Envie d'aller dans la campagne, de jouer dans l'herbe.

Désir d'être seule; elle se réfugie des journées entières dans le coin d'une antichambre.

Sommeil profond. Projets de voyages, etc.

290. On entend des coups de sifflet distincts.

En mangeant du pain, on lui trouve un goût fade, analogue à celui du venin trituré qu'on a pris pour expérimenter.

Elle veut s'en aller de la maison au moment de se coucher.

Elle va travailler dans une chambre écartée.

Elle veut crier de toutes ses forces, elle en sent le besoin et un désir irrésistible.

295. Dégoût pour la viande, les bananes, et surtout le pain.

Goût pour les oranges, les acides, et surtout pour du bœuf à la vinaigrette.

Sueur abondante et froide de tout le corps.

Huitième jour. — Pendant un mois, le pain ne se mélange pas avec les autres aliments, il sort par le nez toute la journée, pendant que les autres aliments sont digérés ou vomis par la bouche.

Métrorrhagie.

300. Violente aversion pour la lumière, on recherche les endroits obscurs.

Continuation d'une diarrhée violente.

Éruption de petits boutons à base ovale, qui sèchent, et sont suivis de desquammation de l'épiderme.

Neuvième jour. — Elle perd complétement l'appétit, et ne mange que des oranges.

Brisure dans la portion supérieure du deltoïde, comme si elle avait reçu un grand coup sur l'épaule.

305. Langue noire ou rouge foncé.

La dartre à l'aile du nez pèle.

Taches jaunes, irrégulières, assez étendues sur la main et autour du bout des doigts.

On voit une barre rouge, transversale, large d'un pouce, en ouvrant les yeux, et un disque rouge en les fermant.

Furoncles au bras.

310. Ennui profond.

Découragement; on voudrait être dans une cave profonde, où l'on ne voie personne.

Abolition de la pensée.

Anéantissement tellement complet, que le temps s'écoule sans qu'on s'en aperçoive.

Dixième jour. — Après avoir mangé une orange et du pain, elle vomit l'orange par la bouche, et le pain remonte par le nez.

315. Froid à la partie postérieure des cuisses.

Dartres furfuracées, et démangeaison sur le cuir chevelu.

Elle a faim et ne peut manger.

Petits boutons miliaires sur un fond rouge au coin du nez.

Faim très-violente.

320. Brûlure dans l'estomac, qui s'étend dans le duodénum.

Étouffement après avoir mangé.

Douleur pleurétique à droite, qui répond à l'aisselle.

Faim continuelle, que les vomissements permanents empêchent de satisfaire.

Petits boutons suppurant sur les mains, dans les doigts, sur les poignets, aux gencives, à l'intérieur des joues.

325. Démangeaison atroce au bas-ventre, surtout en marchant.

Innombrables boutons blancs à l'intérieur des cuisses, s'enflammant dans la journée, et empêchant de marcher le soir.

Brûlement des paupières.

Somnolence pendant le jour, et surtout à deux heures, et insomnie la nuit.

Chatouillement à la racine du nez, comme si l'on avait un ver.

330. Langue enflée et blanchâtre, le matin.

Gonflement autour des yeux, qui paraissent enfoncés le matin.

L'impulsion artérielle fait jaillir le sang par éclaboussures du nez et des oreilles.

Fourmillement à l'anus, comme d'un ver qui mordrait.

Urine supprimée.

335. Prurit et fourmillement terrible à la vulve.

Grande soif, envie de boire du lait.

Sueur froide par tout le corps.

Digestion très-lente, on est obligée de boire à chaque bouchée.

Horreur extraordinaire de la pluie.

340. Métrorrhagie d'un sang noir.

Bruit comme d'une soupape, qui se fermerait dans la trachée, et ferait refluer une colonne d'air dans le pharynx.

Onzième jour. — Écoulement de sang par l'oreille.

Le pain sort toujours par le nez.

Douzième jour. — Dégoût du pain et des autres aliments.

345. Goût prononcé pour les oranges et la salade.

Vomissement aqueux le matin.

Boutons elliptiques pleins de sérosités.

Douleurs très-aiguës dans le côlon descendant.

Petits boutons rouges au bout des doigts.

350. *Treizième jour.* — Les gencives se déchaussent profondément.

Les intestins roulent tumultueusement l'un sur l'autre, se serrent comme une corde pendant quelques instants, et sont tout à coup sanglés comme par un nœud qui étranglerait violemment l'abdomen d'un flanc à l'autre.

Sensation extraordinaire de froid après avoir bu, et comme si de l'eau glacée montait et descendait dans une ouverture cylindrique pratiquée dans le poumon gauche.

Vomissement des aliments.

CANNA ANGUSTIFOLIA.

C.-ANG. Amomées. Canna glauca. Imbiri.

La Canna angustifolia habite dans les endroits humides ou sur le bord des ruisseaux. Sa tige est droite, cylindrique, élevée d'environ deux mètres au-dessus d'un long rhizôme chargé de nombreuses radicules. Elle présente des renflements d'où naissent de grandes feuilles alternes engaînantes, dont le limbe lancéolé présente une forte nervure médiane d'où s'étendent de fines

nervures transversales parallèles. Sa tige porte à son sommet les rameaux floriferes. Les fleurs sont alternes, portées par de courts pédoncules, et accompagnées de bractées. La corolle est à double périanthe, à trois divisions adhérentes à l'ovaire, qui est triangulaire, verdâtre et très-glanduleux; les étamines présentent les caractères métamorphiques si communs dans cette famille.

On emploie les feuilles.

L'infusion des feuilles d'Imbiri a été préconisée contre la lèpre; mais on y a renoncé comme à des milliers d'autres moyens empiriques, après de nombreuses expériences infructueuses.

1. Expectoration blanchâtre le matin.
Engourdissement sur le cou-de-pied.
Songes de médecin, de traitement.
Vertiges en s'éveillant.
5. Chaleur à l'anus.
Élancements aux pieds, aux jambes et aux mains.
Douleur dans la poitrine.
Gonflement des doigts des mains.
Faiblesse de la vue.
10. Prurit à la peau.
Fatigue dans la poitrine.
Desquammation de la peau.
Apreté dans la gorge.
Excitation de l'appétit vénérien.
15. Éjaculation trop prompte et sans plaisir.
Chaleur aux oreilles.
Constipation.

HEDYSARUM ILDEFONSIANUM (*Nobis*).

Hed. Desmodium. Légumineuses. Amor do campo. Barba de boi. Carapicho.

Plante dont la tige brunâtre et ligneuse s'élève d'environ un mètre ; elle est rameuse, pubescente, surtout vers les parties supérieures. Ses feuilles sont alternes, pennées, trifoliées ; à folioles ovales légèrement tomenteuses, portées par un pétiole velu bistipulé. Les fleurs, qui sont petites et soutenues sur des pédoncules filiformes uniflores, forment des épis lâches, terminaux. Le fruit est ovale, très-velu, porté par des pédoncules genouillés, et s'attache avec beaucoup de force aux vêtements et aux poils des animaux, ce qui le fait appeler Barba de boi par les Brésiliens.

1. Sensation d'arrachement très-douloureuse, s'étendant depuis les reins jusqu'à l'ombilic.

Cette douleur s'améliore le deuxième jour.

Apparition soudaine d'un écoulement jaunâtre.
Insomnie pendant plusieurs nuits de suite.
5. Prurit à la verge.
Douleur et picotement aux yeux.
Les doigts se contractent avec douleur.
Rougeur et cuisson à la verge.
Diarrhée.
10. Abondance des urines.
Douleur dans les membres thoraciques et abdominaux.
Cuisson dans l'œil, avec larmoiement.
Rougeur de la sclérotique.
Apparition de fièvre et de douleurs rhumatismales.
15. Constipation.
Gonflement douloureux de la verge, avec inflammation érysipélateuse.
Sortie de l'urine en jet mince, par suite du gonflement du gland.

MYRISTICA SEBIFERA (*Swartz*).

Myr. Virola sebifera (Aublet). Ucuuba.

Le Myristica sebifera est un arbre assez élevé dont le tronc et les rameaux sont revêtus d'une écorce épaisse, brunâtre et réticulée. Ses feuilles sont alternes, oblongues, cordiformes, un peu tomenteuses à leur face inférieure et portées sur un court pétiole. Les fleurs en pannicules velus, rameux, naissent de l'aisselle des feuilles ou de l'extrémité des rameaux; elles sont dioïques à périgone simple, urcéolé, à trois divisions. Fleurs mâles à six étamines, dont les filets soudés s'insèrent sur un disque glanduleux. Fleurs femelles plus petites, un ovaire uniloculaire, style nul, stygmate bilobé. Baie capsulaire à deux valves, contenant une graine oléagineuse entourée d'une arille découpée en lanières. Cet arbre croît dans les provinces de Para et de Rio-Negro. Nous triturons le suc rouge, âcre et très-vénéneux que l'on obtient en incisant son écorce.

1. *Premier jour.* — Tournoiement dans la tête de droite à gauche, le matin au réveil.

Il avale difficilement sa salive.

Constriction de l'isthme du pharynx. Cette douleur augmente progressivement.

Douleur et sensation de pression de dedans en dehors à la bosse frontale droite.

5. Cette douleur devient parfois intermittente et s'améliore au grand air.

Douleur dans les ongles des mains, avec gonflement des phalanges.

Douleur et pincement dans le mollet de la jambe droite.

Deuxième jour. — Il ne peut s'endormir le soir au lit.

Rêves sans suite de maisons que l'on construit en commençant par les étages supérieurs.

10. Toute la cavité buccale, les amygdales et la partie supérieure du pharynx sont douloureux et sensibles au toucher; le bol alimentaire semble en blesser les parois, pendant la mastication et la déglutition.

Sensation de brûlure au fond de la gorge.

Les urines sont moins fréquentes.

Tournoiement dans la tête, le matin.

Il est indifférent et insouciant pour ses affaires.

15. Sensation comme si un corps étranger, gros comme une noix, était interposé dans la région inguinale profonde gauche, pendant toute la matinée.

La face est très-colorée.

Fourmillement dans l'articulation du pouce de la main gauche.

Les mains sont raides, comme s'il avait serré quelque chose pendant longtemps.

Douleur dans la main gauche. Soif.

20. La déglutition de la salive est moins douloureuse et plus facile.

Les urines sont rares et très-peu abondantes, quoiqu'il ait bu beaucoup; elles sont de couleur jaune rougeâtre.

Les douleurs des mains sont plus fortes quand elles se touchent.

Ordinairement il boit deux verres d'eau en se couchant et il urine toujours immédiatement; le deuxième jour il a bu le soir et n'a pas uriné.

Pincement au côté droit du cou.

25. *Troisième jour.* — Sommeil très-agité, il rêve de rixes violentes.

Goût très-prononcé de cuivre dans la bouche, qui provoque une expuition de sang pendant vingt minutes.

Il n'a pas uriné depuis le deuxième jour à cinq heures du soir.

Depuis quatre heures du soir, il lui est impossible de fixer sa pensée sur un point; il répète sans cesse mentalement un refrain qui l'irrite beaucoup, et dont il ne peut se débarrasser.

Toute la bouche est douloureuse.

30. Apparition de deux boutons sur la joue gauche, ils disparaissent après une heure.

Quatrième jour. — Pendant la nuit, forte pression sur les côtés droit et gauche du thorax, qui cependant n'empêchait pas la respiration.

Sommeil agité, avec rêves d'occupations tout à fait étrangères à celles de la vie ordinaire, puis de disputes.

La langue est blanche et fendillée.

La tête est lourde.

35. Selles mêlées de mucosités jaunes.

Bouche amère.

Palais insensible, avec perte de la sensation du goût.

Cinquième jour. — Sommeil très-agité.

Sursauts énormes en dormant.

40. Douleur à la bosse frontale, à midi.

Il ne peut fixer sa pensée sur un point, quoiqu'il ait des affaires très-importantes.

OCIMUM CANUM (*D. C.*).

Ocim. Ocimum incanescens (Mart.). Ocimum fluminense (Well.).
Labiées. Alfavaca.

L'Ocimum canum est une plante herbacée d'odeur aromatique, dont la tige, dressée et rameuse, s'élève de trente ou quarante centimètres ; elle est très-pubescente, quadrangulaire et sillonnée vers ses rameaux supérieurs. Les feuilles opposées, ovales et finement dentées sont portées sur un pétiole de même longueur que le limbe de la feuille. Les fleurs sont verticillées et forment des épis terminaux : chaque verticille est pourvu de deux bractées foliacées. Calice à cinq divisions, la supérieure ovale, large et entière; les quatre autres aiguës et inférieures. Corolle tubuleuse renversée, à limbe bilabié; la lèvre supérieure découpée en quatre lobes ; l'inférieure composée d'un seul, qui est beaucoup plus long. Quatre étamines à filaments libres et recourbés, deux plus courtes sont un peu genouillées à leur base; style filiforme bifide. Racine pivotante fibreuse, un peu rameuse.

On emploie les feuilles.

L'Ocimum canum est destiné à devenir un des médicaments les plus importants du Brésil, où il est véritablement spécifique pour les maladies des reins, de la vessie et de l'urèthre. C'est une des plantes que nous proposons en première ligne aux personnes dévouées qui veulent faire des expériences pures.

1. Engourdissement de la cuisse droite pendant deux jours.
Urines troubles déposant un sédiment blanc et albumineux.
Ardeur en urinant.
Urine d'un jaune safrané.
5. Diarrhée plusieurs fois par jour.
Douleur crampoïde dans les reins.
Coliques néphrétiques, avec vomissements violents, qui se répètent de quart d'heure en quart d'heure. On se tord en poussant des cris et des gémissements prolongés.
Urines rouges avec sédiment couleur de brique après l'accès.
Prurit aux seins.
10. Engorgement des glandes mammaires. Le bout des seins est très-douloureux, on crie au moindre contact.
Douleur de compression dans le sein, comme chez les nourrices.
Songes d'empoisonnement.
Songes de ses parents, de ses amis, de ses enfants.
Elancements dans les grandes lèvres.
15. Gonflement de toute la vulve.
Chute du vagin, au point de sortir de la vulve.
Urines épaisses, purulentes, avec un goût de musc insupportable.
Gonflement des glandes inguinales.
Chaleur, gonflement et sensibilité excessive du testicule gauche.

SOLANUM ARREBENTA (*Vell.*).

Sol. ar. Arrebenta cavallos.

Cet arbuste croît spontanément le long des chemins et dans les défrichements de la province de Rio-Janeiro. Il s'élève de quatre-vingts centimètres à un mètre ; ses rameaux, qui se dichotomisent régulièrement, sont, pendant la jeunesse de la plante, couverts de fortes épines dirigées de haut en bas. Ses feuilles, légèrement pubescentes, sont cordiformes, à cinq lobes obtus ; leurs nervures présentent quelques épines irrégulièrement distribuées. Les fleurs sont portées par des pédoncules naissant de l'aisselle des feuilles par groupes de deux à trois. Calice à cinq parties, très-épineux extérieurement ; corolle à cinq divisions ; cinq étamines ; un style. Baie rouge charnue, à deux loges, contenant un grand nombre de petites graines. Racines fibreuses partant d'un rhizôme commun.

On triture les feuilles.

1. Manque d'appétit.
Ulcération superficielle au-dessous du mamelon gauche.
Vertiges après des bains.
Apparition d'un furoncle douloureux sous l'aisselle du bras droit.
5. Douleur au muscle grand pectoral.
Suppuration des furoncles.
Céphalalgie.
Fièvre légère.
Gonflement de l'estomac.
10. Digestion difficile.
Éruption urticaire.
Rêves de querelles et de meurtre.
Réveil en sursaut.
Bouche pâteuse le matin.
15. Soif continuelle.
Impatience et irritabilité pour des bagatelles.
Rougeur à la face et afflux de sang au cerveau.
Chaleur fugace par tout le corps.
Pâleur et couleur verdâtre de la peau après quelques jours d'expérience.
20. Gonflement des glandes axillaires.
Élancements dans les seins.
Apparition d'une tumeur glanduleuse au sein droit.

ANISUM STELLATUM.

Introduits depuis quelques années dans la pratique homéopathique et employés d'une manière purement empirique, l'Anisum et le Millefolium sont sans doute appelés à devenir des polychrestes importants ; le premier, dans les affections gastriques ; le deuxième, dans celles de la poitrine. Nous publions quelques symptômes recueillis sur ces deux médicaments, dans l'espérance d'en faciliter l'emploi.

1. Gonflement de l'estomac.
Douleurs dans la poitrine et sensation de vide après avoir toussé.
Rétention d'urine.
Douleur dans le dos et à la poitrine.
5. Douleur dans les lombes.
Evacuations bilieuses.
Douleurs passagères au côté gauche de la poitrine.
Etourdissement.
Bourdonnement dans les oreilles.
10. Catarrhe aigu.
Constipation.
Douleur dans la rate.
Chaleur depuis le ventre jusqu'à l'estomac et la poitrine, qui parcourt divers points et s'améliore dans le courant de la journée.
15. Borborygmes dans l'abdomen.
Aigreur dans l'estomac.
On est promptement rassasié.
Fort bourdonnement dans les oreilles et sensation de sifflement.
Son de grosses cloches, suivi de sommeil.
20. Nausées.
Douleurs vagues dans la tête.
Sommeil troublé.
Expectoration blanche.
Les douleurs sont toujours soulagées le soir et s'aggravent dans la matinée.
25. Salivation.
Écoulement aqueux par les narines.

Les excréments sont solides et de couleur jaune foncé.
Somnolence à la tombée de la nuit.
Douleur à la rate.
30. Chaleur au nombril et dans l'œsophage.
Érections violentes.
Pollutions nocturnes.

MILLEFOLIUM.

1. *Deuxième jour.* — Fièvre avec frissons, avec chaleur interne et externe, pendant quatre heures.
Mal de tête, comme si le crâne devait sauter.
Points dans la poitrine.
Oppression, dyspnée.
5. Yeux brûlants.
Langue chargée et enflée.
Urine rouge, urine fréquente et peu abondante.
Troisième jour. — Mal de tête moins fort.
Affaissement.
10. Malaise dans tous les membres.
Fièvre chaude.
Soif.
Chaleur des pieds et des mains.
Toux, vomissements.
15. Bouche sèche.
Lèvres gercées.
Douleurs d'estomac.
Toux et expectoration écumeuses.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
DÉDICACE	I
INTRODUCTION	III
Notice sur l'Ecole de Rio	IX
Globe homéopathique et sa légende	XXII
Théorie de Jose Victorino dos Santos e Souza	XXVII
Conversion et traitement de Broussais, par Frappart	XXXVIII
Poëme du 10 août	XLVII
Discours et ode sur la mort du prince don Alphonse	LIII

DOCTRINE HOMÉOPATHIQUE.

LIVRE I.

CHAPITRE I.	Expérience sur l'homme sain	1
CHAP. II.	Loi des semblables	7
CHAP. III.	Des doses infinitésimales	11
CHAP. IV.	Il ne faut appliquer qu'un seul médicament à la fois.	12
CHAP. V.	Dynamisme vital et loi physiologique	16
CHAP. VI.	Des maladies aiguës et des maladies chroniques	25

LIVRE II.

CHAPITRE I.	Préparation des médicaments	29
	Machine à triturer	34
	Machine à faire le vide	37
	Machine à secousses	41
CHAP. II.	Règles de l'expérience pure	43
	Régime	47

Pages.

CHAP. III. Guide du malade et de l'expérimentateur pur..... 50
Tableau des organes et de leurs principales affections. 53
Cas de guérisons rapportés par Hanhemann..... 63
Trois tableaux de maladies d'après nos registres.... 67
CHAP. IV. Théorie des doses.
Quantité, choix de la dilution, répétition, mode d'administration..... 76
CHAP. V. Notation symptomatologique..... 90
Tableau des signes..... 92
CHAP. VI. Classification méthodique des pathogénésies brésiliennes..... 96
Formules des médicaments..... 102

PATHOGÉNÉSIE BRÉSILIENNE.

Adresse au peuple brésilien 123
PRÉFACE du Crotalus cascavella..... 125
Pediculus capitis..... 129
Eleis guineensis..... 142
Mimosa humilis..... 146
Cervus brasilicus..... 149
Guano australis..... 152
Hippomane mancinella..... 155
Hura brasiliensis..... 163
Lepidium bonariense..... 201
Panacea..... 216
Solanum tuberosum ægrotans 218
Plumbago littoralis..... 241
Solanum oleraceum..... 246
Paullinia pinnata..... 248
Blatta americana..... 256
Delphinus amazonicus..... 259
Amphisbœna vermicularis..... 261
Resina itu..... 264
Janipha manihot..... 267
Melastoma Akermani..... 270
Sedinha..... 272

Pages.
Spiggurus Martini..... 274
Jacaranda caroba..... 279
Tradescantia diuretica..... 288
Murure Leite..... 290
Cannabis indica..... 292
Petiveria tetrandra..... 294
Convolvulus Duartinus..... 307
Bufo sahytiensis..... 311
Aristolochia milhomens..... 315
Crotalus cascavella..... 320
Elaps corallinus..... 332
Canna angustifolia..... 350
Hedysarum ildefonsianum..... 352
Myristica sebifera..... 354
Ocimum canum..... 357
Solanum arrebenta..... 359

APPENDICE.

Anisum stellatum..... 361
Millefolium..... 363

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Date Due

Demco 293-5

YALE MEDICAL LIBRARY

RX101
R4
849M